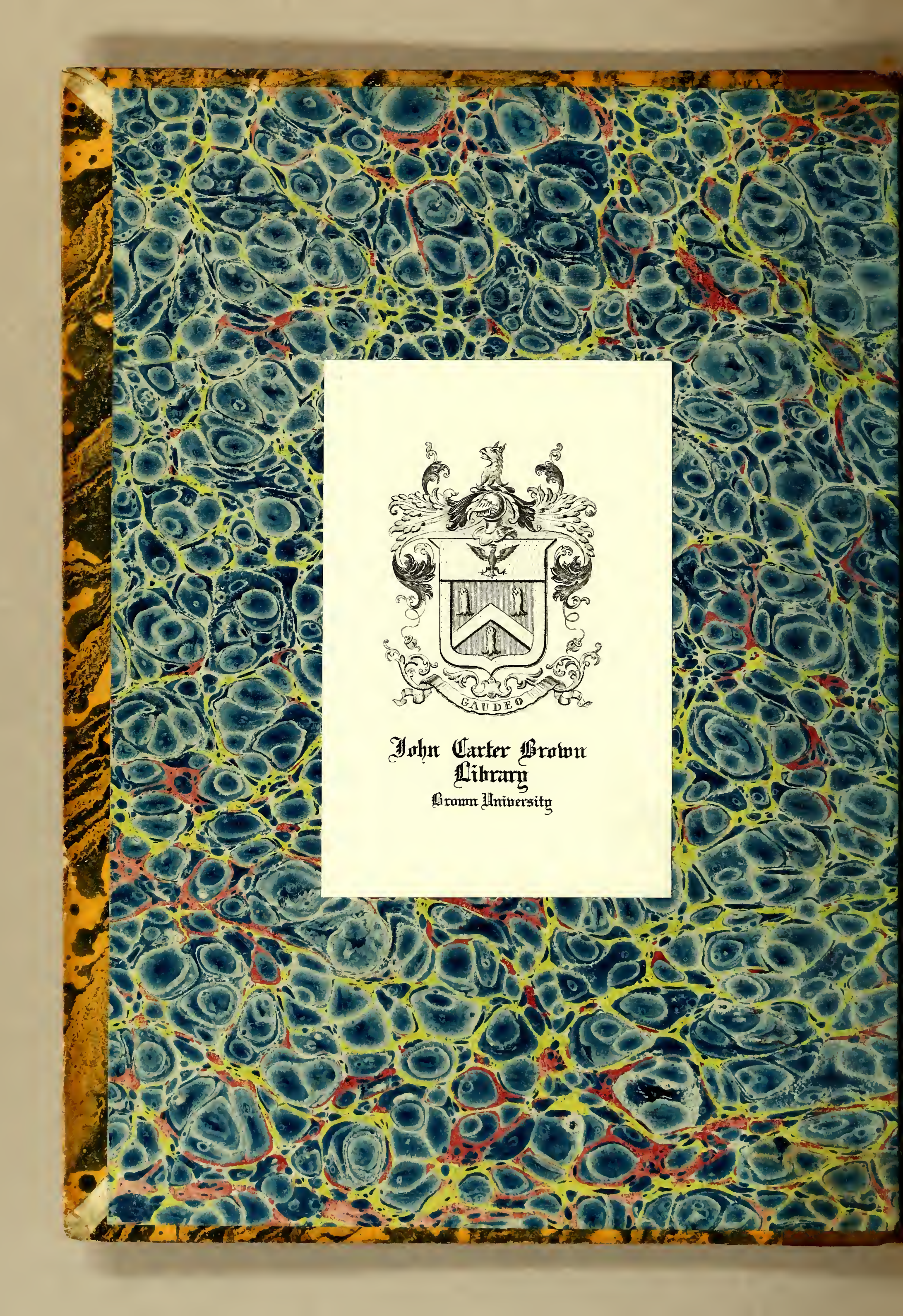
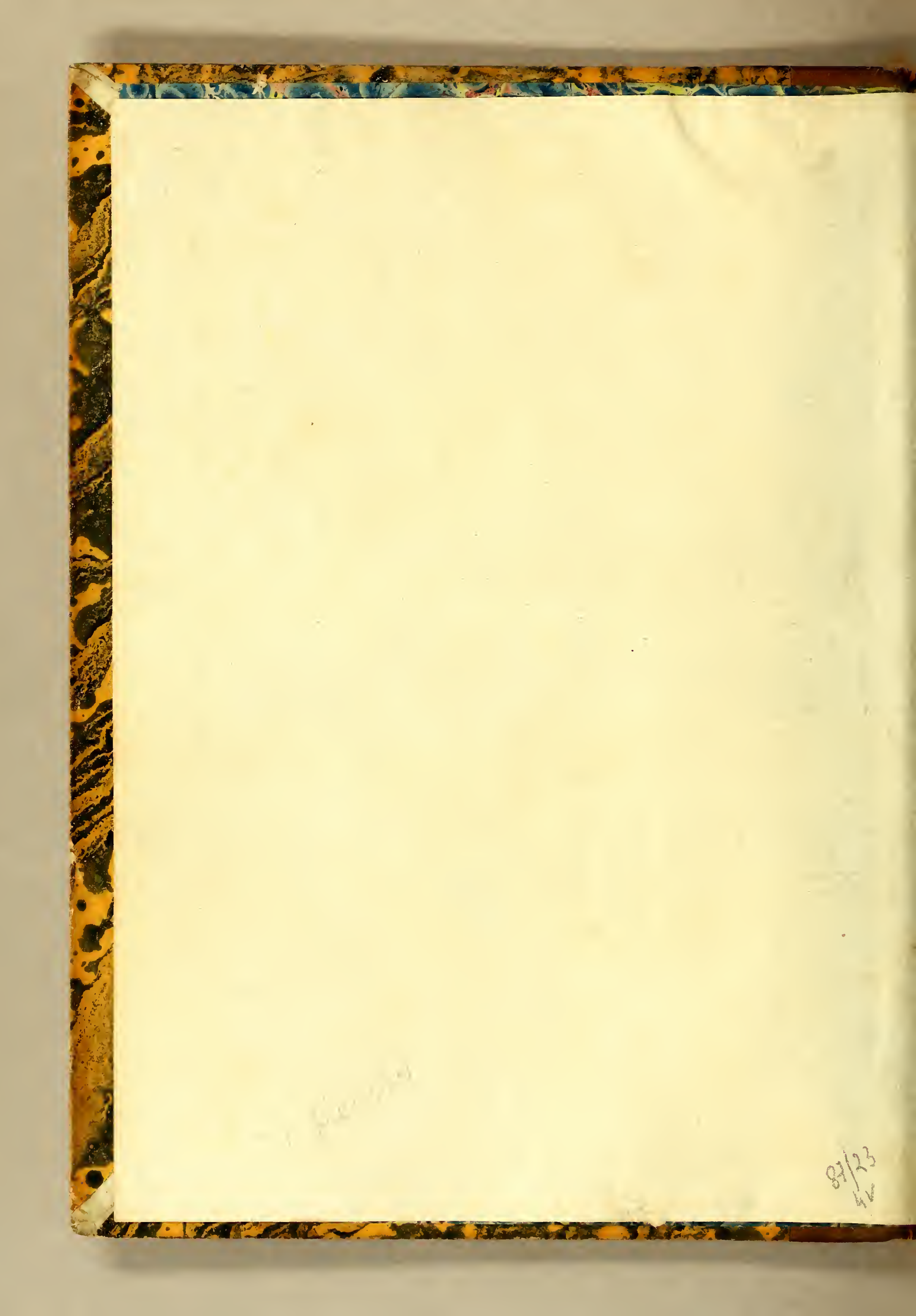
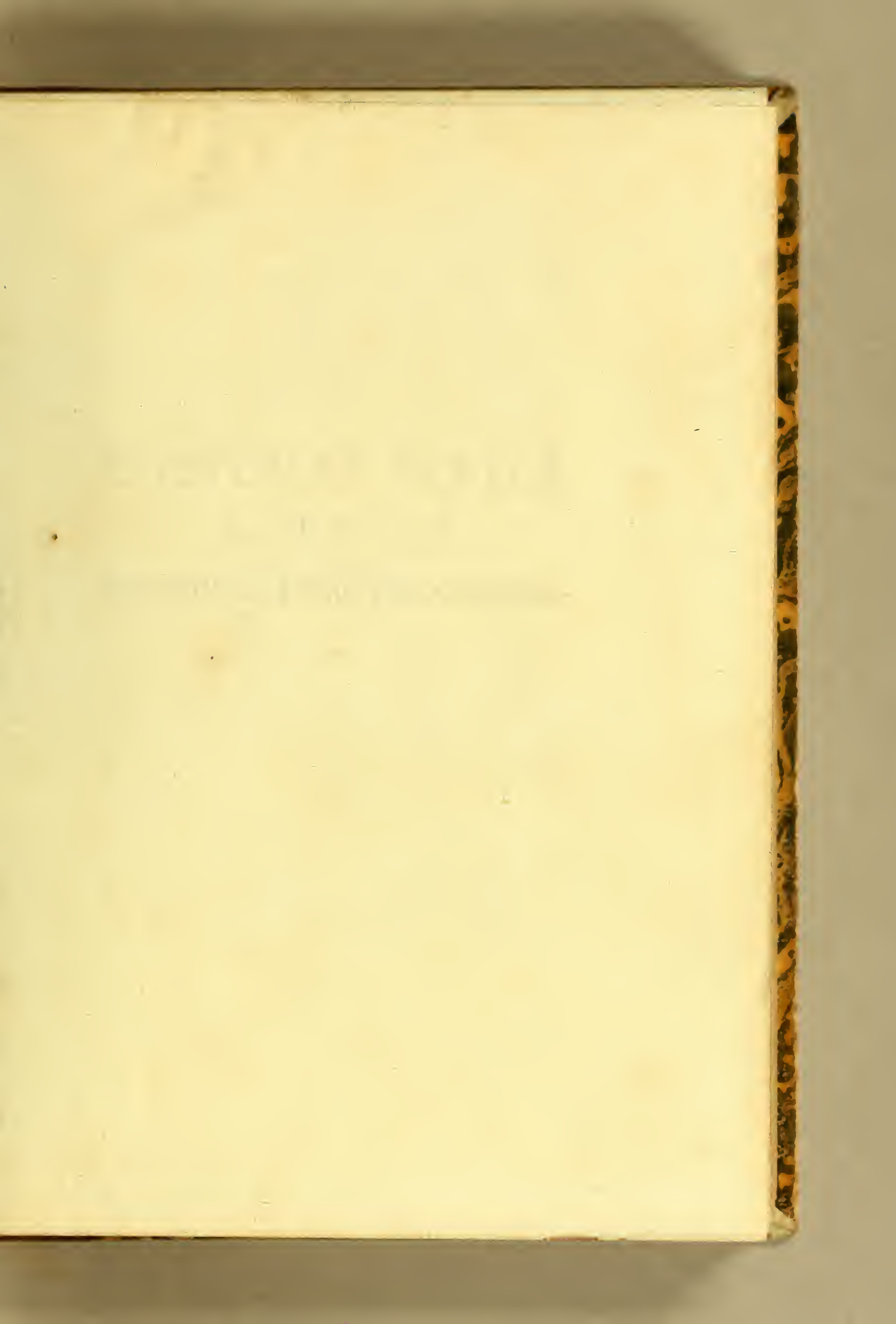
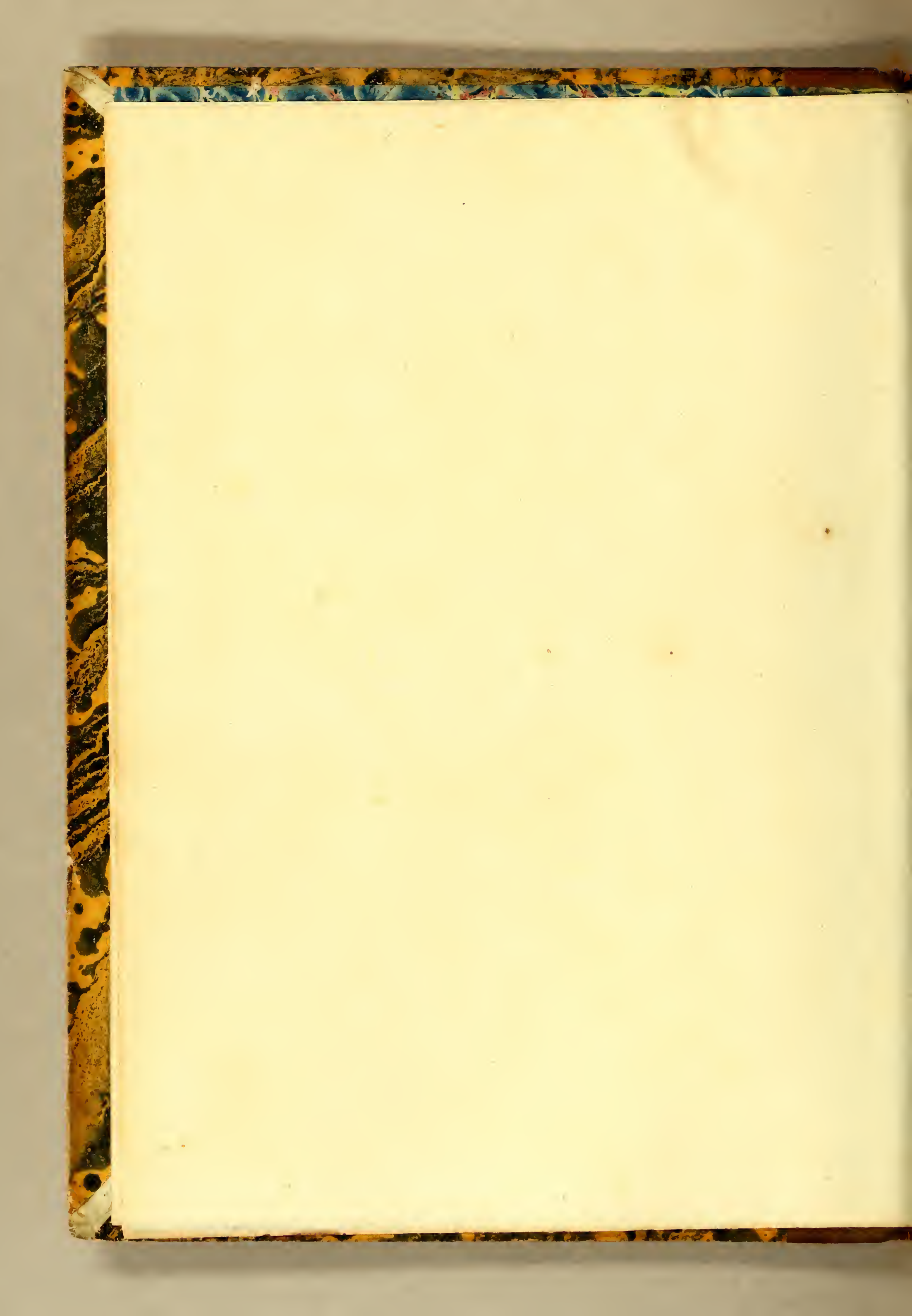



GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University

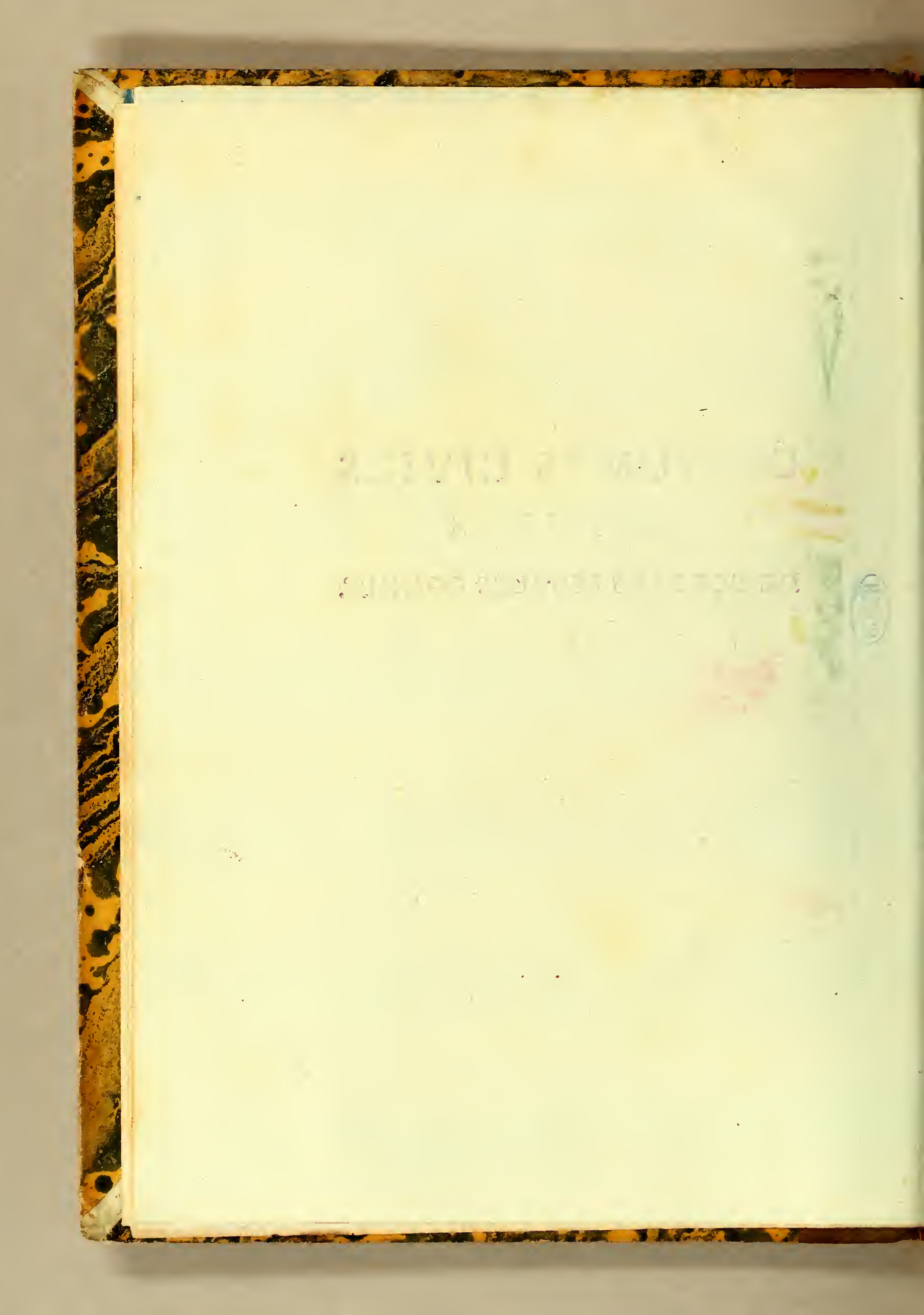






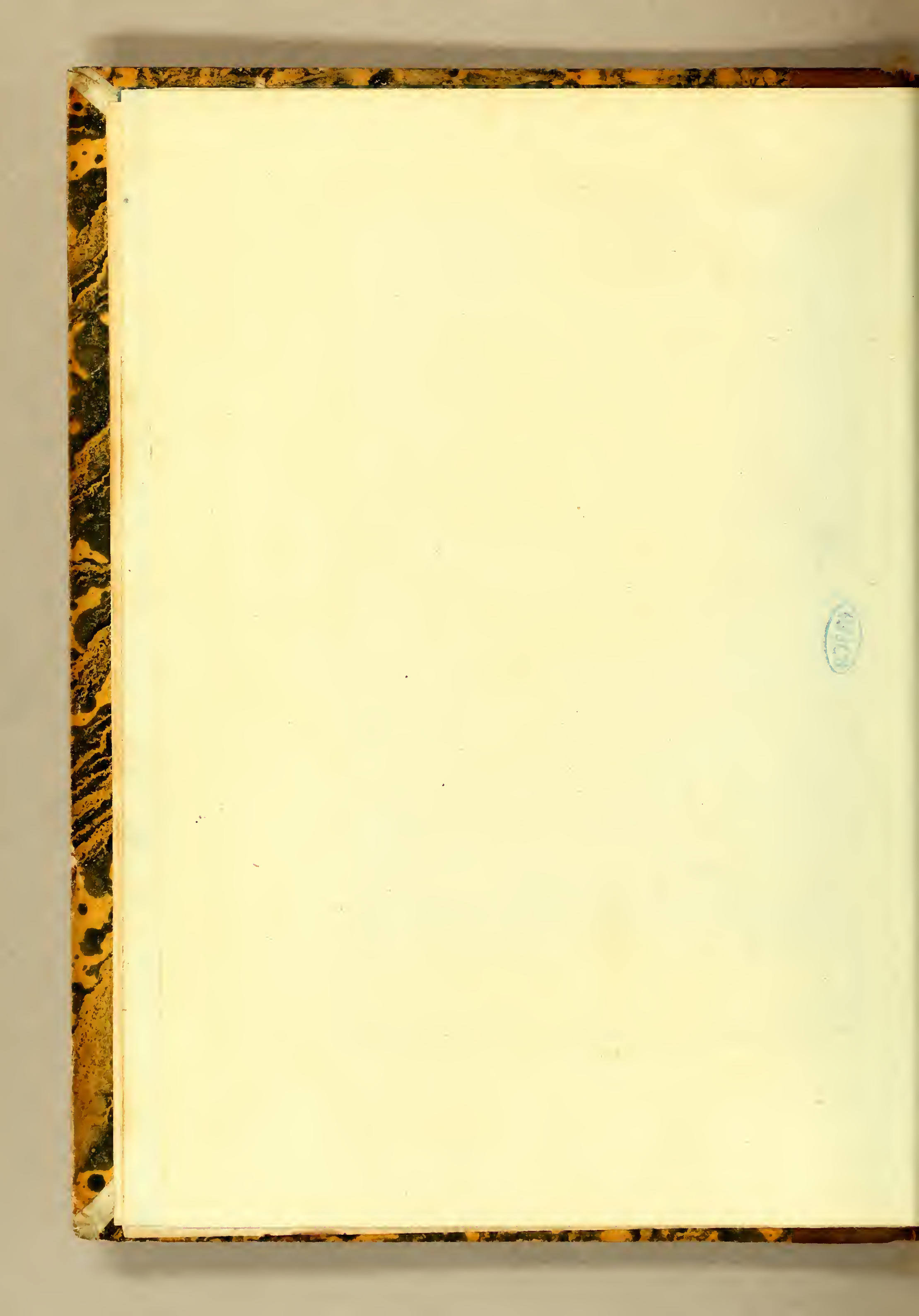


COSTUMES CIVILS
ACTUELS
DE TOUS LES PEUPLES CONNUS.





François, Scrip.



COSTUMES CIVILS
ACTUELS
DE TOUS LES PEUPLES CONNUS,

DESSINÉS D'APRÈS NATURE,

GRAVÉS ET COLORIÉS;

Accompagnés d'une Notice Hiſtorique ſur leurs Coutumes, Mœurs, Religions, &c. &c.

Rédigés par M. SYLVAIN MARÉCHAL.

TOME TROISIEME.



A PARIS;

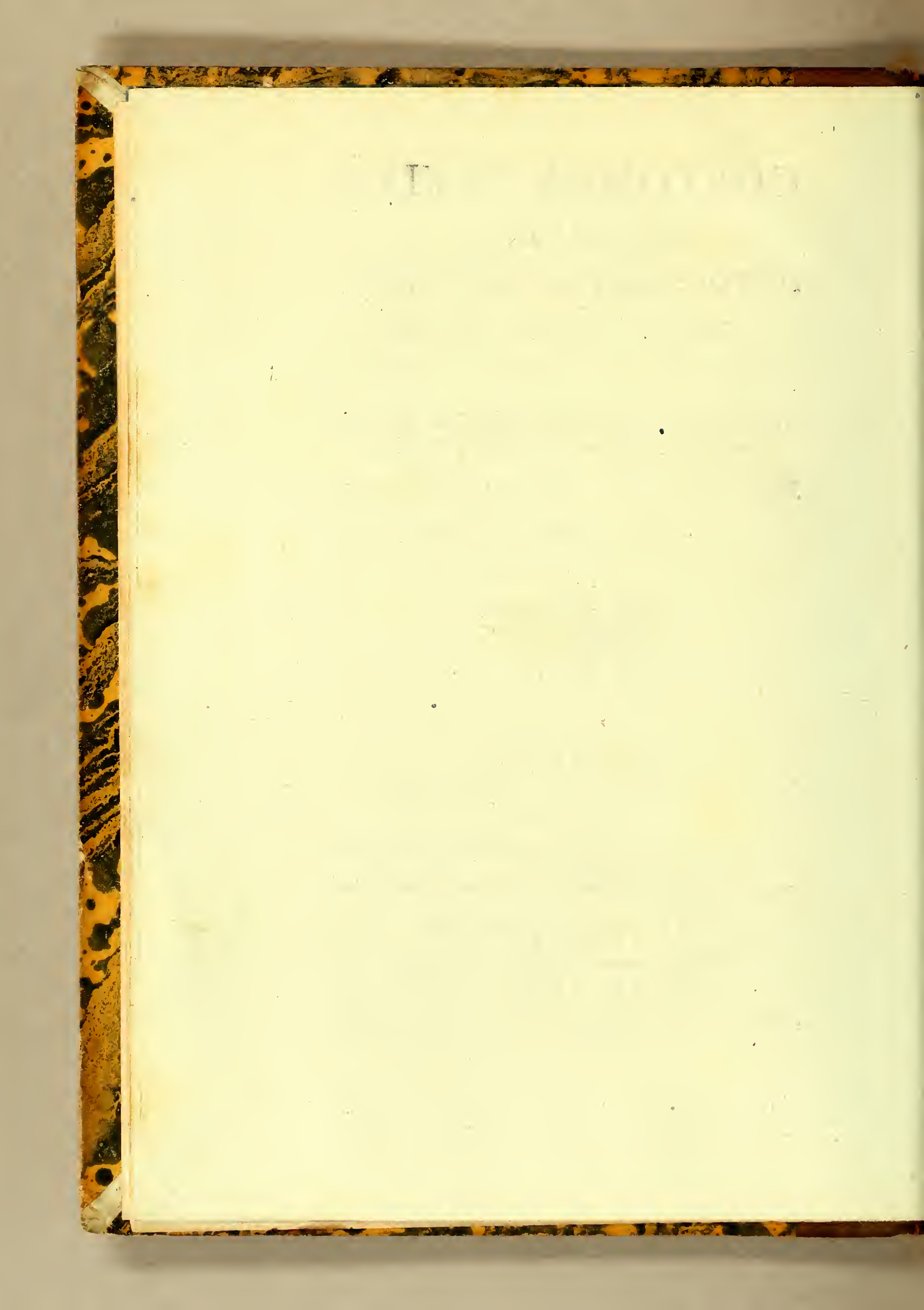
Chez PAVARD, Editeur, rue St. Jacques, N°. 240.

Et ſe trouve

Chez
- KNAPEN & Fils, Imprimeurs-Libraires, au bas du Pont St. Michel.
- BAILLY, Libraire, rue St. Honoré, Barriere des Sergens.
- GASTEY, Libraire, au Palais-Royal,
- ET chez tous les Libraires de l'Europe.

M. DCC. LXXXVIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



MŒURS ET COUTUMES *DES HABITANS* DE L'OSTYAKIE.

VOLTAIRE penche à croire que les Lapons & leurs voiſins forment une eſpèce particulière d'hommes, faits pour le climat qu'ils habitent, qu'ils aiment & qu'eux ſeuls peuvent aimer. On ne quitte pas, dit-il, une terre moins ſauvage pour en aller chercher une autre qui le ſeroit davantage. Mais les Lapons ont peut-être imité les Oſtyaks. Ces peuples, demi-ſauvages (comme le déſigne leur nom) habitoient jadis les bords de la Konda & du Tom ſupérieur. Ce n'eſt pas volontairement qu'ils ſe ſont retirés vers le Nord. Le zèle apoſtolique de l'Evêque Etienne, qui avoit à cœur, en 1372, de les ſoumettre à l'Évangile malgré eux, les chaſſa de leur Patrie dont le ſol étoit aſſez tempéré, pour aller chercher la liberté de Religion ſur les rives glacées de l'Oby. Ce ne fut qu'en 1774 qu'un millier d'individus d'entr'eux conſentit enfin d'embraſſer le Chriſtianiſme.

Les Oſtyaks ſont une des Peuplades les plus nombreuſes de la Sibérie. La civiliſation n'a point encore fait de grands progrès parmi eux. Ils ont à peine franchi les bornes de l'inſtinſt. Leur climat eſt ſi rude ! la vie qu'ils mènent eſt ſi

dure ! Il semble qu'ils n'existent sur la terre que pour y faire nombre. Les besoins physiques les occupent tout entiers & ne leur laissent pas le temps de se soigner. Ils vont d'abord au plus pressé ; c'est-à-dire, au nécessaire, qu'ils ne sont pas toujours certains de se procurer. Cependant on rencontre par fois de jeunes filles assez jolies. Mais la première couche enlève aux femmes le peu d'agrémens qu'elles avoient reçu de la nature avare. Des rides précoces en font bientôt des objets repoussans. Que ne peut l'intérêt, ou plutôt la nécessité ! dans ce pays on voit des mères partager leur sein entre leurs enfans & des renards tout petits, qu'elles élèvent pour en vendre un jour la peau. Comme cette dépouille acquerre une qualité supérieure, quand l'animal est maigre, on lui casse une jambe quelque-tems avant de l'écorcher. La douleur de cette opération (1) lui fait perdre l'appétit & l'embonpoint.

Les Ostyaks sont tous chasseurs ou pêcheurs. La charrue n'a pas encore tracé de sillons dans leurs pays. De gros chiens, pour suppléer aux Rennes moins communs chez eux que chez les Lapons, tirent leurs traîneaux & portent leur gibier. Les arts se bornent à la construction de leurs canots, à la

---

(1) Dans les Provinces de France, où l'on élève de la volaille, on se sert à-peu-près du même moyen pour produire un effet tout contraire. On enfonce une longue épingle dans le crâne du volatile qu'on veut engraisser, & on lui prodigue la nourriture la plus substencielle. L'oiseau végète ainsi, dans le coin du foyer ; & sa chair se couvre en effet d'une couche épaisse de graisse. Les Despotes d'Asie semblent avoir connoissance de cette pratique, dont ils font l'application sur leurs sujets ; ils les entretiennent dans un état habituel de stupidité, qui les met à la merci du premier qui veut les égorger.

ſabrique de leurs ſouliers, de leurs paniers, de leurs naſſes, & de leurs arcs, dont ils ſe ſervent plus que d'armes à feu. Leurs femmes laborieuſes tannent les fourrures & couſent des peaux de poiſſons en forme d'habits. Leur ſcience dans le calcul ne s'élève pas au-deſſus du nombre dix, autant qu'ils ont de doigts; ils n'ont pas encore imaginé de caractères pour compter, ni de lettres pour écrire, & ils n'en ont pas beſoin; la plupart s'appercevant à peine s'ils ſont doués de la faculté de penſer.

Chacun des villages qui compoſent cette peuplade conſiſte en une vingtaine de cabanes, & renferme une ſeule & même famille. Chaque individu mâle eſt impoſé à deux peaux de Martres Zibelines; mais ſouvent la peau d'un ſeul Renard noir acquitte tout un village.

L'intérieur des huttes n'eſt pas le ſéjour de la propreté & de l'aiſance. La fumée de tabac, & l'huile de poiſſon y cauſent une vapeur infecte que reſpirent pêle-même, hommes & femmes, filles & garçons, enfans & chiens. Les lits ne ſont que des nattes. Les Oſtyaks les plus efféminés y répandent quelquefois de la pouſſière de bois pourri, comme pour tenir lieu de lits de plume. Mais cette recherche eſt ordinairement réſervée pour les berceaux des nouveaux-nés.

Des marmites, des vaſes de bois, quelques uſtenſiles de cuiſine forment tout leur avoir. Le ménage le mieux fourni de ces ſortes de meubles, précieux, en raiſon de leur néceſſité, reſte pendant tout un hyver ſans être fermé; & les propriétaires n'ont jamais eu lieu de ſe repentir de cette confiance. Il n'y a que les malheureux, a-t-on dit, qui ſçachent aimer; on pourroit dire auſſi qu'il n'y a que les pauvres qui ont de la bonne-foi. Heureux du moins en cela, qu'ils n'éprouvent pas le ſentiment pénible de la défiance.

La boiſſon des Oſtyags eſt l'eau, le bouillon de poiſſon, le lait & l'eau-de-vie ; les femmes, comme les hommes, font beaucoup d'uſage auſſi de tabac en poudre & de tabac à fumer ; ils s'enivrent avec ce dernier.

Cette exiſtence miſérable les rend heureux, au moins juſqu'au tems de la vieilleſſe. La ſanté eſt le tréſor du pauvre ; on eſt toujours aſſez riche, quand on la poſſède. Mais quand le fardeau des ans les rend caſaniers, c'eſt alors qu'ils achèvent dans la langueur une vie qu'ils ne trouvent longue, que quand ils ſont privés d'exercice. Renfermés dans leurs huttes, le ſcorbut & les autres maladies, filles de la miſère, leur font regretter d'être échappés, dans leur bon tems, à la petite vérole & à ſa fœur aînée, qui n'eſt que trop commune en ce pays.

Parmi les Oſtyaks Payens, la polygamie eſt de droit coutumier. Ceux qui, dans les premiers tems, embraſſèrent le Chriſtianiſme, ne gardèrent qu'une ſeule compagne. Les autres femmes furent mariées à d'autres hommes. Mais la nature, qui ſe joue de nos inſtitutions les plus graves, remit les choſes ſur l'ancien pied. Les nouveaux maris furent quittés ; on retourna aux premiers, du conſentement & à la grande ſatisfaction des deux ſexes.

Mais une pratique que la nature n'a certainement pas conſeillée aux Oſtyaks, c'eſt l'uſage où ils ſont d'acheter leurs femmes. Le prix d'une fille, qu'on donne pour vierge, va depuis dix juſqu'à cent Rennes. Le payement ſe fait en différens termes ; dès le premier à-compte, le futur conjoint en prend un avec ſa Belle, & donne un Renne en ſus à la mère de ſa maîtreſſe, s'il trouve qu'on ne l'a point trompé. Si la preuve de la virginité, qui ſe fait à la *Moſaïque*, n'a point lieu, c'eſt à la belle-mère à dédommager ſon gendre en lui

rendant un Renne. La feconde échéance tombe ordinairement à l'époque de la nôce, qui fe célèbre avec toute la pompe dont le pays eft fufceptible. C'eft dans ces fortes de fêtes que les Oftyaks, enivrés par la vapeur de leurs champignons, improvifent, à la manière des Italiens, des Poëmes amoureux, ou des hiftoires héroïques. La Poéfie eft de tous les pays, comme l'amour. Ils s'accompagnent d'inftrumens à cordes, d'une conftruction particulière fort fimple, mais très-fonore. Si leurs chants font monotones, ils ont du moins le mérite de la nouveauté. On ne répète pas deux fois le même air, auffi-tôt oublié que compofé; la danfe fe mêle toujours auffi à la mufique, & paroît plus avancée dans ce canton; la pantomime y eft portée à un dégré qu'on eft étonné de rencontrer chez une horde fi peu civilifée. Les danfeurs fe mafquent ordinairement, & contrefont avec fuccès les animaux du pays. Les geftes font d'une expreffion qui tient beaucoup du cynifme. On exécute ordinairement un quadrille, qui confifte à fautiller l'un devant l'autre, en fe frappant des mains & des pieds, & en préludant fans contrainte aucune à tout ce que l'attrait du plaifir peut provoquer au milieu d'une Orgie. Il en réfulte affez fouvent le vol de quelques filles. Mais c'eft le moyen d'obtenir fa maîtreffe pour femme à meilleur marché. La jaloufie eft dans la nature; car les Oftyaks connoiffent ce poifon de l'amour. Du refte ils font bons maris, & ne battent point leurs femmes. Si le cas arrivoit, l'époufe maltraitée peut déferter la maifon, & le contrat eft rompu par le fait. C'eft plus court & moins difpendieux que de plaider en féparation.

Les funérailles, chez ce peuple, fe font le jour même du décès. Le cortége n'eft compofé que d'hommes, fi le défunt eft un homme; ou de femmes, fi c'eft une femme. Le cadavre,

revêtu des habits de fête du mort , eſt traîné au Ghalas, (c'eſt le nom du cimetière) par un Renne, qu'on tue ſur la foſſe pour ſervir de repas aux aſſiſtans. Les familles riches ſe diſtinguent dans ces derniers momens, en immolant trois Rennes pour le ſervice de l'autre monde.

Les Oſtyaks idolâtres ont pour Prêtres des Magiciens, pour Temples des Collines conſacrées, & pour Idoles des ſimulachres ſymboliques , des pierres d'une ſconfiguration bizarre; ou des arbres en pleine végétation, & ſur la cime deſquels les aigles ont leur nid. Quand ils paſſent devant ces objets révérés, ils y décochent une flèche. On ne ſera pas ſurpris d'apprendre qu'ils donnent à leurs idoles le nom générique de *Lous* ou *Satan.* Les habitans de ces triſtes contrées doivent en effet plutôt croire aux Génies malfaiſans qu'à toute autre Divinité. Cependant, à la tête de leurs Dieux, ils placent *Innen-Nom*, qui veut dire, *le Dieu qui eſt là-haut*, *le Dieu du Ciel.* Ils ne ſe contentent pas de ces grandes Idoles & du Culte qu'ils leur rendent, à la manière des Lapons. Chaque ménage entretient, dans ſa cabane, une petite figure, qui reſſemble beaucoup aux poupées des enfans. On ſe la rend propice en la barbouillant de ſang & de graiſſe. Les offrandes & les ſacrifices publics ſe font dans les forêts. On perce la victime d'une fleche; c'eſt le ſignal ; les aſſiſtans achèvent de l'immoler; & le ſang qui ſe trouve dans le cœur ſert à arroſer la bouche de l'Idole. Si l'Idole n'exauce pas les vœux qu'on lui adreſſe , on l'accable d'injures & de coups. Les ours jouiſſent, dans ce pays, d'une telle conſidération,qu'un Oſtyak leur fait des excuſes, quand il en a tué quelques-uns, & les conjure de ne pas lui rendre la pareille dans l'autre vie. Que ces détails ne nous faſſent pas trop mépriſer ce peuple crédule. Tous les hommes ont

paſſé par ce dégré de ſtupidité; & telle Nation moderne qui ſe dit tant éclairée,conſerve peut-être encore de nos jours plus d'une trace de ces commencemens groſſiers & ſi peu honorables dans l'hiſtoire de l'eſprit humain.

Les Oſtyaks payens reconnoiſſent auſſi des demi-Dieux ; & c'eſt en quoi ils ſe montrent le plus raiſonnables. Ceux d'entr'eux qui ſe ſont diſtingués à la chaſſe, ou autrement, paſſent pour des Saints ; on en fait de petites images qu'on place à côté des grandes Idoles. Ils partagent avec les Dieux les honneurs du culte ; on leur préſente à manger comme à eux ; on leur donne à boire le ſang des victimes. Les veuves qui ont bien vécu avec leurs maris ſe font une poupée qui leur rappelle celui qu'elles ont tant aimé ; elles habillent, elles ornent cette poupée ; elles la font aſſeoir à leur table & coucher à leur côté toutes les nuits. Cette pratique ſuperſtitieuſe, mais touchante, n'a pu être entièrement abolie parmi les Oſtyaks baptiſés. Un bon fils, un bon ami, qui part pour la chaſſe, a ſoin de mettre, dans l'une de ſes bottes, l'image du père ou de l'ami qu'il a perdu. Et pourquoi détruiroit-on ce reſte de leur ancien culte ? S'il eſt quelques préjugés reſpectables, celui-ci, qui part du cœur, a une ſource trop pure pour en craindre des effets funeſtes ou honteux. La ſenſibilité juſtifie tout. Les Oſtyaks plus éclairés n'en deviendront peut-être pas meilleurs.

Donnons le coſtume des Oſtyaks.

Les habits des hommes ſont, pour l'ordinaire, de peaux d'animaux ou de fourrures. Ils portent des hauts-de-chauſſes courts & des bas de peau qui tiennent lieu de bottes, la ſemelle étant double à cet effet. Sur le corps nud, ils paſſent un pourpoint ; eſpèce de chemiſe fermée tout autour ſans fente ni col, & deſcendant juſqu'aux genoux. Quand il fait

froid, ils paſſent par-deſſus ce vêtement un autre pourpoint plus large, & différent du premier, en ce qu'il a un capuchon, qui ne laiſſe à découvert que le viſage. Les manches ſont étroites & terminées par des poches, qui ſervent de gants. Une courroie ſerre les habits contre le corps. Dans les grands froids un troiſième vêtement très-ample, & ſans ceinture, recouvre les deux autres. Les habits d'été ſont des veſtes longues, faites de peaux de poiſſons.

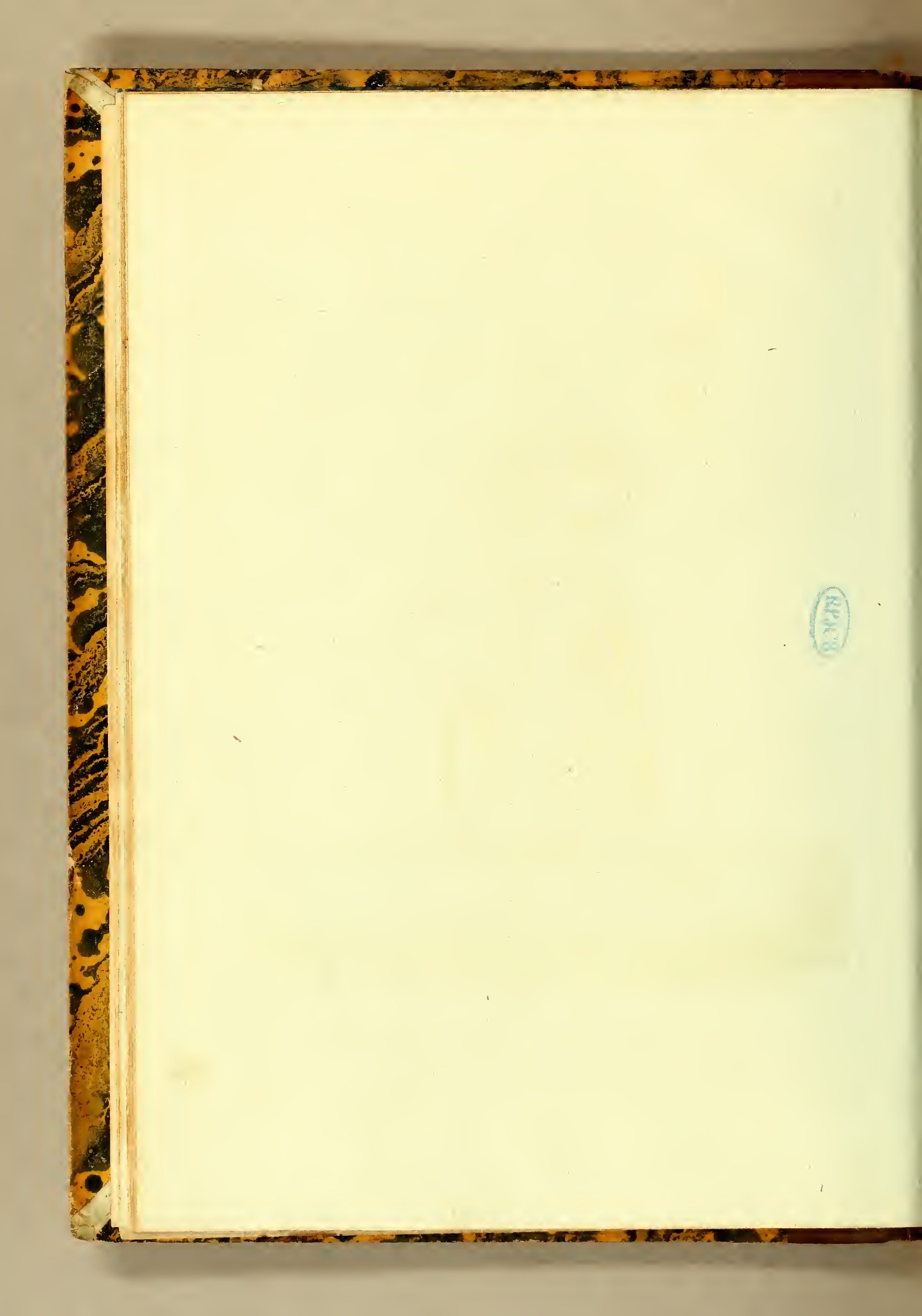
Le Coſtume des femmes n'eſt pas galant, car il reſſemble beaucoup à celui des hommes. Mais elles ajoûtent des garnitures ou franges de Martres Zibellines; elles ſe couvrent la tête d'un capuchon, qui retombe ſur les épaules, quand elles le retrouſſent pour travailler. C'eſt une eſpèce de bonnet de drap, de cuir tanné ou de pelleteries, orné de bandes; elles diviſent leurs cheveux en deux treſſes. A chaque épaule eſt attachée une liſière large de trois pouces, & qui deſcend juſqu'aux cuiſſes. Ces lanières de drap ou de cuir, qui tiennent l'une à l'autre par des cordons, ſont chargées de coquilles, de perles de verre, de lames de cuivre jaune. Et voilà tout le luxe de la parure. S'il a fait ſi peu de progrès, ce n'eſt, ſans doute, que faute de moyens.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de l'Oſtiakie.



J. G. de S. Sauveur inv. & direx. Desrais del. Mixelle sculp.

homme Ostjak à la chasse d'Hermine.





J. G. de S. Sauveur inv. & direx. Desrais del. Mixelle sculp.

femme Ostiak à la riviere d'Obie.





MŒURS

ET COUTUMES

Des INDIENS *du Nouveau-Mexique.*

IL ne s'agit pas ici de cette grande Nation ſi floriſſante, lors de la deſcente des Eſpagnols en Amérique, & dont Cortès, à la tête d'une poignée de brigands armés, détruiſit le brillant Empire, en ſe rendant maître de la Capitale, compoſée de vingt mille maiſons.

La peuplade dont nous allons dire un mot, bien plus pauvre que les ſujets de l'infortuné Montézumene, fut auſſi bien moins malheureuſe. Elle occupe une grande étendue de terrein dans la partie ſeptentrionale du nouveau monde. Bornée à l'Orient par la Louiſiane; au midi, par la Nouvelle-Eſpagne; elle n'a pour limites à l'Occident que la mer de Californie. Cette Horde ſauvage fut découverte en 1553, par Ant. Deſpeyo, venu de Cordoue pour étendre la domination de ſa patrie & pour s'enrichir. Mais on regretta les pas qu'on fit juſqu'à ces Indiens, ſans ceſſe ambulans, & portant avec eux & ſur eux toutes leurs richeſſes. Que demander à des hommes qui ſe contentent d'herbages pour ſe nourrir, & d'écorces d'arbres pour s'habiller? Les habitans du Nouveau-Mexique durent donc à leur miſère le repos & la liberté dont ils jouiſſent encore;

errans ſur le vaſte ſol où ils ſont nés, ils ignorent peut-être la deſtinée de leurs Frères de Mexico, avec leſquels ils n'ont de commun que le nom. La nature, qui paroît les traiter en marâtre, les a préſervés de bien des maux, en leur refuſant des tréſors. Ils connoiſſent à peine les Eſpagnols qui s'en diſent les maîtres, & qui dédaignent une conquête ſtérile. Quelques Miſſionnaires ont tenté de les éclairer. Mais ne poſſédant rien qui puiſſe étancher la ſoif inextinguible de l'or, leurs avares vainqueurs les ont preſque tout-à-fait abandonnés à eux-mêmes. Leur ſalut eſt dans le mépris qu'on fait d'eux; & de toutes les paſſions qui dégradent les Européens, ils n'ont contracté que le goût des liqueurs enivrantes.

Avant l'arrivée des Eſpagnols, ils n'avoient pour armes que l'arc & la flèche, le bâton pointu durci au feu; & pour uſtenſiles de cuiſine, que les ſouches d'arbres creuſées en forme de chaudières où ils faiſoient bouillir leurs viandes au moyen de cailloux rougis au feu jettés dedans: de petites broches de bois ſervoient à rotir leurs pièces de gibier. Le bouillon gras eſt leur boiſſon.

La chair de poiſſon & celle de (1) l'Orignal ſont la baſe de leur comeſtible les jours de fête; le reſte du temps, ils ſe nourriſſent de racines. C'eſt avec ce genre

---

(1) Quadrupède de la taille d'un cheval, & qui reſſemble mieux à l'élan qu'au Renne. C'eſt le cerf de l'Amérique ſeptentrionale. Sa chair eſt d'un très-bon goût, & ſa peau préparée eſt douce, forte & moëlleuſe.

de vie qu'ils en reculent le terme jusqu'à cent vingt ans, & quelquefois plus loin encore. Ils comptent leurs années par lunes. Cette manière de calculer le temps est la plus antique & la plus universellement répandue parmi les Nations non civilisées ; peut-être parce que cette forme de calendrier est la plus simple. Depuis quelque temps ils font usage de marmites, de couteaux, de haches ; ils garnissent leur javelot avec du fer ; & même quelques-uns d'entr'eux commencent à se familiariser avec nos armes à feu.

Les mariages se font à la manière antique & tels qu'on les voit pratiqués dans les premiers livres de la Bible ; le prétendu est obligé de servir plus ou moins d'années le père de sa maîtresse, avant de la prendre pour femme. C'est une espèce de noviciat qui tourne dans la suite au profit du ménage. Ce temps d'épreuve sert aux futurs conjoints à s'étudier l'un l'autre, à concilier leurs humeurs, & à leur apprendre enfin s'ils se conviennent assez pour s'unir. On ne s'attendoit pas sans doute à trouver établi chez des Sauvages un usage qu'on desire encore parmi les Nations policées.

L'intérieur des cabanes offre toujours une image un peu grossière des mœurs patriarchales. L'épouse y est fidelle à son mari. Le père s'énorgueillit du nombre de ses enfans, qu'il aime au point de retirer de sa bouche l'aliment qu'ils paroissent convoiter des yeux.

Croiroit-on que les Mexicains sauvages mettent beaucoup de prétention à leur généalogie, qui consiste dans une tradition orale conservée au sein de la famille avec beaucoup de fidélité. Au repas de noces, l'ancien

de la bande ne manque jamais de faire un récit pompeux des Ancêtres du nouveau marié, & il remonte pour le moins à la douzième génération. Puis descendant de race en race, il termine son éloge par une exhortation au jeune homme d'égaler & de surpasser, s'il se peut, la gloire de ses prédécesseurs. Cette gloire consiste à montrer beaucoup de courage & d'adresse dans les chasses fréquentes & périlleuses qu'ils sont obligés de faire pour vivre. Plus d'une grande maison en Europe n'ont pas toujours des titres de noblesse aussi peu suspects.

A ces recits, ou plutôt à ces contes nationaux, succèdent des chansons guerrières faites en in-promptu, car les Sauvages sont improvisateurs, & dédommagent, par l'énergie, des règles qui manquent à leurs poëmes patriotiques. Les danses accompagnent le chanteur; ce sont des ballets irréguliers sans doute, des pantomimes informes, mais qui ont au moins le mérite de l'à-propos. A leurs funérailles, il se passe des scènes à peu près semblables : on fait l'oraison funèbre du mort; on l'associe aux braves qui l'ont devancé dans la tombe; & le triomphe de l'orateur est complet, quand il a pu prouver que le défunt, sur le cadavre duquel on chante & l'on pleure, n'a point dégénéré des vingt races dont il est descendu.

Il ne faut point chercher de culte réglé parmi eux. Quelques pratiques superstitieuses forment le corps de leurs dogmes sacrés; mais du moins ils peuvent se vanter d'être du petit nombre des hommes qui n'ont pas trop multiplié les préjugés religieux. Aussi vivent-ils en assez bonne intelligence.

Les Indiens du Nouveau-Mexique, un peu policés

portent des vêtemens de peau d'Orignal bien passées, blanches, passementées de passements larges de deux doigts du haut en bas, tant pleins que vuides; d'autres ont trois rangs par le bas, les uns en long, les autres en travers, d'autres en chevrons rompus ou parsemées de figures d'animaux & de fleurs, d'après la fantaisie de l'Ouvrière. Cet habillement a la forme d'une couverture ou d'un ample manteau, qu'on jette sur ses épaules & qu'on lie par les deux bouts avec des cordons de cuir sous le menton. Du reste, rien de plus décent que leur costume, s'il n'est pas élégant. Ils n'ont de nud que les jambes.

La robe des femmes est de cette étoffe; l'ouverture est pratiquée sur le côté. Elles l'attachent avec des nœuds en deux endroits distans l'un de l'autre, de façon que leur tête puisse passer par le milieu, & les bras aux deux côtés; puis elles doublent les deux bouts l'un sur l'autre; & par-dessus elles mettent une ceinture qu'elles lient bien serrée, en sorte qu'elle ne puisse se défaire; par ce moyen elles sont toutes cachées. Elles ont des manches de peaux attachées l'une à l'autre par derrière. Elles portent aussi des chaussettes de peau en étrier, qui n'ont point de pied. Les hommes en portent de même. Quand elles vont en voyage ou qu'elles cherchent à cabanner, elles portent leurs nouveaux nés derrière leur dos enveloppés dans des peaux qui se nouent sous leur menton, & qui leur laissent le libre exercice de leurs bras.

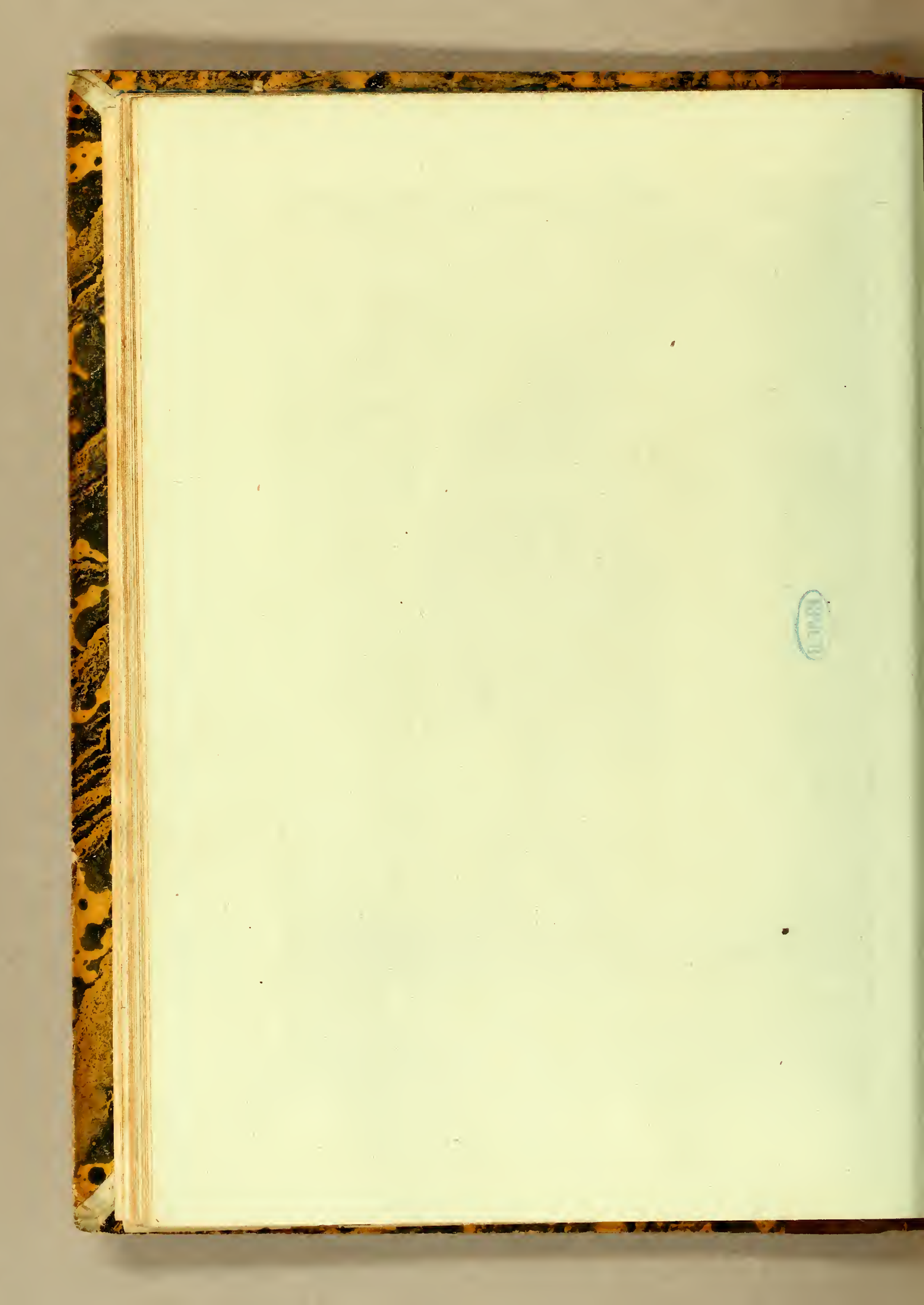
Les Indiens du Mexique, les plus pauvres & les plus sauvages, se font des vêtemens avec des écorces d'ar-

bres coufues par le moyen de brins d'ofier très-menus paffés dans de petits offemens percés en guife d'aiguilles. Quand ils fe tranfportent d'un lieu dans un autre, ils pourroient dire avec le Philofophe de l'antiquité : *Omnia mecum porto*. Mais ce n'eft pas la vanité qui le leur feroit dire. L'inftinct droit de la Nature les rend plus fages que les leçons de la Philofophie.

Fin des Mœurs & Coutumes des Indiens du Nouveau-Mexique.

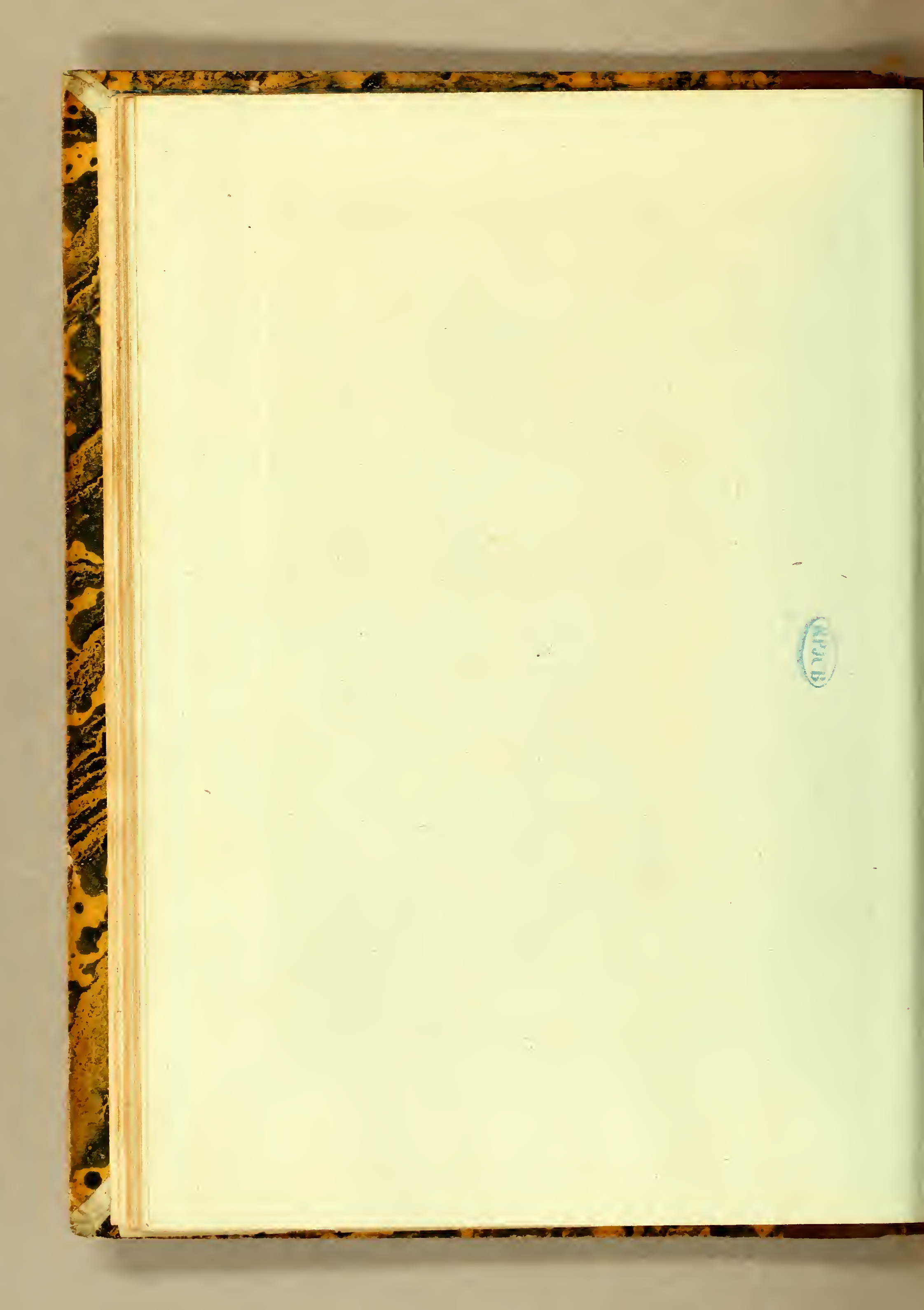


Indien du Méxique.





Indien du Méxique en voyage.





Indien du Méxique policé.





Mixelle sculp.

Toreador.





MŒURS

ET COUTUMES

DE LA COTE DE MALABAR.

LA Côte de Malabar, diviſée en onze Royaumes ; eſt ſéparée du Coromandel par la chaîne des Gates, montagnes les plus hautes de l'Inde. Les Habitans ont plus d'induſtrie que de talens, & ils ſont plutôt foibles que doux.

L'inégalité des conditions que l'Evangile auroit dû faire diſparoître d'entre nous, eſt parmi les Indiens, diſtingués par Caſtes, un dogme religieux, ouvrage des Brames, qui ſe ſont placés modeſtement au premier rang de l'hiérarchie politique. La Tribu des *Nairs*, ou Militaires, n'eſt pas celle des *Parias.* Ces derniers, aux yeux des premiers, ſemblent n'être pas des hommes. Les Parias vivent au milieu de leurs frères ſelon la nature, comme jadis en Europe les excommuniés parmi les Fidèles. Cependant la profonde abjection dans laquelle ils languiſſent eſt bien volontaire : car leur caſte eſt plus nombreuſe, elle ſeule, que toutes celles qui les mépriſent & les oppreſſent, priſes enſemble. Le Peuple ignoreroit-il que la dixaine eſt plus que l'unité ; & que cent Eſclaves doivent l'emporter dans

la balance, pour la force, ſur dix Tyrans? La liberté ſeroit elle donc un fruit dont il faut avoir goûté pour en connoître tout le prix? Les Parias ſeront encore long-tems ce qu'ils ſont, parce qu'il y a déjà long-temps qu'ils ſont ainſi.

Il eſt un jour dans l'année qui leur offriroit pourtant une belle occaſion de recouvrer leurs droits d'hommes. Pendant cette courte (1) ſaturnale, ils deviennent les maîtres des Nairs, du moment qu'ils peuvent les toucher. Mais ceux ci, en ne ſortant point de chez eux, éludent les ſuites de cet uſage: & peut-être cette fête, qu'on retrouve preſque chez tous les Peuples, n'eſt-elle pas encore abolie que parce qu'on ſçait avoir affaire à gens incapables d'en tirer des conſéquences.

Les Malabares mènent une vie miſérable. Un de leurs préjugés religieux les rend avares: ils entaſſent & enfouiſſent le plus d'or qu'ils peuvent, & s'en privent pendant leur vie, dans la ferme perſuaſion où ils ſont qu'ils n'auront de bonheur dans l'autre monde qu'en proportion de leurs richeſſes. Sacrifiant ainſi le préſent

(1) Fête reſpectable, s'il en fut, & qui eſt venue juſqu'à nous: car on ne peut nier que le carnaval n'en ſoit un reſte. Le Peuple, faute d'être inſtruit, n'attache pas aſſez de prix à cet uſage. Quand donc ſaura-t-il que les Saturnales & le carnaval doivent lui rappeller un temps où les hommes, tous égaux, ont conſenti à avoir un chef, ſous la condition expreſſe qu'il ſeroit *primus inter pares*... Hélas! Cette belle ſolemnité dégénéra bientôt en une vaine étiquette. Extrait de nos *Tableaux de la Fable*, in-16, fig. article *Saturne*.

à l'avenir, ils ont trouvé le ſecret de n'être heureux en aucun temps.

Les filles ne ſe voilent le ſein que depuis l'époque de la puberté; mais, par un préjugé national, quand elles rencontrent un Européen ou quelqu'un d'une Caſte ſupérieure à la leur, l'honnêteté parmi elles veut qu'elles ſe découvrent & laiſſent voir ce que la décence chez nous ne laiſſe qu'entrevoir. Les femmes mariées ne ſont point ſujettes à ce cérémonial, par la raiſon qu'elles ne portent en tout temps aucun voile importun.

Dans l'Inde, la virginité eſt un fruit qu'on eſt tellement jaloux de cueillir dans ſa fleur, qu'on prend la précaution de s'en ſaiſir lorſqu'il n'eſt encore qu'en germe. On ne ſeroit pas certain d'avoir pour femme une fille intacte, ſi on ne l'avoit épouſée avant l'âge d'être nubile. Peut-être auſſi a-t-on eu une autre bonne raiſon pour en agir ainſi: les Brames s'étant adjugé, au nom du Dieu dont ils ſe diſent les repréſentans, les prémices de toutes choſes, on a trouvé le moyen d'éluder cette ſervitude religieuſe en prenant pour épouſes des femmes ſi jeunes que les Prêtres ne peuvent exercer leurs droits, ſans cependant avoir celui de s'en plaindre.

Mais dans un climat où la ſtérilité eſt regardée comme un fléau; où la réproduction paroît être la cauſe finale de l'exiſtence, on ne ſauroit expliquer, encore moins juſtifier l'abus fréquent des mariages tout-à-fait diſproportionnés. Il n'eſt pas rare, (dit M. Sonnerat dans ſon curieux voyage aux Indes (1), *in*-4°.) il n'eſt pas rare

(1) Nous renvoyons, pour les détails, à cet eſtimable ouvrage.

de voir un ſeptuagénaire épouſer un enfant de quatre ans.

Cet inconvénient ſeroit léger, s'il étoit permis aux veuves de ſe remarier. Mais le code religieux fait par les hommes, & à leur ſeul avantage, condamne, pendant le reſte de ſes trop longs jours, au plus rigoureux célibat, une femme très-ſouvent veuve avant d'être nubile. En ſorte que le ſacrifice des Indiennes, ſur le bucher de leurs maris, n'eſt pas tout auſſi généreux qu'on ſeroit porté à le croire d'abord. De deux maux, elles ſe ſoumettent au moindre. Le ſupplice des flammes, d'après leurs préjugés, n'eſt pas comparable à toute une vie lentement conſumée des feux du deſir.

Aux Indes, comme ailleurs, le mariage eſt un marché plus ou moins lucratif. En donnant, donnant. Une fille coute de 21 à 31 ponnes; ce qui vaut 100 liv. 10 ſ. ou 150 livres 10 ſols, argent de France.

Parmi les bonnes œuvres que la Religion conſeille, il en eſt trois méritoires par excellence; le don de terres; le don de vaches, & le don de vierges. Mais les mariages par charité font plus d'honneur à ceux qui les propoſent qu'à ceux qui les acceptent.

Une de leurs cérémonies de noces, qui doit dater de loin parmi eux, & qui ne nous en paroîtra pas moins groſſière, eſt celle du *Tali*, joyau dont la forme ſymbolique repréſente le lingam. Quand le Brame célébrant a fait hommage de ce joyau aux Dieux & à tous les Aſſiſtans; quand tout le monde a paſſé gravement

la

la main ſur ce joyau, il eſt remis dans celles de l'épouſeur (1), qui l'attache dévotement au col de l'épouſée. C'eſt ce cérémonial qui la rend femme, & qui fait le mariage.

Ne nous hâtons pas de juger trop ſévèrement un Peuple chez lequel on rencontre de tels uſages, & qui n'en rougit pas, comme nous, parce qu'il a conſervé, mieux que nous peut-être, la tradition de la ſimplicité primitive. Age heureux, où ce qui fait rougir aujourd'hui le front des perſonnes honnêtes, n'étoit alors que l'expreſſion de la reconnoiſſance ingénue, & un hommage pur rendu à la fécondité de la Mère commune des êtres. Nos mœurs ne ſont peut-être pas plus pures que celles de nos premiers ayeux, & de nos contemporains de l'Inde; mais nous avons plus de pudeur ou moins de franchiſe qu'eux. Nous nous permettons la choſe, mais nous taiſons le mot; & tout en violant la

(1) Nous avons rendu compte, dans nos antiquités d'Herculanum expliquées (*in*-4°. T. VII, planche 138, pag. 75.) d'un bronze repréſentant le buſte d'une femme nue terminée en guaine, & ornée d'un collier compoſé d'une groſſe ficelle à laquelle ſont ſuſpendus quatre Phallus. Nous avons remarqué à ce ſujet que les Caffres ont coutume de mutiler leurs ennemis vaincus, & de faire préſent à leurs femmes de la partie retranchée; laquelle ſert de joyau à leur collier. Plus le collier eſt garni de ces joyaux, plus celle qui le porte en tire vanité.

Le rapprochement des divers uſages doit ſervir à la connoiſſance du cœur humain.

Sageſſe, nous lui conſervons ſon manteau. Au reſte, l'homme, ſi enclin par-tout à abuſer des choſes les plus innocentes, eſt peut-être plus excuſable quand il place le Phallus ou le Lingam ſur les Autels, que quand il diviniſe une épée à la manière des Scythes. S'il n'a que le choix entre des excès, celui qui tend à rapprocher les individus & à les multiplier, eſt préférable à celui qui les diviſe & les détruit..... Voyez nos *Antiquités d'Herculanum expliquées*, T. 7, 4°, planche 152, pag. 87 & ſuivantes.

Quand la jeune épouſée devient enfin nubile, les fêtes recommencent, & à peu près les mêmes cérémonies qu'aux premières épouſailles. Ce qui s'appelle *le petit mariage*. La naiſſance des enfans eſt célébrée auſſi avec beaucoup d'apprêts. Les femmes qui craignent la ſtérilité, ont recours à *l'office de la couleuvre;* cérémonie religieuſe qu'elles célèbrent ordinairement elles-mêmes. Elle conſiſte à ſe baigner, puis à laver une pierre taillée en forme de Lingam, accompagné de deux couleuvres. Enfin elles brûlent un certain bois devant cette image édifiante; & pendant ce ſacrifice elles lui font des prières, en lui jettant des fleurs.

Les Indiens ſont très-démonſtratifs dans leur deuil. Il eſt des Caſtes où les femmes, raſſemblées en grand nombre, & ſe tenant toutes par la main, danſent en rond autour du cadavre; elles chantent en même-temps, d'un ton lugubre, des paroles relatives à la circonſtance.

La coutume obſervée par les femmes de ſe brûler ſur le bucher de leurs maris, preſque tout-à-fait abolie

dans les Etats Mahométans de l'Inde, n'eſt plus en uſage que dans les Etats Gentils ; & encore n'y a t-il plus que la Caſte des Brames & celle des Naïrs qui obſervent cette pratique. On donne à cette cruelle ſcène le plus grand appareil. Du moment que ſon mari a ceſſé de vivre, la veuve infortunée s'abſtient de toute nourriture, ne mache que du bétel, & répète ſans fin le nom du Dieu de ſa ſecte. La victime ſe pare, comme ſi elle alloit contracter un ſecond hymenée. On remarquera que, pour l'encourager, les Brames ne lui promettent pas qu'elle retrouvera ſon mari dans l'autre monde ; mais ils l'aſſurent que du bucher elle paſſera dans les bras d'un Dieu qui en fera ſa femme. Toutes ces belles paroles ne perſuaderoient point la plupart des veuves, (leſquelles ne ſont point forcées par la loi à ce ſupplice) ſi les Brames ne leur faiſoient prendre quelque potion mêlée d'opium. L'eſpèce de fureur ſi peu naturelle avec laquelle elles ſe précipitent dans les flammes, indique que le cerveau eſt troublé par les vapeurs d'une boiſſon artificielle & enivrante. Et comme le dit l'Auteur moderne du Voyage aux Indes : le fanatiſme peut bien faire conſentir une veuve à un pareil ſacrifice ; mais il faut avoir perdu la raiſon pour le conſommer.

Il eſt quelques héroïnes de l'amour conjugal qui n'ont beſoin ni de l'opium, ni des promeſſes des Brames, pour ſe réſoudre à quitter la vie. L'une de ces veuves diſoit, en faiſant les trois tours d'uſage devant le bucher fatal :

« J'ai partagé la couche de mon époux bien-aimé,

» tant qu'elle fut jonchée de fleurs ; il me ſiéroit mal
» de l'y laiſſer tout ſeul, alors qu'elle eſt couverte de
» charbons ardens ».

Le deuil des Indiens conſiſte à ſe raſer les cheveux ; & leur coſtume lugubre, à s'envelopper la tête avec une partie de la toile qu'ils portent ſur les épaules.

Les veuves, qui ne ſont point d'humeur à quitter la vie quant & quant leurs maris, quittent leurs joyaux, ſur-tout le *Tali*, & ne portent qu'une ſeule pièce de toile blanche, ſimple pagne qui fait le tour du corps, & dont l'un des bouts paſſant de droite à gauche, leur couvre le ſein & revient ſur l'épaule droite, après avoir paſſé ſur la tête. Il leur faut bien de la vertu, ſous un climat tel que celui de la Côte de Malabar, & ſous un coſtume auſſi peu gênant, pour ſe refuſer aux conſolations dont elles doivent avoir tant beſoin dans le long cours de leur veuvage.

Pour plus grande commodité, les femmes de l'Inde reſtent nues juſqu'à la ceinture ; & depuis la ceinture, elles ne ſont vêtues qu'autant qu'il faut pour n'avoir pas l'air de ne l'être point du tout.

A la Côte d'Orixa (Royaume de l'Indouſtan, voiſin du Coromandel & du Bengale) les femmes s'aſſujettiſſent à porter un petit corſet dont les manches n'excèdent pas le coude. Il s'attache par derrière & prend le contour de la gorge, de manière qu'il la ſoutient ſans la gêner. Le reſte du corps eſt nud depuis le bas du ſein juſqu'aux hanches.

Les pagnes dont ſont uſage les Indiennes, que tout

autre vêtement importuneroit, ſont de toile peinte, ou en étoffes tiſſues avec la laine des moutons de (1) Tibet. Ces étoffes, *challes*, pour la fineſſe, ſurpaſſent nos plus belles ſoieries. Le prix d'une pièce monte quelquefois juſqu'à mille livres de notre monnoie.

La plupart des femmes portent à chaque bras, de même qu'au-deſſus de la cheville du pied, dix à douze anneaux d'or, d'argent, d'ivoire ou de corail; ils jouent ſur la jambe, & font, quand elles marchent, un bruit qui leur plaît beaucoup. Leurs doigts des mains & des pieds ſont, pour l'ordinaire, garnis de groſſes bagues; elles teignent en rouge, avec l'infuſion de feuilles du mindi, la paume de la main & la plante des pieds; elles ſe noirciſſent le tour des yeux pour leur donner plus de vivacité. Dans certaines Caſtes, elles ſe frottent le viſage & tout le corps avec du ſafran. Des colliers d'or & d'argent leur pendent ſur l'eſtomach; leurs oreilles, percées en pluſieurs endroits, ſont chargées de joyaux. Elles pouſſent l'amour de ces riches bagatelles, au point d'en attacher aux narines. Elles oignent leurs cheveux d'huile de coco: quelques-unes les portent en treſſe; d'autres en forment derrière la tête pluſieurs contours fixés par des aiguilles d'or ou d'argent, à la manière des chinois.... Il faut leur paſſer ce foible dédommagement de la vie précaire qu'elles mennent. Une

(1) Grand pays d'Aſie, voiſin de l'Indouſtan, & ſoumis au Mogol. Les Habitans n'uſent pour leur vêtement que des étoffes de laine.

épouse Indienne n'eſt, à proprement parler, que la première des Eſclaves de ſon mari.

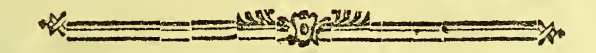
Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de la Côte de Malabar.



Desrais del. Mixelle sculp.

Veuve du Malabar.





MŒURS
ET COUTUMES
DES MADEGASSES.

... Il ignora long-temps les vertus & les vices ;
De la ſeule innocence il connut les délices :
Sans prévoir l'avenir, ſatisfait du préſent,
Ses vœux étoient bornés, ſon cœur étoit content ;
Le travail, le repos lui formoient une chaîne
Que la mort, à pas lents, venoit rompre avec peine :
Sans en chercher la cauſe, il goûtoit le bonheur.....

Poëme ſur Dieu, Frag. VI. p. 19.

TEL étoit l'Habitant de Madagaſcar, avant l'arrivée des Européens dans cette grande Iſle, ſituée ſur les côtes orientales de l'Afrique. Le ſiècle de fer commença pour le Madegaſſe à cette époque fatale ; & ceux, qu'une tradition nationale lui faiſoit regarder comme les fils du Soleil, & dont il attendoit un Code ſage, ne lui apportèrent que des mœurs contagieuſes.

Madagaſcar, la plus conſidérable des iſles connues, citée par les Géographes anciens, ne fut viſitée pour la première fois qu'en 1492 (1) par les Portugais.

(1) D'autres diſent 1506.

Les Anglois, les Hollandois & les François y ont navigué tour-à-tour, & fréquenté la ſeule côté de l'eſt, ſans pénétrer un peu avant dans l'intérieur. Les Voyageurs modernes arrêtés à chaque pas, ſe plaignent beaucoup de la férocité de l'inſulaire Madegaſſe; mais elle n'eſt que trop motivée par la conduite de leurs prédéceſſeurs. Par-tout où les Européens ont mis le pied, ils ſe ſont crus les maîtres-nés des lieux qu'ils découvroient, & ont agi en conſéquence. La réſerve la plus ſage, la défenſe la plus légitime de la part du Peuple nouveau qu'ils viſitoient, leur a paru un crime. Ils ont traité comme rebelles ceux qui ne conſentoient pas à être leurs eſclaves; & ont débuté avec des armes offenſives auprès des Sauvages, dont ils ſe ſont aliéné pour jamais le cœur. L'homme de la Nature revient difficilement de la première impreſſion qu'on a faite ſur ſon eſprit.

On diſtingue deux races d'hommes à Madagaſcar; les Naturels, eſpèce noire & crépue. On leur reproche d'être mous au travail; parce qu'ils ne ſont pas de la couleur des blancs, ceux-ci ont-ils donc cru trouver en eux des bêtes de ſomme? L'autre race, qui n'eſt que baſanée, paroît étrangère à l'Iſle, & originaire de quelques Arabes naufragés. Ces nouveaux venus ſe ſervent des caractères de leurs ancêtres, pour écrire la Langue Madegaſſe; ils ſe ſont fabriqué un papier avec l'écorce battue d'un arbre appellé *Foutache*. Ils paſſent pour ſçavans, & on ſe fait un devoir de les conſulter; ils exercent avec diſtinction le métier lucratif d'Augures.

Un repas Madegaſſe eſt pittoreſque. Des feuilles de Bananier tiennent lieu de nappe, de ſerviettes & même de plats & d'aſſiettes. On ſert du poiſſon ou de la volaille cuits dans l'eau avec du riz. La feuille d'un végétal connu ſous le nom *d'arbre de ſel*, infuſé dans le bouillon, en fait tout l'aſſaiſonnement. Une autre feuille de Bananier repliée, forme un vaſe pour boire l'eau de laquelle on a retiré le riz.

La conſtruction du domicile d'un Madegaſſe répond parfaitement à ſon comeſtible. De gros piquets en ſont la charpente. Les parois ſont conſtruits avec les côtes de la feuille du Ravenala (eſpèce de Bananier) jointes enſemble, & liées contre des lattes de Bambou. Les murailles ſont tapiſſées intérieurement de nattes. Des nattes appliquées ſur des claies de Bambou ſont le plancher; & le toît, quoique très-ſolide, ne conſiſte qu'en feuilles de Ravenala rapprochées l'une contre l'autre. Le foyer, placé dans un coin de l'habitation, entretient un feu continuel jour & nuit. Les Madegaſſes ont trouvé que cet uſage leur étoit ſalutaire. Le logement des Chefs n'offre pas plus de luxe. Il ne ſe fait remarquer que par un mât plus haut que la maiſon devant laquelle il eſt dreſſé; on y ſuſpend les cornes de tous les bœufs immolés pendant les fêtes. L'inventaire du mobilier ne tiendroit pas beaucoup de temps à faire; des urnes de terre pour réſiſter au feu de la cuiſine, des calebaſſes de Bambou, & de petits paniers de nattes, voilà les principaux uſtenſiles d'un ménage. La Nature n'aime point le ſuperflu; elle a le ſecret de rendre heureux ſes enfans avec le ſeul néceſſaire.

La Sagaye, javelot de ſix pieds, ferré aux deux bouts, étoit jadis l'arme unique des Madegaſſes qui en faiſoient uſage avec beaucoup d'adreſſe. Ils ont appris à manier nos fuſils, nos piſtolets, nos ſabres; & par droit de répréſailles, ils les tournent quelquefois contre nous. Mais ils ne ſçavent pas encore les fabriquer eux-mêmes. Les Arts méchaniques ne ſont des progrès qu'en proportion des beſoins qu'on en a. Au ſud de l'Iſle, les femmes tiſſent des pagnes avec du coton & de la ſoie ſur des métiers qui ne conſiſtent qu'en quatre morceaux de bois fixés en terre. Les Madegaſſes ne labourent, ni ne ſement. Ils cultivent à peine le riz, & à ſon défaut le petit mil. On trouve parmi eux des Médecins de profeſſion. Tous leurs moyens curatifs ſe bornent à des boiſſons ou à des bains de plantes aromatiques aſtringentes & purgatives, à des emplâtres de chaux, & à la ſaignée, opération douloureuſe qu'on ne ſe permet qu'à la dernière extrêmité; dans ce cas, la maiſon du malade, interdite à ſes amis, n'eſt ouverte qu'au Miniſtre de la ſanté. Cependant, on fait force ſacrifices aux Dieux bons & méchans. Quand l'un & l'autre, ſourds aux vœux de la famille, ont laiſſé mourir le malade; s'il eſt riche, les ſacrifices recommencent de nouveau, & à proportion juſqu'à l'inhumation du cadavre, qui ne ſe fait pas tout de ſuite. On paſſe les nuits à tirer des coups de fuſil, pour écarter les mauvais génies qui ſont cenſés aſſiéger la demeure du défunt. Puis on revêt ſon corps de ſes plus beaux habits, & on le tranſporte avec pompe dans la ſépulture de ſes ancêtres, placée toujours hors du bourg.

Dans toutes ces cérémonies, on ne diſtingue qu'une foible trace de Religion. Les Madegaſſes ne s'en piquent point. Ils reconnoiſſent comme par inſtinct deux principes. *Janhar* eſt le nom du *Grand Dieu*, *du Tout-Puiſſant;* & *Angal*, eſt celui de ſon Rival. Ils n'élèvent de Temples ni à l'un ni à l'autre; ils n'ont ſçu même juſqu'à préſent ſous quelle forme matérielle ils doivent ſe les repréſenter; ils ne leur en adreſſent pas moins des prières & des ſacrifices. Une particularité digne de remarque, c'eſt qu'ils ont grand ſoin de réſerver, pour le Dieu du mal, une portion de la victime immolée au Dieu du bien. Cette Théologie, ſi naturelle, eſt celle de preſque tous les Peuples ſevrés des ſecours de la Révélation. En effet, il dût paroître abſurde au Madegaſſe de mettre ſur le compte d'un ſeul & même Dieu le bien & le mal tout enſemble. Pour ſe tirer d'embarras & pour ſe rendre raiſon de tout, il ſembla tout ſimple, & il n'en coûta pas davantage, de ſe créer une ſeconde Divinité ſpécialement chargée & reſponſable du mal. Par une ſuite de cette dialectique du bon ſens de ces Peuples groſſiers, on fut tout porté à croire que les méchans, après leur mort, continuoient de l'être, métamorphoſés en animaux nuiſibles; & les bons en productions bienfaiſantes. Le Madegaſſe privé de ſon ami, ou victime d'un traître, eſt conſolé en ſe diſant: « Ce Bambou qui me rend tant de ſervices, » qui me ſoulage, en m'allégeant les plus lourds far- » deaux, ſans ployer ni ſe rompre; c'eſt ſans doute » mon ami; il n'a fait que changer de forme à mes

» yeux : cette tige eſt ſortie de ſa cendre. Et toi, » Homme rampant, qui m'as trahi ! je ne reſterai pas » toujours ſans vengeance, ou j'en chargerai mes » enfans. Ta mort te livrera en mon pouvoir. Alors » tu paſſeras dans le corps d'un de ces reptiles veni- » meux dont j'écraſe aujourd'hui la tête. »

Les Trafiquans Arabes ont donné aux Inſulaires de Madagaſcar une teinture de Mahométiſme qui les porte à ſe faire circoncire. Que ne ſe bornent-ils à cette pratique religieuſe ! Mais à la naiſſance de chacun de ſes enfans, le père interroge les Augures; s'il n'en reçoit pas une réponſe ſatisfaiſante, la ſuperſtition fait taire la nature; le nouveau né, arraché du ſein de ſa mère, eſt expoſé dans la forêt voiſine.

Il paroît que les convulſionnaires ſont de tous les pays; car on en trouve à Madagaſcar; mais avec cette différence, que ce n'eſt plus que là qu'ils paſſent pour ſorciers.

Les Madegaſſes épouſent autant de femmes qu'ils veulent, ou (pour parler plus exactement) autant de femmes qu'ils peuvent en aimer. Ils les répudient avec la même liberté. Mais celles qui ont été honorées des faveurs d'un Européen n'en deviennent que plus précieuſes & plus chères à leurs maris; ce n'eſt qu'alors qu'ils ouvrent les yeux ſur leur mérite. Auſſi ſont-elles tout pour obtenir cette grace ; & malgré les détails du ménage qui roulent ſur elles ſeules, elles trouvent le loiſir de ſe livrer aux recherches multipliées d'une toilette très-longue.

Nos tendres baifers, nos étroits embraffemens, ne font point d'ufage parmi ces Infulaires : pour témoigner la joie qu'ils reffentent à l'arrivée d'un ami attendu avec impatience, ils fe contentent de fe paffer les mains l'une fur l'autre, fans fe les preffer.

Ils ont trois principales épreuves pour s'affurer de la vérité, quand elle eft en litige; l'eau, le feu, & le poifon. Et cet ufage fe rencontre prefque par-tout. La Vérité a paru fi belle aux hommes, qu'ils ont tous cru que Dieu, pour la faire triompher, lui devoit un miracle.

L'Ifle de Madagafcar eft divifée en petites Souverainetés qui font héréditaires, mais qui ne fauroient être defpotiques; car le Chef du village le plus chétif ne peut rien s'il n'eft autorifé par fes Compatriotes affemblés en Confeil. Tout le monde y a voix. L'Etranger y eft admis ; & on y écouteroit l'ennemi même qui viendroit y prendre féance.

L'habillement des Madegaffes eft une fimple pagne, (étoffe d'écorce d'arbre) longue de trois aulnes, qu'ils mettent fur leurs épaules, & dont les deux bouts tombent par devant; les Chefs en portent de foie ou de coton, garnies à leur extrêmité de frange & de verroterie, ou de grains d'étain. Ils fe couvrent la tête avec une calotte faite de joncs.

Les femmes fe ceignent les reins d'une toile bleue de trois ou quatre braffes, en forme de jupon; par deffous, elles portent toujours une toile blanche plus ou moins grande par propreté : elles ont auffi une efpèce

de corſet ou demi-chemiſe de toile bleue qui ne deſcend qu'à la moitié du ſein, & orné par devant de pluſieurs plaques d'or & d'argent ſervant d'agraffes. Elles portent des pendans d'oreilles, & ont aux bras des anneaux d'argent, & au col des chaînes d'or travaillées dans le pays.

Fin des Mœurs & Coutumes des Madegaſſes.



Desrais del. Mixelle sculp.

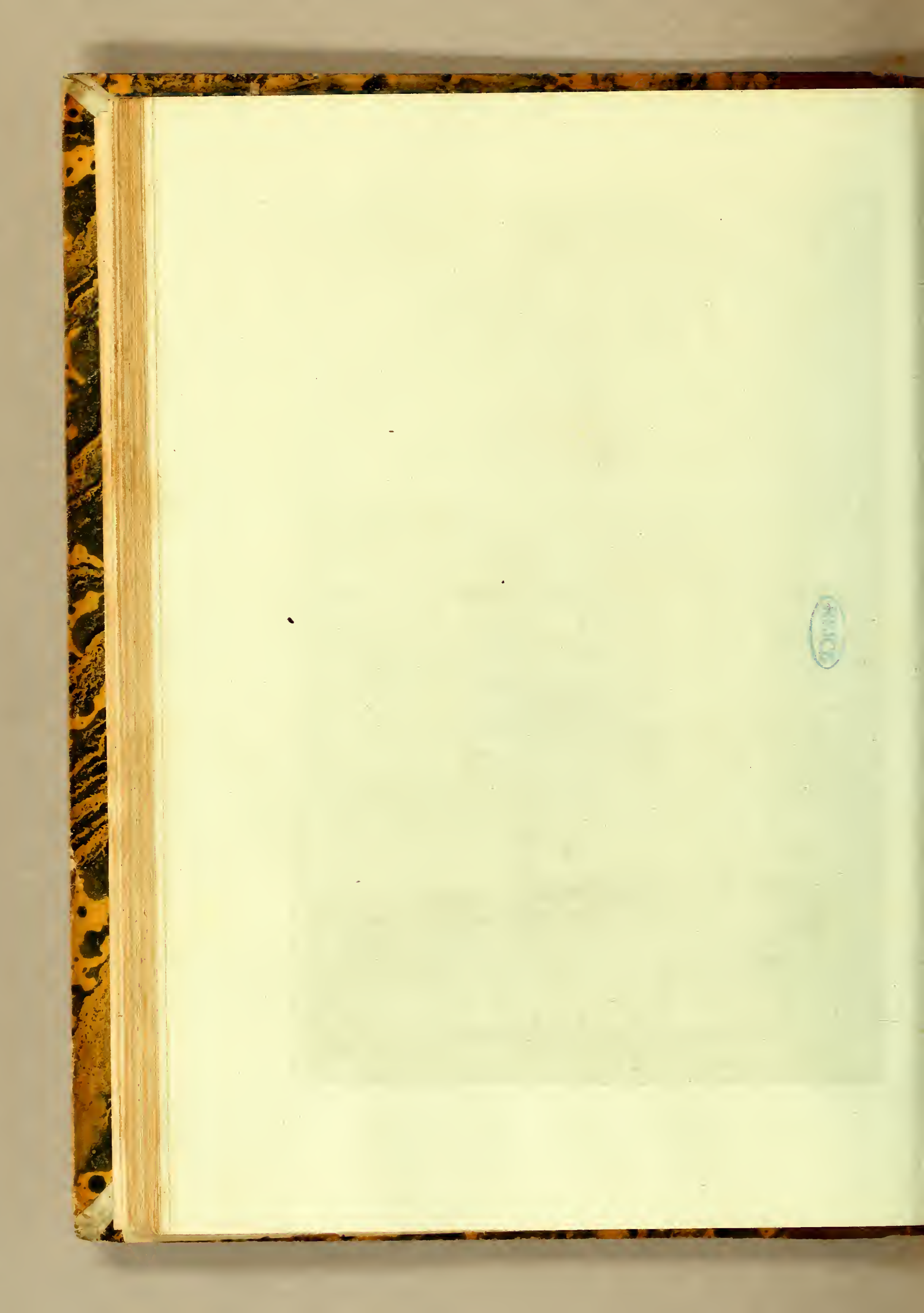
habitant de Madagascar.





Desrais del. Mixelle sculp.

femme de Madagascar.





MŒURS
ET COUTUMES
DES HABITANS
DES ISLES MANILLES.

EMMANUEL, Roi de Portugal, furnommé (1) le Grand, ne le fut pas toujours. L'amour lui fit commettre une injuftice contre les Maures & les Juifs, & il fut ingrat envers Magellan. Digne contemporain des Gama & des Vefpuce, ce Gentilhomme Portugais, déjà célèbre par des fuccès fur la mer, ne put obtenir de la Cour un demi écu de paie de plus par mois. Ce refus de fix écus par année coûta cher à fa patrie. Le Navigateur mal récompenfé fe retira : accueilli par Charles-Quint, après avoir découvert les ifles Marianes & les Moluques, il vint mourir, en Avril 1521, aux ifles Manilles, appellées depuis Philippines (2) parce

(1) On le fur-appella auffi *le Prince fortuné*, & fon règne paffa pour le *fiècle d'or* du Portugal, principalement à caufe de la conquête du Bréfil, fource inépuifable de richeffes.

(2) Dans leur voifinage font d'autres ifles qui portent le même nom, & que le hazard fit découvrir beaucoup plus

que c'eſt ſous leur Roi Philippe II que les Eſpagnols s'y fixèrent en 1564.

Cet Archipel de la mer des Indes, placé au-delà du Gange, ſous la zone torride, a pour chef-lieu l'iſle de Luçon & Manille pour capitale. Cette ville ſeroit l'une des plus commerçantes du globe, ſi elle n'appartenoit pas au Gouvernement Eſpagnol. Mais des Miſſionnaires & des Cénobites ne ſuffiſent pas pour peupler & faire fleurir une Colonie. Ce n'eſt pas en prêchant l'humilité chrétienne & la pauvreté évangélique qu'on parvient à donner de l'éclat à des poſſeſſions lointaines, & à les mettre dans l'abondance, à l'abri des événemens funeſtes auxquels elles ne ſont que trop expoſées. Le renoncement aux choſes de ce monde eſt un moyen peu ſûr pour exciter l'émulation parmi des propriétaires & des cultivateurs; & l'intolérance n'invite pas les étrangers à fréquenter des parages d'ailleurs ſi attrayans par eux-mêmes. La plupart des Naturels, aigris par cette conduite, que déſavoue une ſaine politique, ont mieux aimé abandonner les plus beaux cantons de leur patrie que de renoncer à leur liberté. Le reſte des Habitans, dégénéré ſous le joug, languit dans une apathie complette & tout-à-fait digne de pitié. Manille peut s'enorgueillir de ſes ſuperbes Egliſes; mais

récemment. Mais elles ſont encore trop peu connues, pour qu'on puiſſe en donner des détails certains. Les dangers de la Navigation ſur ces parages, défendus par une briſe continuelle, a préſervé juſqu'à préſent ces Inſulaires de la viſite des Européens avides.

elle n'a rien fait encore pour ſe procurer un port plus commode, & dans lequel elle pût recevoir des vaiſſeaux de quelqu'importance. Les douze mille Chrétiens qui peuplent cette ville ne la dédommagent pas ſans doute entièrement de l'affluence prodigieuſe des Chinois & des autres Nations qui jadis venoient en foule la vivifier & l'enrichir. Le grand nombre des (1) Couvens y laiſſe à peine des emplacemens pour les Manufactures & autres établiſſemens utiles qu'on s'aviſeroit d'y introduire.

Cette Capitale n'eſt pas un lieu d'aſyle. Les Inſulaires, ſauvages avant l'arrivée des Eſpagnols, depuis ſont devenus féroces par les mauvais traitemens dont ils ont été les victimes. Cachés dans des montagnes inacceſſibles aux Etrangers, ils font profeſſion d'une haine implacable contre les Uſurpateurs, & même contre leurs Compatriotes qui ont été trop lâches pour les ſuivre. Réduits ſouvent aux dernières extrêmités, on les voit ſortir de leurs défilés & accourir juſqu'aux portes de Manille, d'autant plus intraitables qu'ils n'uſent que de repréſailles. Ils ſe préſentent avec des ſarbacanes à travers leſquelles ils ſoufflent des flèches empoiſonnées. Tels ſont les effets du fanatiſme & de la ſuperſtition. Les Manillois, nés avec des inclinations pacifiques, & placés ſur l'un des plus beaux points du globe, auroient pu figurer un jour parmi les Nations les mieux civiliſées; le zèle aveugle des Européens a perverti le caractère de

(1) On en compte à Manille juſqu'à quinze.

ces Inſulaires & en a fait des Cannibales ſans loix & ſans mœurs.

Les Manillois & les Habitans des autres iſles Philippines qui ſe ſont prêtés aux uſages Eſpagnols, forment un Peuple mêlangé où l'on retrouve le caractère des Nations étrangères qui les ont fréquentés. Mais dans le fond, ils tiennent beaucoup des Malais, dont ils prétendent deſcendre tous.

Les maiſons de ces Indiens, faites de bambou & recouvertes de feuilles de bananier, ſont ordinairement élevées de terre, ſur des piliers de bois de huit à dix pieds, pour ſe préſerver de l'humidité. On y monte avec une échelle qu'on retire à ſoi, le ſoir, pour ſe mettre à l'abri des bêtes fauves & des Montagnards, plus féroces encore. Le lit d'un Indien eſt une natte qu'on étend ſur le plancher. Son comeſtible journalier conſiſte en un morceau de poiſſon ſalé, cuit à l'eau avec du riz.

La rivière qui baigne les murs de Manille doit ſa ſource au grand lac *Laguna de Bay*, au milieu duquel s'élève une petite iſle, aſyle de la liberté. Pluſieurs familles indiennes s'y ſont réfugiées, & y vivent paiſiblement, ſans ſouffrir de communication avec le reſte de la grande Iſle. A l'oueſt de ce lac, qu'on eſtime de trente lieues de circonférence, habite au pied des montagnes, un Peuple doux occupé à fabriquer des nattes & des toiles. On préſume qu'ayant eu affaire dans les commencemens à des Religieux moins fanatiques que les autres, ils ſe ſont laiſſés convertir ſans beaucoup de

peine. Mais s'ils ont pu changer de culte, ils ont voulu conferver leurs loix & leurs ufages. Ils n'obéiffent qu'à l'un d'entr'eux élu par tout le village affemblé, toutefois avec l'agrément des Efpagnols. Ils ne prennent de femmes que dans leur propre famille, qui quelquefois forme à elle feule un hameau tout entier. Les préfens qu'on fe fait en pareil cas équivalent à une dot affez forte. Ils font dans l'ufage de plonger leurs enfans nouveaux nés au milieu des fontaines les plus froides. On leur fait enfuite des frictions fur le crâne avec une certaine huile du pays. L'adultère parmi eux eft le feul crime capital; ils n'entendent pas raifon fur cet article, & n'en font point un objet de mauvaife plaifanterie. Peut-être doivent-ils cette manière de voir à l'auftérité des dogmes religieux qu'ils ont embraffés & qu'ils mettent en pratique. Ils ont quelqu'idée de la Médecine, & fe procurent quelquefois de petites faignées, en fe faifant des fcarifications entre les doigts des mains & des pieds.

A l'eft du lac, au contraire, eft une horde peu nombreufe, dont les membres vivent habituellement dans une cruelle défiance l'un contre l'autre. On les rencontre toujours fous les armes, & ils ne s'abordent jamais fans fe menacer mutuellement. Les fupplices qu'on a fait endurer à leurs ancêtres font toujours préfens à leur fouvenir. La vue d'une Croix attife en eux le feu de la vengeance. Quel dommage qu'une Religion toute de paix leur ait été prêchée d'une manière fi peu conforme à l'efprit de douceur qui caractérifoit fon Fondateur !

Le ſol des iſles Philippines, fertile au point de rapporter en beaucoup d'endroits deux fois dans l'année, eſt cependant volcaniſé ; ce qui le rend ſujet à de fréquens tremblemens de terre, contre leſquels les Eſpagnols ſe mettent en garde avec le Roſaire. Ils ont cru pourtant devoir prendre la précaution de ne conſtruire leurs maiſons qu'en bois, & de tenir prêtes de petites cabanes de bambou placées au milieu de leur jardin, & dans leſquelles ils ſe précipitent lors de l'événement.

La Nature ne ſe permet jamais un mal qu'il n'en réſulte quelque bien. Les volcans fourniſſent des ſources d'eau chaude douées, dit-on, de propriétés ſalutaires. Auſſi trouve-t-on établis dans leur voiſinage des Hôpitaux & des bains publics.

Le Gouvernement Eſpagnol, qui ne poſsède pas encore à fond les vrais principes de l'économie politique, interdit l'abord des iſles Manilles à tous les vaiſſeaux étrangers ; mais, grace à ſon zèle apoſtolique, les Chinois & les Indiens en ſont ſeuls exceptés; on ne déſeſpère toujours pas de les convertir : peût-être n'eſt-ce qu'un prétexte pour empêcher des Nations plus actives de mettre à profit l'inertie qui règne à manille. La ſeule exportation eſt celle des piaſtres ; mais elle eſt réſervée à la Couronne.

Mindoro petite iſle de l'Archipel des Philippines, n'eſt un peu connue que par la relation de Voyageurs, mauvais naturaliſtes ; leſquels ont ſuppoſé une queue aux Inſulaires.

Le terrein de l'iſle Antigue eſt auſſi fécond & auſſi mal cultivé que celui des autres Philippines. La Couronne d'Eſpagne devroit au moins protection & ſûreté aux pays qu'elle s'eſt appropriés. Il faut bien défendre ceux qu'on a rangés au nombre de ſes Sujets. Un Inſulaire manque de courage pour tirer parti d'un ſol mal gardé & expoſé au pillage du premier Pirate Maure qui ſe préſente.

Les Roitelets nombreux de l'iſle Mindanao juſqu'à préſent n'ont pas voulu reconnoître le Roi d'Eſpagne. Renfermés derrière leurs paliſſades de Sambouangue, les Eſpagnols n'oſent ſortir & tremblent devant les Inſulaires hardis & courageux dont ils ſe diſent les Souverains. Pour labourer leurs champs, ils ſont obligés de faire accompagner leurs charrues avec du canon. Mais les rivières, comme celles de luçon, y charrient quantité de paillettes d'or.

Les Hollandois & les Eſpagnols ſe ſont long-temps diſputé l'iſle d'Yolo, qui ſert de limites aux Philippines. Mais les Inſulaires, fidèles à leur Chef, ne ſe ſont donnés ni aux uns ni aux autres. Braves défenſeurs de leur patrie riche en productions, ils n'ont permis ni aux Anglois ni aux François d'établir un comptoir ſur leur rivage. Les Européens, alléchés par les épiceries & les perles, ne s'attendoient pas ſans doute à une réſiſtance auſſi opiniâtre.

Les Manillois grands & bien faits, ſont baſannés. Leur coſtume conſiſte en une chemiſe de toile faite

avec les filamens de l'*Abaca* (1) tiſſus dans le pays. Cette chemiſe, fort courte, paſſe pardeſſus un grand caleçon très-large; mais ils mettent leur luxe à avoir des mouchoirs brodés rouges & de la plus grande fineſſe : ils en portent ordinairement trois; un ſur la tête, le ſecond au col, & ils tiennent l'autre à la main. Les Anglois les font fabriquer à Madras exprès pour eux.

Les femmes portent une eſpèce de petite chemiſe qui ne va pas juſqu'au nombril, avec un mouchoir ſur le col qui n'eſt point arrêté; une toile blanche fait le tour du corps, retenue par un bout à la ceinture. Les Manilloiſes recouvrent cette toile d'une autre étoffe de couleur, que fabriquent les Inſulaires de (2) Panay. Pardeſſus tout cet habillement, elles portent une mantille noire qui les couvre de la tête aux pieds. Leurs cheveux noirs & d'une grande beauté, tombent ſouventefois juſqu'à terre. Auſſi en ont-elles beaucoup de ſoin; elles les oignent d'huile de coco, les entortillent à la manière Chinoiſe, & en font vers le haut de la tête un nœud retenu par une épingle d'or ou d'argent.

(1) Eſpèce de Bananier, *muſa*, appellé *Caffo* dans les Indes. C'eſt le chanvre de ces contrées. *Abaca* eſt auſſi le nom de l'une des iſles Philippines.

(2) Iſle des Philippines dont les Habitans ſont Chrétiens & ſoumis aux Eſpagnols. On y rencontre beaucoup de villages gouvernés chacun par un Alcade & un Padre ou Curé.

Leurs

Leurs chauſſures ſont des pantoufles brodées & ſi petites, qu'elles couvrent à peine le bout du pied.

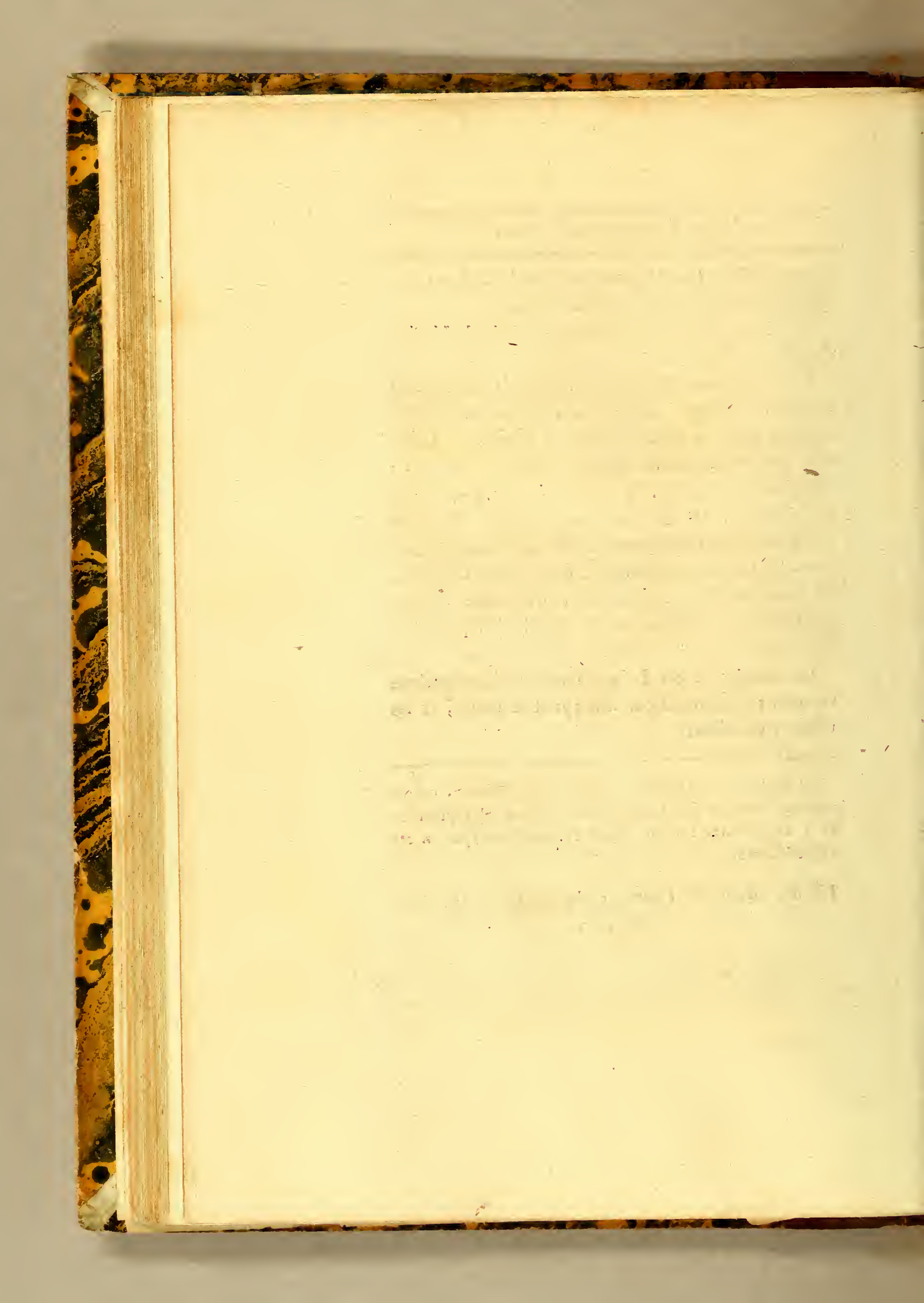
Les femmes de diſtinction de la Capitale de Manille s'habillent à l'Eſpagnole.

Les Inſulaires qu'on appelle *Pintados* (1) & ceux de Mindanao, portent de petites caſaques de diverſes couleurs qui leur tombent ſur les genoux & qu'on ſerre avec une ceinture large d'une aulne, longue de deux braſſes & demie. Ils ne ſe ſervent ni de chauſſes ni de ſouliers. Au lieu de chapeaux, ils ſe ceignent la tête d'une pièce de drap ample aſſez pour faire pluſieurs tours. Ils ſe parent de colliers, de pendans d'oreilles, de bracelets d'or ou de laiton, d'anneaux d'ivoire qu'ils placent au-deſſus de la cheville du pied toujours nud.

Le coſtume de ces Indiens ſouffre toujours quelque variation; chacune de ces iſles ayant ſa mode, & ſes uſages particuliers.

(1) *Pintados*, mot Eſpagnol donné à ces Indiens, qui ſe *peignoient* tout le corps de diverſes figures, lorſqu'on en fit la découverte. Ils ont depuis renoncé la plupart à cet uſage bizarre.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans des Iſles Manilles.





Desrais del. Mixelle sculp.

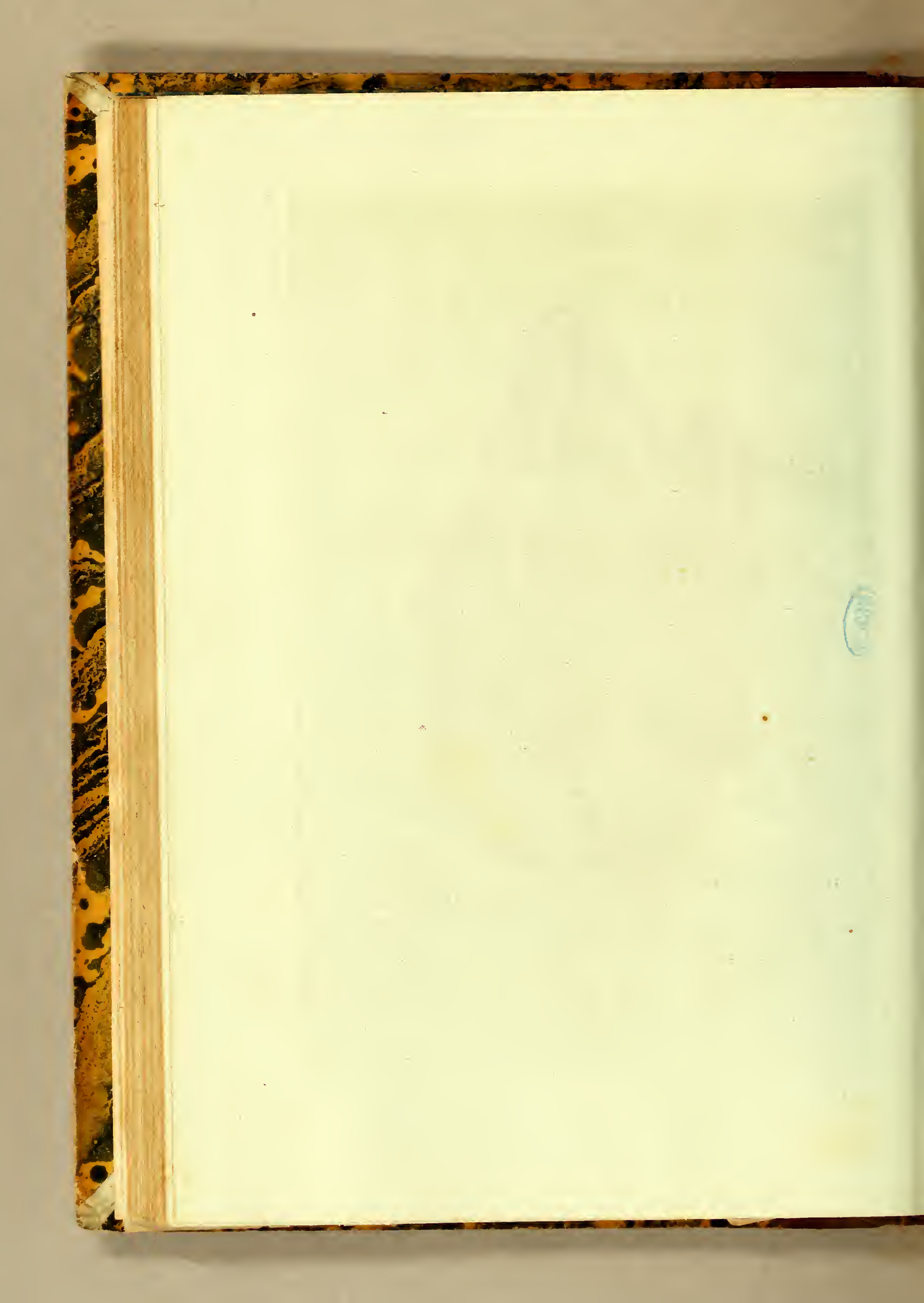
Habitant des Isles Philipines.





Desrais del. Mixelle sculp.

femme des Isles Philipines.





MŒURS
ET COUTUMES
DES HABITANS
DU ROYAUME DE MURCIE.

C'EST ſur-tout en politique que les plus petites cauſes donnent lieu aux plus grands événemens. Un caprice amoureux du Roi des Goths, alors maîtres de l'Eſpagne, occaſionna la conquête de cette belle contrée par les Maures. Rodrigue (1), élu par ſa Nation, abuſa du pouvoir ſuprême pour déshonorer la fille (2) de l'un de ſes Généraux. Outragé dans ce

(1) Ce Prince courageux paya cher ſon incontinence. Vaincu par les Maures, les uns le font mourir de ſes bleſſures & de ſon déſeſpoir; les autres diſent qu'il échangea le Manteau Royal contre un froc, & finit ſes jours Hermite en Portugal. Un Hiſtorien Arabe, témoin de la révolution, raconte qu'après ſa défaite il prit les habits d'un Berger, & ſe réfugia dans la Caſtille, ſans laiſſer aucune trace de lui.

(2) Elle ſe nommoit Florinde. Pour inſtruire ſes parens de ce qui venoit de lui arriver, à la Cour, de la part de Rodrigue, auprès de l'Epouſe duquel elle étoit, ſa pudeur, dit-on, lui fit imaginer de ne leur envoyer qu'une bague fendue en deux, au lieu du récit qu'elle ne pouvoit

qu'il avoit de plus cher, le père (1) alla chercher des vengeurs chez ſes voiſins d'Afrique. Le Royaume de Murcie fut la quatrième province qui changea de Maître, & ne couta preſque rien aux Vainqueurs. Les portes de la Capitale leur furent ouvertes auſſi-tôt qu'ils ſe montrèrent. Les Habitans évacuèrent leur patrie, & l'abandonnèrent aux Soldats, qui s'y établirent pour la repeupler. D'ailleurs, c'étoit dès-lors l'un des cantons de l'Eſpagne qui pouvoit fournir des vivres le plus abondamment à une Armée ſtationnaire. Un certain Abraham Alexandri, Afriquain de nation, en fut nommé Gouverneur. Cet événement mémorable arriva l'an 715 de l'ère chrétienne. D'autres le placent en 710.

Les Maures conſervèrent la Murcie juſqu'en 1240; il ne falloit rien moins qu'un Héros de la trempe de Ferdinand III (2) Roi de Caſtille, pour les dépoſſéder.

---

prendre ſur elle de leur mander elle-même. On ajoute qu'elle ne voulut ſurvivre à la perte de ſa virginité, que pour en voir la réparation. Les Eſpagnols déſignèrent cette fille chaſte ſous le nom de *Cava*. Une tradition populaire nous apprend qu'elle ſe précipita du haut d'une tour, à *Villa-Vicioſa*, appellée depuis *Malaca* ou *Malaga*, ville *de la méchante fille*, à cauſe des maux dont elle fut cauſe.

(1) Le Comte Julien, Ambaſſadeur de Rodrigue en Afrique, pendant que ſon Roi, ſans mœurs, faiſoit violence à ſa fille.

(2) Ce Roi, couſin-germain de Saint Louis, étoit auſſi digne que lui de l'apothéoſe. Le Pape Clément X, qui le

Quelques-uns ne purent ſe réſoudre à quitter un pays auſſi fertile & auſſi agréable pour paſſer en Afrique; & oubliant qu'ils avoient été libres, y vécurent dans une condition précaire & voiſine de la ſervitude.

Le plus grand revenu que la Couronne tire de cette province, eſt dû à la ſoie avec laquelle les Maures déjà depuis long-temps fabriquoient de belles étoffes. La ſoude eſt auſſi un objet de commerce très-important. Le terrein ſec & montagneux demande une culture pénible; mais on en ſeroit bien payé par la bonté de ſes productions. Il faut eſpérer que la conſtruction du Canal réveillera l'induſtrie, en facilitant la circulation des denrées dont cette province abonde.

La ville de Murcie en eſt la capitale. Ce n'eſt pas ſes onze Egliſes paroiſſiales, ſes huit Couvents, & ſon Tribunal de l'Inquiſition qui la feront fleurir. Les Cordeliers y ont une vaſte bibliothèque; mais on n'y trouve que des livres ſcholaſtiques.

On voit dans la Cathédrale le mauſolée d'Alphonſe X, fils du Libérateur de la Murcie, Ferdinand III. Loin d'être mis au Catalogue des Saints, comme ſon père, ſon nom ſe trouve quelquefois inſcrit ſur la liſte des *eſprits forts*, à cauſe d'un propos aſſez leſte qu'on lui prête contre le Créateur. Il fut ſurnommé

---

canoniſa, mit dans ſon bref la clauſe, que les Eſpagnols ſeuls en chommeroient la fête : comme ſi la mémoire d'un bon Prince ne devoit pas franchir les limites de ſa Patrie. Un Grand homme appartient à l'Univers entier.

l'*Astronôme*, parce qu'il avoit le goût des hautes ſciences. Mais pour mériter le nom de *Sage*, qui lui fut auſſi donné, il auroit dû ſe montrer moins ambitieux. Il en fut bien puni dans la perſonne de ſon fils ingrat, qu'il ſe vit contraint de maudire; il ſe réfugia & mourut de chagrin dans ſa *bonne ville de Murcie*; c'eſt ainſi qu'il parloit de cette Capitale, où il trouva du moins un abri pendant les derniers jours de ſa vie orageuſe & un tombeau après ſa mort. L'exemple de ce Prince & de tant d'autres devroit bien corriger les Petits de la manie d'envier le ſort des Grands.

Tout ſe pèſe à Murcie. La Juſtice y eſt très-ſévère; & la police très-exacte. Celui qui ſurfait & vend au-delà du prix fixé par le Magiſtrat, eſt promené ſur un âne & reçoit un certain nombre de coups de fouet. Il y a un amphithéâtre pour les combats de taureaux. Voyez notre article des *Toreadors*.

Carthagène eſt la ſeconde ville de Murcie; elle eſt encore célèbre par ſon port; mais de long-temps elle ne recouvrera l'état floriſſant dont elle jouiſſoit jadis. Détruite par les Goths, elle fut rétablie par Philippe II, Prince dont le règne eſt la plus brillante époque des annales de l'Eſpagne.

Les Habitans de la petite ville de Lorca ſont preſque tous les deſcendans de ces braves Goths, jadis les Maîtres de ceux qui affectent aujourd'hui de les mépriſer. Rien de plus contraire aux principes & aux effets d'une ſaine politique que les préjugés nationaux. Lorca, peuplée à peine de 2000 hommes, compte ſept paroiſſes & cinq Couvens.

Sancta-Crux de Caravaca, eſt un bourg qu'on rencontre dans les montagnes qui confinent à l'Andalouſie & à la Nouvelle Caſtille. Il a un Château, une paroiſſe & ſix Couvens. C'eſt-là qu'on ſe procure des Crucifix propres à ſe préſerver de la foudre. . . . .

. . . .

. . . . . .

C'eſt dans la plaine d'Almanza que les François & les Eſpagnols remporterent une victoire célèbre ſur les Anglois, commandés par le Maréchal de Berwick, compatriote des vaincus. L'obéliſque qu'on a élevé en cet endroit en mémoire de cet événement dut flater la vanité des vivans, mais ne fut pas ſans doute auſſi profitable aux Soldats morts dans le combat, que les cinquante mille meſſes que Philippe V fit célébrer pour le ſalut de leurs ames. Almanza renferme huit Couvens, & n'a que 1600 habitans.

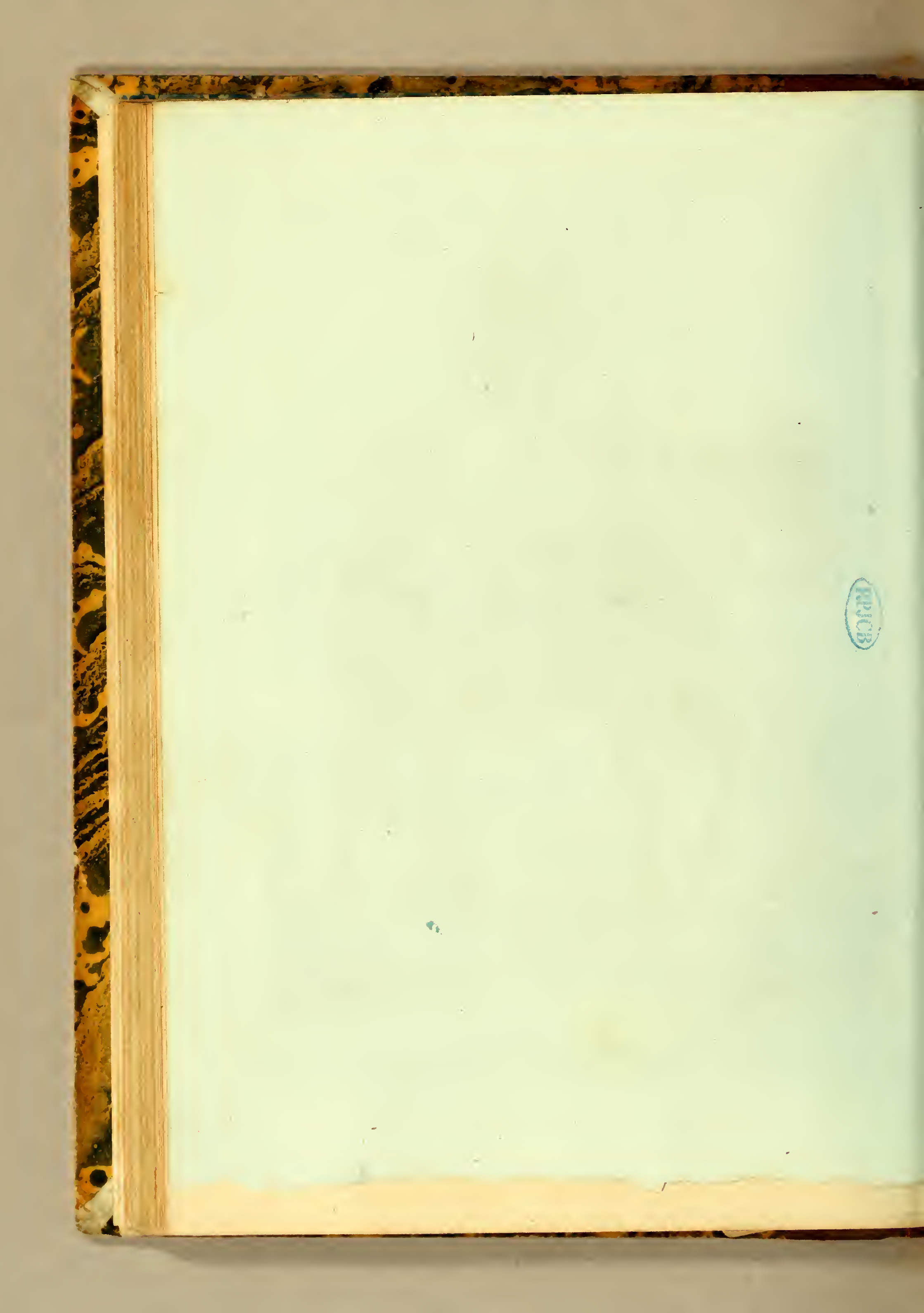
L'habillement d'un homme de Murcie conſiſte en un gillet fort court, & par-deſſus une veſte preſque toujours ouverte, quoiqu'elle ſoit garnie d'un grand nombre de boutons. Une eſpèce de jupe enveloppe les cuiſſes & déborde à peine les genoux. On porte une ceinture large, brodée avec ſoin, & ornée par devant d'un nœud de rubans & de pluſieurs glands. Un manteau ample & bordé de franges eſt la pièce eſſentielle du coſtume; on le porte quelquefois ſans être attaché, ployé ſur une épaule. Le chapeau a une forme particulière, & le bouton eſt remplacé par une roſette. La chauſſure n'eſt qu'une ſandale aſſujettie au pied par un réſeau; outre

cela, on porte des chaînes au col & on y fuspend des reliques. Les femmes font costumées très-élégamment, même parmi le bas Peuple. Sur un corfet à manches bouffantes, elle portent une écharpe affez ordinairement. Un tablier brodé & à fleurs couvre le jupon. La principale parure de tête eft le voile qu'on fait retomber fur les épaules avec beaucoup de grace. Au collier on fufpend des Croix d'or.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans du Royaume de Murcie.

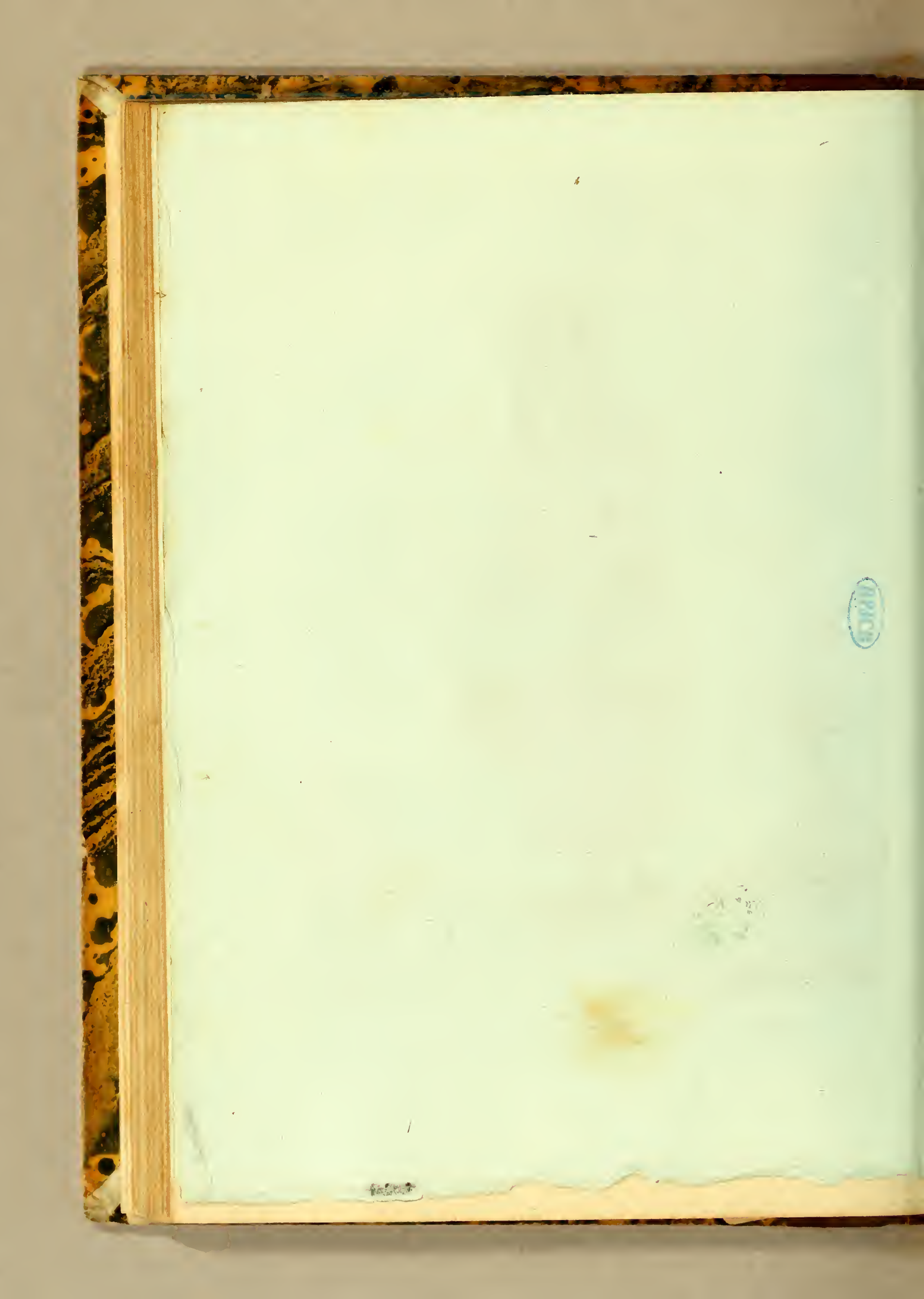


Marchand d'Orange de Murcy.





Marchande d'Orange de Mourcy.





Desrais del. Mixelle sculp.

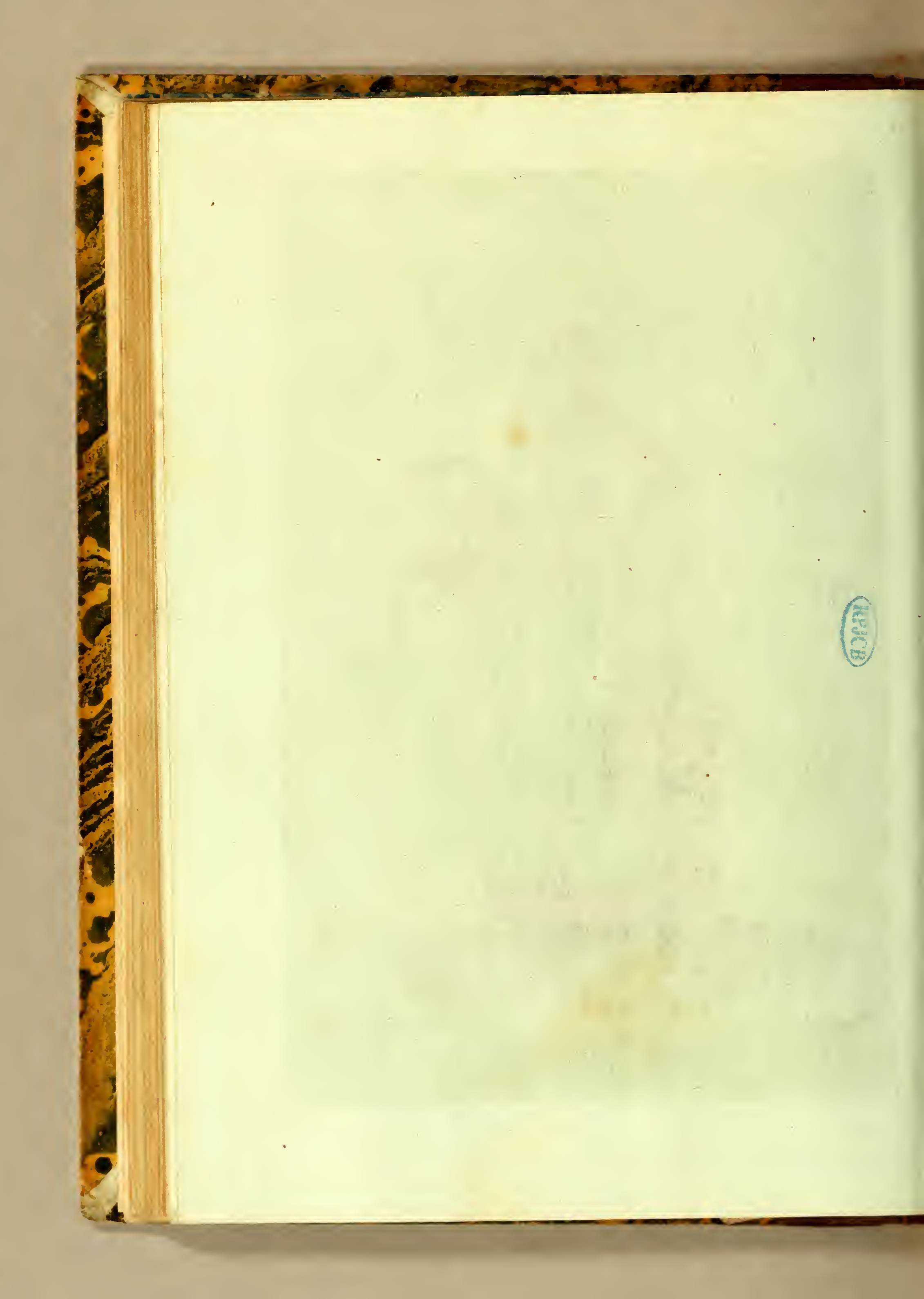
Homme de Murcie.

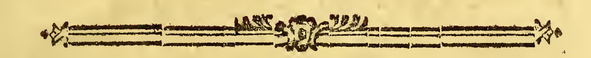




Desrais del. *Mixelle sculp.*

femme de Murcie.





MŒURS

ET COUTUMES

DES MOLUQUOIS.

LA position des Moluques n'en devroit faire qu'un même Archipel avec les Philippines. Mais l'état politique de ces isles met entr'elles une distinction égale à celle qui existe entre les deux puissances qui leur donnent des loix & qui y envoient des Colonies. La prospérité des Moluques fait honneur à l'active industrie des Hollandois qui en sont restés les maîtres. Subjuguées successivement par les Chinois & les Malais, les Persans & les Maures, elles furent découvertes en 1511 par les Portugais. Les Souverains naturels du pays se disputèrent d'abord le plaisir d'accorder un asyle aux nouveaux venus. Ceux-ci répondirent mal à de telles avances; & par leurs excès en tous les genres, encoururent toute la haine des Insulaires. Les Hollandois, qui profitent de tout, se présentèrent sur ces parages vers l'an 1600. Par une conduite opposée à celle de leurs devanciers, ils vinrent à bout d'affoiblir la prévention trop bien motivée des Indiens contre les Européens, & finirent par gagner leur confiance au point d'être avoués & aidés par eux pour chasser les Portugais, & s'y

ménager des établissemens exclusifs. Jaloux de faire seuls le commerce des épiceries, on les accuse d'avoir incendié les autres isles voisines de celles où ils ont des comptoirs. Précaution vaine! Les Moluques & leurs environs ne sont pas le sol unique propre à la culture de la muscade & du girofle, du gingembre & de la canelle. Les François ont trouvé le secret de naturaliser ces végetaux précieux à Cayenne & à l'Isle-de-France.

Les principales isles Moluques sont Ternate, Amboine, Banda & Tidor. Quoique les peuplades qui les habitent aient un caractère générique & commun à toutes, chaque endroit cependant a ses mœurs à part qui, bien observées, empêcheroient de le confondre avec un autre. Les Moluquois ont beaucoup d'affinité avec les Malais, dont ils tiennent peut-être l'origine. Leur teint est le même. On diroit du noir lavé de jaune. Ils sont féroces & peu vigoureux. Ces deux qualifications ont entr'elles plus de rapport qu'on ne pense. Les forts sont plus généreux que les foibles : ceux-ci ne pardonnent rien; ils sentent leur insuffisance; & comme ils ont rarement l'avantage, quand ils l'obtiennent, ils usent de leur droit en toute rigueur : & cela ne peut guère être autrement. On a remarqué que les Sauvages du midi & les femmes sont plus vindicatifs que le reste des hommes. Peut-être les Moluquois auroient-ils des habitudes moins âpres, s'ils pouvoient goûter en paix les plaisirs de la vie domestique & sédentaire. Mais l'amour de la liberté, ou la crainte de la perdre, les oblige à une existence équivoque. Toujours

errans dans les bois, ils ſe refuſent à une communication ſuivie avec les Hollandois, dont la politique, mieux concertée que celle des autres Nations européennes, tend de plus en plus à la tyrannie; républicains chez eux, deſpotes par-tout ailleurs. L'impérieuſe néceſſité rendroit les Moluquois plus cruels encore, s'ils n'avoient pas la reſſource du ſagou; c'eſt la moëlle d'une eſpèce de palmier qui végète ſans culture, & qui eſt auſſi commun que nos *gramen* d'Europe. La fécule deſſéchée donne une farine propre à faire du pain aſſez bon, de la bouillie très-nourriſſante, & d'autres alimens qui ne diffèrent que par l'apprêt. Ce n'eſt pas que les Moluques ſoient frappées de ſtérilité pour tout le reſte. Bien au contraire; mais les étrangers ne penſent qu'à leurs épiceries. Les naturels du pays, toujours ſur la défenſive, & énervés par le climat qui n'inſpire pas le goût du travail, ſont incapables de faire valoir des productions qui exigent, pour ſe multiplier, des bras robuſtes & exercés. Ils laiſſent tout faire à leurs femmes ou à leurs eſclaves, & ne s'occupent que du commerce des clous de girofles, leur unique richeſſe. Leurs maiſons, conſtruites de roſeaux, ne renferment que quelques vaiſſeaux de terre & des nattes. On les dit jaloux, & ils tiennent leurs femmes étroitement reſſerrées. Cependant ils les épouſent ſans les voir. Il eſt vrai que ſi le hazard les a mal ſervi, ils ſe ſont réſervés le droit de le tenter pluſieurs fois. Cette coutume ne fait que des malheureuſes de plus. Cependant on prétend qu'elles ſe dédommagent de la contrainte à laquelle on les con-

damne, & qu'elles ont encore plus de moyens pour tromper leurs maris, que ceux-ci n'en ont pour garder leurs femmes. Les mariages ſe contractent ſans beaucoup de formes, & ſe célèbrent ſans beaucoup de cérémonies. Mais à Ceram, petite iſle des Moluques, les préliminaires nous en paroîtroient rudes. Les parens de la future épouſée exigent un certain nombre de têtes de leurs ennemis. Les jeunes gens vont même tout nuds & couchent *ſub dio*, juſqu'à ce qu'ils aient payé d'une tête, ou tout au moins avec quelques oreilles, le prix des habits & du logement.

L'iſle de Ternate n'a que ſept lieues de tour; mais elle étoit jadis le chef-lieu des Moluques, & ſon Souverain régnoit ſur les petits Princes de toutes les iſles voiſines. Un Naturaliſte n'y verroit qu'une montagne à moitié ſubmergée. Elle renferme un volcan. Dans la Ville, diſtribuée par de belles rues très-régulières, eſt un ſerrail & une moſquée; l'entretien de l'un & de l'autre coûtoit jadis beaucoup aux habitans débonnaires envers leur Roi, & dévots envers leurs Prêtres.

On lit dans quelques relations des premiers Européens qui voyagèrent aux Moluques, que le Sauvage d'alors non-ſeulement penſoit rendre un ſervice à ſes parens caducs, en les privant des reſtes d'une vie à charge à eux-mêmes; mais encore que, pour les honorer davantage, il leur donnoit ſon propre corps pour ſépulture, en ſe repaiſſant de ſa chair. Une telle coutume a pu être pratiquée par des vainqueurs ivres de ſang; mais la

compaſſion naturelle & la piété filiale produiroient-elles donc les mêmes effets que la ſoif de la vengeance? Les vertus les plus tendres meneroient-elles aux mêmes excès que la plus féroce de toutes les paſſions? Aimons plutôt à croire que les Portugais ou autres auront voulu calomnier un Peuple qui n'avoit pas à ſe louer d'eux; à moins qu'on ne veuille mettre cet uſage barbare ſur le compte de la ſuperſtition, qui, comme on ſait, ſe permet tout.

Quoi qu'il en ſoit, les Moluquois ont la croyance de l'immortalité de l'ame. Peut-être ſont-ils redevables de cet article de foi aux vapeurs de l'opium dont ils prennent ordinairement une doſe au trépas de leurs proches, ou quand ils ſe ſentent eux-mêmes bien proches du dénouement. Ils mettent de l'amour-propre à bien jouer leur rôle, & à regarder la mort comme un paſſage à une vie meilleure, d'où ils entendront tout ce qui ſe paſſe dans celle qu'ils quittent. En conſéquence on traite le cadavre du défunt avec toutes ſortes d'égards. On le ſert pendant ſept jours, on lui donne à manger, à boire; on allume autour de lui des flambeaux, dans la crainte d'être accuſé un jour par lui de négligence ou d'ingratitude. C'eſt pour cela qu'ils font ſentinelle autour des tombeaux, pour empêcher les ſorciers d'enlever les morts & de les manger. Ils ont quelqu'idée de la métempſycoſe. Leurs Rois n'ont pas de peine à faire accroire au Peuple qu'ils ſont deſcendus en ligne directe d'un crocodile ou d'un ſerpent. Les femmes diſent que la petite vérole eſt une niche du diable. Les jeunes filles, dans certaines

occaſions, ſe gardent bien de manger des fruits doubles, pour éviter un double accouchement. On place un œuf ſous l'aiſſelle d'une mère morte en couche, dans la crainte qu'elle ne revienne un jour parmi les vivans pour redemander ſes enfans. . . . .

. . . .

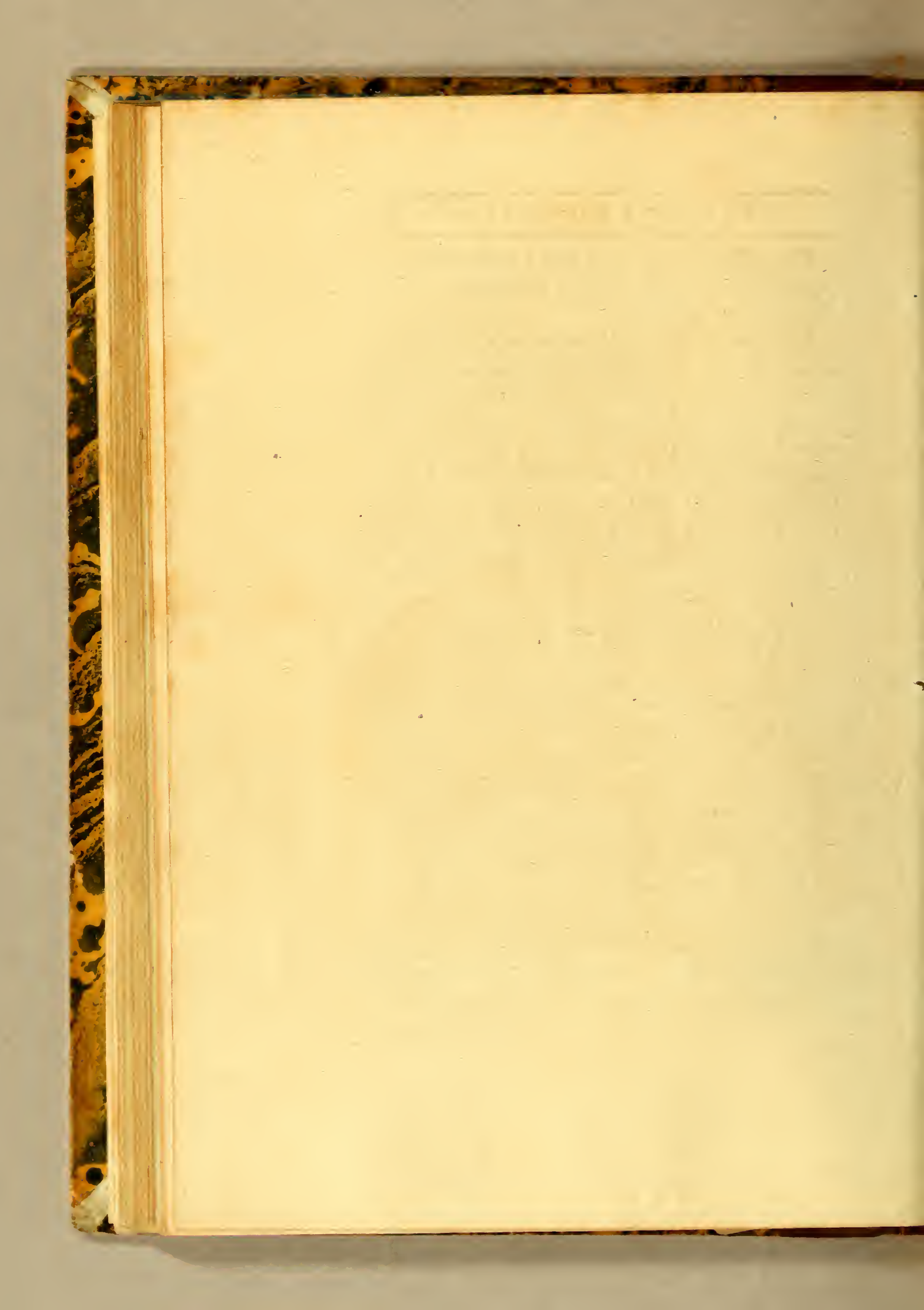
. . . . Toutes ces traces de paganiſme n'empêchent pas que le Mahométiſme ne ſoit le culte dominant parmi les Inſulaires. Leurs Prêtres portent le coſtume des femmes. On ne les diſtingue qu'à leurs bonnets pointus. Leurs ſermens conſiſtent à tremper les pointes d'une flèche dans de l'eau, conſacrée avec beaucoup d'imprécations. L'homme ſeroit-il donc en tout pays un animal craintif & méfiant?

Les hommes, pour l'ordinaire, ne portent preſque point de vêtemens; le voiſinage de la ligne équinoxiale les en diſpenſe. Quelquefois, plus par luxe que par beſoin, ils ſe couvrent d'une étoffe légère qu'ils ont ſoin de parfumer, quand ils veulent ſe montrer galans envers leurs femmes. Les élégans ſe couvrent de fleurs ou ſe coëffent d'un chapeau peint de diverſes nuances, & fait de feuilles de latanier. Ils ne connoiſſent que l'arc; leurs flèches ſont d'un roſeau élaſtique. La pointe eſt d'un bois dentelé très-dur. Ils ſe muniſſent de boucliers dont la matière eſt un bois noir très-dur; ils décorent cette arme défenſive de deſſins en bas-relief, faits avec de petits coquillages d'un très-beau blanc. La forme de ces boucliers eſt d'être longs & plus étroits au milieu qu'aux deux bouts.

Les deux ſexes portent aux bras des anneaux d'un coquillage du genre des porcelaines, qu'ils taillent en le frottant ſur une pierre.

Le coſtume des femmes eſt une longue robe, eſpèce de ſac ſans plis, fermé pardevant. Elles portent des chapeaux de ſept à huit pieds de circonférence, plats en deſſus & chargés d'ornemens en coquillages & en nacre de perles; en deſſous un cercle haut de trois pouces ſert de forme, & les fait tenir ſur la tête. Dans leur négligé galant, elles ne ſe couvrent que d'une ceinture de gaze, & d'une écharpe de ſoie. Jamais coquetterie n'eut plus d'effet avec moins de prétention.

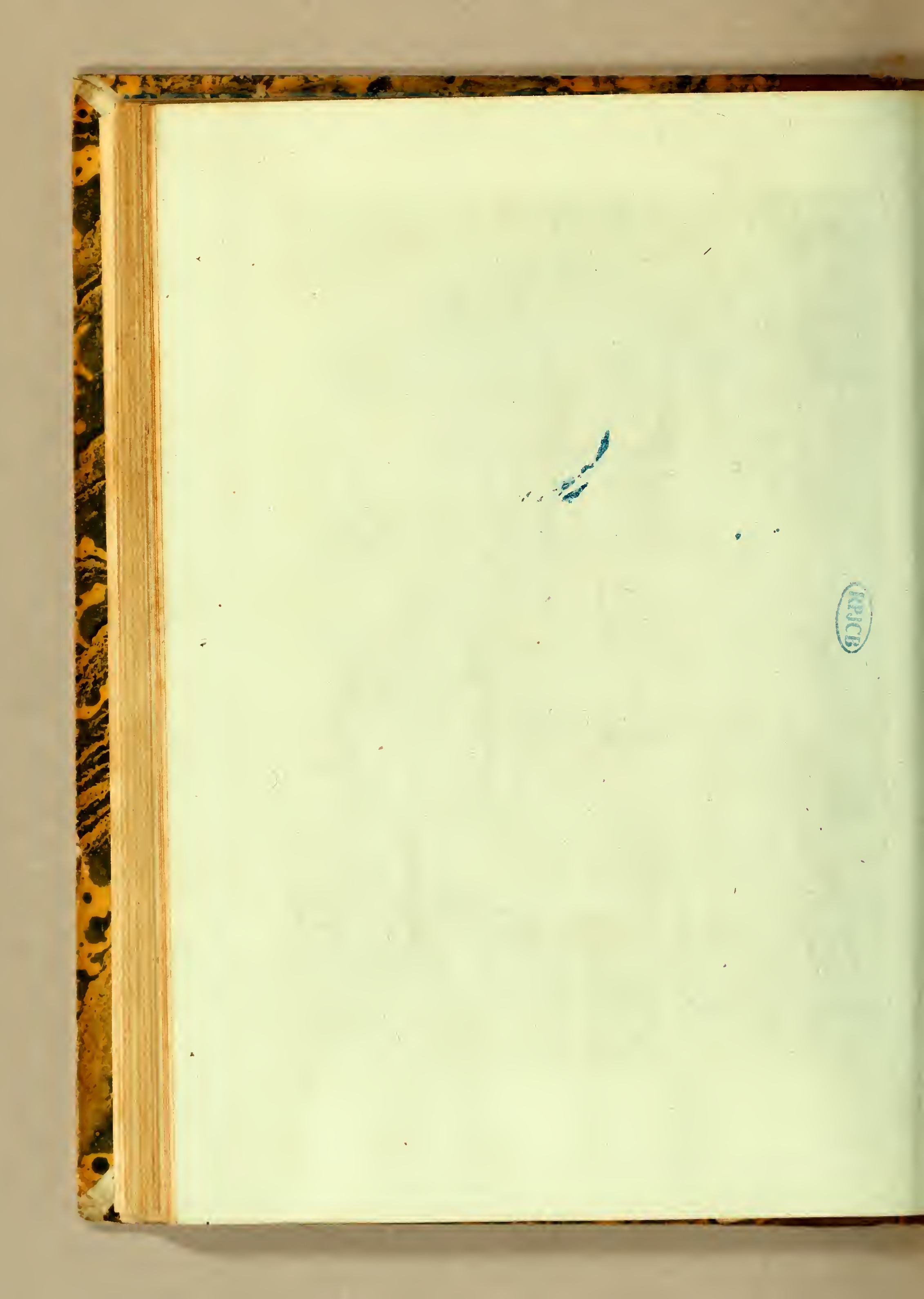
Fin des Mœurs & Coutumes des Moluquois.





Desrais del. Mixelle sculp.

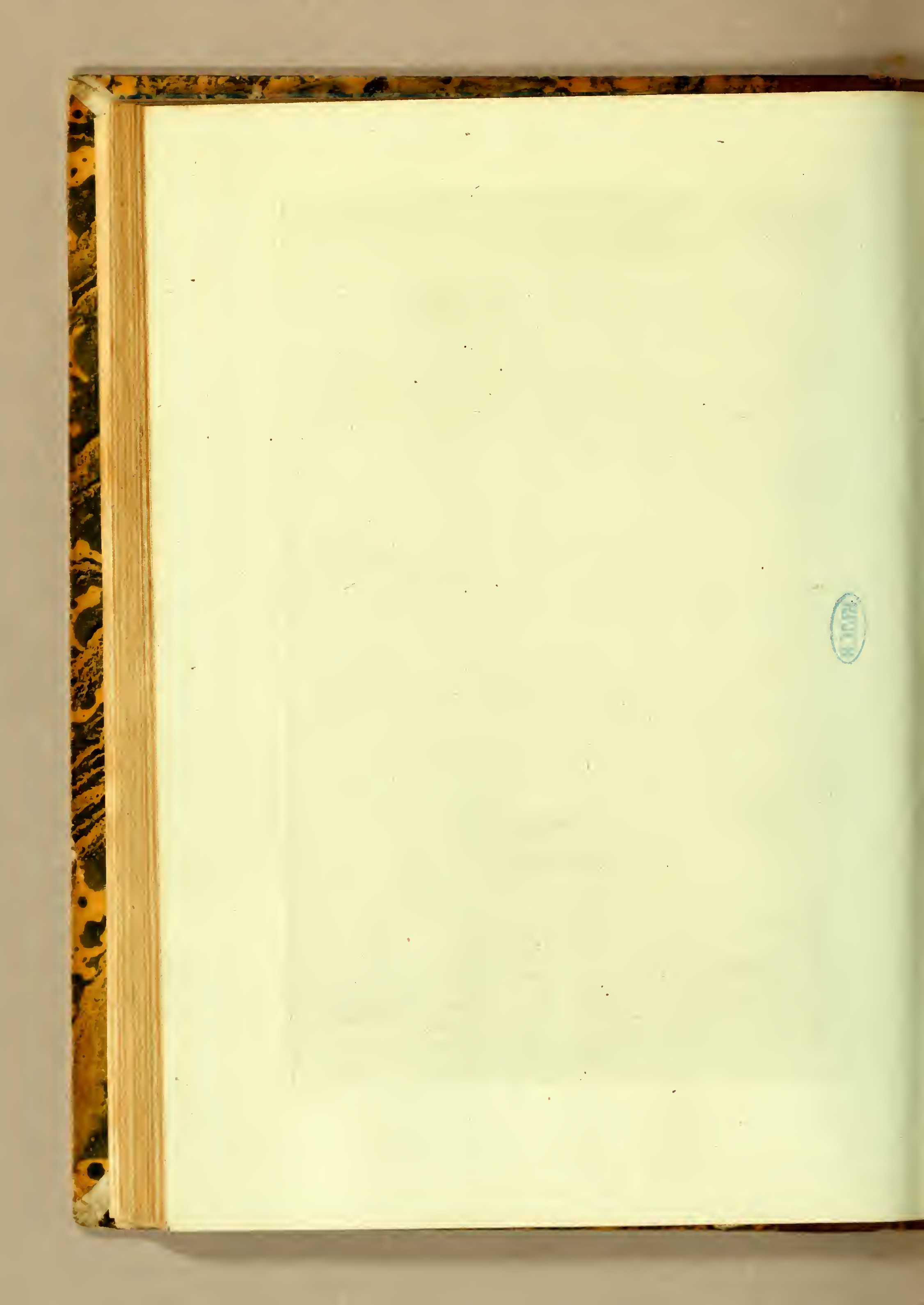
Moluquois.





Desrais del.
Mixelle sculp.

Moluquoise.





NOTICE

HISTORIQUE

SUR L'ISLE DE MALTHE.

Diſciplinæ amantes, & culpas non relinquentes impunitas.

Jac. Vitriacus.

Amis de la diſcipline, & ne laiſſant point de fautes impunies.

LES Anciens, nos modèles & nos maîtres en tant de circonſtances, n'avoient pourtant rien à oppoſer à l'Ordre religieux & militaire ſi glorieuſement connu ſous le nom de *Chevaliers de Malthe.* Chez les Grecs, il y avoit quelques Collèges de Prêtres aux mains deſquels l'encenſoir & le glaive étoient également familiers. Les Romains avoient leurs Chevaliers, qui formoient à eux ſeuls le ſecond Ordre de l'Etat; c'étoit la fleur des guerriers & le plus ferme boulevard de l'Empire. Mais l'Antiquité ne nous a point laiſſé l'exemple d'une aſſociation tout à la fois défenſive, hoſpitalière & religieuſe, conſacrée ſpécialement au ſoutien de la foibleſſe contre l'oppreſſion, à la garde des Fidèles contre les Impies. Les ſiècles de l'Hiſtoire moderne, illuſtrés par la Chevalerie romaneſque, peuvent ſeuls être comparés à ces temps qui les ſuivirent immédiatement, où

l'on vit s'élever une confraternité régulière de guerriers nobles par le courage autant que par le ſang. Les Chevaliers errans de la Table ronde, ou ces intrépides aventuriers qui donnèrent lieu à cette fiction, étoient des braves ſans diſcipline qui ne ſuivoient que l'impulſion de leur cœur, & qui ne rendoient que des ſervices iſolés, rejettant tout plan de conduite, & n'attendant que l'occaſion. La Religion qu'ils connoiſſoient mal, leur Roi qu'ils ſervoient comme par inſtinct, & la Beauté qu'ils oſoient aſſocier aux motifs les plus graves, formoient pour eux un triple intérêt, bien propre ſans doute à remuer le cœur de l'homme. Mais qu'eſt-il réſulté de leurs actions de bravoure, n'étant dirigés dans aucune de leurs expéditions qui reſſembloient plutôt à des coups de main? Leurs ſuccès étoient pour eux ſeuls & leurs amis. L'Etat ne tiroit preſqu'aucun parti de leurs armes, dont ils ſe ſervoient volontairement & ſelon leurs caprices. Du ſein des déſordres indiſpenſables parmi tant de braves ſans chef, ſortit enfin un Gouvernement ſage & redoutable, où la valeur eſt ſoumiſe à la prudence, où les mœurs règlent les élans des paſſions, où l'humilité chrétienne rectifie les conſeils de l'amour-propre; aſſociation reſpectable qui a pour baſe une Nobleſſe (1) la plus reculée & la plus pure, condition

(1) La Nobleſſe n'eſt pas tout-à-fait un préjugé politique. Sans doute que la nature n'a point fait de gens de qualité. Mais peut-on ſe diſſimuler combien l'éducation & la ſociété modifient le cœur de l'homme? Nous ſommes nés tous égaux.

de rigueur exigée dans la perſonne d'un Chevalier de Malthe.

On ſait que cet Ordre militaire eut pour berceau Jéruſalem, & l'hoſpitalité pour principal but; d'une main les premiers Chevaliers de S. Jean ſervoient les malades & les pauvres (1) qu'ils défendoient de l'autre main. Conquérans de Rhodes (2), on les vit avec peine

---

Mais une famille qui a ſéjourné pendant pluſieurs générations dans la fange des emplois vils & ſuſpects, peut-elle avoir nourri les ſentimens généreux qui diſtinguent ces Maiſons dont tous les membres occupent de temps immémorial des poſtes honorables faits pour élever l'ame ? Un publicain ſordide qui calcule froidement dans ſa caiſſe obſcure le profit qu'il pourra retirer d'une calamité nationale, peut-il aller de pair avec ce guerrier loyal qui ſacrifie ſa fortune, & déſerte la couche nuptiale pour voler à l'extrêmité de la terre, afin d'y faire reſpecter par ſes armes ou ſes conſeils la gloire & les droits de ſes compatriotes ſans défenſe, ou le grand intérêt de la religion de ſes pères ?

(1) Il ſeroit peut-être à deſirer que les Chevaliers de Malthe ſe ſouvinſſent un peu davantage de cette double inſtitution. Peut-être auſſi devroient-ils ſe rappeller que Gérard leur vénérable fondateur étoit un rôturier bienfaiſant; que dans l'origine ils étoient compoſés de deux claſſes, celle des Patriciens & celle des Plébéïens; & enfin que l'eſprit hoſpitalier, principal caractère de l'Ordre, ne parut s'affoiblir & ſe perdre que du moment qu'on en interdit l'entrée à ceux qui n'étoient pas Gentilshommes.

(2) Les Chevaliers auroient pu, avec le temps, (ſur-tout en ſouffrant parmi eux des Plébéïens) faire revivre ces

se laisser enlever la souveraineté de cette Isle fameuse, & tenir de la libéralité de Charles-Quint, dont ils devinrent comme les vassaux (1), la pointe de Malthe, rocher nud, aride & qui leur coûta tant de travaux & de trésors pour en faire un séjour digne d'eux.

L'approche de l'Isle est belle & imposante; mais l'aspect du pays n'est pas agréable. Le sol est une pierre blanche recouverte seulement de cinq ou six pouces d'assez bonne terre. La récolte n'en est pas moins abondante. La moisson du froment est faite dès le commencement de Juin. L'Isle entière ne produit de bled que pour nourrir ses habitans pendant cinq mois de l'année. Mais ils comptent davantage sur le coton qu'ils sèment en Mai, & qu'ils recueillent en Octobre. Ils en fabriquent différentes étoffes. On en fait de très-beaux bas, des couvertures & des mantes estimées dans toute l'Europe. On y cultive aussi la canne à sucre. Mais les oranges méritent en effet tout le cas qu'on en fait. Elles sont de saison depuis Novembre jusqu'à la mi-Juin. Et pendant ces sept mois, les orangers offrent continuelle-

anciens Rhodiens si célèbres par leurs loix maritimes & par leurs courses contre les Pirates.

L'Ordre de Malthe, avant d'être appellé ainsi, posséda encore Chypre, & ne s'y garantit pas tout-à-fait des influences de cette Isle jadis le séjour des plaisirs.

(1) Le Grand Maître de Malthe est obligé d'envoyer tous les ans un faucon au Roi de Sicile ou à son Vice-Roi; il lui prête serment de fidélité & en reçoit l'investiture.

ment des fruits à cueillir. L'eſpèce rouge eſt ſupérieure, il n'eſt toujours pas aiſé de s'en procurer. L'induſtrie n'habite pas de préférence les contrées abondantes. Il ſemble que la nature ait voulu exercer le courage & la patience des Malthois laborieux. Ils ne font pas difficulté d'aller juſqu'en Sicile pour en rapporter le terreau propre à recouvrir & à féconder leur ſol pierreux. La même opération ſe fait en Suiſſe. L'agriculteur va chercher au pied de ſes montagnes, à trois ou quatre lieues de profondeur, la terre que les pluies y ont précipitée, & la charge ſur ſes épaules pour la reporter juſqu'au ſommet. *Labor improbus omnia vincit.* Toute l'Iſle eſt ſemée de maiſons de campagne, & de hameaux dominés par ſept Villes qui toutes ne méritent pas ce nom. On ne peut en honorer que *la Vallette* & *Citta-Vecchia.* Chaque Village a ſon Egliſe richement décorée. Dans l'Egliſe de S. Jean, Métropolitaine de la Capitale, on y a rendu reſpectables le luxe & le faſte, en les faiſant ſervir de trophées à la Religion. La pompe du cérémonial ne contribue pas peu à maintenir la ferveur parmi le Peuple dévot qui y aſſiſte. Si les hommes étoient généralement mieux inſtruits, il ne ſeroit peut-être pas impoſſible de les contenir dans leurs devoirs avec beaucoup moins de frais & d'appareil. Dans un pays où l'eſprit religieux avoiſine la ſuperſtition, on n'eſt pas peu ſurpris & édifié de rencontrer une Moſquée (bâtie tout récemment, il eſt vrai), à l'uſage des Turcs, ennemis nés de l'Iſle. On eſt aſſez tolérant pour permettre aux Eſclaves le libre exercice de leur culte. Le

Clergé cependant y jouit de tant de privilèges, que son autorité balance le pouvoir presqu'absolu du Grand-Maître souverain de l'Isle de Malthe. Peut-être est-ce un bien pour les Insulaires. Ce n'est qu'aux querelles des Grands que les Petits doivent leurs momens de relâche.

Malthe n'eut presque jamais le bonheur d'être libre. Même avant de subir le joug des Romains, elle avoit déjà ses Rois particuliers. Carthage oubliant qu'elle devoit son existence à l'hospitalité & aux secours que Malthe accorda si généreusement à sa fondatrice errante, s'empara de cette Isle, enviée à cause du miel excellent qu'on y trouvoit en abondance, & dont les Anciens faisoient un si grand usage, puisqu'ils ne connoissoient pas le sucre. Les Sarrasins la tyrannisèrent assez long-temps. Il en reste encore des traces parmi les habitans de la campagne, qui parlent entr'eux la langue arabe. Ils trouvèrent des vengeurs dans les courageux aventuriers de la Neustrie.

Les Nobles du pays ne sont pas en petit nombre. Mais leur naissance, plus que leurs manières habituelles, les distingue du reste des Insulaires. Par une suite de la mauvaise éducation qu'ils reçoivent, ils ont des préjugés plus encore que le Peuple, & ne savent pas les masquer par des dehors aimables. Malthe seroit un triste séjour, si la société des Chevaliers ne faisoit pas les frais des principaux amusemens qu'on y goûte. L'urbanité françoise y a fondu les nuances du caractère trop prononcé des autres Nations. La Cour du Grand-Maître donne le ton au reste de l'Isle, & supplée à l'influence

des femmes qui y eſt preſque nulle. Car les Malthois nés jaloux & trop convaincus de leur inſuffiſance pour fixer les goûts de leurs moitiés un peu vives, ont pris le parti de les ſouſtraire à la galanterie des Chevaliers. Peut-être ne firent-ils qu'un trait de prudence. Mais le commerce de la vie civile en ſouffrit beaucoup. Quoi de plus monotone que l'exiſtence, quand elle n'eſt point aſſaiſonnée par le mêlange des deux ſexes? On ſe laſſe des jouiſſances de l'amour-propre, plutôt que de celles de l'amour. La repréſentation fatigue, la vanité ne vaut pas le plaiſir. Un inconvénient grave réſulte de cette réſerve trop rigoureuſement obſervée entre les deux ſexes. Ne trouvant pas de maiſons honnêtes ouvertes, on ſe voit obligé d'en fréquenter d'autres; & c'eſt ainſi que les mœurs ſe corrompent par les précautions outrées qu'on prend pour les maintenir.

Il y a quelques amuſemens publics, tels que les courſes de chevaux, de mules & d'ânes. Dans l'intérieur, les Chevaliers ſe voient entr'eux, & partagent leurs temps entre les devoirs de leur état & la culture des Lettres & des Arts. Le Grand-Maître (1) actuel, Amateur de l'Aſtronomie, vient de faire élever dans ſon Palais un Obſervatoire dont il a confié la garde au Chevalier *Dangos*.

Le Point-d'Honneur (préjugé reſpectable peut-être

(1) F. Jean-Emmanuel-Marie-des-Neiges de Rohan. Le choix de ce Seigneur François fait autant d'honneur à l'Ordre qu'à lui-même.

dans l'état actuel des choses), règne encore dans toute ſa vigueur à Malthe, malgré les palliatifs & les entraves que lui ont donné de ſages ordonnances. A Rome & dans quelques autres Villes conſidérables, on a été obligé de condeſcendre à la foibleſſe humaine, juſqu'à permettre à la débauche le libre exercice de ſes turpitudes. Dans un quartier privilégié à Malthe, il eſt une rue (*ſtretta, la rue étroite*) où les duels ſont hors de l'atteinte des loix. C'eſt ainſi qu'en paroiſſant autoriſer cette barbarie, on eſt venu à bout d'en rendre les effets plus rares. Avant qu'on eût pris cette précaution, la vengeance, qui n'étoit arrêtée par aucun frein, ſe ſatiſfaiſoit par-tout où elle ſe trouvoit, & l'on ſait qu'en pareil cas un ſeul inſtant ſuffit pour calmer un premier tranſport. Quelquefois le temps de ſe rendre au champ d'honneur, de deux rivaux a fait deux amis. Outre cette barrière, il eſt encore un autre uſage ſalutaire qui ſouvent a force de loi. Il eſt reçu que deux champions doivent mettre bas les armes à la rencontre d'un Chevalier, d'un Prêtre ou d'une femme. Les Allemands, les Eſpagnols & les François, ont ſans doute amené ſucceſſivement cette triple coutume. La vanité, la ſuperſtition & la galanterie ont par fois leur moment d'utilité. Le Peuple de Malthe, ſimple & bon, comme il l'eſt par-tout, ſe fait un devoir de planter une croix à l'endroit ſouillé d'un meurtre en duel. Malgré la vigilance du Gouvernement, la multiplicité de ces croix ſiniſtres n'annonce que trop que la ſociété, inſtituée pour adoucir les hommes, leur fait trop ſouvent contracter des habitudes

tudes féroces, tout-à-fait dignes des Antropophages. Il s'eſt introduit parmi la bourgeoiſie un uſage bien ſingulier dont on ne ſait point l'origine, mais qui malheureuſement dégénéré en vaine étiquette, ne s'obſerve plus que pour la forme & d'une manière infidelle. Dans les premiers jours de l'année, les habitans d'un même quartier, au lieu de s'aller complimenter & de ſe répandre en propos vuides de ſens, vont rendre un témoignage public de la bonne ou de la mauvaiſe conduite de chacun d'entr'eux, en laiſſant une empreinte de chaux ou de charbon ſur le ſeuil de la maiſon de chaque ménage. Mais ceux qui ont quelques reproches à ſe faire ou à craindre de la part de leur voiſin, ont grand ſoin de le prévenir, pendant la nuit, en couvrant leurs portes de blanc, & en ne laiſſant pas de place pour y mettre du noir. Il arrive delà que Malthe, aux yeux des étrangers inſtruits de la coutume du pays, mais auxquels on a caché l'abus qu'on en fait, s'applaudit d'avoir mis pied à terre dans une Iſle ſéjour de l'innocence. Cependant les mœurs n'y ſouffrent pas moins d'alliage que par-tout ailleurs. La vanité & le luxe, la jalouſie & ſes ſuites y vont toujours croiſſant, malgré la bonne police qui y règne. Outre cela, une antipathie aſſez forte exiſte ſourdement entre les naturels du pays & les maîtres étrangers auxquels Charles-Quint les a donnés. La conduite de ceux-ci, à la vue des belles Malthoiſes, n'inquiéta pas peu les maris & les pères. Des François, des Eſpagnols, des Italiens, même des Allemands purent-ils s'abſtenir d'être galans dans une

Iſle peuplée de femmes de la taille la plus élégante; une jambe fine eſt le moindre de leurs agrémens; des cheveux du plus beau noir relèvent encore l'éclat éblouiſſant de leur peau. Mais le ſein des belles Inſulaires juſtifieroit ſeul l'amour-propre de celles qui le portent & les excès de ceux qui le convoitent ou de ceux qui en défendent l'approche. Outre ces conſidérations, d'autant plus puiſſantes qu'elles étoient priſes dans la nature, le ſexe né pour plaire à Malthe plus peut-être que dans tout autre lieu, avoit à ſe plaindre des hommes dont il étoit négligé. Il fallut que des étrangers appriſſent aux naturels du pays tout le prix des tréſors qu'ils poſſédoient ſans preſqu'en jouir. Enſorte que de l'indifférence la plus coupable, ils paſſèrent à la jalouſie la plus effrénée; telle eſt la marche ordinaire du cœur humain. Le caractère des Malthoiſes étoit bien propre auſſi à donner de l'ombrage & de l'inquiétude aux Malthois. Dans tout ce qu'elles font, ainſi que dans tout ce qu'elles diſent, elles ſont d'une vivacité, d'une pétulance telle qu'elles ne peuvent éviter de ſe ſurprendre inconſéquentes en plus d'une occaſion; elles ſe permettent ces étourderies, même à l'âge le plus mûr. Le temps qui affoiblit tout ne peut rien ſur leurs fibres, qui ſont comme autant de reſſorts toujours tendus & prêts à vibrer à la plus légère impreſſion.

Cependant les femmes, à Malthe, ont à venger l'honneur de leur ſexe compromis & outragé par l'excluſion qu'on lui donne dans les aſſemblées brillantes qui ſe tiennent au Palais du Grand-Maître. L'inſtitut de

l'Ordre, la dignité du caractère dont ſont revêtus les membres qui le compoſent, les préjugés de la haute Nobleſſe dans un lieu où elle eſt ſouveraine, empêchent ſans doute qu'on n'admette dans les cercles publics un ſexe qui cependant n'eſt déplacé nulle part. Où n'ont pas droit d'entrer les Grâces unies aux mœurs?

On a un peu dédommagé les Baronnes Malthoiſes, en leur deſtinant les premières Loges au Théâtre. Car les Chevaliers en ont conſtruit un ſur lequel ils jouent eux-mêmes avec beaucoup d'intelligence des Pièces françoiſes & autres. Les rôles de femmes ſont rendus par les plus jeunes d'entre les Acteurs.

C'eſt au ſpectacle qu'on étale tout le luxe du coſtume avantageux déjà par la forme. Les femmes l'ont rendu très favorable à leur belle taille. Qu'on ſe repréſente une eſpèce de caſaquin pincé, laſſé pardevant, & en deſſous une jupe courte & peu pliſſée. Un mouchoir de gaze bordé d'une dentelle s'attache à la moitié du chignon & retombe des deux côtés négligemment ſur les épaules; il ſe croiſe ſur la gorge, & on en attache les deux bouts, ou bien on les laiſſe flotter. Les manches qui ne paſſent pas le coude ſe terminent par une manchette de la même étoffe. Les Malthoiſes ſe chauſſent, on ne peut mieux; & elles ont raiſon de donner tant de ſoin à cette partie de leur habillement; car elles ont preſque toujours la plus belle jambe du monde; le pied, quoiqu'un peu gros, eſt bien taillé; elles ont le coup de pied très-élevé. Le coſtume n'étoit pas le même il y a un ſiècle: on en diſtinguoit deux, l'habit de ville

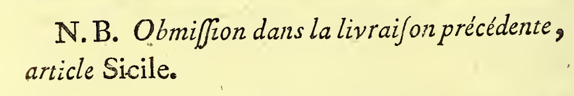
& l'habit domestique ; celui ci étoit aussi peu décent que l'autre étoit grave & même lugubre. Jadis une Malthoise ne sortoit de chez elle sans être comme ensevelie de la tête aux pieds sous un long voile noir. Dans leurs maisons, en été, elles ne se couvroient que d'une espèce de chemise blanche & fine plissée en haut, sur le modèle de celle des hommes ; mais l'ouverture en étoit si large, qu'elle laissoit exposée aux regards des curieux toutes les épaules & presque tous les appas qui les avoisinent. Les manches, d'une ampleur considérable, se retroussoient jusqu'en haut ; attachées avec une épingle, elles mettoient à nud le bras tout entier. Par-dessus la chemise, elles passoient un petit corset rond qui ne sembloit destiné qu'à resserrer le dessous du sein, & à le soutenir en cas de besoin. Cet ancien costume se retrouve encore dans les campagnes.

L'habillement des hommes un peu aisés tient de l'Allemand & du François ; mais on voit ici communément des basques boutonnées, des perruques rondes ou à marteaux, des bas de toute couleur, des vestes & des habits à desseins de tapisseries, à grands ramages, &c. Le commun imite tantôt l'habillement Vénitien, tantôt le Barbaresque, selon ses moyens. En général, les Malthois sont bien vêtus, bien portans & riches. On est parfaitement bien servi dans les Auberges.

Malthe a pour annexe la petite Isle de Gozzo ; les habitans, plus industrieux que dans la grande Isle, y tiennent les principales Manufactures ; moins dissipés, ils se livrent davantage au travail. Ils cultivent même la

canne à ſucre avec quelque ſuccès. On fait monter à cent cinquante mille habitans la population de Malthe & de Gozzo; mais dans cette dernière Iſle, les hommes ſont encore plus robuſtes que dans la première. Il y a un ſiècle, on ne comptoit pas le quart des Inſulaires. Aujourd'hui les Gozitains ſeuls fourniſſent quatre à cinq mille ſoldats enrégimentés pour la défenſe. Goz a produit quelques Savans, & on y a découvert pluſieurs antiquités.

Fin de la Notice hiſtorique ſur l'Iſle de Malthe.



N. B. *Obmiſſion dans la livraiſon précédente, article* Sicile.

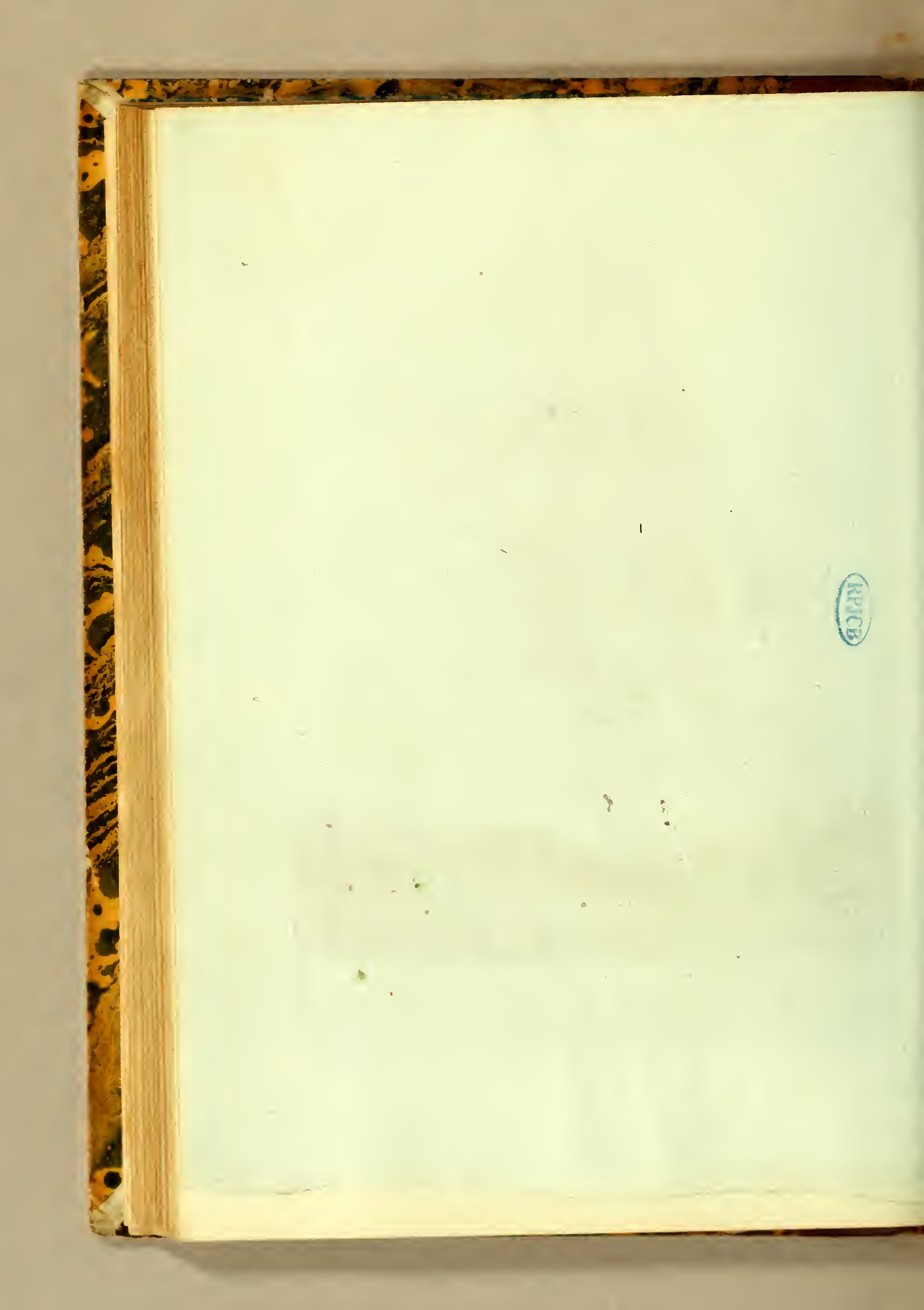
Toute l'Europe a applaudi aux ſages réformes que le Roi de Naples (Ferdinand IV. Infant & Fils du Roi d'Eſpagne) a introduites dans la Sicile : il y a entièrement aboli l'Inquiſition ; & les Habitans, plus heureux que jamais ſous ſon ſceptre paternel, trouvent en lui un refuge dans les calamités trop fréquentes dont ils ſont les innocentes victimes.



Desrais del.

Mixelle sculp.

homme Malthois.





Desrais del. Mixelle sculp.

femme Malthoise.





MŒURS

ET COUTUMES

DES MORDWINES,

MOKSCHANES

ET ERSANES.

Les Mordwines, Nation confidérable & d'origine Finnoife, fréquentent les rives du Wolga. Long-temps foumis aux Tatars, ils le font aujourd'hui à l'Empire Ruffe. Jadis ils avoient des Kans particuliers & une nobleffe. Diftribués en deux races principales qu'ils avoient grand foin de ne pas croifer, ils commencent à préfent à les confondre, & bientôt ils ne différeront plus que de noms; les *Mokschi* ou *Mokschanes*, & les *Erfad* ou *Erfanes.* Mais en général les mœurs des *Mordwi* ou *Mordwines* s'approchent de jour en jour davantage de celles de leurs nouveaux Maîtres qu'ils copient le plus qu'ils peuvent. Ils tiennent cependant beaucoup encore aux pratiques habituelles des Tfchou-waches & des Tfchérémiffes, pour la nourriture & l'économie domeftique. Depuis l'époque du nouveau

joug qu'ils ont ſubi, ils ſont devenus agriculteurs. Soit inſtinct, ſoit crainte d'une ſervitude plus étroite, on n'a pu leur perſuader de ſe réunir ſous les murs d'une Ville. Ils aiment bien mieux former de petits hameaux à l'ombre des forêts. Ils pratiquent ordinairement de petits potagers contigus à leurs maiſons, pour fournir aux beſoins journaliers. Ils font aſſez peu de cas de la chaſſe. Les Mokſchanes cultivent des abeilles ſauvages, & pluſieurs d'entr'eux en comptent depuis cent juſqu'à deux cents ruches.

Les jolies femmes ſont bien rares dans ce pays, & la Nation eſt bien pauvre : car le prix d'une fiancée, ſans beaucoup marchander, ne monte guère qu'à dix roubles (50 liv. de France.) Les propoſitions faites, la vente conclue entre les parents des futurs conjoints, le père du *promis* va chercher la *promiſe* que lui remet le père de celle-ci. La mère à cette occaſion préſente un peu de ſel & de pain au beau-père de ſa fille, qui quitte ſa famille en pleurant plus ou moins, ſelon les circonſtances. Un voile la dérobe à tous les yeux. Ce pain & ce ſel préſentés par la mère veulent dire, ſans doute, qu'elle a appris à ſa fille l'art d'aſſaiſonner les plaiſirs du ménage, & de les conſerver long-temps dans toute leur ſaveur.

A table, on place l'épouſée à côté de ſon mari, qui apparemment honteux déjà de l'être, enfonce ſon bonnet & s'en couvre les yeux. Le mets principal eſt un gâteau long de trois pieds. Le père de l'époux en fait

paſſer l'extrêmité, qui figure une pointe, ſous le voile de ſa bru, & lui dit en même-temps : « Femme! ouvre » les yeux à la lumière, ſois heureuſe dans tes enfans, » & ne manque jamais de pain. » Ce n'eſt que de cet inſtant que l'époux voit la femme que ſes parens lui ont achetée, ſans conſulter ſon goût. Ce moment n'eſt pas toujours le plus gai de la cérémonie. Si l'œil d'un père voit mieux que celui de ſon fils en beaucoup de choſes, il faut en excepter celle-ci. Au reſte, il y a peu de choix à faire parmi les femmes Mordwines. Le beſoin des uns, l'intérêt des autres, ſont les deux ſeules conſidérations de quelque poids qu'on écoute en fait de mariage. Par-tout ailleurs penſe-t-on autrement ? Au reſte, on s'accoutume bien vîte aux formes extérieures, ſur-tout dans le ménage. Quelques mois de cohabitation rendent preſque nul l'effet de la beauté. Que d'unions avouées par le cœur ont eu des ſuites fâcheuſes ! Il ſemble même que l'hymen ſe plaiſe à regarder de mauvais œil ceux qu'on lui adreſſe de par l'amour. Ainſi la coutume de la plupart des Orientaux eſt plus ſage qu'on ne ſeroit tenté de le croire au premier abord. Elle obvie du moins à ces impreſſions ſubites dont le charme n'eſt pas à l'épreuve des années, & d'après leſquelles on ſe détermine imprudemment; enſorte que le plaiſir du moment fait le malheur de toute la vie. Une humeur égale & douce, beaucoup d'exactitude & d'attachement aux devoirs domeſtiques, les vertus paiſibles & modeſtes, l'apanage du ſexe en tout pays, embelliſſent la femme

la plus disgraciée de la nature, & font capables de rendre heureux l'homme le plus difficile.

Après le repas de noces, les Mordwines jouent, danſent & chantent au ſon de la bombarde & du *gouſli*. Ce dernier inſtrument eſt une eſpèce de harpe Ruſſe. L'heure du coucher arrivée, la mariée réſiſte en minaudant, ſelon l'uſage; on la fait aſſeoir comme malgré elle ſur une natte, & on la tranſporte ainſi dans la chambre nuptiale, en diſant au mari impatient: *Tiens, loup! voici ta brebis.* C'eſt ſous ces agréables auſpices que le mariage ſe conſomme.

Les funérailles n'ont rien de remarquable, ſinon qu'on enterre le cadavre revêtu des plus beaux habits que portoit le défunt. Pour faire honneur au mort, on charge ſa tombe de gâteaux & de pots de biere, dont on lui abandonne les prémices. Le reſte ſert à donner des forces pour le pleurer & pour lui dire un dernier adieu. Ce ſoin qu'on prend de la vie préciſément en la préſence de la mort, paraît être un inſtinct, un *monitum* ſecret de la Nature, jalouſe de réparer tout auſſi-tôt d'un côté ce qu'elle vient de détruire de l'autre. C'eſt la même intention, mais parée de toutes les graces du ſtyle & de tous les charmes de l'imagination, qui a fait chanter à Anacréon & à Horace qu'il falloit jouir en raiſon de la briéveté de notre exiſtence :

Tous nos jours ſont comptés & ne ſont pas nombreux ;
Qu'importe qu'ils ſoient courts, pourvu qu'ils ſoient heureux

Presque tous les Mordwines sont chrétiens par nécessité & extérieurement. Intérieurement & par goût, ils sont idolâtres. Ils ont des *keremets* ou places consacrées au milieu des forêts. On leur a interdit leurs Prêtres païens; ce qui leur a fait prendre un parti assez sage. Le plus honnête-homme d'un hameau fait les fonctions de Sacrificateur, sans avoir besoin d'être revêtu d'un caractère distinctif. Un père de famille devient le Pontife de ses enfans, & exerce un sacerdoce d'autant plus convenable, qu'il est comme indiqué par la Nature. La Religion primitive des hommes y étoit conforme, du moins l'étymologie des noms des principales dignités de l'Eglise semble le confirmer. *Abbé* est une expression originairement hébraïque, qui signifie *père*. *Pape* vient du grec, & veut dire *aïeul*, ou *le père des pères* : *Patriarche* est le synonyme du mot *archi-père*, ou *chef de famille*, & c'est peut-être dans ce sens que les Mordwines nomment leurs Prêtres *Ataï* (1). Les Ersanes donnent à Dieu le nom de *Paâs* (2) ou *Pas*, que les Mokschanes appellent *Skei*, ou *Ciel*. Ces derniers tiendroient-ils leur théogonie des Lettrés matérialistes de la Chine? Ce Peuple idolâtre reconnoît aussi un *fils de Dieu* & une *mère des Dieux*, parmi lesquels on est assez surpris de ren-

(1) *Ataï;* une lettre de plus (*atavi*), lui feroit signifier *le père du tris-aïeul.*

(2) *Paas;* une lettre de plus, *papas;* & le mot voudroit dire *père*, comme chez les Chrétiens-Grecs.

contrer *S. Nicolas*, *Nikolaï pas*. C'eſt le Patron des Ruſſes qui ſe ſera introduit ſans peine dans les Etats ſoumis à eux. Les Mordwines ont encore beaucoup de vénération pour une certaine Divinité ſouterraine, *Maſter pas*, à laquelle ils font des offrandes, en inhumant quelques morceaux de la victime immolée, arroſée de ſon ſang. Car tantôt ils ſacrifient de la volaille, tantôt des vaches noires ou rouſſes. Les Ataïs jettent les os dans la rivière, & gardent pour eux la dépouille. Ce ſont là leurs honoraires.

Ils ont des fêtes de campagne qui reſpirent la ſimplicité des premiers âges. Dans la ſaiſon des fruits & dans celle des fleurs, les familles ſe répandent parmi les champs; c'eſt dans ce temple de la Nature, dont la principale idole eſt le Soleil, que les pères, entourés de leurs enfans des deux ſexes, portent leurs oblations ruſtiques, compoſées de gâteaux & de liqueurs fortes; offrandes de peu de valeur en elles-mêmes, mais qui tirent tout leur prix du ſentiment de reconnoiſſance qui les motive & les accompagne. Toute la Nation ſe proſterne par grouppe en la préſence de l'aſtre bienfaiteur qui féconde leurs travaux. Long-temps le viſage contre terre, un ſilence religieux prépare aux prières & aux actions de graces. Au printemps on demande au Ciel un été favorable; en automne on implore les Dieux pour que l'hiver ne ſoit pas trop rude. Quand ils entendent gronder la foudre, ils prononcent ces paroles: *Dieu pourguini! aie pitié des bons; & ne tonne que ſur les méchans.* Quand

un village habité par une race confidérée a été embrafé du feu célefte, ils n'entendent plus raifon; on a bien de la peine à les empêcher de blafphêmer; leur groffière dialectique ne peut les familiarifer avec l'idée du mal phyfique fous un Dieu bon & tout-puiffant. A chaque nouvelle période, ils faluent la Lune, & la prient de les rendre heureux pendant tout le cours du mois.

Dans tout ceci peut-être, il y a moins de fuperftition que de bonne volonté & d'intention droite. Il eft tout naturel qu'une Nation ignorante & fimple, qui ne peut voir fon Dieu invifible pour les plus clair-voyans, s'adreffe aux principaux agens de la matière, dont l'influence immédiate fe fait fentir à fes organes. Ce culte peu raffiné vaut bien fans doute une métaphyfique recherchée & à double fens, inintelligible pour eux, & qui prêteroit à des abus bien moins innocens; arme redoutable entre les mains d'un Peuple enfant.

L'habillement des hommes parmi les Mordwines, tant Mokfchanes qu'Erfanes, eft le même à préfent que celui des payfans Ruffes, à l'exception des chemifes, dont les Mordwines ont coutume de faire piquer & broder le col & les fentes. On remarquera que pour tabatières, ils fe fervent de petites pointes de corne.

En général les femmes mariées de l'une & de l'autre tribu font plus parées que les filles; & cela doit être ainfi. Au refte, elles ne diffèrent effentiellement que par la coëffure. Elles portent les unes & les autres de courtes culottes de toile qu'elles appellent *poïk*. En place de bas,

elles s'entortillent les pieds de tant de haillons, qu'on les prendroit pour des piliers. Leurs ſouliers (*kari.*) alongés & pointus, ſont d'écorce d'arbre. Elles portent des *panar*, ou chemiſes toutes bigarrées de broderies, qu'elles ſerrent contre la chair avec une ceinture placée au-deſſus de la culotte. Par derrière (& ce n'eſt pas là la moindre ſingularité de leur coſtume) par derrière, elles attachent à leur ceinture ſuſdite un petit tablier nommé *ſiourlak*, joliment brodé, orné de franges & de houppes. Cette pièce d'habillement n'eſt pas abſolument inutile, attendu que leurs chemiſes amples & bouffies ſont conſidérablement diſtantes des cuiſſes. Lorſqu'une belle veut ſe mettre dans ſes plus beaux atours, elle attache au-deſſus de la ceinture un bandeau large, piqué & brodé, orné dans toute ſa circonférence de houppes & de franges. Le col & les épaules ſont en même-temps parés d'un collier, ou plutôt chargés d'un grillage compoſé d'émail & de jettons; lequel deſcendant ſur la gorge & leur couvrant le ſein, tient lieu de *modeſte* ou de mouchoir. A chaque doigt des mains elles ont une bague. A leurs oreilles pendent de grandes boucles auxquelles ſont attachés de petits cordons de perles de verre. Deux ou trois braſſelets, placés tout près de la main, leur ſervent à orner l'avant-bras. Leurs cheveux ſont nattés en pluſieurs petites treſſes, que les femmes d'un certain âge couvrent d'un bonnet, qui prend la forme de la tête. Le bonnet des jeunes femmes, plus élevé, figure un cône tronqué, bourré en dedans, piqué & brodé en dehors,

dehors, & orné d'émail, ainſi que de quantité de cordons. Les filles Mordwines nouent leurs cheveux en pluſieurs nattes, dans leſquels, quand ils ne ſont pas aſſez garnis, elles ont la coquetterie d'entrelacer de la laine noire, pour les rendre plus longs & plus epais.

Les femmes Mokſchanes ne diffèrent qu'en peu de choſes des Erſanes. Le bonnet des premières, qu'elles appellent *panga*, eſt ſimplement piqué & moins haut que celui des autres. Pluſieurs d'entr'elles ne ſe couvrent la tête que d'un linge brodé qui redeſcend ſur le dos. Des bandes de peau, *pilks*, ſont attachées au bonnet; elles les couvrent de petites pièces de kopek d'argent (pièces de monnoie Ruſſe.); elles replient ces bandes, & les font retomber ſur le ſein. Elles ſe couvrent auſſi d'une eſpèce de collier de perles de verre, *ʒifks*, & y attachent une pièce qui leur couvre la poitrine, & qu'elles déſignent ſous le nom de *sïai*. Cette pièce, toute couverte d'émail & de pendeloques, deſcend juſqu'à la ceinture. Elles mettent en outre un tablier plus ou moins long, garni des coquilles de l'eſpèce appellée par *Linneus*, *cyprea nodoſa*. A la place du tablier en uſage chez les Erſanes, les femmes Mokſchanes portent quantité de houppes ſuſpendues l'une à côté de l'autre, qui deſcendent par derrière juſqu'à la jambe. Les mêmes attachent à leurs boucles d'oreilles ordinaires beaucoup de petites houppes de duvet de cygne. Elles cachent pareillement leurs cheveux ſous une bande de peau, attachée au bonnet, & qui tombe juſqu'aux talons. Les

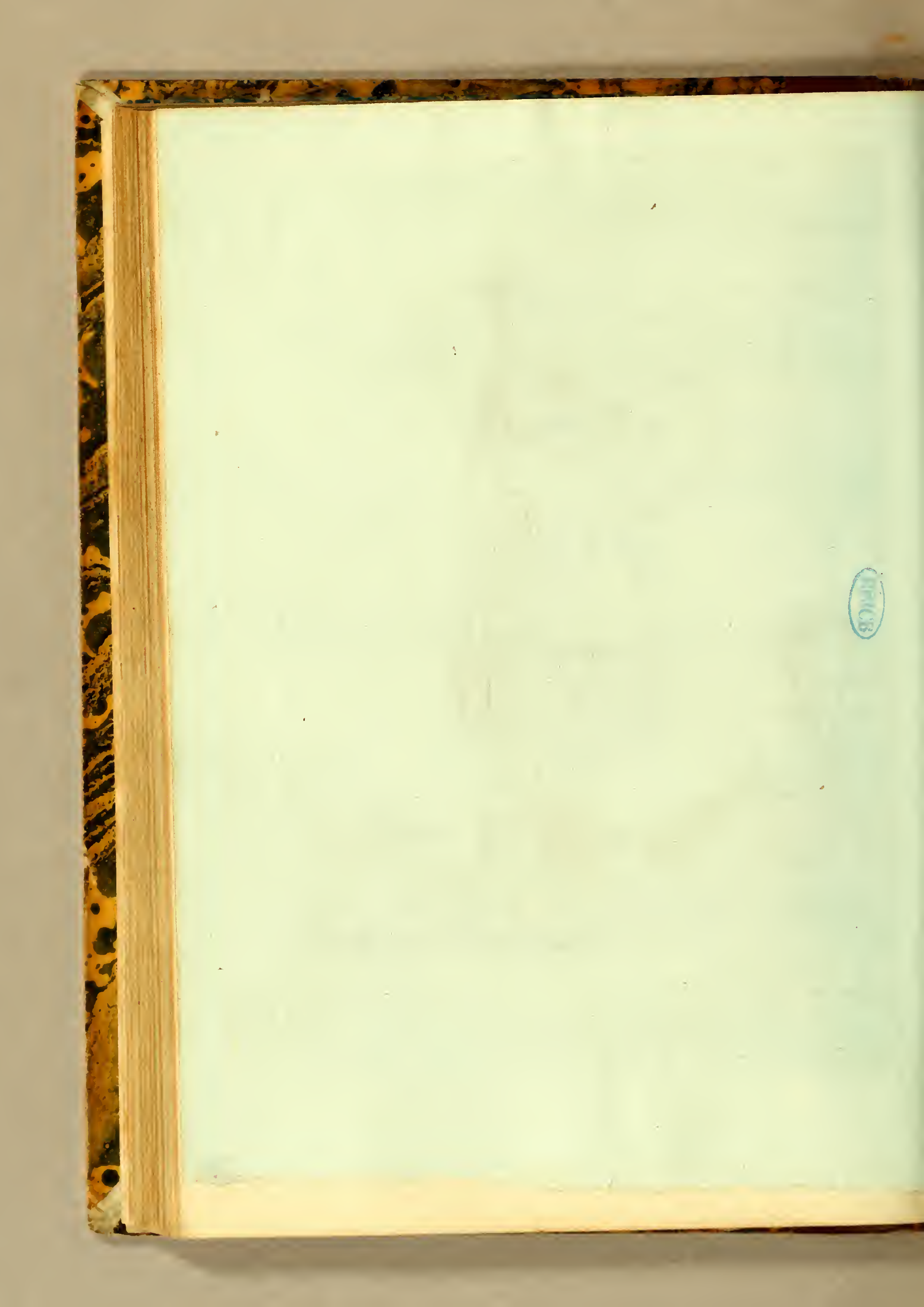
femmes qui ne ſont plus jeunes, & les jouvencelles qui le ſont encore, s'entourent la tête d'une toile en guiſe de bonnet; tandis que leurs cheveux, tantôt en treſſes, tantôt non attachés, deſcendent & flottent ſur le dos.

Fin des Mœurs & Coutumes des Mordwines, Mokſchanes & Erſanes.



Desrais del. Mixelle sculp.

femme Mordwine.





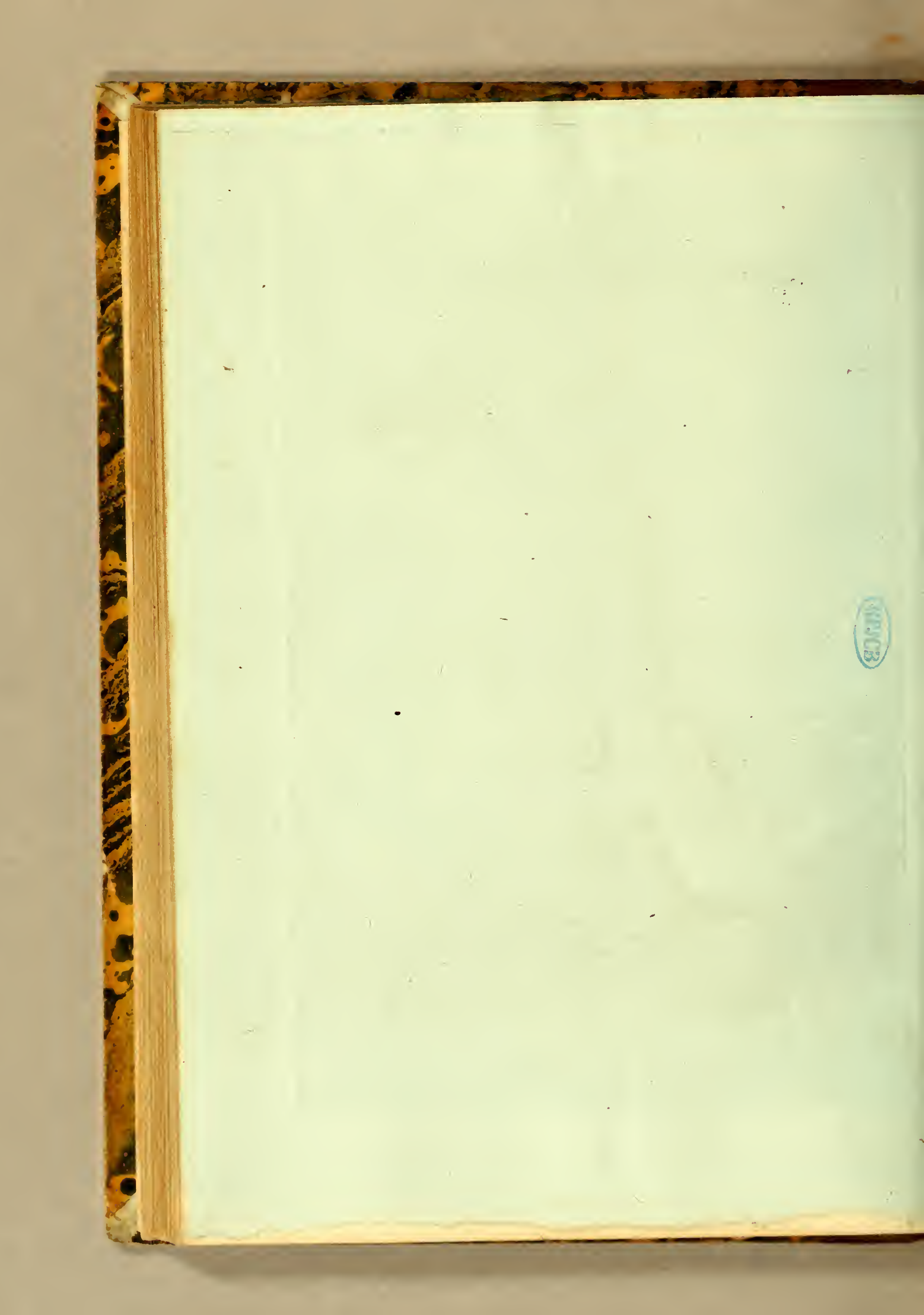
Desrais del. Mixelle sculp

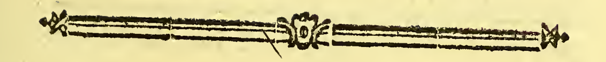
homme Mordwine.




Desrais del. Mixelle sculp.

Femme Mokschane.





NOTICE

HISTORIQUE

SUR MORAT.

LE Bailliage de Morat, dont la ſouveraineté appartient en commun aux Cantons de Fribourg & de Berne, eſt borné au nord par Aarberg, à l'eſt par Louppen, au midi & à l'oueſt par Avanches. Le terroir eſt fertile en grains, en vins, & particuliérement en choux cabus de la plus groſſe & de la plus belle eſpèce, qu'on porte aux marchés de Berne.

On ſait que Charles (1), Duc de Bourgogne, fut défait & contraint de lever le ſiège de cette Ville de la Suiſſe. En mémoire de cet événement, les Vainqueurs ont conſtruit une Chapelle près du Village de Meiny (Merlach), qu'ils ont remplie de tous les oſſemens de leurs ennemis vaincus, & reſtés ſur le champ de bataille.

(1) A Berne, dans le Cabinet d'antiquités de la Bibliothèque du gymnaſe académique (jadis le Couvent des Cordeliers), on conſerve des tapis magnifiques brodés en or, avec les armoiries de Charles-le-Hardi, Duc de Bourgogne, & qu'on donne aux curieux pour les reſtes de la tente de ce Prince plus téméraire encore que brave.

On y joignit une inſcription que le Sénat de Berne fit renouveller en ces termes :

D. O. M.
Caroli
Inclyti & fortiſſimi
Burgundiæ Ducis
exercitus
Moratum obſidens,
ab Helvetiis caſus
Hoc ſui monumentum
reliquit
anno MCCCCLXXVI.

A Dieu très-bon, très-grand.
L'armée de Charles
Puiſſant Duc de Bourgogne
Aſſiégeant Morat
Fut battue par les Suiſſes
Et laiſſa ce témoignage de ſa défaite
L'an 1476.

Ce fut pendant ces guerres de Bourgogne que les Bernois ſe ſaiſirent de Morat, avec laquelle ils avoient eu déjà quelques alliances. Les Fribourgeois en prirent dans la ſuite leur part; & depuis cette époque les deux Cantons y envoient tour-à-tour, & de cinq ans en cinq ans, un Avoyer ou Bailli qui réſide dans le château. Ce château (diſent les chroniques de Vaud) fut bâti vers l'an 815, du temps de Louis-le-Débonnaire, par un

certain Fabius. La Ville a reçu ſon nom du lac qu'elle avoiſine; ou lui a donné le ſien.

Sur la plus grande des trois cloches du Prêche François, on lit ce diſtique latin, qui fait plus d'honneur à la piété qu'au talent du Poëte qui l'a compoſé :

» *Quid toties Hominum noſter ſonus advolat aures,*
» *Si ſacra cunctentur ſolvere vota Deo.* » ††

» Le ſon de cette cloche invite à louer Dieu. »

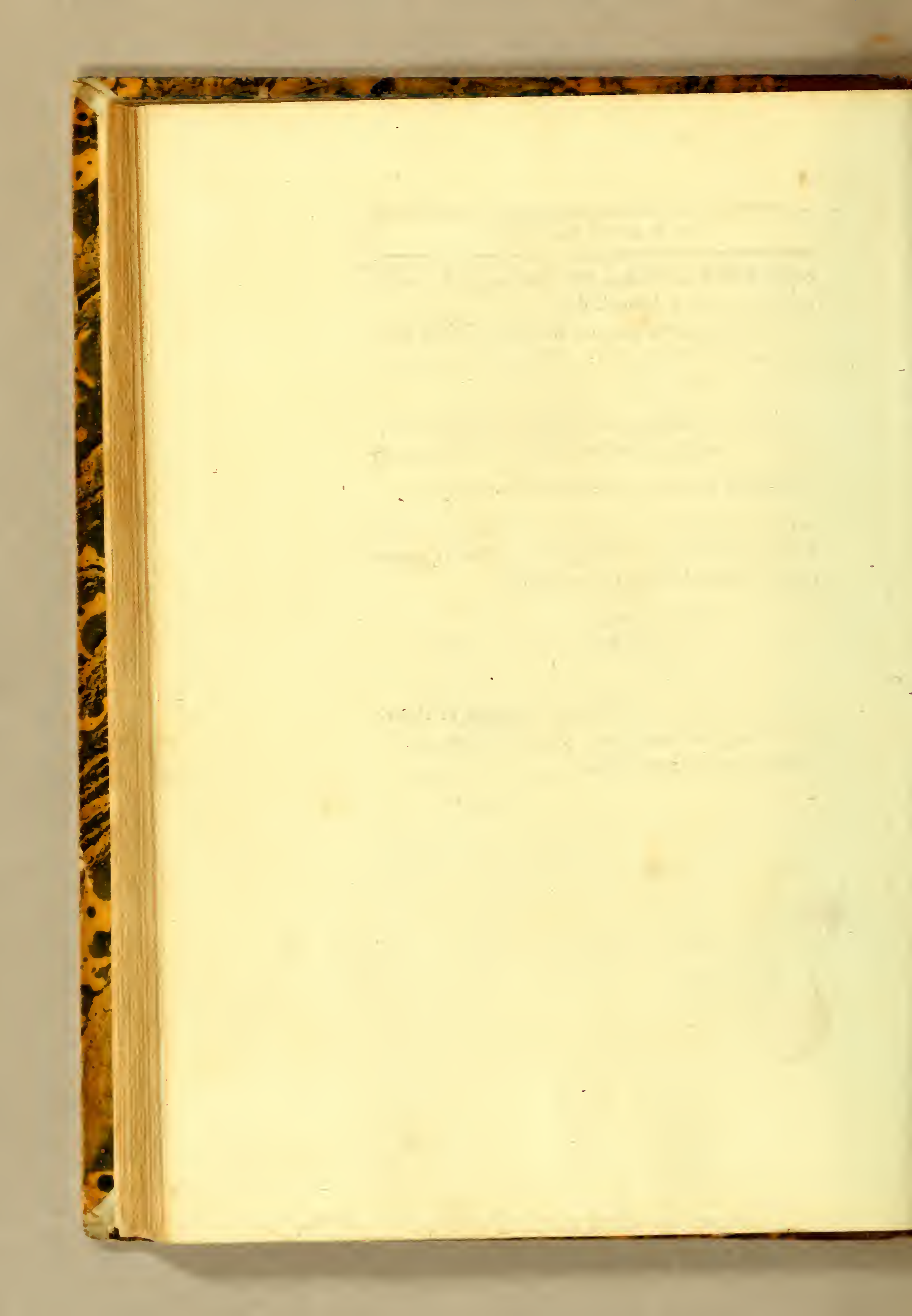
Dans l'étendue de ce territoire, on a trouvé quantité d'inſcriptions antiques dans le genre de celle-ci que nous citons, parce qu'elle eſt la plus courte.

Juliæ Cenſorinæ
Ca. Jul. C. Aug.
Pius Pater.

Pour le coſtume, conſultez notre article de Berne; nous n'avons indiqué dans la Figure ci-jointe que les variantes les plus pittoreſques.

Fin de la Notice hiſtorique ſur Morat.

††
à quoi sert, par nos sons, d'appeler au saint lieu
ceux qui ne veulent pas rendre hommage au vrai Dieu.





Desrais del. Mixelle sculp.

Paysan des Environs du Lac de Morat.



NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES INSULAIRES
DE MANGEÉA.

MANGEÉA est une isle découverte par le Capitaine Cook, dans la Mer du Sud. Elle est de médiocre grandeur, d'un aspect agréable, & peut s'appercevoir à 10 lieues de distance. Elle est fort habitée, & pourvoit abondamment aux besoins peu multipliés de la Peuplade qui en foule le sol.

Ce petit morceau de terre isolé, mériteroit l'attention de quelques Européens bien intentionnés. Quelques amis des hommes pourroient y tenter une mission, & apprendre aux Insulaires l'art de perfectionner leurs Jouissances, & d'ajouter aux dons simples de la nature, les fruits cultivés de la raison. Les Mangeens paroissent satisfaits de leur destinée : mais qu'est-ce qu'un bonheur grossier, dont on ne sauroit se rendre compte? Peut-on se dire véritablement heureux & se flater de l'être long-tems, tant qu'on ignore pourquoi & comment on l'est? Cependant les Mangeens, tels qu'on les a décou-

verts, ont pour eux l'expérience de ce dont nous n'avons que la théorie ; ſans effort & ſans contrainte, ils ſe trouvent à ce degré de contentement, auquel nous avons bien de la peine à parvenir par toute ſorte de moyens plus ingénieux les uns que les autres. Devroient-ils nous ſavoir beaucoup de gré, ſi en voulant les avancer vers la perfectibilité, ils venoient là où nous en ſommes ? Si le cœur humain ne peut quitter un extrême ſans ſe porter à l'autre, une *félicité d'inſtinct* eſt encore préférable à nos vices raiſonnés.

Les habitans de Mangéea tiennent beaucoup des Inſulaires d'O-Tahiti, pour l'organiſation extérieure & pour la manière de vivre habituelle. Ils ont le penchant le plus vif pour le plaiſir proprement dit. Leurs ſens ſont leurs plus chères divinités. Ils connoiſſent preſque tous les raffinemens de l'amour anti-Platonique. Ils s'adonnent à la danſe, moins pour s'exercer & pour développer les graces du corps, que pour avoir occaſion de déployer les geſtes les plus expreſſifs, & dévoiler tous les ſecrets de la volupté.

Leur peau eſt douce, & leurs muſcles ſont très-peu prononcés. Leur teint eſt baſané ; leur taille moyenne, & bien proportionnée, mais robuſte & diſpoſée à l'embonpoint. Ils parlent un dialecte de l'idiome O-Thaitien. Mais leur prononciation, comme celle des Zelandois, eſt plus gutturale. Voici quelques-uns des mots de leur langue :

Eatooa.	Dieu.
Heetaia, *Matooa*	Soleil.
Ereckeé...	Chef, Roi.
Manna	Grand.
Aa	Oui.
Aoure.	Non.
Taata.	Homme.
Wahzine.	Femme.
Maheine.	Fille.
Ooma.	Baiſer.
Naoo	Ami.
Matta.	Bon.
Etoffe ou *arbre dont on la tire*.	Taia, Aoatée.

Armés de longues piques & de maſſues, qu'ils brandiſſent d'une manière menaçante, à la vue de quelques étrangers; ces Inſulaires, pour la plûpart, ſont habituellement nuds, ſi l'on excepte une ceinture, qui paſſe entre leurs cuiſſes, & qui couvre aſſez négligemment ce que les hommes civiliſés cachent avec tant de ſoin. Quelques-uns jettent ſur leurs épaules, un manteau d'étoffes de différentes couleurs, & qui offrent des rayures longitudinales & tranſverſales ou quarrées. La tête de preſque tous, eſt enveloppée d'une ſorte de coëffe blanche, qui reſſemble à un turban, & quelquefois à un chapeau élevé & de forme conique. Leur chevelure noire, longue & droite, eſt nouée au ſommet de la tête, avec un morceau d'étoffe. Ils tirent cette étoffe du *Morus Papyrifera*, de la même manière que les autres

Insulaires de la Mer du Sud. L'étoffe de leur ceinture est lustrée ; mais celle qui flotte sur leur tête , est blanche. Ils portent des sandales d'une espèce de gramen entrelacé, pour garantir leurs pieds des pointes de rochers de corail. Leur barbe est longue ; l'intérieur de leurs bras , depuis l'épaule jusqu'au coude , & diverses autres parties du corps sont piquetés ou tatoués , selon l'usage des naturels de presque toutes les Isles de l'océan pacifique. Le lobe de leurs oreilles se trouve presque chez tous les individus , percé , ou plutôt fendu ; & l'ouverture en est si grande , que quelques-uns s'en servent pour y placer un couteau ou quelques grains de verre. On remarqua parmi eux , un Insulaire , sur le col duquel pendoient deux nacres de perles polies, & une tresse de cheveux, dont le tissu étoit peu serré.

Les Insulaires de Mangeea ne sont pas antropophages , comme ceux de la nouvelle Zelande. Ils paroissent obéir à un Roi , & marquent beaucoup de déférence à la famille régnante. Ils n'ont chez eux ni cochons ni chiens ; les bananes , le fruit à pain & le taro composent leur comestible ordinaire.

Lorsqu'ils saluent un étranger , ils touchent son nez avec le leur, à-peu-près comme à la nouvelle Zelande ; mais ils prennent en outre, les mains de l'homme, à qui ils veulent faire cette politesse, & ils la frottent assez rudement sur leur nez & sur leur bouche.

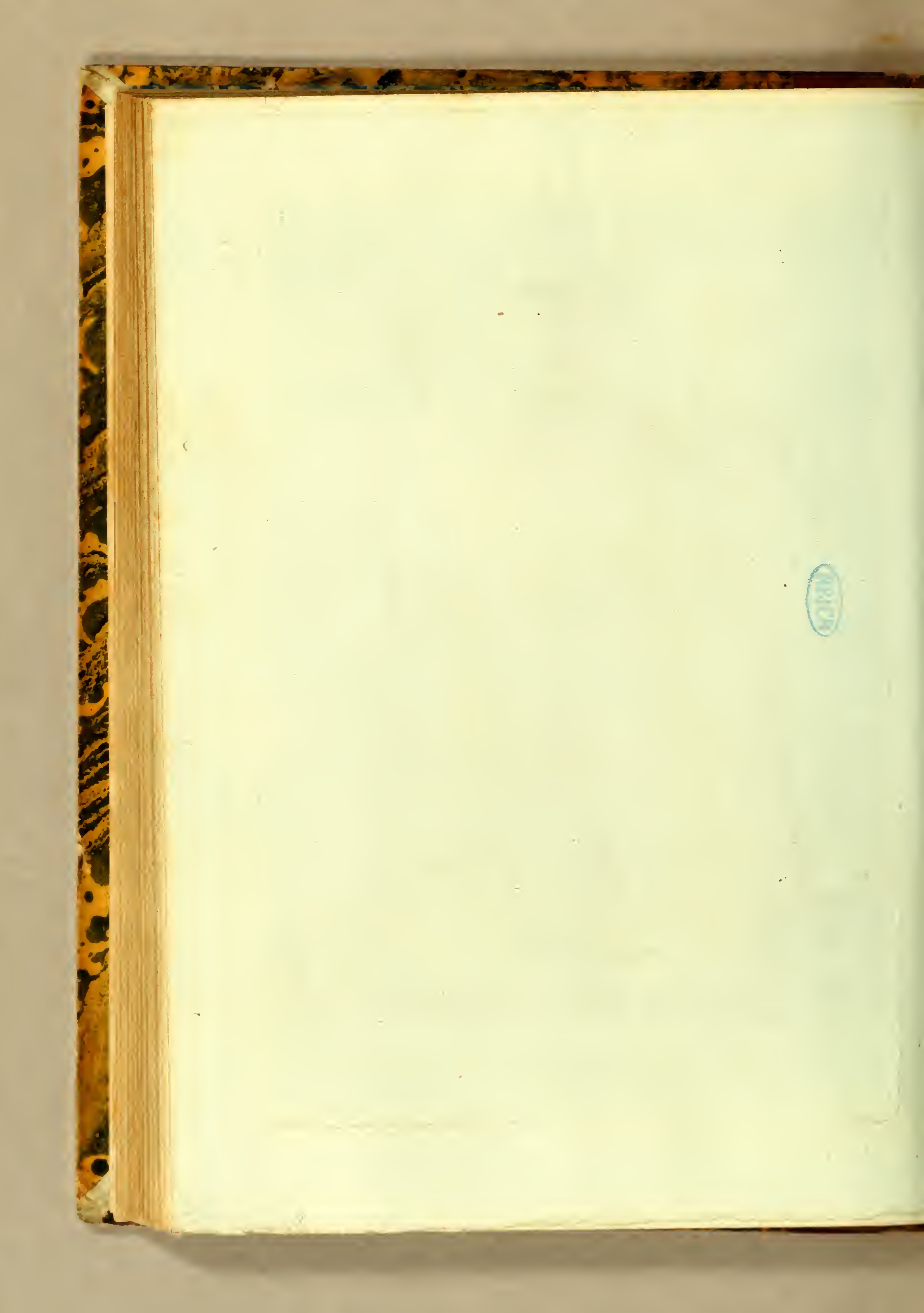
On remarquera en passant, combien, à certains égards,

les Peuplades ſauvages s'approchent des Nations polies de l'Europe. Car enfin, ſe toucher le bout du nez, & frotter les mains ſur les lèvres, reſſemblent beaucoup aux baiſe-mains & au contact des joues, dont nous faiſons un uſage ſi fréquent, ſi ridicule, & en même tems ſi ſouvent perfide.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Inſulaires de Mangeea.

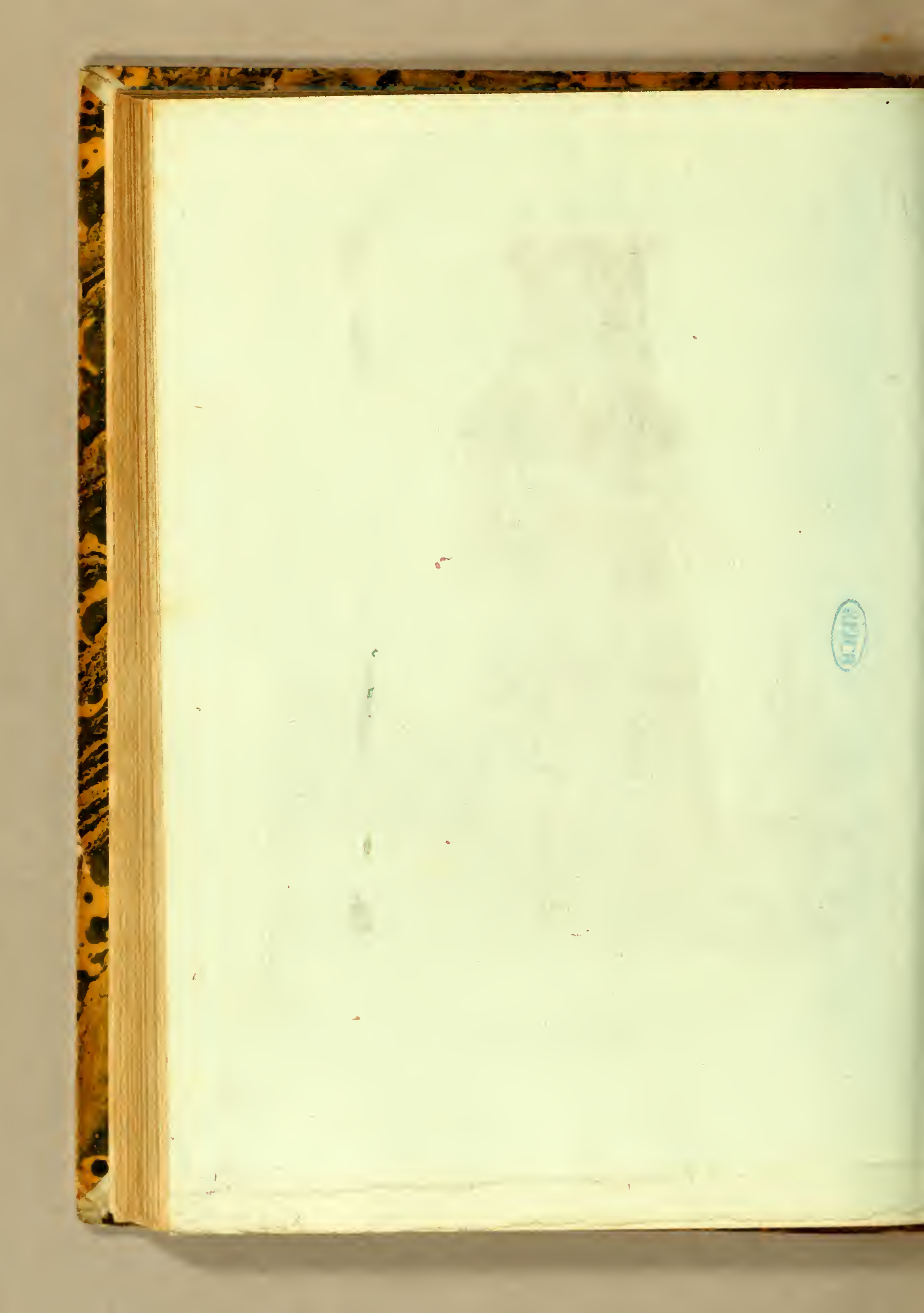


Armenienne que l'on conduit pour la marier.





Armenienne en habit de Cérémonie.



NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES HABITANS DE MARTAVAN,

EN SYRIE.

IL n'y a ſorte d'opinion qui n'ait trouvé ſa place dans le cerveau de l'Homme. Il n'y a auſſi ſorte de Gouvernement dont les Hommes ne ſe ſoient aviſés. C'eſt ainſi qu'un malade qui, par ſes excès, a perdu de vue la Nature, ſe retourne en tout ſens pour trouver une poſition commode, & ſouvent meurt en la cherchantt.

A une journée & demie d'Alep (1), on rencontre un lieu habité par une Peuplade, dont les Mœurs ſingulières n'ont point échappé à tous les Voyageurs. Un de nos Correſpondans nous en a rapporté une eſquiſſe, que nous nous empreſſons de reproduire ſous les yeux de nos Lecteurs. Au centre d'un pays ſoumis à la Nation la plus deſpotique en amour, il exiſte raſſemblé dans un Bourg nommé *Martavan*, une Peuplade qui, ſous

(1) Ville, l'une des plus conſidérables de l'Empire Ottoman, & la plus grande de toute la Syrie. On y fait monter la Population à 150,000 H bitans. « les Francs, » que le Commerce y attire, ſont en trop petit nombre, » pour mériter d'entrer dans ce calcul ».

plusieurs rapports, jouit d'une liberté que les rigoristes appelleroient licence.

Cette communauté d'Hommes & de Femmes, ne s'acquitte (du moins extérieurement) d'aucun acte religieux, dans une contrée que le fanatisme depuis long-temps rend fameuse en. Ils n'ont ni Fêtes, ni Prêtres, ni Mosquées; & ils prétendent ne pas s'en trouver plus mal. Au moins (disent-ils), si nous nous privons de la vérité, & nous nous abstenons du culte qui lui est dû, nous échappons en même temps à l'erreur & aux pratiques superstitieuses qui en sont la suite. Le Dieu des autres Hommes (ajoutent ils), ne peut nous faire une crime de notre ignorance, préférable sans doute, aux excès qu'on se permet ailleurs en son nom.

Ce qui les excuse mieux qu'un raisonnement, c'est leur conduite. Ils sont laborieux, & tous leurs travaux sont consacrés à la culture des terres. Le riche citoyen d'Alep, dont ils relèvent, & à qui ils payent une redevance, a toujours compté sur leur exactitude. Il nomme à la place de *Peseving-Bachi* (1), espèce de Charge Municipale, la seule proposée au régime politique de Martavan. Cet Office n'est pas seulement honorifique : il rapporte assez pour être vendu jusqu'à dix (2) bourses, avec le titre qui autorise la perception

(1) Comme qui diroit *Prévôt* ou *Bailli*.

(2) « La bourse Turque est une valeur numérique de » 500 piastres, & qui devroit répondre à celle de 1510 liv »

du casuel. Les fonctions de cette place consistent à recevoir les Voyageurs, & à leur assigner un gîte chez les Femmes qui leur plairont davantage. Ce sont les plus jolies d'entr'elles, qui prennent le soin de remplir tous les devoirs de l'hospitalité envers les Etrangers; & elles s'en acquittent de manière à ne laisser rien à désirer aux plus exigeans. Tandis que les Hommes sont aux champs, les Femmes font les honneurs de la maison, & mettent tout en œuvre pour mériter l'entière reconnoissance de ceux qu'elles hébergent. En Suisse, & dans plusieurs contrées de l'Allemagne, les François galans souffrent avec peine d'être servis à la table de leur Hôte, par sa Femme & ses Filles debout derrière eux : à Martavan règnent d'autres Mœurs. La présence d'un Voyageur est une fête pour celle dont il choisit le toît hospitalier. De ce moment, toute réserve injurieuse est bannie. Les trésors les plus secrets de l'amour, les plaisirs les plus vifs de la volupté sont offerts & prodigués. Le seuil de la maison à peine franchi, l'Etranger cesse de l'être. C'est un Ami attendu depuis des siècles. Il rencontre dans la personne de l'Hôtesse, l'Amante la plus tendre, la plus passionnée; & bientôt il oublie dans son sein, sa patrie, sa famille, ses liaisons les plus étroites. L'heure du départ arrive

» si l'altération des monnoyes du Grand-Seigneur, n'étoit » pas au dégré de ne plus admettre de comparaison ».

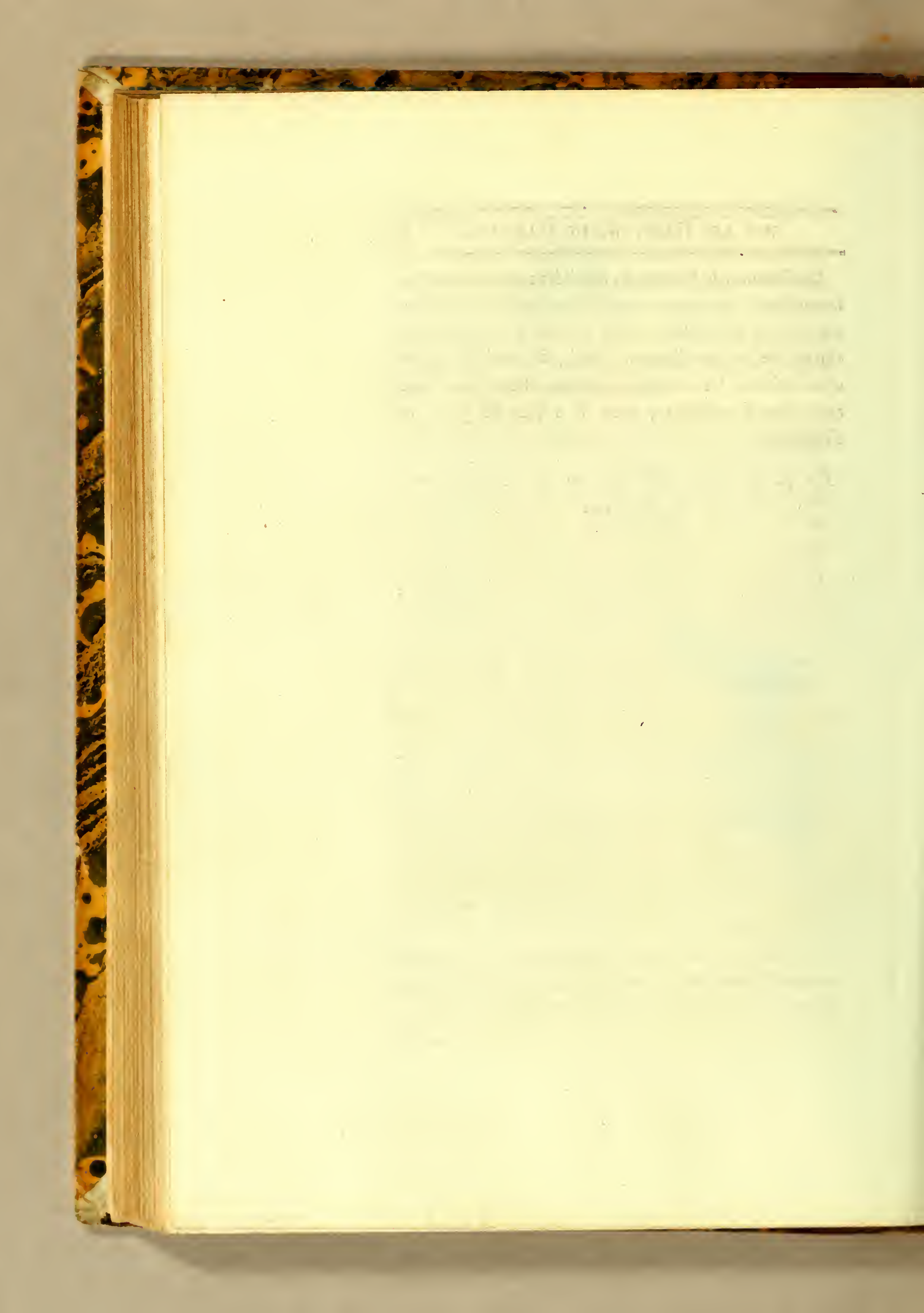
La bourse d'or chez les Turcs, est de 15,000 sequins ou de 300 écus.

toujours trop vîte. On cherche à la reculer ; & il faut les affaires les plus graves, pour avoir la force & pour se sentir le courage de s'arracher des bras de la beauté hospitalière ; car les Femmes de Martavan sont presque toutes aussi belles que caressantes.

Une telle conduite ne seroit point leur éloge, si le libertinage en étoit le motif. Mais elles n'agissent ainsi, que du consentement des Hommes de Martavan, & d'après le Réglement auquel le *Pesceving-Bachi* tient la main ; avec d'autant plus de zèle, qu'il a un droit sur la réception qu'il fait aux Étrangers ; & ce droit est le principal de ses honoraires. Tous ces procédés sont assurément fort étranges ; mais ils ont force de Loi, & sont devenus des devoirs pour celles qui s'en acquittent. On ignore la source d'une telle coutume, & on ne sçait que conjecturer à ce sujet. Le Bourg de Martavan n'étoit peut-être dans l'origine, qu'une maison d'hôtellerie qu'on aura voulu achalander, sans trop examiner la nature des moyens. Un second Hospice établi dans le voisinage, donna lieu probablement à une concurrence qui, dans la suite, dégénera en usage consacré par le temps. Quoi qu'il en soit, il est de fait qu'il n'est pas d'endroit sur la terre habitée, dont les Voyageurs épicuriens ayent plus à se louer que de Martavan ; & vraisemblablement il y auroit foule, si ce Bourg étoit plus connu ou autrement situé. Martavan est devenu un chef-lieu, depuis que plusieurs Hameaux se sont établis sur son territoire, & en ont adopté les Mœurs.

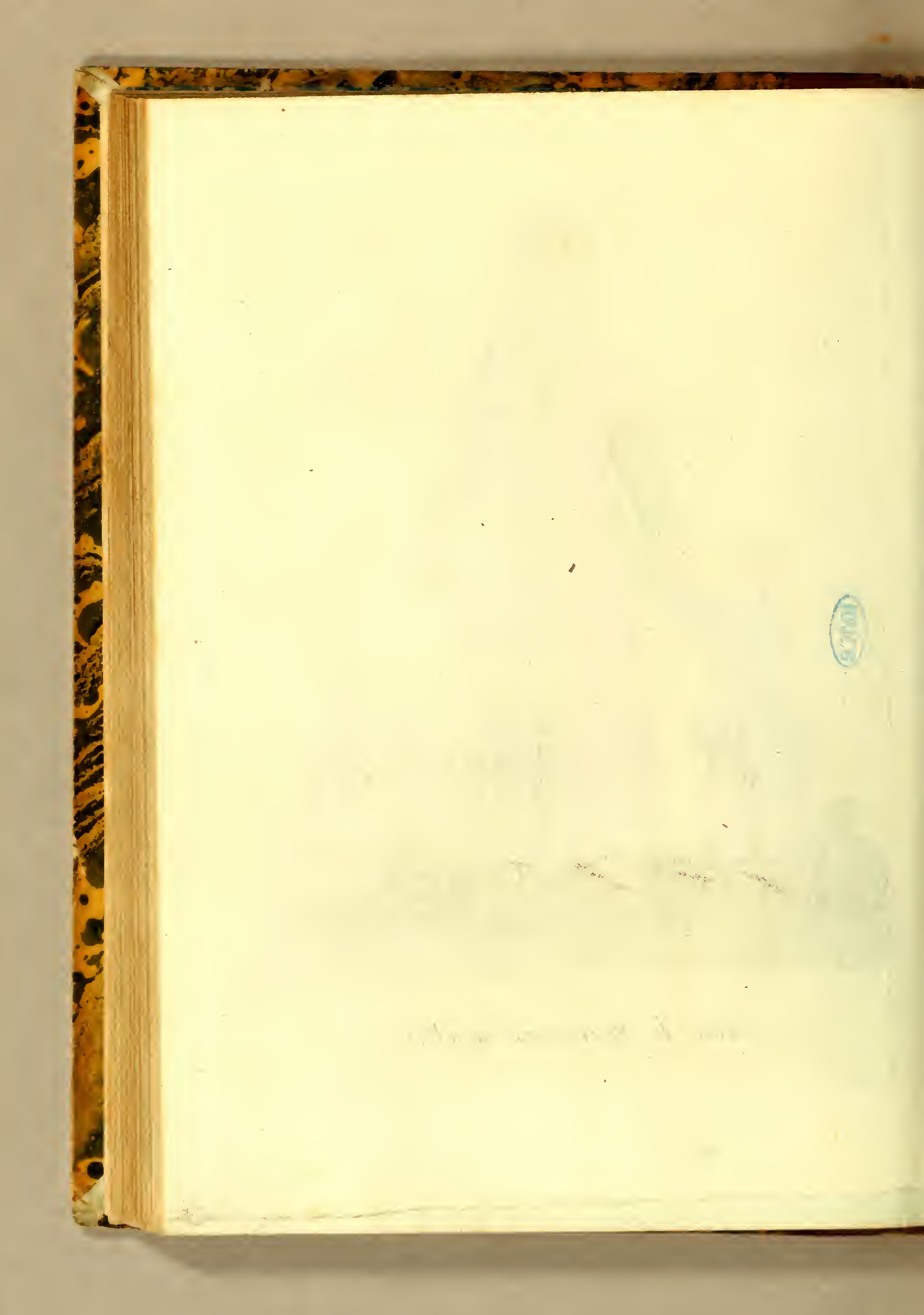
Les Femmes de Martavan, habillées comme toutes les Levantines, ne ſont reconnoiſſables que par la coëffure qui leur eſt particulière. Elles portent ſur la tête une eſpèce de caſque d'argent ciſelé, & orné de pièces d'or enfilées. Ce bonnet a quelque reſſemblance avec celui des Cauchoiſes ; mais il a plus de grace & d'élégance.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Habitans de Martavan.



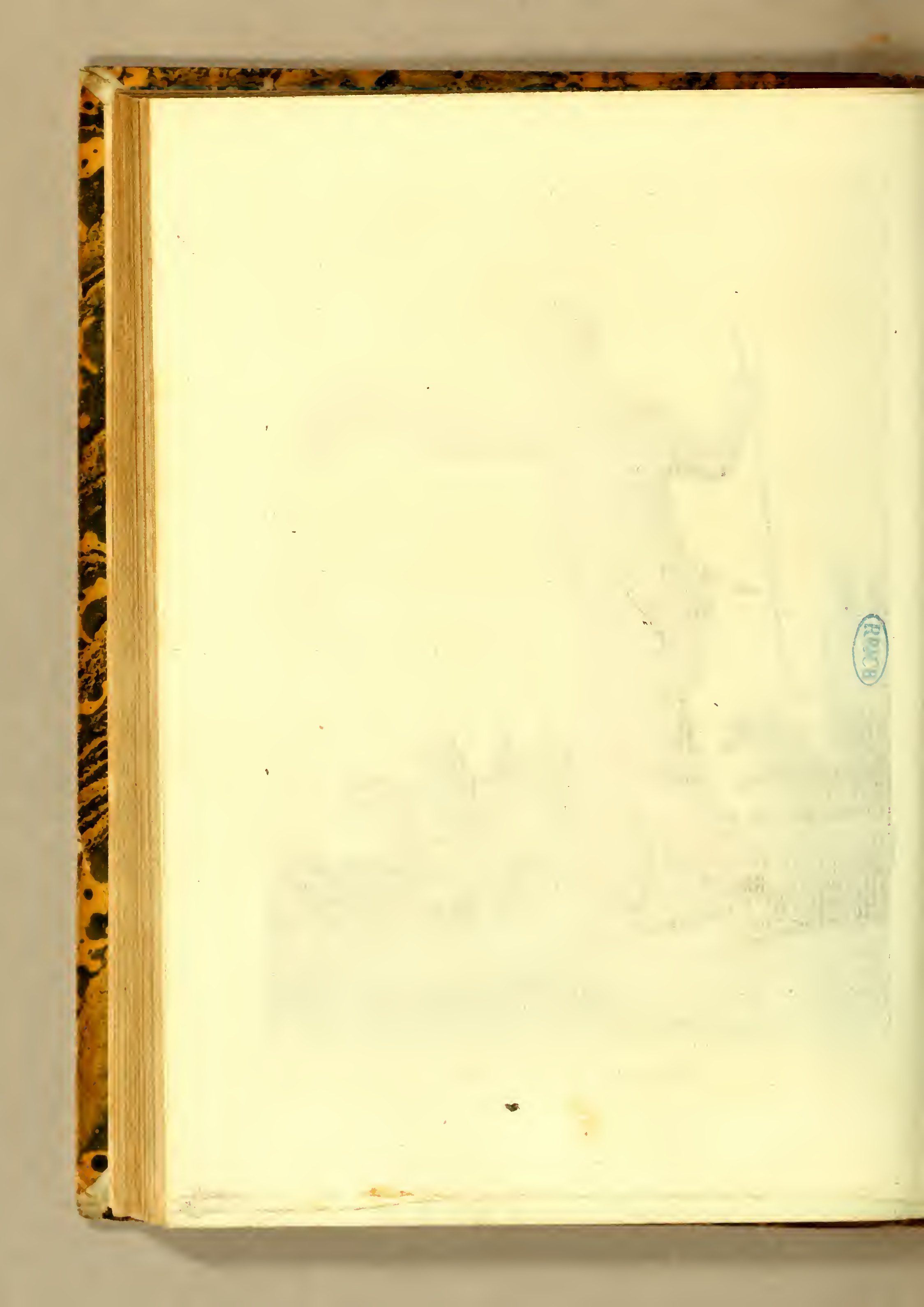


Femme de Martavan en Sirie.





Tartare de Crimée.



MŒURS

ET COUTUMES

DES INSULAIRES DE MINORQUE.

LES grandes maſſes politiques ſe diſſolvent avec le temps ; les petits établiſſemens n'échappent pas non plus à cette loi univerſelle. Minorque, l'une des îles Baléares célèbres dans l'Antiquité, n'eſt plus la patrie d'une Nation giganteſque, dont le Chef (1) ne céda qu'à la force héroïque d'Hercule : cette île n'a point perdu de ſonétendue ; elle eſt la même que du temps des Phéniciens, des Carthaginois & des Romains qui ſe la diſputèrent tour-à-tour ; mais l'adreſſe & le courage de ſes anciens Habitans donnoient de l'importance à ce morceau de terre iſolé. Si les Goths & les Saraſins, ſi 'Eſpagne, l'Angleterre & la France n'en dédaignèrent

(1) Le fameux Gerion, Géant qui avoit trois corps & une ſeule ame, ſelon le ſtyle de la Mythologie ; c'eſt-à-dire, Prince des trois îles, Ebuſe ou Ivica, Majorque & Minorque. Hercule, ajoute-t-on, emmena les troupeaux que le Tiran nourriſſoit avec de la cha r humaine : autre tournure poëtique, pour dire que ce Gerion s'engraiſſoit de la ſueur de ſes ſujets. L'Inſulaire des Baléares fut ſouſtrait au deſpotiſme par le grand Alcide, bien digne de l'apothéoſe après de tels travaux.

pas la conquête ; les rivalités nationales furent la cause de toutes ces révolutions, plutôt que les avantages d'une telle propriété. Des flots de sang humain ont coulé en pure perte ; l'Insulaire de Minorque, témoin de ces scènes, & indifférent au joug de tel ou tel maître, n'a pas encore recouvré son énergie primitive, & n'en est point devenu meilleur ni plus heureux. Ses Mœurs sont moins grossières sans doute, que du temps où il avoit pour habitation le creux des rochers, que du temps où la fronde étoit sa seule parure. Mais du moins alors, il étoit plus facile d'en faire quelque chose qu'aujourd'hui. Un Sauvage libre est plus près de devenir Homme, qu'un esclave énervé. L'étendue & la position de Minarque devoient, ce semble, la préserver de la servitude. S'il faut que les grands Etats succombent, tôt ou tard, sous leur propre poids, & se corrompent en raison de la multiplicité des mauvais levains qui fermentent au sein de leurs constitutions compliquées; une possession très-bornée semble ne donner aucune prise sur elle, & pourroit esquiver plus long-temps les vices politiques. Mais qu'attendre d'une petite Peuplade qui ne profite de sa liberté, que pour s'adonner à la piraterie ?

L'île Minorque, placée dans la Méditerranée, à 70 lieues de Marseille, compte dix-huit lieues de longueur, sur 9 dans sa plus grande largeur, & 28 lieues quarrées de surface. Mahon en est comme la Capitale. Tous les carrefours des Villes de France ont

retenti long-temps de ce nom, depuis la brillante expédition du Maréchal de Richelieu (1) en 1756.

Le Port de cette Ville lui donne quelque consistance; bâtie sur une éminence, si elle n'offre pas de beaux édifices, on y jouit du moins de la plus superbe vue, & de l'air le plus salubre. Les Eglises y sont mal éclairées; mais le Peuple n'en est que plus religieux: un demi-jour, dit-on, favorise la beauté des Femmes; on pourroit ajouter, & le recueillement des ames dévotes. Sur le chemin qui mène de Mahon au Fort de St. Philippe, on rencontre un Couvent de Carmes, établi sur l'emplacement d'un Cimetière Romain; car les Anciens n'enterroient ni ne brûloient leurs cadavres dans l'enceinte des Villes ni dans l'intérieur des Temples: & ils avoient pour les morts, au moins autant de respect que les modernes.

Alajor, Capitale de la Province ou Terminos de ce nom, est une autre Ville assez considérable. Dans les

(1) On se rappelle que le 19 Août 1781, les Espagnols, commandés par le Duc de Crillon, firent une descente à Minorque, après trente jours de navigation depuis leur départ de Cadix, & s'emparèrent de toute l'île, à l'exception du Fort de St. Philippe. L'Armement commandé par le Général François, étoit composé de 105 voiles, dont deux Vaisseaux de 70, cinq Frégates, six Chebecks & six Bombardes.

Eglifes, qui font bien bâties & ornées avec quelque goût, les deux fexes fe tiennent féparés l'un de l'autre pendant les Offices, & n'ont point de fièges pour s'affeoir, à la grande édification des Voyageurs, pénétrés de refpect pour les Temples & pour ce qui s'y paffe. Les Citoyens d'Alajor, quoique dévotieux, n'en font pas moins obligeans & fociables. Les Cordeliers de cette Ville ont une Bibliothèque.

Les Amateurs ne féjournent pas long-temps à Mercadal; les Femmes dit-on, y font laides jufqu'à la difformité; & on attribue cet inconvénient grave aux eaux mal-faines qu'on boit dans ce *Terminos*.

C'eft dans ce quartier de Minorque, que s'élève le Mont-Toro, l'éminence la plus haute de toute l'île; Cône de terre qui pourroit devenir le féjour le plus délicieux, fi aux Moines Auguftins qui y végètent, on fubftituoit quelques familles laborieufes.

A l'autre extrêmité du diftrict de Mercadal, eft le Mont-Agatha, fréquenté par les Naturaliftes & par les ames dévotes. Les premiers y vont étudier & admirer les révolutions que le globe a éprouvées de temps immémorial. Les Femmes y viennent invoquer la bienheureufe Agathe, Vierge & Martyre. Un certain Quintien, Gouverneur de la Sicile, patrie de notre Héroïne Chrétienne, pour l'Empereur Dece, éprouva fa vertu par mille tortures qu'il lui fit endurer, dit-on, dans cette partie du corps, objet des premiers défirs de l'amour charnel : Agathe perdit la vie au milieu des tourmens; mais elle conferva fon innocence, & obtint

avec l'auréole célefte, la réputation de guérir les jeunes beautés malades au fein.

Etranger à tout ce qui fe paffe au-deffous de lui, un Berger occupe le fommet de la montagne de Sainte Agathe, furface de fix acres de terre au plus, & règne paifiblement fur un petit troupeau qui le nourrit & qu'il rend heureux.

Citadella, jadis Capitale de Minorque, a beaucoup déchu depuis qu'on lui a fait céder cet avantage à Mahon : au Commerce qui l'enrichiffoit, à l'induftrie qui la vivifioit, a fuccédé l'indolence pleine d'urbanité de la Nobleffe oifive, cantonnée habituellement dans cette petite Ville. Les Nobles ont autour d'eux quantité de Maifons Religieufes, qui ne contribuent fans doute pas à la population de cette Province. Sur les bords de la Mer eft une Chapelle confacrée à St. Nicolas ; les Matelots n'ont pas encore perdu l'habitude de le regarder comme leur Patron.

Chaque diftrict de l'île a fes Magiftrats particuliers : les Jurats repréfentent la Nobleffe, les Bourgeois, les Marchands, les Artifans & les gens de la campagne, parmi lefquels ils font élus. Veiller aux befoins de leurs compatriotes, & porter au Gouverneur les plaintes du Peuple, font les deux principaux objets de leurs fonctions. De temps en temps on convoque un Confeil général, compofé des Magiftrats & des Députés de tous les Terminos. Chaque contrée en outre, a fon Bailli, portant la verge de Juftice, comme en Efpagne.

L'île eft divifée en cinq Paroiffes, gouvernées par

des Recteurs ou Curés, jouiſſant des honneurs de la dixme. On ne regrette pas ſans doute, le Tribunal de l'Inquiſition qu'on avoit autrefois établi à Minorque.

Les Minorquois ſont indolens & ſans induſtrie. Peut-être ont-ils contracté ce caractère à la ſuite des révolutions de tout genre & ſans nombre que l'île a éprouvées. Doit-on mettre beaucoup d'activité à ſe procurer l'aiſance & des richeſſes qu'on eſt expoſé à perdre au premier caprice d'un maître ou d'un voiſin ambitieux. Ils ont tous les vices d'un Peuple qui n'eſt plus libre. Dociles & patiens ſous le joug que le plus fort leur impoſe, l'habitude de le porter en allège pour eux le poids. Ils ne ſe paſſent rien entr'eux; & ils ſemblent ſe dédommager parmi leurs égaux, de la contrainte dont ils ſe ſont fait un devoir envers ceux que la politique a rendu leurs ſupérieurs.

Peu diſpoſés au travail, quoiqu'en état d'en ſoutenir les fatigues, la néceſſité les rend ſobres; & cependant on les croiroit blaſés, car ils font uſage de beaucoup d'épiceries & d'ail. Un oignon & du pain, un verre d'eau & d'eau-de-vie, cela s'appelle faire un bon repas chez eux.

L'ignorance a ſon ſiège à Minorque; & le Clergé n'eſt ſçavant qu'autant qu'il le faut préciſément pour mettre à profit la cagoterie ſtupide du Peuple. Les Femmes n'apprennent pas à lire, afin de ne point ſe trouver dans le cas de recevoir des billets; ni à écrire, afin qu'elles n'en envoyent pas. Mais l'Amour eſt un truchement habile, qui met en défaut la jalouſie

des Hommes. D'ailleurs, ſi les Minorquaines poſſédoient le talent de peindre la parole & de parler aux yeux, elles ſont trop diſcrettes pour en emprunter des ſecours. Le voile de la prudence leur interdiroit cette reſſource dont elles ſçavent très-bien ſe paſſer.

Les Hommes font leur cour aux Femmes, à la manière Eſpagnole. Ils ſe morfondent pendant toute une nuit ſous les fenêtres de leurs maîtreſſes, & ſupportent avec réſignation, leurs mauvais traitemens; ils ſçavent que plus on les maltraite, plus on les aime. D'ailleurs, ils auront bientôt leur revanche; car ordinairement l'amant eſclave devient mari deſpote.

Les Marins qui mouillent au Port, obſervent une étiquette fort étrange. D'abord, ils ont la prudence de faire prévenir leurs moitiés, de leur arrivée. Rien de plus naturel. Mais quand l'époux va pour rentrer chez lui; ſa compagne, ſur la porte, le voit franchir le ſeuil ſans paroître s'appercevoir de ſa préſence. Il eſt vrai que quelques momens après, les deux conjoints ſe retrouvent; & abandonnés à eux-mêmes, ils ſe dédommagent de la contrainte du cérémonial. Cet uſage, dit-on, eſt un monument de la jalouſie qui règne à Minorque. Les preuves de tendreſſe que ſe prodigueroient deux époux réunis, après une longue abſence, ne manqueroient pas d'allumer dans le cœur de leurs amis, témoins de cette ſcène, des déſirs que le climat rend toujours violens.

On aſſure que les Prêtres ont un peu plus de mœurs que les Moines; mais les uns & les autres paſſent pour

aimer du moins les plaiſirs de la table ; & l'on ſe trouve heureux, quand ils veulent bien ſe borner à n'être que de bons convives. Les Nobles les imiteroient vraiſemblablement, s'ils étoient auſſi riches.

Le Carnaval donne une toute autre phyſionomie aux Inſulaires de Minorque. Les Femmes ſur-tout, prennent au mot les licences permiſes dans ces momens de folie. Après avoir fait pendant tout le jour, amende honorable aux pieds des SS. Autels, du ſcandale conſacré par cette fête toute profane ; elles s'abandonnent pendant la nuit, en toute ſécurité de conſcience, à tout ce qu'on ſe croit en droit de faire, quand on n'a plus de pudeur à conſerver, ni de remords à craindre.

La danſe n'eſt pas leur plaiſir le plus vif ; elles s'en acquittent avec gravité, d'après une muſique lourde & monotone, & au ſon de la guitarre, ſeul inſtrument connu dans l'île. Les Hommes ont oublié depuis long-temps les exercices militaires, dont jadis ils tiroient vanité. La fronde même, qui leur mérita l'honneur de figurer dans l'Hiſtoire ancienne, ne ſe trouve plus qu'entre les mains de quelques Pâtres des montagnes. Le Peuple ne porte jamais d'armes. Il faut être Gentilhomme pour avoir le droit de ſuſpendre à ſon côté le fer homicide.

Les Femmes ne rendent point le ſalut qu'on leur donne, en ployant les genouils ; elles mettent plus de dignité dans de pareilles rencontres, & ſe contentent d'incliner plus ou moins la tête ; leur baiſer les joues ou ſimplement la main, paſſeroit pour une impoliteſſe des

des plus grossières ; car elles se plaisent beaucoup au *décorum*, & se regardent comme de belles roses, auxquelles il n'est permis de toucher que des yeux.

Les Minorquins, & sur-tout les Femmes, pratiquent encore une dévotion, depuis long-temps tombée en désuétude dans tout le reste de l'Europe. L'habit monachal a conservé pour eux les idées de vénération qu'il inspiroit jadis à toute la Chrétienneté ; il n'est pas encore rare de voir à Minorque, un moribond endosser le froc de St. François, ceindre son cordon, & expirer dans ce Costume bisarre.

Mais pour finir l'ébauche de leurs Mœurs par un trait digne d'éloges, il n'est pas d'endroits sur la terre où l'on rencontre moins d'Hommes vivans à la merci de leurs semblables. Les Minorquins, plus que tout autre Peuple, ont trouvé le secret (& devroit-ce en être un ?) de se suffire tous à eux-mêmes, & de ne se trouver jamais dans l'humiliante néceſſité de recourir à la pitié d'autrui.

Ces Insulaires, sur-tout les Paysans, sont extrêmement bazannés ; mais les Femmes & les Enfans ont les traits réguliers, les yeux & les cheveux noirs, & les dents fort blanches.

L'habillement des Hommes du commun, consiste en une jaquette & une camisole, qu'ils lient autour du corps avec une ceinture à réseau, ou une grande laniere de cuir ; une chemise grossière, un mouchoir de couleur autour du col, un mauvais manteau rouge, une paire de culottes qui leur descendent jusqu'à la

cheville, de gros bas, des ſouliers larges & plats, ſans talons, faits avec du cuir blanc, & un chapeau rabattu.

Les Gentilshommes portent des perruques, des chapeaux retrouſſés, & l'épée. Leurs habits ſont faits comme les nôtres, excepté qu'ils ſont ordinairement noirs. Dans un temps de deuil, ils enveloppent la garde de leurs épées avec un morceau de drap noir; ce qu'ils regardent comme une marque de diſtinction.

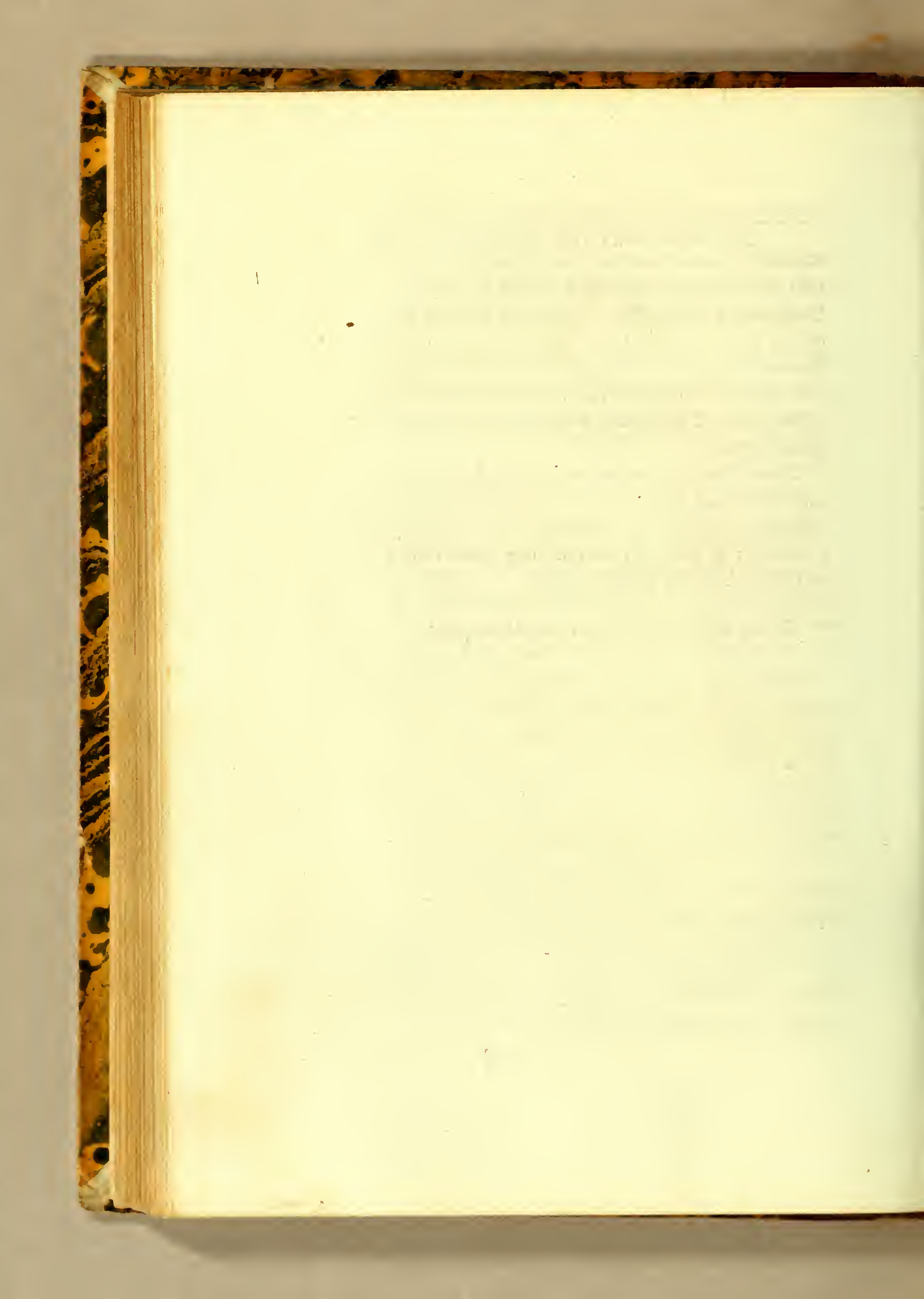
L'Habillement des Femmes conſiſte en une camiſole d'étoffe noire, ouverte vers le col, & fermée vers le poignet, ſur laquelle elles retrouſſent les manches de leurs chemiſes. Elles mettent par-deſſus, un jupon d'étoffe de couleur, ou de toile peinte, qui tient à la camiſole. Elles pliſſent le jupon vers les hanches, pour paroître plus groſſes; & il eſt ſi court, qu'il leur deſcend à peine juſqu'au gras de la jambe. Elles portent des bas bleus, rouges ou verts, avec des coins d'une autre couleur; des ſouliers blancs, dont le talon eſt aſſez haut; les houpes ſont rouges. Ces chauſſures, larges vers les orteils, & découpées de pluſieurs petits trous, tiennent le pied frais, & font qu'elles marchent plus à leur aiſe.

Leur coëffure eſt une *robazilla* de toile peinte ou d'étoffe de ſoie, qui s'attache ſous le menton, & leur tombe ſur les épaules de telle ſorte, qu'elles ont le col découvert, pour peu qu'il faſſe du vent. Elles ont ſoin de la bien ſerrer ſous le menton pour paroître plus graſſes. Encore qu'elles ne portent point de corps,

elles ne laiſſent pas que d'être droites & bienfaites Lorſqu'elles ſont en viſite, elles mettent un voile noir qui ne leur couvre jamais le viſage. Elles lient leurs cheveux par derrière, mais quelquefois elles les treſſent avec un ruban couleur de roſe, qui leur deſcend juſqu'aux talons. Elles ſortent rarement ſans un éventail & un chapelet.

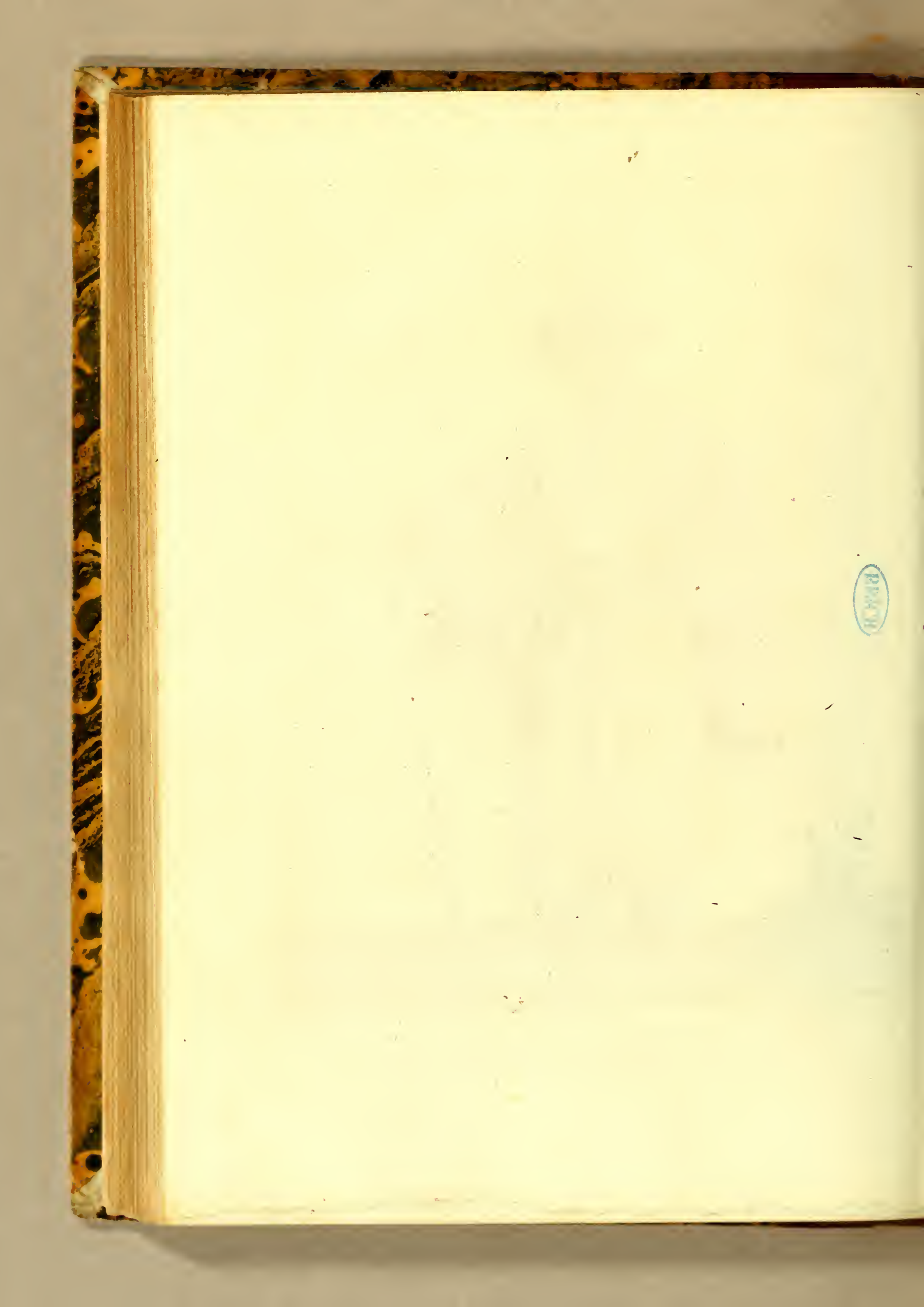
Comme elles ſont preſque toujours renfermées dans leur domeſtique, & que les modes ne changent jamais, leurs hardes paſſent à la troiſième & à la quatrième génération ; & l'on voit ſouvent une jeune mariée avec des robes de ſa grand'maman.

Fin des Mœurs & Coutumes des Manorquins.



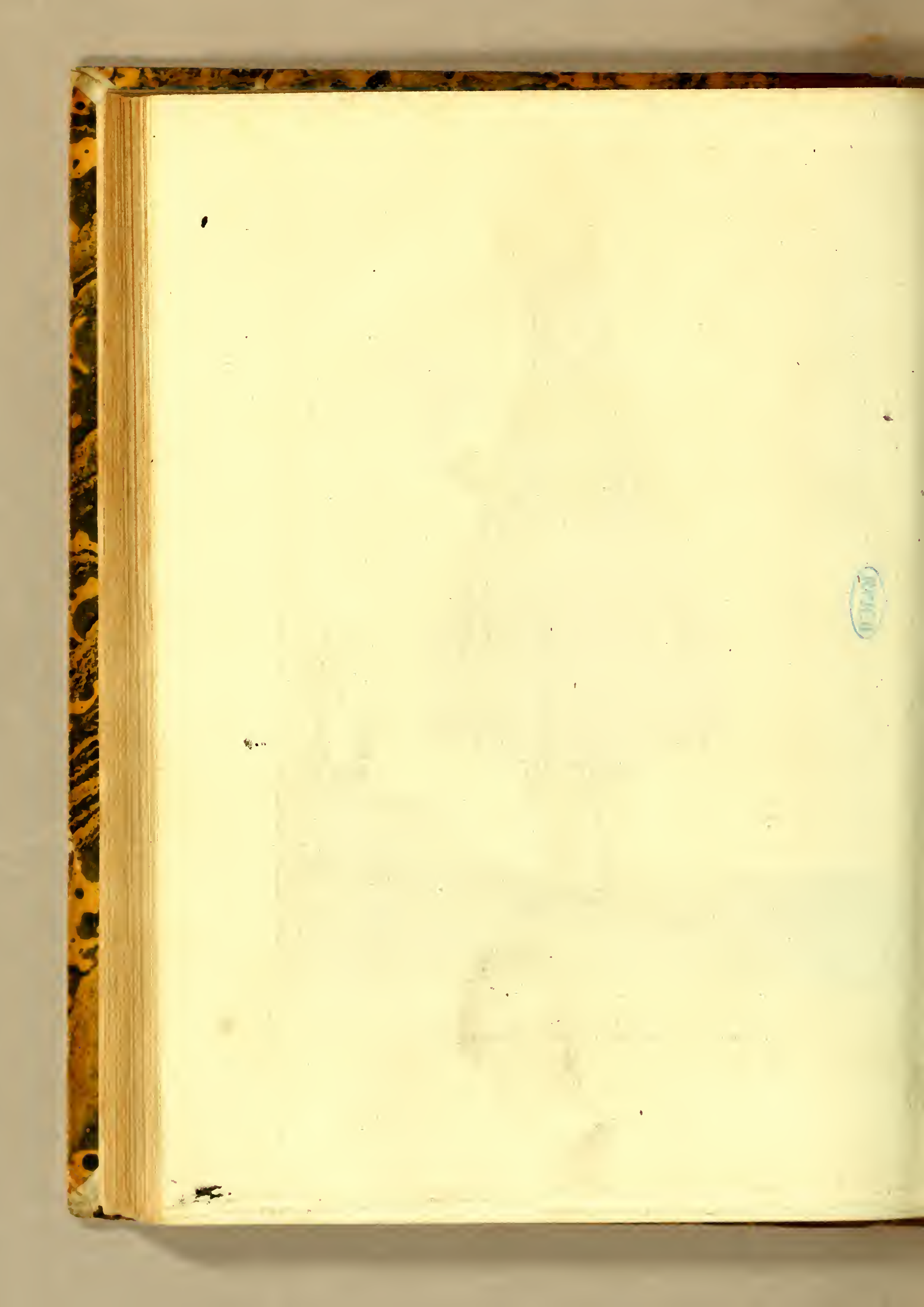


Homme Insulaire de Minorque.





Femme Insulaire de Minorque.



NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES MEXICAINS.

QUELQUES centaines d'Hommes armés de fusils, & soutenus du feu de cinq ou six pièces de canon, ont suffi pour conquérir le Mexique à l'Espagne. Cortez, pour ainsi dire, d'un coup de main, se rendit maître de la Capitale de ce vaste Empire, & de la personne du Souverain, défendues par des milliers de combattans: mais pendant plus de deux siècles & demi écoulés depuis cette brillante expédition, les vainqueurs superbes n'ont pu encore réduire quelques Peuplades de Mexicains, refugiées dans les montagnes de cette grande Province de l'Amérique Septentrionale. C'est là que la Liberté s'est cantonnée, & se défend encore aujourd'hui avec courage & même avec succès. On n'eût point daigné prendre garde à elle, & on la laisseroit paisible propriétaire des roches arides, au milieu desquelles elle s'est refugiée, si l'on ne soupçonnoit pas des Mines d'or & d'argent, cachées dans les entrailles de cette contrée sauvage.

C'est jusques là qu'il faut pénétrer à présent, pour prendre une idée du caractère de la Nation Mexicaine, presqu'anéantie sous ses nouveaux Maîtres. Ces Indiens

familiarifés avec les armes à feu, ne prennent plus les Européens pour des Dieux-tonnans. Prefqu'auffi prompts que le coup de nos inftrumens homicides, ils fçavent en éviter l'atteinte meurtrière, & préviennent une feconde décharge, en ripoftant avec leurs javelots, lancés d'une main toujours fûre; c'eft ainfi que fouvent leur fuite eft un triomphe pour eux. Sauvegarde de leur indépendance, l'arc pourvoit auffi à leurs befoins; ils ne vivent que de chaffe, & cet exercice journalier les tient fans ceffe en haleine contre leurs Ennemis.

Cependant, malgré leur bravoure & leur adreffe, ils perdent toujours de leur terrein; la vie trop agitée qu'ils mènent, ne favorife pas affez la population; en forte que leur nombre diminue tous les jours; tous les jours au contraire, leurs affaillans fe renouvellent: de façon que dans peu, les Naturels du Mexique difparoîtront tout-à-fait de deffus la furface de leur pays natal.

La Religion Chrétienne de fon côté, contribue auffi à faire tomber en défuétude, plufieurs de leurs Coutumes locales. On leur a envoyé des Miffionnaires pour les détacher des anciens ufages, & pour les dreffer aux nouveaux. L'opinion a plus de force encore que le fer & la flamme fur les Hommes, fur-tout fur les Hommes demi-fauvages. Les Mexicains des Villes font devenus prefqu'Européens. Le luxe a achevé de les réduire. Les Souverains de l'ancienne Mexico avoient fenti toute l'importance de cette vérité politique, qu'on

mène où l'on veut, une multitude groſſière, quand on a le ſoin de lui faire cligner les yeux à l'aſpect d'un faſte éblouiſſant. Nos anciens Romanciers épuiſoient leur génie à décrire la magnificence des Châteaux bâtis par les Fées. Les Hiſtoriens Eſpagnols ne tariſſent pas, quand ils nous donnent la deſcription des Palais de Montezuma. Toutes les parties de l'Empire Mexicain y contribuoient de ce qu'elles avoient de plus précieux. Les Empereurs y avoient fait raſſembler les animaux les plus redoutables à l'Homme; & la chair de l'Homme ſervoit de pâture aux tigres rugiſſans dans leur repaire, aux reptiles venimeux ſifflans dans leurs viviers, & aux oiſeux de proie renfermés dans des cages richement décorées. Ces objets placés dans des Salles conſtruites magnifiquement, laiſſoient dans l'eſprit des Spectateurs, une empreinte de terreur avantageuſe au deſpotiſme. Un autre appartement étoit deſtiné à loger les individus de l'eſpèce humaine, contrefaits & diſgraciés de la Nature. De ce nombre ſe trouvoient quelques Mexicains nés de couleur blanche : difformité choquante chez une Nation d'une teinte baſanée.

Les Eſpagnols, en détruiſant ce que ce Spectacle & ceux du culte avoient de révoltant, leur ont ſubſtitué tout le faſte Aſiatique, afin que le Peuple ait toujours de quoi ſe diſtraire de la dépendance où il vit. La nouvelle Mexico eſt devenue l'une des Villes les plus brillantes du Monde, & a donné lieu à ce dicton : il faut aller à Mexico pour voir les Rues, les Chevaux, les Femmes & les Habits. En effet, l'en-

tretien du Coſtume eſt d'une dépenſe conſidérable; & on peut apprécier les excès où il eſt porté aujourd'hui, d'après le dégré où il étoit monté il y a déjà bon nombre d'années. Nous laiſſerons parler un Voyageur du temps.

Les Hommes & les Femmes font des dépenſes extraordinaires pour leurs habillemens, qui ſont la plûpart d'étoffes de ſoie, ne ſe ſervant guère de draps, camelots & de ſemblables étoffes.

Les pierres précieuſes & les perles y ſont tellement en uſage, & leur vanité eſt ſi grande en cela, que c'eſt une choſe commune de voir des cordons & des roſes de diamans aux chapeaux des Gentilhommes, & des cordons de perles à ceux des Artiſans & Gens de métier.

Il n'y a pas même juſqu'aux filles négreſſes, & eſclaves baſanées, qui ne portent des tours de col & des bracelets de perles, avec des boucles d'oreilles, où il y a toujours quelque pierre précieuſe de valeur.

L'ajuſtement de ces Femmes, négres & mulatres, eſt ſi laſcif, & leurs façons de faire ſi charmantes, qu'il y a pluſieurs Eſpagnols, même d'entre les Gens de qualité, qui mépriſent leurs Femmes à cauſe d'elles.

Elles portent d'ordinaire, une jupe d'étoffe de ſoie ou de toile chamarrée de paſſemens d'or ou d'argent, avec un grand ruban de ſoie, de couleur vive, frangé d'or, dont les bouts deſcendent juſques au bas de leur jupe, devant & derrière.

Leurs

Leurs chemiſettes ſont faites comme des corps de jupe avec des baſques, ſans manches, & lacées avec des lacets d'or & d'argent.

Celles qui ſont en réputation portent auſſi des ceintures d'or, enrichies de perles & de pierres précieuſes.

Leurs manches ſont de toile de Hollande ou de la Chine, fort larges, & ouvertes au bout, enrichies de broderie, les unes de ſoie de couleur, & les autres de ſoie, d'or & d'argent, & pendantes preſque juſque à terre.

Elles couvrent leurs cheveux avec une coëffe ouvragée, & en mettent une autre par-deſſus en forme de réſeau, qu'elles attachent avec un beau ruban de ſoie & d'or, qui croiſe ſur le front; ſur lequel ruban il y a toujours quelques (1) lettres en broderie qui

(1) Les Muſulmans écrivent auſſi ſur leurs Turbans, le nom d'*Allah*, ou celui de *Mahomet*.

Moins pieux que les Turcs, mais auſſi galans que les Mexicains, nous venons d'adopter pour un moment, la mode de ces derniers. On voit encore à Paris, les élégans des deux ſexes, porter les lettres du nom cher à leur cœur, gravées ſur les boutons de leurs habits, ou brodées ſur les liens ſecrets de leurs ajuſtemens. On nous aſſûre que pluſieurs Veſtales de Vénus offrent écrit en paillettes d'or ſur l'étoffe de leurs chauſſures, le chiffre de la *petite Maiſon* qu'elles deſſervent; à l'imitation de nos Miliciens, qui font lire ſur leur Uniforme, le N°. de la légion dans laquelle ils ſont enrégimentés. On aſſure encore avoir rencontré dans le Palais Royal, un Amateur ſe promenant au Soleil du midi, avec un habit chargé de larges boutons, repréſentant les 36 figures de l'Aretin. *O! Mores!*

exprimment quelques vers ou une pensée d'amour.

Leur sein est couvert d'une toile fine, qui prend au-dessus de leur tour de col en forme de mentonnière; & quand elles sortent de la maison, elles portent une mante de toile de linon, autour de laquelle il y a un passement fort large, que quelques-uns font passer sur leur tête; ensorte que leur largeur ne passe pas le milieu du corps, afin qu'on puisse voir leur ceinture & leurs rubans; mais les deux bouts de devant touchent presque à terre.

Il y en a plusieurs qui ne portent leurs mantes que sur une épaule; & la passant sous le bras droit, rejettent l'autre bout sur l'épaule gauche, afin de pouvoir remuer le bras droit, & montrer leurs belles manches en marchant dans les rues; mais il y en a d'autres qui, au lieu de ces mantes, se servent d'une riche jupe de soie & d'or, qu'elles jettent une partie sur l'épaule gauche, & portent l'autre avec la main droite, ayant plutôt la mine de garçons débauchés que d'honnêtes filles.

Leurs souliers sont hauts, & ont plusieurs semelles garnies par dehors, d'un bord d'argent attaché avec de petits clous d'argent à tête large. —

Tous ces détails sans doute, ont souffert quelques variantes avec le temps. Mais toujours est-il vrai de dire que ce sont les pauvres Mexicains qui payent encore aujourd'hui les frais de l'ajustement recherché & dispendieux des Espagnols établis en Amérique.

Les Indiens fabriquent des manteaux très-chauds

avec du poil de lapin ou les feuilles d'un arbre, efpèce de palmier. Ils fabriquent encore quelques ouvrages de plumes d'oifeaux, que la Nature s'eft plû à nuancer de fes plus riches couleurs. Mais ces petits ouvrages modernes font bien inférieurs à ceux qu'ils offroient jadis à leurs anciens Maîtres.

Dans ce temps, les funérailles de leurs Souverains étoient plutôt un apothéofe. Du corps réduit en cendres au milieu d'un grand apparei, lles Prêtres en compofoient une pâte avec le fang des nombreufes victimes de l'un & de l'autre fexe, immolées autour du bûcher; & de cette pâte, une Idole recevoit les honneurs divins de toute la Nation en deuil, & oifive pendant l'efpace de cinq jours. On remarquera auffi que l'étiquette impérieufe faifoit une Loi à tous les Sujets du Monarque défunt, de s'abftenir de feu dans leur maifon, tant que le bûcher Impérial jettoit de la flamme ou exhaloit de la fumée. Quel devoit être pendant fa vie, le pouvoir d'un Prince ainfi adoré après fa mort.

A l'exemple des Péruviens, les Mexicains confacroient dans leur Temple, plufieurs Prêtreffes pour veiller à la confervation & à l'entretien du feu fanctifié par la préfence de leurs Divinités groffières & fouillées chaque jour d'une ample libation de fang humain. Comment les Hommes purent-ils fe réfoudre à rapprocher dans le même lieu & fur le même Autel, deux extrêmes pareils ? Comment eurent-ils le courage d'affocier au même culte, l'innocence & la férocité ? La fuperftition a donc auffi fes prodiges: & ce mêlange

inoui de douceur & de barbarie conſtamment obſervé pendant des ſiècles dans les temps du paganiſme, eſt une merveilleuſe monſtruoſité, qui rendra toujours le cœur de l'Homme une énigme indéchiffrable aux yeux du Sage le plus *perſpicace*.

Le premier acte de ſouveraineté de Fernand Cortez, fut d'abolir ces pratiques atroces. Mais pourquoi ſe permit-il, au nom de la Politique, ce qui le révoltoit au nom de la Religion? Gelon, vainqueur de Carthage ſe contenta d'impoſer aux vaincus, pour tribut, la défenſe de brûler leurs propres enfans ſur les Autels de leurs Idoles: il renverſa ces Autels; mais il ne fit point expier aux adorateurs, leur crime, par le glaive & le feu.

Le peu de Mexicains qui ſurvécurent à la chûte de leurs Idoles & de leurs Empereurs, ſemblent ne s'être propagés juſqu'aujourd'hui, que pour atteſter l'exiſtence de leur antique patrie. Quelques milliers d'individus ſuivent encore, comme à l'inſçu de leurs nouveaux Maîtres & du Clergé Catholique, quelques-unes de leurs Coutumes & Traditions Nationales qui n'entraînent pas aſſez d'inconvéniens pour mériter une prohibition de rigueur. C'eſt ſur-tout parmi les Indiens réfugiés de temps immémorial, au ſein des montagnes, comme nous l'avons dit au commencement de cet Article, qu'on peut encore étudier les Mœurs primitives de cette Nation intéreſſante dont on auroit pu tirer un grand parti.

Les Mexicains datoient leur origine du plus loin

qu'ils pouvoient, & ſe diſoient la *Nation - Mère* de tous les autres Peuples de l'Amérique, & même du Globe entier. Le Conquérant Eſpagnol voulut mettre à profit cette vanité locale, pour gagner ceux des Mexicains qui s'obſtinoienr à reſter fidèles au joug Impérial. On s'efforça de leur perſuader que les Rois d'Eſpagne deſcendoient de leur premier Souverain *Guezal-Koal* ; & que par conſéquent ils avoient été Maîtres du Mexique, pluſieurs ſiècles avant la découverte de l'Amérique, & antérieurement à la grande révolution phyſique qui détacha cette partie du Monde du Continent. Les Eſpagnols rencontrèrent des incrédules. Ils avoient à combattre deux obſtacles à l'épreuve du temps ; l'orgueil national & l'attachement aveugle d'une Nation à demi policée, envers ſes Chefs héréditaires.

L'ancien Code Mexicain ne faiſoit pas mention du Régicide. Dans ces contrées, la perſonne de l'Empereur étoit regardée comme tellement ſacrée, qu'on ne s'aviſa point de mettre au nombre des crimes poſſibles, un attentat contre les jours du Prince. Et en effet, de mémoire d'Homme, jamais Indien n'avoit oſé porter la main ſur ſon Empereur. Ce bon Peuple ne voit dans un Prince bienfaiſant ou cruel, qu'un Dieu ſévère ou indulgent, aux pieds duquel il eſt dans l'ordre de baiſſer la tête en tous les cas. L'Hiſtoire de *Brutus* n'eût paru en ce pays, ſi propice au pouvoir abſolu, qu'un mauvais Roman politique, dénué de toute vraiſemblance.

Leur Juſtice criminelle contraſtoit avec leur Code

Religieux ; elle avoit le ſang humain autant en horreur que celui-ci en paroiſſoit avide. Le vol n'étoit point puni de mort. Seulement le coupable étoit condamné à reſter l'eſclave de la famille volée, juſqu'à ce que ſes ſervices euſſent réparé le dommage par un équivalent.

Chez nous le mot *Oui*, ſorti de la bouche de deux conjoints, les lie pour toujours l'un à l'autre ; & trop ſouvent, hélas ! ce monoſyllabe n'a point ſon écho dans le cœur des contractans. Les Mexicains des montagnes exigent un aveu moins équivoque ; l'Homme & la Femme, en préſence des deux familles attentives, ſont obligés de ſe fixer réciproquement dans les yeux, & d'y lire le conſentement du cœur. C'eſt là qu'ils font le vœu de s'aimer. Si dans ce moment déciſif, l'un des deux Conjoints n'a pu ſoutenir avec fermeté, le regard fixé ſur lui ; & ſi néanmoins ils ont paſſé outre, entraînés par d'autres conſidérations, ils peuvent demander, & ils ont droit d'obtenir dans la ſuite, le divorce.

L'adultère chez eux, n'eſt point une choſe plaiſante; le coupable, en cas qu'il fût de la claſſe des Nobles, étoit couronné de bouquets de plumes ; & ſous ce Coſtume, mené au gibet. On brûloit ſon corps, après l'exécution de la Sentence.

Le langage des Indiens eſt élégant & abondant en termes propres.

On conjecture avec quelque vraiſemblance, que l'uſage d'exprimer ſes penſées par des hiéroglyphes, paſſa des Egyptiens, chez les Chinois ; & des Chinois,

chez les Américains ; car du temps que les Mexicains (ainſi que les Péruviens), n'avoient point de caractères alphabétiques, ils ſe ſervoient de différens chiffres & de figures ou de marques particulières pour exprimer certaines choſes.

La première fois que les Eſpagnols abordèrent au Mexique, Montezuma qui en étoit l'Empereur, envoya, dit-on, au-devant d'eux, un certain nombre d'Ecrivains très-experts qui, avec le ſecours de figures tracées par eux ſur de grandes toiles de coton, marquoient exactement tout ce qu'ils avoient vu. Ces ſortes de caractères répondoient aux anciens hiéroglyphes ; chaque figure ſignifioit un ou pluſieurs mots.

Après l'invaſion des Eſpagnols, les Mexicains ayant embraſſé le Catholiciſme, ils en exprimoient par des figures, les principales Oraiſons. Pour rendre, par exemple, ces paroles : *je me confeſſe*, ils peignoient un Indien à genoux devant un Moine. Pour ſe repréſenter un Dieu tout-puiſſant, ils deſſinoient trois têtes couronnées. Le viſage rayonnant d'une Femme qui tient un enfant dans ſes bras, figuroit la Vierge-Mère des Chrétiens. Une tête couronnée, ſoutenue par deux clefs en ſautoir, c'étoit St. Pierre.

Outre cela, ainſi que les Péruviens, les Mexicains avoient encore une autre reſſource qui ſuppléoit à l'écriture ; ils ſe ſervoient anciennement de leurs *quipos*.

Dans le peu de mots connus de la Langue Mexicaine,

on apperçoit divers rapports de cet Idiome avec d'autres.

Ne	*Moi.*
Te	*Toi.*
Yeu	*Lui.*
Tahtli.	*Père.*
Nantli.	*Mère.*
Teuch-Poch	*Fille.*
Vitzli-Putzli	*Divinité du Mexique.*
Ilhuicatl.	*Le Ciel.*
Teut	*Dieu.*

Fin de la Notice historique sur les Mexicains.



Chasseur Méxiquain.



NOTICE
SUR LA NAVARRE,
HAUTE ET BASSE.

ROI *de France & de Navarre* : le Monarque des François ne prend pas d'autres titres. Cependant, à l'exemple de plusieurs de ses voisins, il pourroit accompagner son nom d'une longue suite de diverses qualifications plus ou moins légitimes. Mais il préfére de donner une leçon de modestie ; & même l'Ecu de *Navarre* n'est peut-être accolé à celui de France, que pour faire sentir davantage le ridicule des prétentions à la multiplicité des Royaumes, sous un seul Sceptre, & en même temps pour conserver des droits sur la totalité d'une Province, dont on ne daigne pas réclamer la partie usurpée.

Au reste, tout ce faste diplomatique que des Princes d'Europe ont eu la petitesse d'emprunter aux Despotes de l'Asie, ne prouve rien & n'en impose plus. L'étiquette & l'habitude font qu'on s'en sert encore. Mais on convient assez généralement que le grand nombre des Provinces & l'étendue des Empires se trouvent trop ordinairement en raison inverse de leur force & de leur prospérité. Les grands Administrateurs paroissent enfin convaincus, qu'il est plus glorieux & plus doux de mériter l'amour d'une certaine quantité d'individus

heureux, que de règner sur une multitude de mécontens.

La Navarre qui, du temps de Jules-César, faisoit partie de la Novempopulanie, passa successivement sous la domination des Romains, des Wisigots, des François, des Gascons, des Ducs d'Aquitaine. Abandonnés de Louis-le-Débonnaire, ils se donnèrent un Chef pour secouer le joug des Sarrasins. La Maison de ses premiers Rois éteinte, ce pays, limitrophe de la France & de l'Espagne & presque dans les Pyrénées, devint le domaine de plusieurs Princes, tour-à-tour, & enfin appartint à la Maison d'Albret.

« Quoique le Royaume de Navarre ait été porté » à la Couronne de France par Henri - le - Grand, » les Espagnols ne laissent pas de jouir de la partie » qu'on appelle la Haute Navarre, par droit de bien- » séance; parce qu'elle étend les limites de leur Etat, » jusqu'aux Pyrénées. Ferdinand V, Roi d'Arragon, » l'enleva injustement sur Jean Albret, grand'père » maternel de notre Henri IV. L'Empereur Charles- » Quint, dit-on, étant à l'article de la mort dans le » Couvent des Hiéronimites de S. Just en Estramadure, » où il s'étoit retiré en 1556, pour y finir ses jours, » commanda à Philippe II, son Fils, de restituer la » Navarre au Roi de France, vu qu'il ne la possedoit » pas à bon titre; & que Philippe II n'en ayant rien » fait, s'en déchargea sur Philippe III, son Fils, qui ne » s'en acquitta pas mieux que lui ».

Tous ces remords de Princes, *in articulo mortis*, n'ont apporté guères plus de profit aux vivans que d'honneur

d'honneur aux morts : on en reſte pour l'ordinaire, à l'aveu de la faute ; & la conſcience du convaleſcent ou du ſucceſſeur ne ſe croit pas du tout obligée d'acquitter celle du malade ou du moribond.

La Haute Navarre ne valoit guère la peine d'une injuſtice. C'eſt un Pays de montagnes, pauvre & aſſez peu fertile, qui s'accommoderoit mieux du régime républicain. Les Habitans ont leurs loix particulières & *s'impoſent* eux-mêmes. On les dit adroits & laborieux, galants, mais jaloux. Les Femmes ſçavent encore s'en faire reſpecter.

Pampelune en eſt la Capitale & le chef-lieu de la Juſtice. Les Magiſtrats n'y ſiègent ſur leur Tribunal, que pendant trois ans. On les élit une ſeconde fois, pour trois autres années, quand on eſt content d'eux ; & il faut que le Juge, parvenu à la fin de ſon temps, mette fin auſſi aux procès dont il a connoiſſance. On dit que les Plaideurs ſe louent beaucoup de cet arrangement ; du moins ils apperçoivent un terme à leur attente.

Le plus beau Monument de cette Ville, eſt un Edifice aſſez conſidérable, & qu'on appelle Maiſon de Converſation. Il occupe le centre d'une Place publique, circonſcrite par un portique quarré. C'eſt là que ſe raſſemblent les Habitans des deux ſexes, pour y parler de leurs affaires ou de leurs plaiſirs. Un Théâtre ne produiroit pas les heureux effets qu'on retire de cet établiſſement. Les Citoyens de Pampelune ſe ſervent eux-mêmes de ſpectacle ; obligés de s'obſerver

l'un l'autre, ils font des sacrifices à l'opinion publique ; & les mœurs y gagnent.

C'est à Xavier, Bourg du district de Sanguessa, dans la Navarre Espagnole, que naquit François, l'Apôtre des Indes. On n'auroit rien à reprocher aux Espagnols, si leurs expéditions dans l'Occident, eussent été conduites dans le même esprit que les Missions de François Xavier dans l'Orient. Il ne courut tout au plus, que le risque de passer pour un insensé (1) parmi les Japonois ; Fernand Cortez fut regardé comme le Bourreau des Américains.

La Navarre Françoise ou Basse Navarre, a bien moins d'étendue que l'autre, & est encore plus pauvre. Mais avec du travail, le sol y nourrit les Habitans, pour la plûpart d'un caractère tout-à-fait aimable.

S. Jean-pied-de-Port est la seule Ville, ou plutôt le seul Bourg d'un peu d'importance. Au reste, le nombre & l'opulence des Cités dans une Province, sont des signes équivoques du bien-être des Habitans. Un canton qui seroit peuplé également sur tous les points de sa surface, & couvert de petits domaines isolés & bien tenus, offriroit à l'Observateur sage un coup-d'œil plus satisfaisant à tous égards, que deux ou trois amas de maisons dont la population métamorphoseroit le reste de la contrée en un désert.

(1) Xavier se vit traiter par les Indiens, comme un insensé, dit Racine, Histoire Ecclésiastique, T. 9, art. 23.

Fin de la Notice sur la Navarre, Haute & Basse.

APPROBATION.

J'AI examiné, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *les Costumes Civils actuels, avec un Abrégé historique, &c.* La fidélité des Vêtemens dans les Figures, & l'intérêt que l'Auteur a sçu répandre dans le texte, me fait croire que cet Ouvrage pourra être agréable au Public.

A Paris, le 12 Mars 1784. ROBIN.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le sieur GRASSET DE ST. SAUVEUR, nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public & graver *les Costumes Civils actuels de tous les Peuples connus, dessinés d'après Nature, gravés & coloriés*, accompagnés d'un *Abrégé historique de leurs Coutumes, Mœurs, Religion, Sciences*, &c. s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége, pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre par tout notre Royaume : Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilége, par lui & ses hoirs, à perpétuité, pourvu qu'il ne le retrocède à personne : Et si cependant il jugeoit à propos d'en faire une Cession, l'Acte qui la contiendra sera engistré à la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité tant du Privilége que de la Cession ; & alors par le fait seul de la Cession enregistrée, la durée du présent Privilége sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celui de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années ; le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant règlement sur la durée des Privilége de Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en

introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Ouvrages, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de celui qui le repreſentera, à peine de ſaiſie & de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la première fois, de pareille amende, & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons : à la charge que les préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, ſur beau papier & en beaux caractères, conformément aux Règlemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilége ; qu'avant de l'expoſer en vente le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le ſieur HUE DE MIROSMENIL, Commandant de nos Ordres ; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le ſieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROSMENIL ; le tout à peine de nullité des préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes hoirs, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le onzième jour de Février, l'an de Grace mil ſept cent quatre-vingt-quatre, & de notre règne le dixième. Par le Roi en ſon Conſeil, LE BEGUE.

Collationné ſur le Regiſtre XXII de la Chambre Royale &

Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, fol°. 41. *A Paris, le vingt-trois Novembre 1787.*

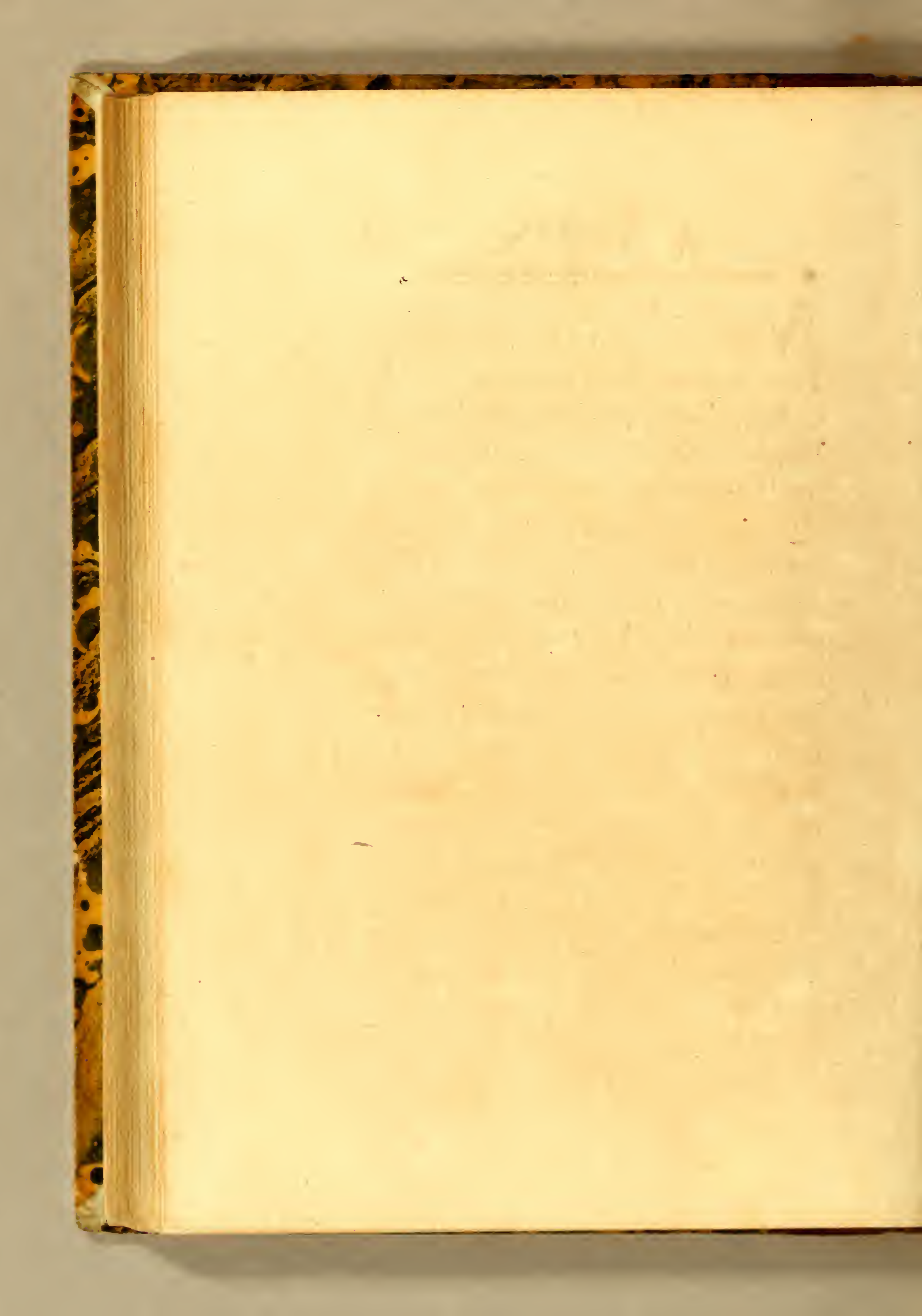
Signé, KNAPEN, *Syndic.*

CESSION.

JE déclare avoir vendu, cédé & transporté au sieur PAVARD, Marchand Papetier, mon Privilége des *Costumes Civils* que le Roi a bien voulu m'accorder, pour lui en jouir en mon lieu & place; & ce, pour la somme de huit mille livres, qu'il m'a payées argent comptant. Fait à Paris, ce 30 Novembre 1784.

Signé, Le Chevalier DE ST. SAUVEUR.

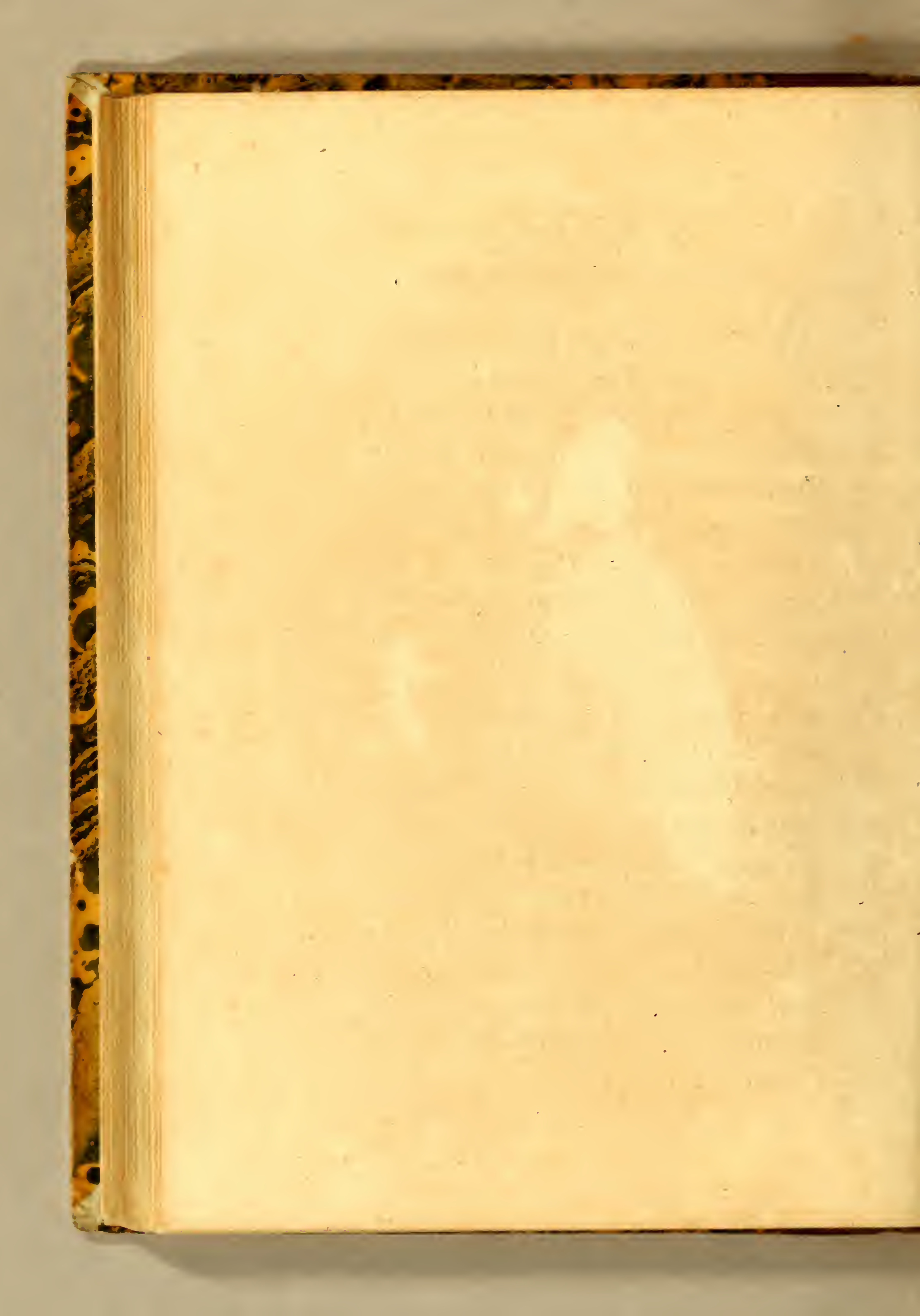
Registré la présente Cession sur le Registre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 238, folio 212, *conformément aux anciens Règlemens confirmés par celui du 28 Février 172*:. *A Paris, le 3 Décembre 1784. Signé*, FOURNIER, *Adjoint.*



AVIS.

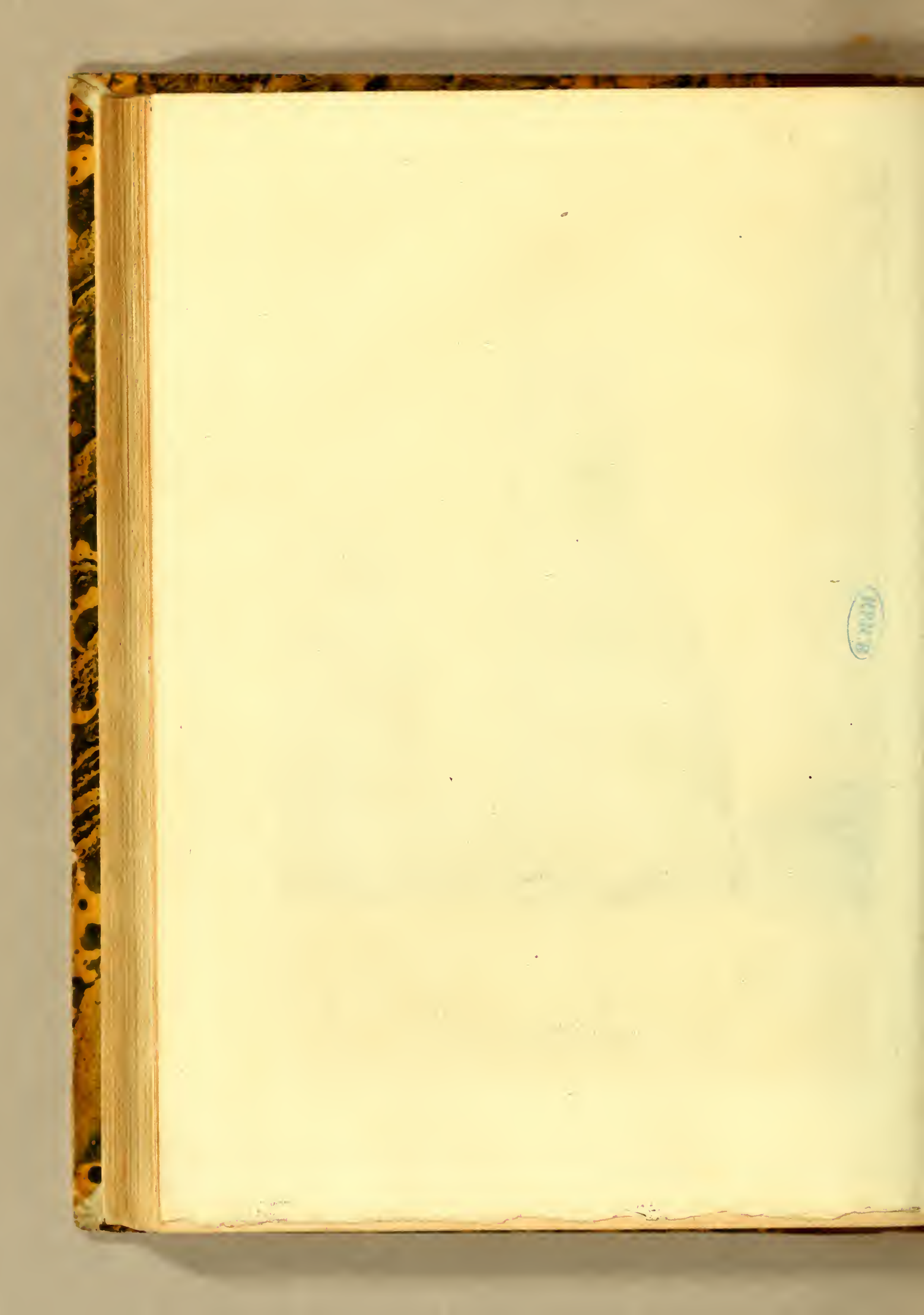
Nous aurions classé les différens Peuples dont nous donnons ici le Costume Civil & une Notice historique, suivant le rang respectif qu'ils tiennent sur le Globe, si nous eussions pu les faire tous entrer dans les 50 Livraisons convenues dans le Prospectus de l'Ouvrage ; mais il s'en faut de beaucoup que nous les ayons rassemblés tous. Ce sera le sujet d'un Supplément, pour lequel nous avons déjà recueilli presque tous les matériaux. Mais nous ne les mettrons en œuvre, vu les avances considérables d'une telle Entreprise, que quand nous nous serons assurés de la soumission de tous nos Souscripteurs

En attendant, l'ordre alphabéthique nous a paru le plus convenable, en ce qu'il est le plus commode, & qu'il n'entraîne aucun inconvénient pour le Supplément, s'il a lieu.



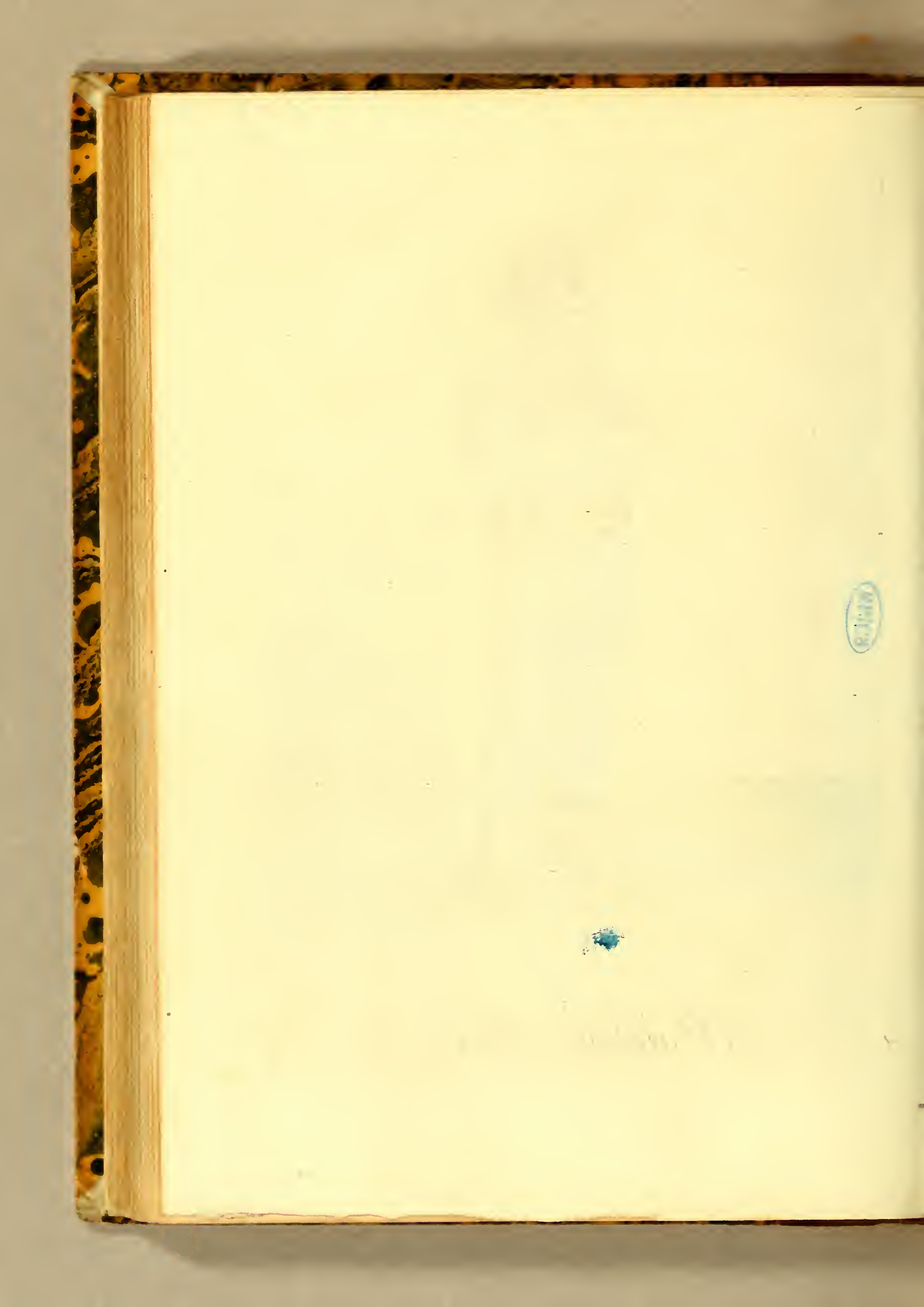


Napolitaine





Matelot Italien



NOTICE
HISTORIQUE
SUR NAPLES.

LA Nature & l'Art se sont comme donné la main pour combler de leurs bienfaits & de leurs chef-d'œuvres, Naples & son territoire. La *terre de Labour* mériteroit de préférence sans doute à toute autre Province d'Italie, la dénomination de *Campania Felix*, si la présence du *Vesuve* ne mettoit un correctif aux jouissances des Habitans. L'Homme ne sçauroit être heureux apparamment, sans un peu d'insouciance; le Napolitain, du moins, en a besoin pour se livrer à tous les plaisirs de la société, au pied (1) d'un Volcan, dont les cendres brûlantes ont été jettées quelquefois jusqu'à (2) Constantinople; & à la vue des restes (3) déplorables de l'infortunée Herculanum.

D'après l'esprit religieux, naturel aux hommes qui sont peuple, on seroit porté aussi à croire que des Mœurs pures doivent être le caractère distinctif d'une

(1) Le Vesuve est à moins de deux lieues de Naples.

(2) Lors de l'éruption de l'an 471.

(3) Rosine, petit Bourg où se trouvent les excavations d'Herculanum, est à une lieue & demie de Naples. Voyez nos explications des Antiquités d'Herculanum, gravé par David, 7 vol. *in*-4°.

grande Ville si voisine du châtiment, (1) préparé par la justice du Ciel pour punir les crimes de la terre. Naples, quoique dans l'attente journalière d'une grande catastrophe, pratique en toute sécurité tous les genres de corruption que nécessitent le luxe & le climat, l'aisance & l'oisiveté. Tant il est vrai que les sensations du moment effacent les souvenirs du passé & les craintes de l'avenir!

Naples doit être regardé comme la Ville subsistante la plus ancienne de l'Italie. Les Cuméens (2) en furent les Fondateurs. Mais elle ne tarda pas à s'accroître de beaucoup d'autres Grecs; non seulement de ceux qui étoient à sa portée, c'est-à-dire, de ceux qui avoient fait leur première descente dans les Isles voisines, mais encore de beaucoup d'autres venus de la Grèce, notamment d'Athéniens que l'ostracisme & d'autres causes lui valurent. Sa Police fut long-temps toute Grecque. Cela ne dura cependant que le temps qu'il fallut aux Nations Italiennes de sortir de leur barbarie. Ce beau Pays long-temps disputé, tomba au pouvoir de quelques Seigneurs Normands, puis devint un Fief de l'Empire, & enfin se trouve aujourd'hui l'un des plus brillans apanages de la Couronne d'Espagne.

(1) Tertulien appelle spirituellement le Vésuve : *une Cheminée de l'Enfer.*

(2) Voyez le T. 1 *in*-8. du sçavant Ouvrage de M. l'Abbé Chopy, intitulé: Découverte de la Maison de campagne d'Horace, 3 vol. *in*-8°.

Le ſol de ce Royaume eſt extrêmement fertile, en toutes ſortes de denrées. On y recueille deux eſpèces de chanvre. On y cultive beaucoup de lin; & on en fait des toiles mal fabriquées. La laine y eſt fine; la ſoye ſur-tout, quoique ſale & mal filée, fait un des plus grands objets du Commerce d'exportation. On connoît cette eſpèce de lin ou de ſoie, dont la couleur eſt d'un verd d'olive, & que donne une ſorte de moule que l'on trouve ſur les côtes de Naples. On en fait des camiſoles, des bas, des gants, des bonnets qui ſont auſſi chauds que ceux de laîne, auſſi doux que s'ils étoient de ſoie, & qui conſervent toujours leur luſtre. Un tableau du Commerce de ce Pays, démontre qu'il reçoit plus de l'Etranger qu'il n'y envoye: parce que les Manufactures n'y ſont rien encore, ou preſque rien. Les François y portent annuellement un aſſortiment conſidérable d'étoffes en tout genre, de toiles blanches, d'indiennes & de coton. L'Angleterre y fait paſſer beaucoup de ſes draps; & la Hollande, des pelleteries.

Cependant on trouve à Naples, & dans pluſieurs autres Villes de ſon diſtrict, quelques Fabriques de draps; mais elles ſont loin de ſuffire à la conſommation; d'ailleurs, on ne tient pas de fines draperies. On employe de grandes ſommes à établir des Manufactures de draps groſſiers, pour habiller les Soldats, dans les Hopitaux des Provinces du Royaume. On fabrique encore dans la Capitale, des baietons peints en noir, qui ſervent pour le dueil, des étoffes nommées *friſi*,

qui reſſemblent au molleton friſé, & quelques autres communes; des étoffes en ſoie & en argent, des ſatins, des taffetas unis ou chinés, des moires, des droguets, des raz, des velours, des chapeaux, des gants, des camelots en poils. On y tanne auſſi des cuirs.

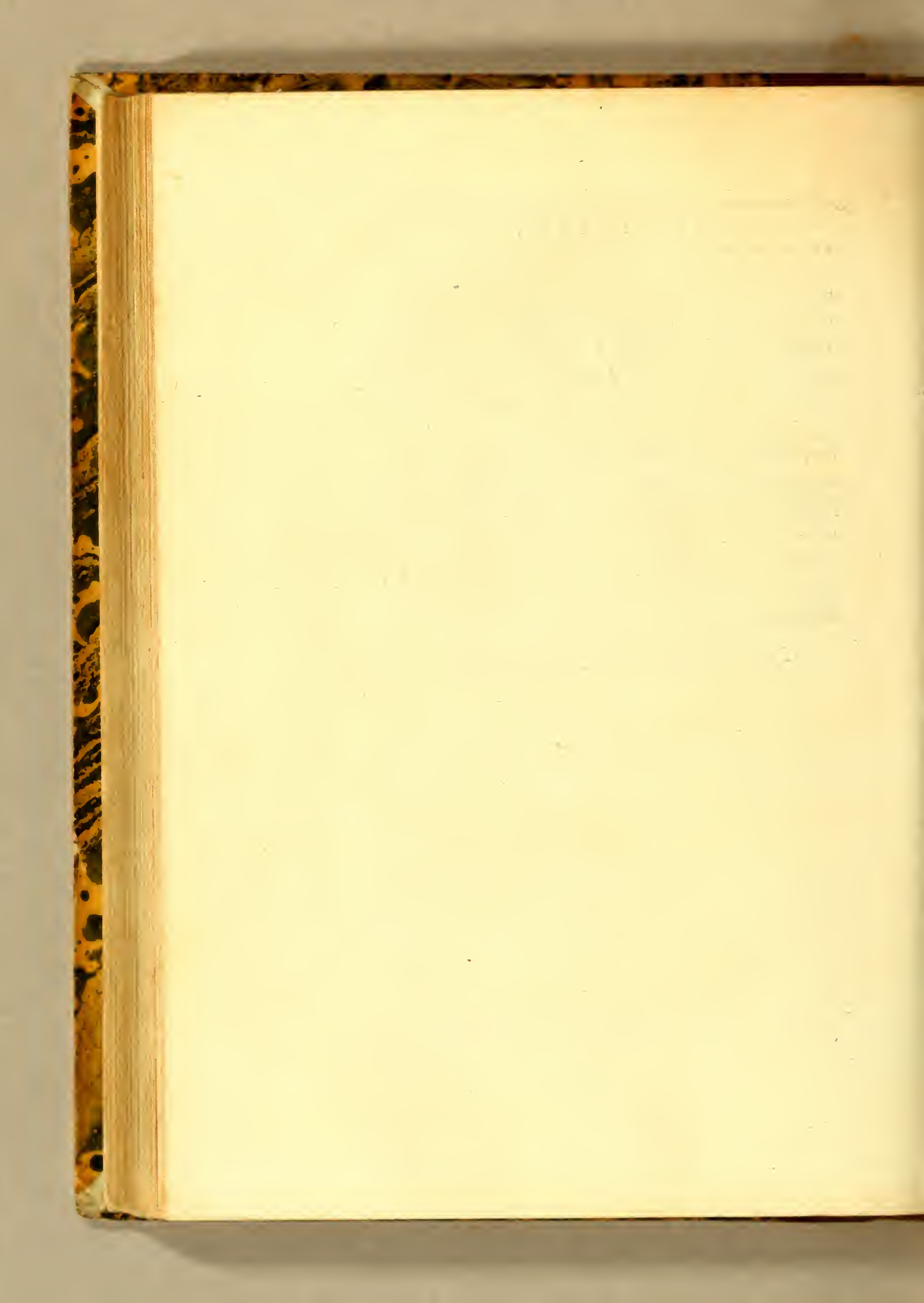
Les Hommes, & ſur-tout les Femmes à Naples, aiment à briller par l'éclat des habits & des pierreries qui les couvrent. Cette grande Ville eſt remplie de Valets richement vêtus.

Naples eſt un ſéjour tout entier pour les ſens. L'ouïe & la vue y trouvent à chaque pas des jouiſſances complettes. C'eſt l'endroit de la Terre où ſe fait entendre la meilleure Muſique : mais l'Homme qui penſe y eſt mal à ſon aiſe. Il ſeroit mal venu du Peuple, & même des Grands, s'il prenoit la peine d'écrire quelques Homélies Philoſophiques au ſujet du miracle de *St. Janvier* : il éprouveroit l'adreſſe des *Lazaroni*, s'il détournoit ſur eux l'attention du Gouverement qui a la foibleſſe de tolérer leur exiſtence précaire. Il couroit riſque de paſſer pour un barbare, s'il oſoit dire tout haut ou imprimer ouvertement, qu'un Chanteur de plus ne remplace pas dans la ſociété un Homme de moins (1), &c. Enfin, tant que des Reviſeurs aux gages du Prince, & par conſéquent à ſa dévotion, éteindront le flambeau de l'Obſervateur, parce qu'il

(1) La caſtration eſt défendue pat le Prince ; ſous de très-groſſes peines.

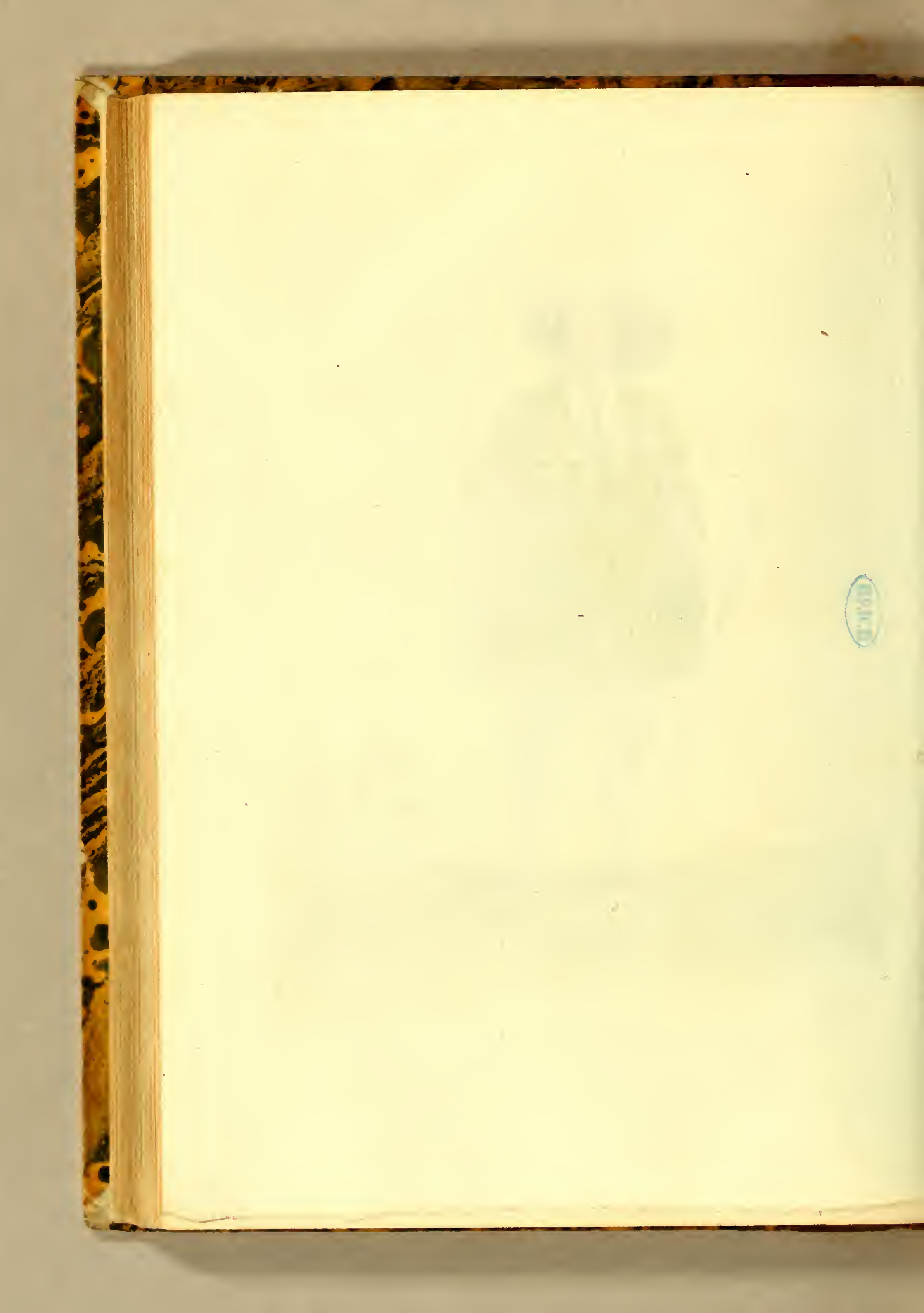
pourroit faire clignoter les yeux tendres des gens en place, Naples (ainsi que toutes les Villes qui lui ressemblent), ne pourra jamais prétendre à l'estime du Voyageur sensible & sensé. La curiosité y attirera encore long-temps l'ami des Arts & le Naturaliste. Mais le Sage, après avoir admiré en passant la métamorphose du Temple de Diane, devenu Chapelle de la Vierge Ste. Marie Majeure; & du Temple de Mercure, dédié aujourd'hui aux Apôtres, ira visiter le Tombeau de Virgile sur le Mont-Pausilippe, la maison de campagne d'Horace à Iri, les Jardins de Ciceron à Cumes & à Pouzzoles, puis se hâtera de rentrer chez lui pour y relire en paix, Pline & Sénéque, Lucrece & le Tasse, sans envier le sol qui les vit naître.

Fin de la Notice Historique sur Naples.





Homme de Navarre





Femme de Navarre





NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ISLE
DE NAXIA.

LES Femmes ont retenu le nom de cette Isle; & l'exemple d'Ariane abandonnée à Naxos par Théſée, & conſolée par Bacchus, frappe encore plus ou moins nos Beautés modernes, ſelon les circonſtances où elles ſe trouvent. Ce trait de la Fable, qui n'eſt que trop vraiſemblable, n'a pas ſeul rendu célèbre l'Iſle de Naxos. Elle dut ſa prééminence ſur les autres Cyclades, à l'excellence de ſon vignoble : ce qui ne contribua pas peu à en faire l'un des principaux théâtres des fameuſes fêtes bacchiques; ce qui autoriſa auſſi les habitans à ſe vanter d'avoir eu Bacchus pour compatriote.

Bacchatamque jugis Naxum.

Virgilius.

Une tradition portoit même que les femmes de Naxos avoient reçu du fils de Sémélé le privilège d'accoucher

au huitième mois de leur grossesse, époque de sa naissance. Il y a long-temps que les Naxiotes ressemblent à toutes les autres femmes.

On prétend que, dans l'origine, plusieurs habitans de la Carie, sous la conduite d'un Chef nommé Naxos, fils d'Endimion, quittèrent Lamia pour venir prendre possession de cette Isle. Cette petite Colonie grecque devint florissante au point de pouvoir se défendre pendant quelque temps avec avantage contre les Perses qui la ravagèrent, ne pouvant la soumettre. Elle suivit les destins de sa Métropole, quand celle-ci se courba sous le joug des Romains, & fut donnée aux Rhodiens. Depuis l'ère moderne, elle devint la propriété d'une famille noble de Venise, qui, après trois siècles, s'en laissa dépouiller par le Sultan Sélim III.

Si Naxia ou Nicsia a perdu la plupart de ses monumens antiques, elle a conservé toute sa fécondité. Le Temple de Bacchus a disparu ; mais les côteaux continuent à donner le meilleur de tous les vins Grecs. Le sol, loin d'être épuisé, fournit au-delà des besoins les objets de première nécessité. Sa position, qui la rend inaccessible à tout vaisseau de guerre, devroit inspirer aux Insulaires le desir de se rendre libres. Si Rhodes, dans le temps de sa gloire, la première puissance maritime du globe, n'a pu retenir Naxos sous son trident ; cette Isle ne pourroit-elle se soustraire au tribut pécuniaire auquel elle s'est obligée envers le Croissant ? Mais

pour cela, il ne faudroit pas que dans un eſpace de ſoixante milles de circonférence, peuplé de ſix mille habitans, il y eut plus d'un culte, deux Archevêques, pluſieurs Couvens de Filles, des Capucins, & naguère des Jéſuites.

Le coſtume des Naxiotes eſt peut-être le plus ridicule de tout l'Archipel. Les femmes ſe forment une carrure factice garnie de deux aîles de velours noir; ce qui produit un enſemble monſtrueux. Une ſimple gaze couvre le ſein des Grecques de Smyrne; celles-ci, plus ſévères, ſe défendent par un plaſtron de velours recouvert de broderie & de petites perles. Si on les regarde par derrière, on eſt encore plus choqué de voir tourner ſur leurs reins une eſpèce de panier dont le deſſin ſeul peut montrer tout le ridicule. Il a été fait d'après une des plus grandes Dames du pays. Elles ajoutent à cette parure tout ce que la coquetterie a de plus recherché. Elles mettent du rouge, ſe noirciſſent les ſourcils & les paupières, & ſe couvrent le viſage de mouches. Elles les font avec des feuilles d'un talc noir & brillant qui ſe trouve dans l'Iſle; mais on ne les aſſujetit pas à la forme conſtante que nous leur voyons dans nos climats. Le goût ſeul décide de leurs figures toujours variées : tantôt c'eſt un triangle; tantôt une étoile. Un Croiſſant de cette matière, placé entre les deux yeux, leur paroît ſur-tout ce qu'il y a de plus séduiſant. Il eſt douteux qu'Ariane, ſous cet accoutrement gothique, eût pu trouver grace aux yeux du vainqueur de l'Inde : & il eſt

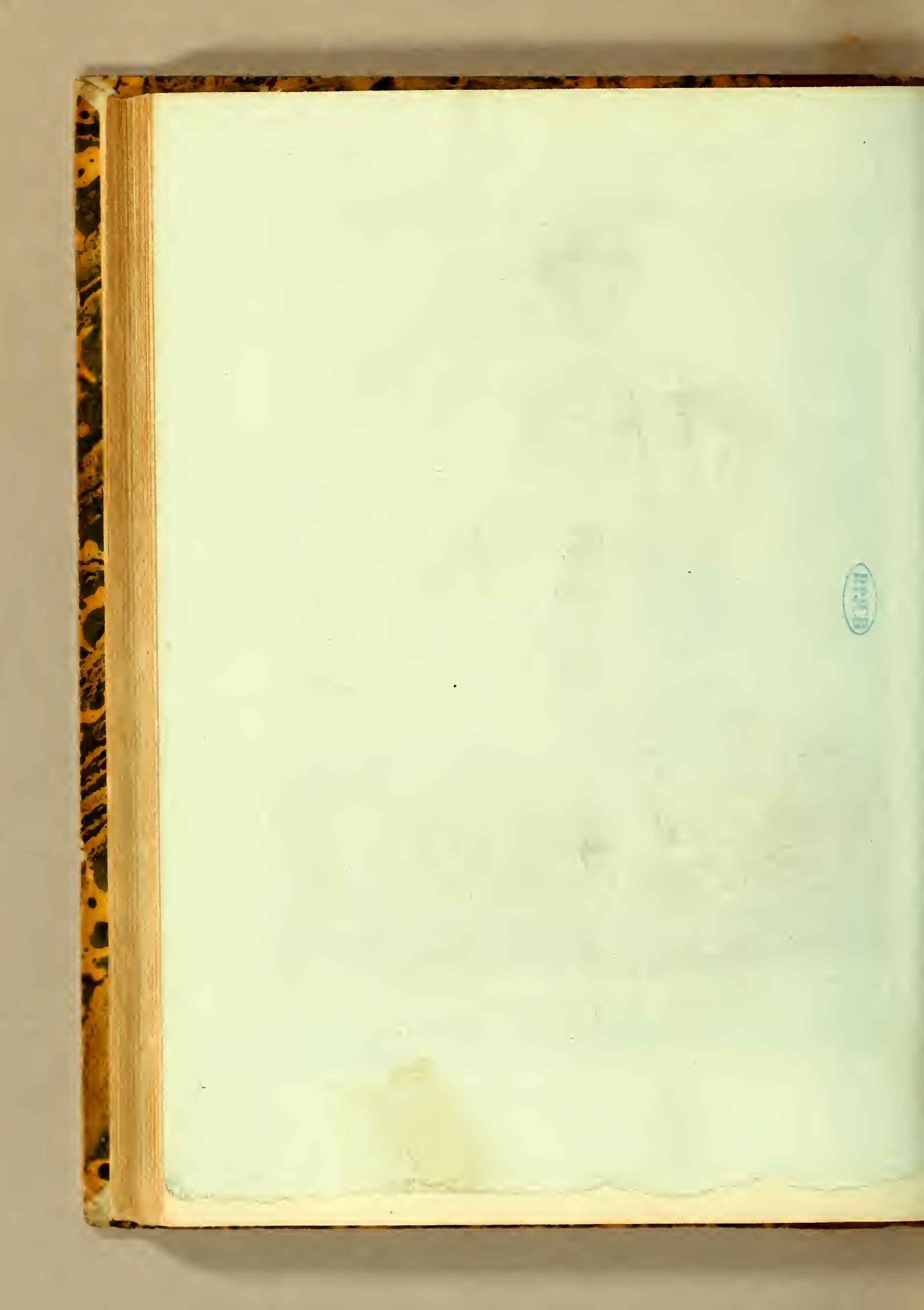
vraiſemblable qu'on eſt redevable de ce coſtume bizarre à la décadence totale du goût qui eut lieu lors du Bas-Empire, lequel donna des loix à Naxos pendant long-temps.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Naxiotes.



Desrais del. Mixelle sculp

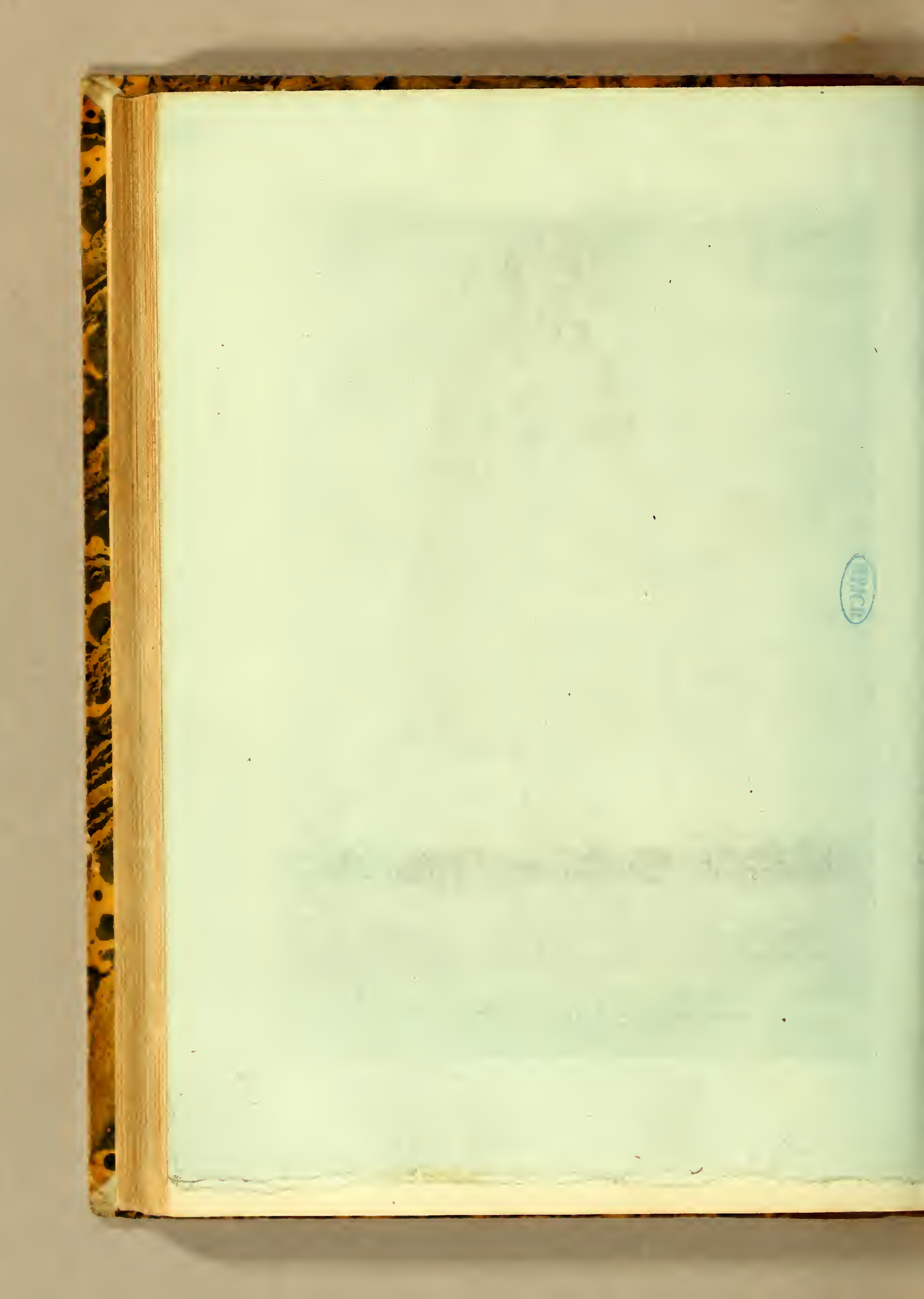
Homme de l'Isle de Naxia.





Desrais del. Miœell sculp.

Femme de l'Isle de Naxia.



MŒURS
ET COUTUMES
DES HABITANS
DE NOOTKA.

LES Habitans de Nootka forment une petite Peuplade établie ſur la côte Oueſt de l'Amérique ſeptentrionale, au 49 degré de latitude Nord, & au 232 degré longitude Eſt. Le climat y eſt plus doux que celui de la côte orientale, au même degré. Ce pays a été découvert par le Capitaine Cook, qui le nomma Entrée du Roi George. Il y trouva un aſſez bon Havre, & pluſieurs petites Iſles au milieu de ce petit golphe, dont la Mer en outre eſt hériſſée de quantité de rochers. Le ſol eſt ſurchargé auſſi de collines en grand nombre, & couvertes de bois. On y voit couler quelques filets d'eau douce, réſultat des pluyes & des brumes. On y rencontre des ours, des loups, des renards, des daims, de chevreuils, des martres & des ratons. Les oiſeaux ſont rares, & les eſpèces qu'on y remarque, ſe réduiſent à-peu-près aux corneilles, aux corbeaux, à la pie bleue, aux roitelets ordinaires, &

à la grive. Les aigles bruns, tête & queue blanches, y sont communs. Il y a beaucoup plus de poisson, & les espèces en sont très-variées.

Les Propriétaires de ce morceau du Continent, sont sauvages, mais non barbares, d'une taille au-dessous de l'ordinaire, & assez mal proportionnée ; ils s'arrachent la barbe le mieux qu'ils peuvent. La teinte de leur peau offre la nuance pâle des Européens du midi. Leur physionomie n'a pas d'expression ; & les deux sexes ne sont pas toujours aisés à distinguer, d'après la seule inspection de leurs traits, aussi peu délicats chez les Femmes que chez les Hommes. D'ailleurs, ils ont le talent de se défigurer avec quantité de couleurs plus grossières & plus dégoûtantes les unes que les autres.

Leur Costume ordinaire est un habit ou un manteau de lin, garni à l'extrêmité supérieure, d'une bande étroite de fourrure ; & à l'extrêmité inférieure, de franges ou de glands : il passe sous le bras gauche, attaché sur le devant de l'épaule droite avec un cordon ; un autre cordon l'assujettit par derrière ; ainsi, les deux bras sont en liberté. Il couvre le côté gauche ; & si on en excepte les parties flottantes des bordures, il laisse le côté droit ouvert, à moins qu'une ceinture d'une natte grossière ou de poil ne la serre autour des reins ; ce qui arrive assez souvent. Par-dessus ce premier manteau, qui dépasse le genou, ils portent un autre petit manteau de la même substance, également garni de franges à la partie inférieure. Celui-ci ressemble à un

plat rond, couvert ; il offre dans le milieu, un trou grand aſſez pour y paſſer la tête ; & repoſant ſur les épaules, il cache les bras juſqu'aux coudes, & le corps juſqu'à la chûte des reins. Leur tête eſt couverte d'un chapeau en forme de cone tronqué, ou de pot à fleurs ; ce chapeau eſt d'une belle natte. Une houppe arrondie, & quelquefois en pointe, ou une touffe de glands de cuir, le décore fréquemment au ſommet, & on l'attache ſous le menton.

Outre ce vêtement commun aux deux ſexes, les Hommes portent ſouvent une peau d'ours, de loup, ou de loutre de mer, dont les poils ſont en dehors ; ils l'attachent comme un manteau, près de la partie ſupérieure, & ils la placent quelquefois ſur le devant de leur corps, & d'autres fois ſur le derrière. Lorſque le Ciel eſt pluvieux, ils jettent une natte groſſière ſur leurs épaules. Ils ont auſſi des habits de poils, dont néanmoins ils ſe ſervent peu. En général, ils laiſſent flotter leurs cheveux ; mais lorſqu'ils n'ont point de chapeau, pluſieurs d'entr'eux les nouent en touffe au ſommet de la tête. En général tout leur vêtement eſt commode ; & il ne manqueroit pas d'élégance, s'ils le tenoient propre, & s'ils en chaſſoient la vermine.

Le lobe des oreilles de la plûpart d'entr'eux, eſt percé d'un aſſez grand trou, & de deux autres plus petits ; ils y ſuſpendent des morçeaux d'os, des plumes montées ſur une bande de cuir, de petits coquillages, des faiſceaux de glands de poils ou des morçeaux de cuivre, aux

quels ils ne furent point tentés de préférer les grains de verre que les Voyageurs Anglois leur offrirent.

La cloiſon du nez de pluſieurs, offre un trou pour y paſſer une petite corde; d'autres y placent des morceaux d'airain, qui ont preſque la forme d'un fer-à-cheval, mais dont l'ouverture eſt ſi étroite, qu'elle preſſe doucement la cloiſon nazale de ſes deux pointes: en ſorte que cet ornement, biſarre & incommode, tombe ſur la lèvre ſupérieure. Ils employent à cet uſage, les anneaux des boutons de cuivre qu'ils s'empreſſent d'acheter des Européens qui les viſitent.

Leurs poignets ſont garnis de bracelets ou de grains blancs, qu'ils tirent d'une eſpèce de coquillage, de petites lanières de cuir, ornées de glands, ou d'un large bracelet d'une ſeule pièce, d'une matière noire & luiſante, de la nature de la corne. La cheville de leurs pieds eſt ſouvent couverte d'une multitude de petites bandes de cuir & de nerfs d'animaux, qui la groſſiſſent beaucoup.

Tel eſt leur Coſtume de tous les jours. Mais ils ont d'autres habits & des ornemens qu'ils ſemblent réſerver pour les occaſions extraordinaires, quand ils vont à la guerre ou en viſite de cérémonie. Ce ſont des peaux de loups ou d'ours, qui s'attachent ſur le corps de la même manière que leur vêtement accoutumé; elles ſont garnies de bandes de fourrures ou de lambeaux d'étoffe, qu'ils fabriquent eux-même avec du poil. La garniture offre divers deſſins agréables; ils les portent ſéparément ou par-

deſſus tout le reſte. Lorſqu'ils les portent ſéparément, l'ajuſtement de leur tête le plus ordinaire, eſt compoſé d'oſier ou d'écorce à demi battue. Leur chevelure eſt ornée en même temps de larges plumes, & en particulier de plumes d'aigle; ou bien elle eſt entièrement couverte de petites plumes blanches : on ajoute à cette parure une couche de ſuif mêlé avec de la peinture, appliqué ſur la peau, de manière qu'elle forme un grand nombre de figures régulières qui ſont reſſembler leur viſage à un ouvrage de ſculpture. Quelquefois encore leur chevelure eſt diviſée en petits paquets, attachés avec un fil, & ſéparés aux extrêmités par des intervalles d'environ deux pouces. Pluſieurs les lient par derrière, ſelon notre uſage, & ils y placent de petits rameaux d'arbres.

Cet attirail groteſque le devient encore bien davantage, quand ils prennent ce qu'on peut appeller leur équipage monſtrueux. Il conſiſte en une multitude infinie de maſques de bois ſculptés, qu'ils poſent ſur le viſage ou ſur la partie ſupérieure de la tête ou du front, & qui repréſentent tantôt une tête (1) d'homme avec des cheveux, de la barbe, des ſourcils; tantôt des têtes d'oiſeaux & d'animaux terreſtres ou marins. Ces figures excèdent la grandeur naturelle, & ſont peintes. Ils attachent ſur la même partie de la tête, de gros morceaux de ſculpture qui reſſemblent à la proue d'une pirogue, & qui ſe projettent en ſaillie à une diſtance

(1) Ils appellent ce maſque Tahooquoſſim.

considérable. Ces pièces de mascarades ont peut-être quelque rapport à leurs cérémonies religieuses, ou bien leur servent à la chasse pour prendre le gibier, dont ils imitent les allures, d'autant plus fidèlement que ces Sauvages, non contens de s'être déguisé la figure, donnent lieu à une illusion complette, en se couvrant le corps entier de la peau des quadrupèdes dont ils ont déjà emprunté la tête. Pour le dire en passant, il est vraisemblable que la plûpart des anciens Voyageurs ont été dupes de cette décoration extérieure; & les plus crédules ont dû prendre aisément le change; les Centaures, les Sycantropes, les Sphinx, les Faunes, les Satyres n'ont peut-être point eu d'autre origine.

Les Habitans de Nootka ont aussi un habit spécialement destiné à la guerre. C'est un manteau de cuir, double & très-épais, qui semble être une peau d'élan ou de buffle tannée; ils l'attachent de la manière ordinaire; & il est d'une telle forme, qu'il peut couvrir la poitrine jusqu'au col, & descendre en même temps jusqu'aux talons. Il est quelquefois chargé de peintures en compartimens assez agréables. Assez fort pour résister aux traits, les piques elles-mêmes ne peuvent le percer. Ainsi, on doit le regarder comme une cotte de maille, ou comme une armure défensive très-complette. Quand ils vont se battre, ils portent quelquefois une espèce de manteau de cuir, revêtu de sabots de daims, disposés horizontalement, & suspendus à des lanières de cuir, couvertes de plumes; & dès qu'ils se remuent, ils pro-

duisent un bruit fort, presqu'égal à celui d'une multitude de petites cloches. Cette partie de leur ajustement a pour objet d'inspirer la terreur à leurs ennemis. Ils s'en parent aussi dans leurs jours d'appareil ; dans leurs Concerts de Musique, celui qui les dirige est revêtu de ce manteau, & porte un masque.

Rendu à lui-même, & hors des occasions où il veut en imposer, l'Habitant de Nootka n'a rien moins que l'air redoutable. Toute sa personne est d'un flegme qui approche de la stupidité. Les crânes ou les ossemens humains qu'on remarque parmi les objets d'échange, indiquent assez qu'il traite l'ennemi en toute rigueur. Mais le caractère habituel de ces demi-Sauvages, ne tient pas de la férocité. Dans les rixes particulieres, les intéressés seuls sont acteurs ; leurs compatriotes restent spectateurs indifférens. La vengeance, quand ils s'y laissent emporter, les aveugle au point qu'ils ne sçauroient mesurer le degré de forces respectives ; malgré toute disproportion, ils combattent & attaquent ou se défendent avec le même courage ; les armes à feu n'en ralentissent pas même l'ardeur.

La curiosité, ce sentiment actif du cœur de l'Homme civilisé, est tout-à-fait émoussée en eux ; sans doute, par un effet de leur ignorance totale. Le desir de s'instruire davantage, suppose un commencement d'instruction. Quand on ne connoît rien, on se passe de tout, sans en sentir la privation. Les chef-d'œuvres de l'industrie européenne, la construction même des vaisseaux,

ne purent mériter de leur part, un geſte d'admiration ou d'étonnement. Ils ne s'occupent uniquement que de leurs beſoins & des moyens d'y pourvoir.

Ils ſont pourtant ſenſibles au charme de la Muſique, & ils en ſont dont la mélodie eſt d'un effet touchant. Leur chant eſt preſque toujours grave & lent. Ils battent la meſure ſur leurs cuiſſes. Ils n'ont pour inſtrumens, qu'un ſifflet, long d'un pouce, & un grelot qui ordinairement a la forme d'un oiſeau. Le ventre renferme les cailloux, & la queue ſert de manche.

Leurs habitations ſont des cabanes de bois contiguës les unes aux autres, & à peine diſtinctes. On s'en formera une aſſez juſte idée, en ſe repréſentant une (1) étable à vache, prolongée & aſſez mal clauſe, conſtruite avec des planches, qui n'étant pas fixées ſur leurs ſupports, ſe rapprochent ou s'écartent à volonté, ſelon les circonſtances, pour laiſſer ſortir la fumée, ou pour ſe garantir de la pluye. Chaque famille occupe ſa litière. Des bancs qui tiennent lieu de lits, & des caiſſons ſervant de garde-manger & de garderobe, forment l'eſſentiel de leur mobilier, en y joignant toutefois de petits augets, des bacquets oblongs, & des jattes, le tout de bois. Des paniers d'oſier & des ſacs de nattes, ſervent au tranſport du comeſtible. Tout ſe fait dans ces huttes, la toilette, la cuiſine, les repas & leurs ſuites. Tout y

(1) La ſuperbe Ecurie de Chantilli eſt un Temple en comparaiſon.

entre

entre ; rien n'en ſort. Et probablement on déſerte la maiſon, quand on ne peut plus y tenir.

Chacune de ces bauges (le croiroit on ?) eſt pourtant décorée de ſtatues peintes, ébauches groſſières, figures monſtrueuſes repréſentant les Divinités du pays ; ſur quoi on remarquera que la Sculpture & l'Art de peindre ont vraiſemblablement une invention commune & la même époque. Les premiers Artiſtes, ſi l'on peut donner ce nom aux Sauvages qui s'avisèrent de tailler un tronc d'arbre, & de le colorier, furent tout-à-la-fois Statuaires & Peintres, afin de donner quelques degrés de plus de reſſemblance à leurs informes eſſais. Ces Statues ſont de toute grandeur. Les Habitans de Nootka leur font des offrandes, comme les Anciens en faiſoient à leurs Dieux Pénates. Mais leur Religion ne tient pas contre un peu de fer ou de cuivre : avec un morceau de l'un ou l'autre métal, une famille livreroit volontiers toutes ſes Divinités.

Les Hommes s'occupent de la chaſſe & de la pêche. Les détails du ménage ſont tous réſervés aux Femmes. Elles vont chercher le poiſſon ou ramaſſer les coquillages, & fabriquent les vêtemens de lin ou de laine. Toujours aſſez modeſtement habillées, elles n'affichent pas le ciniſme de leurs Maris, & n'en ſont pas mieux traitées. Ce ſont elles qui manœuvrent ſur les pirogues, tandis que leurs Hommes ſe vautrent, étendus tout nuds, au Soleil. Leur comeſtible eſt aſſez diverſifié ; ils ſe nourriſſent de végétaux, mais bien moins que de

fubftances animales. Le marfouin eft l'animal de Mer dont ils fe repaiffent le plus communément ; il fe font du bouillon avec fa chair. Mais leur méthode ordinaire eft de faire griller leurs alimens. La propreté ne règne pas plus fur leur table que dans le refte. Pour donner une idée de leur goût, ils mangent la plante crue avec fa racine, telle qu'elle fe trouve arrachée de la terre, c'eft-à-dire, avec le terreau, qu'ils ne fe donnent pas la peine de fecouer. L'heure de leur repas eft réglée fur leur appétit.

Ils fe font fabriqués des couteaux pour dépécer les groffes pièces de viande, & auffi pour mettre à nud les crânes de leurs ennemis vaincus. D'après la quantité & la diverfité de leurs armes, on peut juger qu'ils font fouvent en guerre ; & que de tous les Arts, celui de fe détruire eft le plus avancé parmi eux : & ils ne font point le feul Peuple chez qui on puiffe faire cette trifte obfervation. Les Nations policées de l'Europe n'ont pas toutes une légiflation auffi perfectionnée que leur tactique.

Une Juftice qu'il faut rendre aux Habitans de Nootka, c'eft que leurs Arts utiles font cultivés avec un foin & une adreffe qui furprennent, relativement à leurs autres occupations. Les étoffes de lin & de poil dont ils fe couvrent, forment l'objet le plus important de leur induftrie. Ils en tirent la matière, des fibres de l'écorce du pin : elles ont differens degrés de fineffe & de chaleur. Le poil & le duvet font dus à la dépouille du renard &

du linx blanc. Les ornemens ou les figures répandues ſur leurs habits ſont diſpoſés avec goût. Ils offrent diverſes couleurs, dont les plus communes ſont le brun foncé & le jaune. Cette dernière, lorſqu'elle eſt fraîche, égale en éclat, les plus beaux tapis d'Europe.

Ces figures répandues auſſi ſur leurs meubles, ne ſont pas ſeulement un jeu de l'imagination & un objet de luxe; elles ont un but moins futile. Peintes ſur leurs chapeaux (1), elles ſervent d'annales, & forment comme une Hiſtoire Hiéroglyphique du pays. Une pêche extraordinaire, une victoire mémorable, un évènement rare eſt conſigné en deux ou trois traits ſur leur coëffure conique; & les enfans en font des copies. Les Chanſons nationales en ſont comme des explications, & ils rectifient les unes par les autres. C'eſt ainſi que chez nous en France, la mode s'empreſſe de varier ſes formes, ſelon les évènemens. Nos Dames ſe font comme un devoir de porter des chapeaux, qui rappellent par leurs noms ou leurs couleurs analogues, telle ou telle révolution, tel ou tel perſonnage : de façon que ſi on ſuivoit l'Hiſtoire du Coſtume François, on ſeroit au courant de ſon ſiècle ; & pour n'en citer qu'un exemple, lors de la priſe de l'Iſle de la Grenade, n'avons-

(1) Les Iſlandois ſont dans le même uſage. Ils gravent en caractères *runiques*, leurs *ſagas* ou chroniques, ſur leurs boucliers, & quelquefois ſur les murailles de leurs maiſons, & ſur leurs meubles.

nous pas vu tous les ajustemens garnis de la fleur de ce nom ? &c.

Les Statues dont nous avons dit un mot, peuvent être regardées encore comme des monumens historiques autant que religieux. Il est très-vraisemblable qu'elles représentent ceux des ancêtres dont les belles actions ont mérité & obtenu une sorte d'apothéose. La simplicité, le petit nombre des cérémonies, le foible attachement des Naturels du pays pour des simulacres qu'ils peuvent reproduire d'un jour à l'autre, portent à croire que ces *Barbares* ne reconnoissent d'autres Dieux ni d'autres maîtres que les chefs de famille. Les enfans n'obéissent & ne rendent un culte qu'à leurs pères. Quel dommage qu'une Peuplade qui n'en est encore qu'aux Mœurs (1) Patriachales, soit si grossiere d'ail-

(1) On a voulu mettre au rang des chimères les Mœurs Patriarchales, en les réléguant au siècle d'or. Mais les relations nous apprennent que presque tous les Hommes demi-Sauvages sont encore aujourd'hui à ce régime ; je n'en rapporterai ici qu'un ou deux exemples. « Les Noirs » qui habitent les rochers & les bois de l'Isle Manille » ou Luçon, n'ont d'autre gouvernement que celui de la » parenté ; tous obéissent au Chef de la famille.

« Dans le Connecticut, Colonie Angloise de l'Amérique, » pendant les premières années, chaque famille vivoit » isolée sur sa terre, uniquement occupée de ses tra-

leurs ! Mais auſſi, qu'il eſt affligeant de penſer que le deſpotiſme & la ſuperſtition aient été quelquefois, les fruits amers de la Civiliſation !

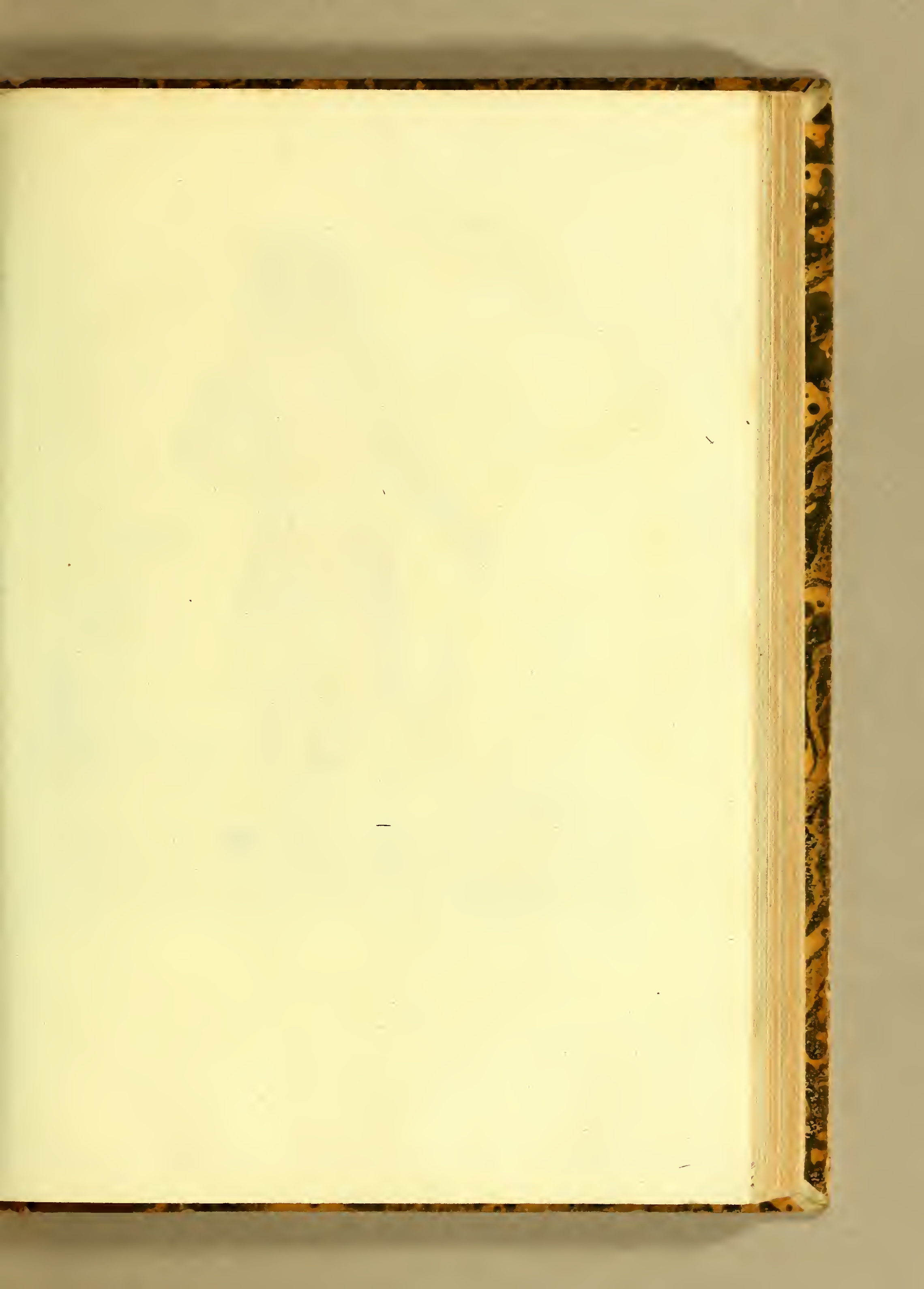
Nous terminerons cet article par un choix des mots les plus intéreſſans de leur vocabulaire. Ils appellent :

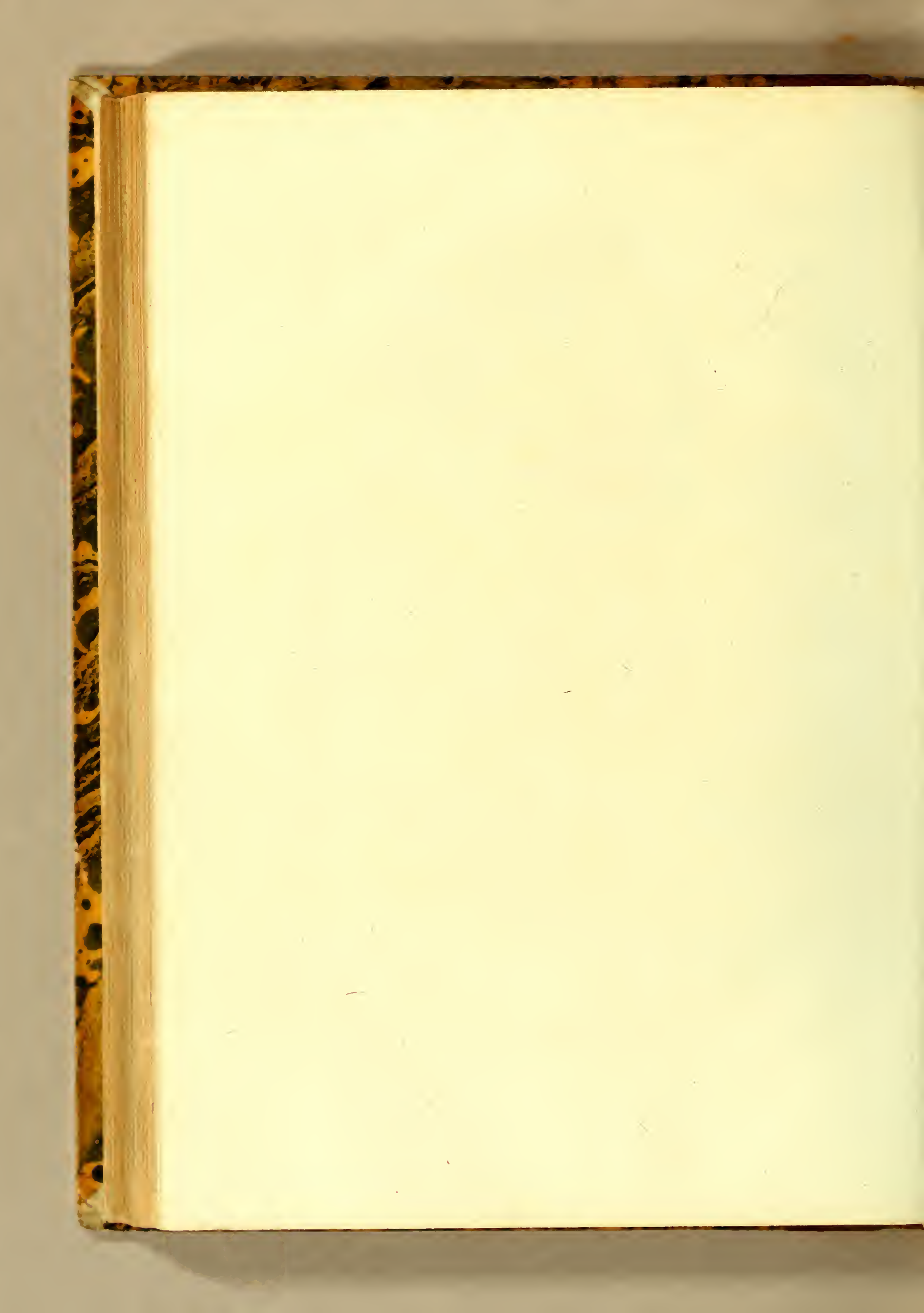
Le Soleil . . . . *Opulszthl.*
La Lune . . . . *Onulſzthl.*
Le Ciel . . . . *Eenaeehl-nas.*
Une Chanſon . . . . *Oonook.*
Un Homme . . . . *Tanaſs.*
Oui . . . . *Ai* & *Aio.*
Non . . . . *Wook* ou *Wik.*
Le feu . . . . *Eeneek.*
La Mer . . . . *Toopilſzthl.*
Lui . . . . *Ahko.*
Je, moi . . . . *Chelle* ou *Kotl.*
Ami . . . . *Hawalth.*
Boire . . . . *Lukſheetl.*
La Mort . . . . *Kahſheetl.*
Habit de lin . . . . *Katshak.*
Un Mâle . . . . *Jakops.*
Amitié . . . . *Naheis.*
Vous . . . . *Apte* ou *Oppe.*

» vaux, ſans nuls liens coercitifs, ſans aucunes Loix, &c. » ils étoient heureux . . . . Lettres d'un Cultivateur » Américain, tom. II, *in-8°.* ».

Nom d'une femme du Pays . .	*Satſuhcheek.*
Noms d'un homme du Pays . .	*Kakallakecheelook.*
La Tête	*Oooomitz.*
La Langue	*Thoop.*
L'Oreille	*Papai.*
Le bout du Sein	*Eneema.*

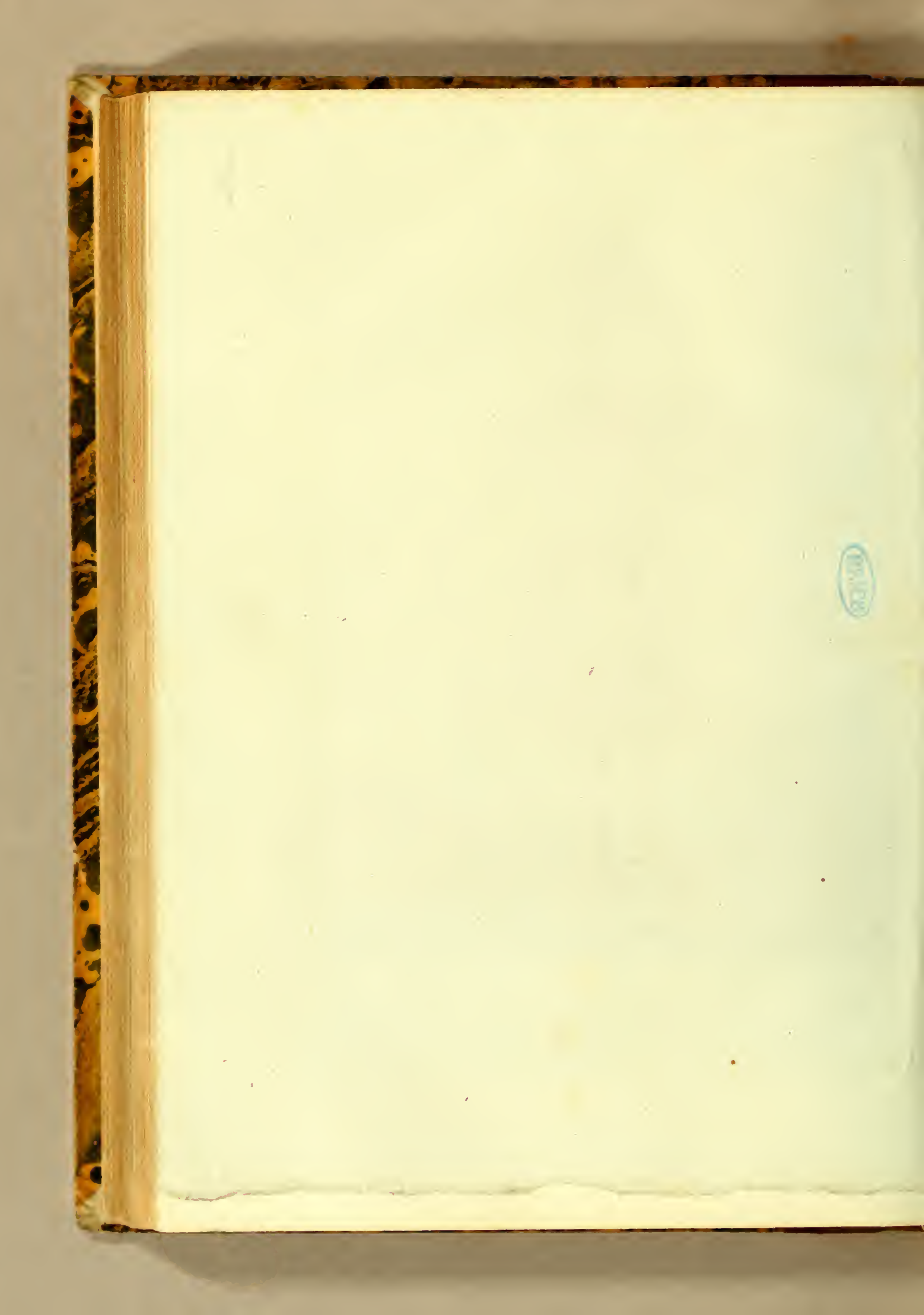
Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de Nootka.







Homme de Nootka.



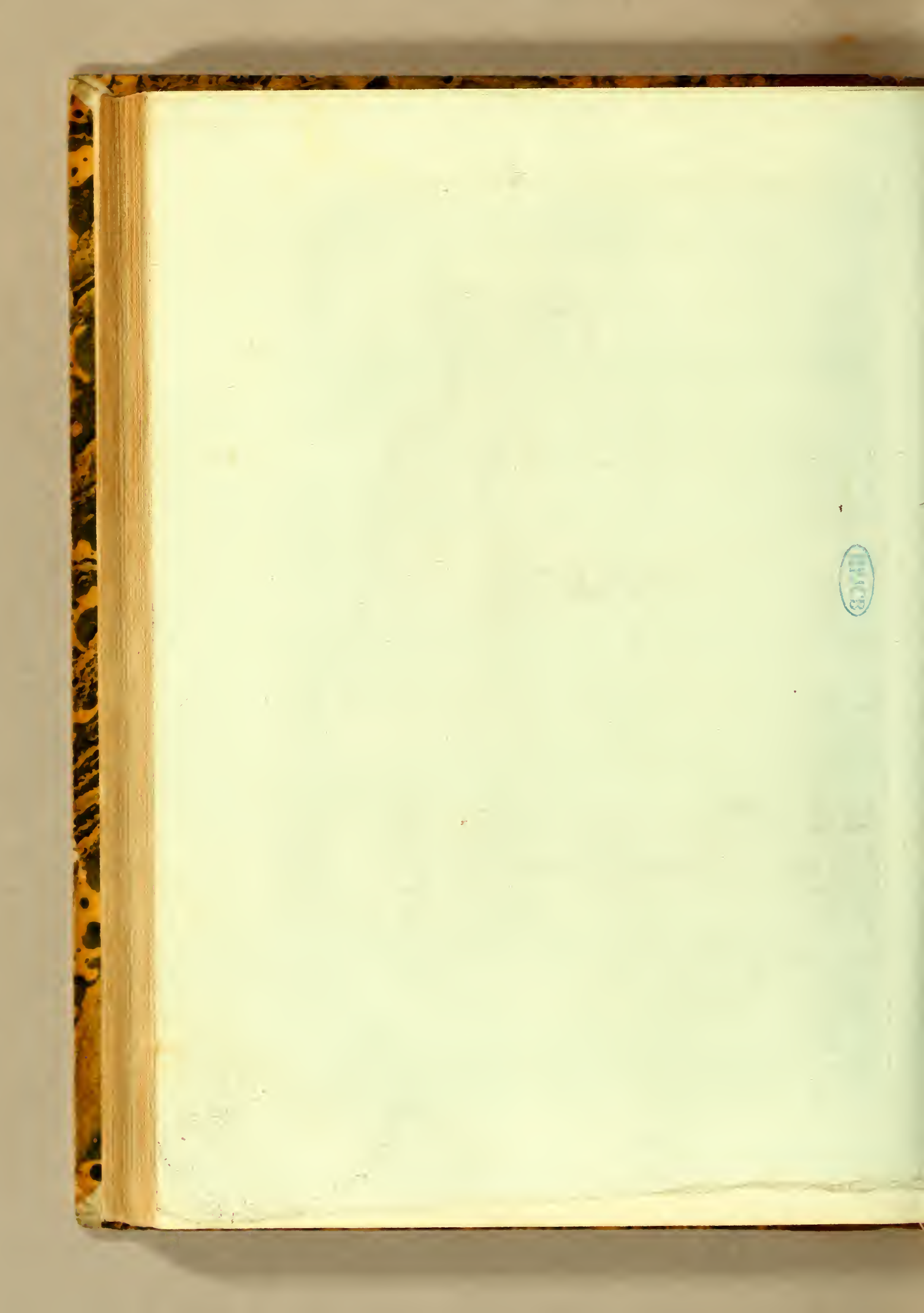


Femme de l'Isle de Nootka.





Jnsulaire de Oonalaska.



MŒURS
ET COUTUMES
DES OONALASHKAINS.

OONALASHKA eſt le nom de l'une des Iſles qu'on rencontre dans les Mers Nord-Oueſt de l'Amérique, & qui ne nous eſt connue que depuis 1762, époque de la découverte qu'en firent les Ruſſes, & du Commerce qu'ils y établirent. Les Habitans, en aſſez grand nombre, ont beaucoup d'affinité avec les Eſquimaux & les Groenlandois, ſur-tout quant au dialecte. Ces Peuplades *ſimilaires*, qu'on me paſſe ce mot, répandues tout-à-la-fois ſur les terres occidentales & orientales du Nord du nouveau Monde, ne ſeroient-elles en effet qu'une ſeule & même famille communicant entre ſes membres, dans l'intérieur du Continent Boréal, par des routes qui nous ſont inconnues, ou que la glace interdit à nos vaiſſeaux?

L'Inſulaire d'Oonalashka a la taille petite, mais bien proportionnée, & le viſage baſané. Les Hommes ont la barbe peu fournie; mais leurs cheveux ſont longs, noirs & liſſes; ils les laiſſent flotter par derrière, & les coupent ſur le devant. Les Femmes relèvent leur chevelure en touffe. La forme des habits eſt la même pour les deux ſexes; mais la matière première en eſt différente. Des peaux de veaux de Mer ou de baleine, compoſent la

jaquette des Femmes ; celle des Hommes est de robes d'oiseaux ; l'une & l'autre descendent par-delà le genou : dessus cette première chemise, les Hommes en mettent une seconde, faite avec des boyaux, & impénétrable à la pluye. Celle-ci a un capuchon pour se couvrir la tête. La peau d'oiseaux dont on se sert pour vêtement, est garnie de ses plumes, & cousue fort proprement. Le côté à plumes pose sur la chair de celui qui porte ce costume. Quelques-uns sont chaussés avec des bottes. Tous ont une espèce de chapeau oval, qui offre une pointe sur le devant, & qui les coëffe mieux que nos chapeaux à trois (1) cornes. Les leurs sont de bois, & peints communément en verd. La partie supérieure de la coëffe est garnie de longues soies d'un animal de Mer, auxquelles pendent des grains de verre de diverses espèces ; on voit au front une ou deux figures d'os.

Ils ne se peignent point le corps ; mais les Femmes se font des piquetures legères sur le visage : les deux sexes se percent la lèvre inférieure, & ils placent des os dans les trous ; au reste, il est aussi peu commun de voir à Oonalashka un Homme avec cet ornement, que de rencontrer une Femme qui ne l'ait pas. Quelques-

(1) Nos Artistes familiarisés avec les belles formes antiques, montrent pour la plûpart, beaucoup de répugnance à traiter des sujets pris dans l'Histoire moderne, & surtout à les rendre dans toute la fidélité du Coustume national en Europe. En effet, quoi de plus mesquin, de plus ridicule à peindre que de petites figures bien grêles, court-vêtues, & coëffées d'un chapeau à trois cornes.

uns portent des grains de verre à la lèvre ſupérieure, au-deſſous des narines ; & ils ont tous des pendans d'oreilles.

Le Coſtume des Naturels du pays qui ſervent dans les établiſſemens Ruſſes, diffère un peu de celui de leurs compatriotes libres. Leurs habits de deſſus, faits de peaux, reſſemblent aux ſouquenilles de nos Charretiers, & ne deſcendent que juſqu'au genou. Ils mettent par-deſſous une veſte ou deux. Ils portent des culottes, un bonnet fourré, une paire de bottes dont la ſemelle & le pied ſont d'un cuir de Ruſſie, & les jambes d'un boyau très-fort. Les Maîtres ou Chefs de l'établiſſement & leurs Agens ont des habits de calico & des chemiſes de ſoie.

Si la perſonne des Oonalashkains n'eſt pas auſſi ſale que celle des autres Sauvages qui s'enduiſent la peau du corps de diverſes couleurs, la propreté ne règne pas davantage dans l'intérieur de leurs habitations. Ce ſont des excavations longues pour l'ordinaire de 50 pieds, ſur 20 de large, & couvertes avec des branchages d'arbres que la Mer jette ſur le rivage; car il ne croît pas un ſeul morceau de bois dans toute l'Iſle. Pluſieurs familles logent enſemble dans ces miſérables trous, meublés d'uſtenſiles analogues. Tous les détails de la vie privée y ont lieu en commun ; en ſorte qu'il faut être né dans cette fange, pour pouvoir y ſéjourner.

Les Ruſſes leur ont fait connoître un genre de luxe qui les appauvrit encore. Le tabac qu'ils aiment tant à fumer & à mâcher, leur coute ce qu'ils poſſèdent de meilleur.

On voit dans leurs cabanes, des paniers tiſſus d'une certaine herbe, & travaillés avec une propreté, une fineſſe, une élégance qui étonneroit nos plus habiles Vanniers. Les Femmes ſont chargées de ces petits ouvrages, ainſi que des autres occupations domeſtiques. Leurs maiſons ſouterreines n'ont point d'âtre. L'habitant de ces logis s'éclaire & ſe chauffe de cette manière : on verſe de l'huile de poiſſon dans le creux d'une pierre ; des brins d'herbe qu'on y jette, ſervent de mêches, qu'on allume au feu produit par le frottement rapide & réitéré de deux pierres impregnées de ſoufre, ou de deux morceaux de bois de forme différente ; l'un reſſemble à une petite planche, l'autre eſt un bâton épointé. Selon le beſoin, on ſe paſſe de main en main ces petites lampes que les Hommes & les Femmes placent entre leurs jambes, ſous leurs vêtemens.

En hiver, au ſein même de la première des Villes capitales de l'Europe, on peut prendre une idée aſſez juſte de ces foyers économiques & portatifs. Les claſſes inférieures du peuple de Paris ne ſe chauffent pas autrement : tandis qu'un jeune Sybarite peut à peine ſoutenir le feu continu des cheminées de ſon appartement, où ſe conſument en un jour d'énormes monceaux de bois ; dans ſon voiſinage, toute une famille n'a, pour ſe procurer le libre exercice de ſes membres engourdis par le froid, qu'un vaſe (1) de terre cuite, dans lequel

(1) Le bas Peuple dans ſon idiome trivial, mais toujours énergique, applique le nom de *gueux* à ces pots à feu ou

brûlent lentement quelques morceaux de feutre ou des lambeaux ; un teſſon de ce pot à feu tient lieu de lampe. Les Heureux du ſiècle & les Grands de la Nation ignorent apparemment que les tanières des Sauvages Inſulaires d'Oonalashka renferment moins de misère que les galetas du peuple de Paris.

Ils ſe nourriſſent de racines, de baies, de mures, de la chair des oiſeaux & de pluſieurs animaux de Mer. Ils font ſécher pendant l'été, leurs proviſions de poiſſon pour l'hiver. Preſque toujours ils mangent cruds tous leurs alimens. Quelquefois cependant ils les font griller, & les Ruſſes leur ont appris à les bouillir. Voici à-peu-près le cérémonial obſervé au repas d'un Chef des Oonalashkains : s'il deſire un poiſſon, ſes ſerviteurs commencent par en dévorer les ouïes. Puis on coupe la tête, qu'on porte ſur le rivage de la Mer pour la bien nettoyer. On la ſert enſuite devant le Maître, aſſis à terre, après avoir jonché le lieu du repas d'un tapis d'herbages qui ſervent tout-à-la-fois de nappe & de ſerviette, de plat & d'aſſiette. Un des familiers du Prince découpe des tranches le long des joues du poiſſon, & les met ſous la main de ſon Patron, qui les avale avec le même appétit que nos Apicius mangent des huitres. Le Chef raſſaſié, laiſſe les os & les cartilages à ſa ſuite, qui en tire le meilleur parti poſſible ; enſorte qu'à Oonalashka, comme ailleurs, les trois quarts des hommes ne vivent

vaſes de terre rougeâtre dont il ſe ſert pour ſe dégourdir les doigts & d'autres parties du corps.

que de la desserte des tables du reste de leurs semblables.

Les Oonalashkains n'ont pas toujours été aussi paisibles qu'ils le sont aujourdhui. Long-temps ils disputèrent aux Russes, leur liberté & l'entière jouissance de leur sol & de ses productions. La supériorité des forces, & sur-tout de la politique des Etrangers, réduisit bientôt le courage des Naturels. Ceux-ci cependant, tout en se soumettant à un tribut, se conservèrent le droit d'avoir leurs Chefs particuliers & nationaux. Mais ils se laissèrent enlever toute arme offensive & même défensive.

Leurs Canots sont les plus petits de tous ceux qui navigent le long du Continent Américain; & leur construction offre aussi quelques variantes. Au besoin, chacun de ces Canots peut porter deux Hommes. Alors le premier reste étendu de toute sa longueur dans l'embarcation; le second occupe le siège ou le trou rond, percè à-peu-près au milieu. Ce trou est bordé au dehors d'un chaperon de bois, autour duquel est cousu un sac de boyau qui se replie & s'ouvre comme une bourse, & qui a des cordons de cuir dans la partie supèrieure. L'Insulaire, assis dans le trou, serre le sac autour de son corps, & il ramène sur ses épaules l'extrêmité du cordon, afin de le tenir en place. Les manches de sa jaquette serrent son poignet; comme le cordon serre d'ailleurs le col, & que le capuchon est relevé par-dessus la tête, où il est arrêté par le chapeau, l'eau ne peut guères lui mouiller le corps ou entrer dans le Canot; il a de plus un morceau d'éponge pour essuyer celle qui

pourroit s'introduire. Il se sert d'une pagaie à double pale, la tient par le milieu avec les deux mains, & frappe l'eau d'un mouvement vif & régulier, d'abord d'un côté & ensuite de l'autre. Il donne ainsi une vîtesse considérable au Canot, & lui fait suivre une ligne droite.

Des Sauvages qui ne sçavent pas encore se construire de maisons, ne bâtissent point de Temple. Les Tombeaux semblent leur tenir lieu d'Autels. A Oonalashka, on enterre les morts au sommet des côteaux ; & sur le corps on élève plusieurs pierres en monceau : les passans se font un devoir de contribuer à ce pieux monument, en y apportant (1) chacun de nouveaux matériaux : cérémonie religieuse qui entretient la bienveillance fraternelle d'une part ; & de l'autre, nettoie la voie fréquentée, & prévient plus d'un accident.

Ces Insulaires sont naturellement gais, vivent par conséquent en bonne intelligence entr'eux, & montrent beaucoup d'affabilité envers l'Etranger. Ils mériteroient une existence moins misérable & d'une plus longue durée ; pour surcroît de maux, les Russes leur ont fait connoître celui de Vénus. Il étoit plus aisé de naturaliser ce fléau à Oonalashka, que d'y faire fleurir une civilisation sage, qui eût eu pour base l'Agriculture. Le sol

(1) Les Anciens pratiquoient la même coutume en l'honneur de Mercure, Dieu tutelaire des grands chemins ; il est assez singulier de retrouver le même usage établi chez les Grecs & les Romains, en même temps que parmi les Sauvages Insulaires de l'Amérique Septentrionale.

étoit pourtant susceptible d'amélioration ; mais le Commerce procure des jouissances plus promptes ; & c'est ainsi que par-tout l'avenir est sacrifié au présent.

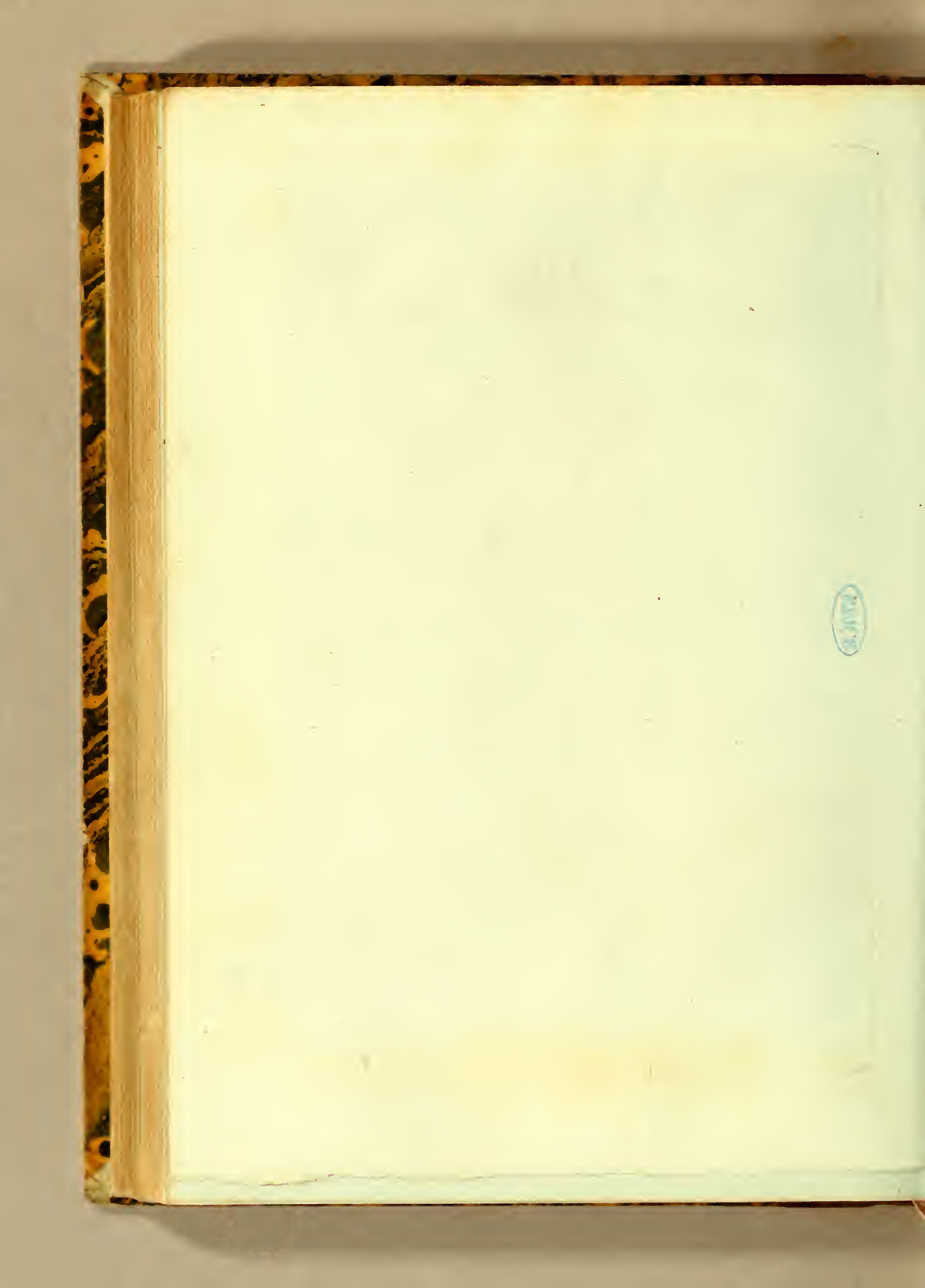
Voici quelques mots du vocabulaire d'Oonalashka :

Un Homme. . . . . *Chengan.*
Une Femme . . . . *Anagognach.*
La Tête. . . . . *Kameak.*
L'Œil . . . . *Dhac.*
La Langue . . . . *Agonoc.*
Non. . . . . *Net.*
Oui. . . . . *Ah.*
Un . . . . *Toradac.*
Deux . . . . *Alac.*
Dix. . . . . *Hasc.*
Le Soleil. . . . . *Agadac.*
La Lune . . . . *Toogedha.*
Le Firmament. . . . . . . *Enacac.*
La Mer . . . . *Alaooch.*
Eau. . . . . *Tangch.*
Feu . . . . *Keiganach.*
Maison. . . . . *Oolac.*

Fin des Mœurs & Coutumes des Oonalashkains.

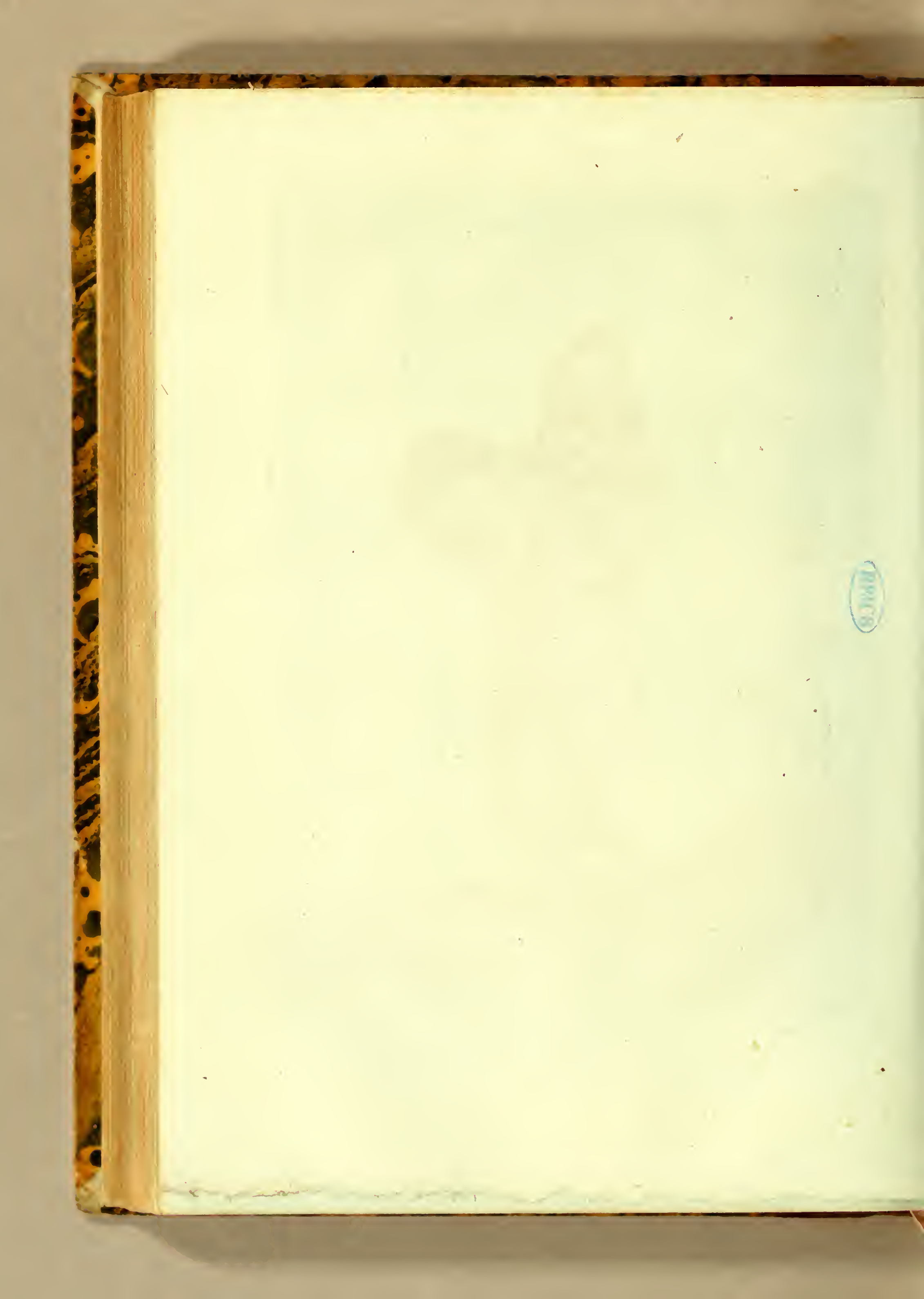


Homme de Oonolaska.





Femme de Oonolaska.



NOTICE
HISTORIQUE
SUR LA PROVENCE.

LA *Provence* eſt l'une des plus belles *Provinces* de la France. Son climat & ſes monumens ſuffiroient peut-être à ceux qui n'ont pas la manie de voyager, pour leur donner une idée de l'Italie & des Romains. Son état actuel lui fait regretter peu ce qu'elle étoit jadis. Elle pouvoit avoir plus de gloire, mais elle ne faiſoit pas plus de Commerce, & le ſol n'étoit pas plus fertile. L'Obſervateur qui parcourre cette agréable contrée, y rencontre ſouvent les noms de Ceſar & de Louis XIV. Et en effet, la Provence doit beaucoup à ces deux grands Princes, mais encore plus à la Mer. Sa principale richeſſe conſiſte dans ſon trafic maritime. Les Provençaux ſemblent nés pour ce genre de vie, & rappellent encore les Phocéens, leurs premiers ancêtres.

La Ville de Marſeille expédie chaque année, pour plus de 3050000 liv. en Italie, de draps, ſerges, toiles, chemiſettes de coton, bas de fil & de laine de miel, prunes, figues, huiles, vins, eaux-de-vie, &c Elle en retire du chanvre, de la ſoie, du ſoufre, c

riz, bled, anis, manne, &c. pour plus de 30336000 liv. Elle envoie en Eſpagne, des toiles, des cotons filés, des étoffes de ſoie & de laine, draps d'or & d'argent, galons & dentelles, futaines, bazins, buffles, chapeaux, peignes, épingles, quincailleries, papiers, prunes, encens, gomme arabique, galles, ſafran, & drogues de toute eſpèce, pour environ 9170000 liv. Elle en reçoit en échange, des laines, des ſoies, de l'indigo, de la cochenille, du quinquina, des piaſtres, des huiles, du bois de campeche, de la ſalſepareille, du ſucre, du vermillon, de la regliſſe, des raiſins ſecs, &c. pour un valeur d'environ 8185000. liv. Son négoce dans les échelles du Levant, eſt plus grand encore.

Aix eſt la principale Ville de la Provence, & une des mieux bâties de tout le Royaume. Elle entretient quelques Fabriques d'étoffes, & jouit du privilége de trois Foires par an, qui durent cinq jours chacune.

Les Habitans de *Pertuis* ne ſeroient pas fâchés que l'on crût originaire de leur Ville, Petrone; ce Poëte épicurien, qui, déſeſpérant d'amender ſes compatriotes, chercha à ſe diſtraire des maux du deſpotiſme dans le ſein des plaiſirs, & tira tout le parti poſſible de la vie.

Salon n'a de remarquable que le Tombeau de *Noſtradamus*, le *Mathieu Lansberg* de ſon temps, ſupérieur à ſon ſiécle, puiſqu'il ne ſe donna pas même la peine de le tromper avec eſprit; il obtint la faveur de Catherine de Medicis & de Henri II; il reçut la viſite & des écus d'or

d'or de Charles IX : tandis qu'Adam Crapone (dans un âge plus éclairé) , natif de Salon , après avoir vivifié sa patrie par ses travaux hydrauliques , n'eut d'autre récompense que de laisser son nom à un Canal , & mourut à 40 ans, empoisonné par de lâches envieux.

Berre ne pourroit prétendre à une sorte de célébrité dans l'Histoire , qu'en prouvant que l'Etang de Marignane, distant d'une lieue , est l'ouvrage (1) de Caius Marius , ce Romain farouche , qui ne sçut que vaincre , & souilla toujours ses trophées dans des flots de sang.

Tout près de là est Martigues , dont les Habitans ne payent point de Tailles. La pêche du poisson , celle du corail, des coquillages & autres productions marines, est leur principale occupation. Le Corps des Pêcheurs & des Matelots y donne presque tous les ans , le spectacle des Joutes sur la Mer , au son d'instrumens militaires.

Des Pêcheurs & des Matelots Catalans fondèrent la Ciotat , petite Ville maritime , qui a un bon Port & une Amirauté.

Ollioules & la Cadiere ne sont que deux Bourgs près de la Mer ; mais les Couvens qu'ils renferment ne les ont rendu que trop fameux par le scandale que le Père Girard y a donné aux Mœurs & à la Religion.

(1) Lors de son expédition en Provence, contre les malheureux Teutons.

Arles mérite l'accueil des Voyageurs & par ſa poſition préſente & par les ſouvenirs qu'elle rappelle. Elle poſſéde encore des reſtes de la puiſſance Romaine. Jules Ceſar y éleva un Amphithéâtre. Elle érigea une Colonne au grand Conſtantin, vers l'an 275. Quatorze ſiécles après, elle redreſſa un ancien Obéliſque en faveur de Louis-Le-Grand. Ces deux Princes avoient quelques rapports dans leurs caractéres. Conſtantin & Louis XIV étoient ſujets à prendre le faſte pour la vraie grandeur.

Arles eſt le Siège d'une Amirauté.

La première Egliſe Chrétienne de France a été élevée, dit-on, dans le Bourg de Notre-Dame de la Mer, au milieu de l'Iſle de la Camargue. Les Habitans ſont Pêcheurs & Mariniers ſur le Rhône.

Taraſcon, voiſine de Beaucaire, n'a point changé de nom depuis Strabon & Ptolomée. On en dit les Habitans fort gais.

La petite Ville de St. Remy oſe à peine ſe glorifier aujourd'hui d'avoir donné la naiſſance à Noſtradamus.

Marſeille, Capitale de la Provence par le fait, ſi ce n'eſt par le droit, eſt très-ancienne, comme on ſçait. Elle ne compte déjà pas moins de 24 ſiécles. Elle ſoutint un ſiége contre Ceſar. Le Conquérant des Gaules la réduiſit à ſa diſcrétion, & eut le bon eſprit de lui pardonner, après toutefois l'avoir déſarmée. Avant cette fatale époque, le gouvernement de Marſeille étoit ariſtocratique. Son Sénat, composé de 600 perſonnes éclairées, étoit devenu l'oracle des Gaules. Le ſiége

de Marſeille eſt aſſez bien peint dans ces quatre vers de Frédéric II, (1) Roi de Pruſſe :

Marſeille de ſes Forts juſqu'alors indomptés,
Repouſſa de Ceſar les aſſauts répétés;
Laſſé de ces longueurs, mais ſûr de ſa fortune,
Ceſar ſoumit Marſeille à l'aide de Neptune.

L'Art de la Guerre, Chant IV.

Parmi les Etabliſſemens qu'elle renferme, on diſtingue les Ecoles d'Hydrographie & de Conſtruction. C'eſt dans le bagne de ſon Port, que Monteſquieu montra une ame auſſi belle que ſon génie étoit beau. On ſe ſouviendra long-temps du trait de bienfaiſance qu'y exerça l'Auteur de l'Eſprit des Loix, & qui ne fut connu que pluſieurs années après ſa mort. Cette belle action a fourni au Théâtre un Drame intéreſſant, ſous le titre du *Bienfait Anonyme.* L'Auteur du *Tableau de Paris* (M. Mercier), en a fait auſſi une pièce nationale, intitulée : *Monteſquieu à Marſeille.* C'eſt ainſi que l'Auteur Dramatique y peint le caractère des Provençaux : « Le Provençal, actif & plein de feu, » eſt propre au Commerce, aux Arts & à la Guerre. » On le voit ſe diſtinguer par-tout. Il eſt laborieux & » frugal ; il a dompté la ſtérilité (2) de ſon territoire » par l'économie. J'ai trouvé ici (3) plus communément

(1) Voyez notre Notice Biographique ſur ce perſonnage illuſtre, inſérée dans la Galerie univerſelle des Hommes célèbres, depuis Léon X, *in*-4°. fig.

(2) Ceci n'eſt pas tout-à-fait exact.

(3) A Marſeille.

» qu'ailleurs, de ces gens chez qui la vertu eſt ſi natu-
» relle, qu'elle ne ſe fait pas même ſentir. Ils s'attachent
» à leurs devoirs ſans s'y plier, & s'y portent comme
» par inſtinct. On diroit que leurs belles qualités n'ont
» pas percé juſqu'à eux. Leur franchiſe a quelque choſe
» de rude; mais ils ne ſont pas du moins étonnés
» des vertus qu'ils poſſédent ».

A Pomieres, Bourg de la Sénéchauſſée de Brignoles, ſe voient encore les reſtes de la Pyramide triomphale, élevée pour éterniſer la victoire ſanglante de Marius, ſur les Cimbres.

On va encore en pélerinage à la Ste. Beaume, parce que nos Pères, plus crédules que leurs neveux, y alloient.

Au haut du Mont-Cotignac eſt une Chapelle de Notre-Dame des Graces, ainſi nommée, plus à cauſe des graces qu'on lui demande, que de celles qu'elle accorde.

Toulon eſt une Ville forte & commerçante. Louis XIV lui donna un Port & un Arſenal, où l'on enſeigne les Mathématiques aux Gardes de la Marine. La Salle des Voiles eſt immenſe. Il y a une Amirauté. Elle a auſſi diverſes Manufactures pour occuper les pauvres, & quelques fabriques de groſſes étoffes de laine.

Fréjus, ſiége d'une Amirauté, n'eſt pas une Ville de fraîche date. On y rencontre à chaque pas, des monumens Romains; des Acqueducs, des Amphithéâtres, des Statues, des Trepieds, &c.

Fayence, petite Ville ſur un ruiſſeau, dans les montagnes de la Sénéchauſſée de Draguignan, fabrique encore de belles vaiſſelles de terre, qui lui ont probablement donné le nom qu'elle porte ; car on ſçait que la fayence eſt originaire de Faenza en Italie.

Il y a une Verrerie au Bourg d'*Auvaire*, non loin de l'endroit précédent.

Graſſe eſt une Ville peu grande, mais riche & peuplée. On y commerce des fruits ſecs, l'huile d'olive, des parfums, des peaux en mégies & des cuirs tannés qu'on recherche.

Antibe n'eſt connue que par l'apprêt de ſes *Anchois*.

Vence, Ville ancienne, n'eſt aujourd'hui qu'un petit Evêché, dont la Cathédrale occupe la place d'un Temple de Mars. Les modernes ſe ſont permis de plus étranges métamorphoſes.

La haute Provence a peu de Villes de quelque importance. *Senez*, *Riez*, *Glandeve* ſont peu de choſe, malgré leur titre d'Evêché.

Digne ſeroit moins connue encore, ſi cette petite Ville n'avoit ſervi de berceau à Gaſſendi, qui n'eut pas le génie de Deſcartes, ſon rival ami, mais qui fut, dans ſes écrits & dans ſes mœurs, auſſi bon Philoſophe.

Siſteron s'honore de la naiſſance d'un perſonnage intéreſſant, *Albertet*, qui aima comme Petrarque, & qui mourut d'amour. C'étoit l'un de ces Poëtes Provençaux ſi juſtement célèbres par leurs chanſons, remplies de grace & de ſentiment, de délicateſſe & de feu.

Trois Foires, de trois jours chacune, enrichissent Forcalquier, dont les Habitans d'ailleurs sont exempts de péages par toute la Province. Son territoire, en franc-alleu, est l'un des plus agréables de la France.

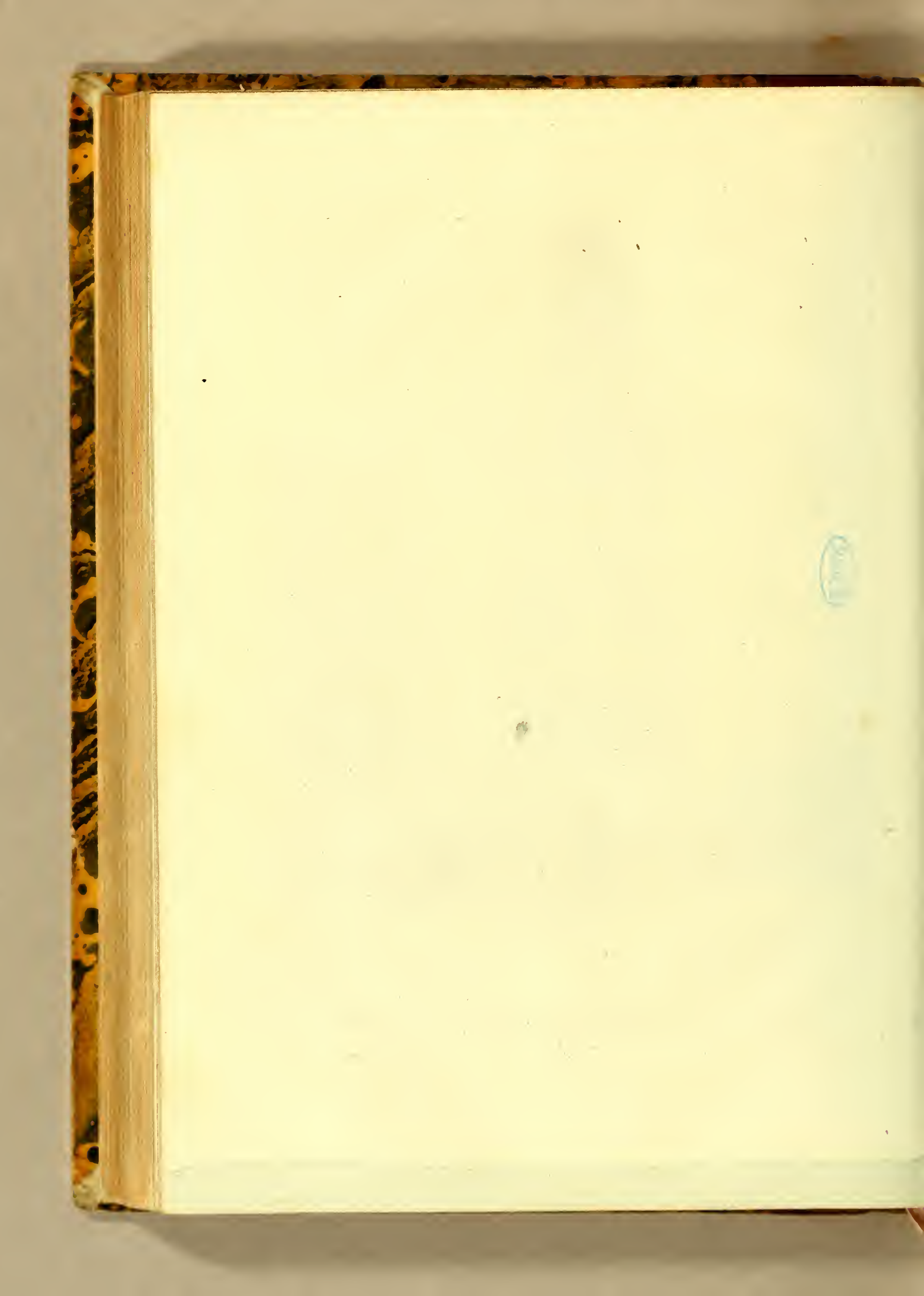
Les Antiquaires qui passent par la Ville d'Apt, s'arrêtent pour examiner les restes d'un Amphithéâtre Romain. Les ames dévôtes s'y arrêtent aussi, pour y baiser les reliques du corps de la Vierge Sainte, exposées à la vénération des fidèles pendant tout le jour de la Fête de l'Assomption.

Barcelonnette est le chef-lieu d'une Vallée, comparable à celle de Tempé; canton tout-à-fait convenable à la vie pastorale dont nous n'avons plus d'idée. N'en accusons pas la Nature. Tous les ans, elle étale à nos yeux de beaux tapis de verdure; tous les ans, elle nous invite à ses Fêtes printannières : mais elle ne trouve plus parmi nous, d'acteurs pour répèter tous les ans les scènes champêtres de Théocrite. Il y a bien encore de rians paysages; mais il n'y a plus de Bergers.

Fin de la Notice Historique sur la Provence.



Matelot provençal



NOTICE
HISTORIQUE
SUR LA PERSE.

DEPUIS une longue ſuite de ſiécles, gouvernés par des Princes efféminés ou cruels, les nombreux Habitans de cette belle & vaſte contrée d'Aſie, ne ſçavent pas encore jouir des bienfaits que leur prodigue la Nature, contrariée par les intérêts mal entendus d'une Politique odieuſe ; & ils ne ſont guère connus aujourd'hui que par leurs Tapis, dont ils font Commerce avec l'Europe.

Quelques Hiſtoriens, des Poëtes, le ſage *Lockmann*, (1) *Zoroaſtre* le Réformateur, & les ruines de Perſepolis ont attaché quelque gloire au nom de cette Nation, trop étendue pour fleurir ſous un ſeul Sceptre. Elle a perdu ſon éclat, depuis que les *Muphtis* ont ſuccédé aux *Mages*.

Pourquoi les Perſes ne reſſemblent-ils pas tous aux anciens Guebres dont il exiſte des Familles ? Cette

(1) On nous a fait connoître ſes Fables, ainſi que celles de *Pilpay*. Voyez les Vies des Ecrivains Etrangers, par M. le Prevoſt d'Exmes ; & le T. 1. de la Collection des Fabuliſtes, par M. Mulot, Chanoine de St. Victor. Mais c'eſt ſur-tout les Fables Orientales de *Saadi*, qu'il faut lire.

Peuplade eſtimable, pratique & réaliſe encore de nos jours les principes de la Philoſophie Naturelle dont nous poſſédons ſi bien la théorie. Diſciples de Zoroaſtre, ils ne ſçavent plus lire dans le Code de leur ſaint Légiſlateur; mais un cœur bon, un ſens droit, ſous le ſauve-garde d'une tradition ſacrée, les ont maintenus juſqu'à préſent dans le véritable ſentier qui mène au bonheur. Adonnés tout entiers aux vertus privées, leur ambition ne paſſe point la borne de leur héritage. Il croient avoir vécu, quand ils ont fécondé leurs ménages & leurs champs. Il ſortiroit de la vie, avec regret, celui-là qui ne laiſſeroit pas pour le remplacer ſur la terre, une génération d'enfans robuſtes, & une plantation d'arbres vigoureux. Le luxe, ſans goût, qui les environne, n'a jamais excité leurs déſirs. Vêtus ſimplement, la décence fait toute la parure des Femmes. Amis du travail, l'oiſiveté n'a pas encore donné atteinte à la pureté de leurs Mœurs. Amis de la paix, ils ſe détournent du Muſulman mal intentionné à leur égard, comme on ſe gare d'une pierre qui menace la tête du paſſant; & ils ne trouvent point de plaiſir dans la vengeance. Ils payent exactement leur tribut à la Couronne dont ils relèvent, afin de ſe conſerver le droit de n'obéir qu'aux anciens de la Peuplade. Ils trouveroient fort déplacé qu'un vieillard donnât des marques de déférence à un jeune homme. Les animaux utiles obtiennent toute leur reconnoiſſance; ils ſe feroient un crime de répandre le ſang du quadrupède docile qui laboure leurs campagnes. Ils ſont bien un

un peu entichés de ſuperſtition ; mais il ſemble qu'elle ne ſerve qu'à les faire diſtinguer des autres Sectes Religieuſes. Du reſte, nés tolérans, ils ne trouvent pas mauvais qu'on penſe autrement qu'eux. Tous les Hommes, diſent-ils, ont des yeux ; mais ils n'ont pas les mêmes yeux. Ils croyent à un grand Etre qui renferme tous les êtres, à une ame univerſelle, d'où découlent tous les eſprits qui animent les corps. Ils croyent à la métempſycoſe, c'eſt-à-dire, aux différentes révolutions que doivent ſubir néceſſairement les parties individuelles du grand Tout, quand elles ſe décompoſent pour changer de formes. Et ils ont la bonhommie d'eſpérer que les Hommes n'ont plus que quelques milliers d'années à végéter dans l'erreur ; qu'au bout d'un laps de temps, très-éloigné il eſt vrai, l'Univers n'aura qu'un ſeul culte, & que ce ſera celui des Guebres.

Les Guebres font un contraſte parfait avec le reſte des Perſans. Ceux-ci, doués de toute l'imagination qu'on connoît aux Orientaux, ont tous les vices & tous les agrémens d'une Nation civiliſée depuis long-temps, & qui a tout-à-fait perdu de vue les inſtitutions primitives de la Nature. Ils ont tous les dehors en leur faveur, & doivent paroître aimables aux Etrangers qui ne les obſervent que ſuperficiellement ; mais il en va tout autrement, quand on traite avec eux. Il faut qu'ils ſe dédommagent ſur les particuliers de tout ce qu'un Gouvernement deſpotique leur fait ſouffrir.

D

Le Coran eſt le Code Religieux & Civil dominant ; mais comme ce Livre n'a pas été écrit d'un bout à l'autre, ſous la dictée de la Raiſon, on n'y trouve point une unité de Doctrine propre à concilier ceux à qui il ſert de Loi. En ſorte qu'il donne lieu à pluſieurs Partis, qui ſe déteſtent de tout leur cœur, & ſe chamaillent de tout leur pouvoir, au grand ſcandale de la Vérité, & au détriment du bien public. En vain le Coſtume avoit-il mis une barrière pour diſtinguer ces différentes Sectes ; elles ſe prennent les couleurs les unes des autres. Les *Chïas* oſent pouſſer quelquefois le ſacrilège juſqu'à porter des bas & des ſouliers verds, livrée conſacrée par les *Sunnites*, à la bannière du Saint Prophête.

L'habillement des Perſes conſiſte en une chemiſe de coton, ouverte ſur la poitrine, & qui deſcend juſqu'aux genoux, une veſte un peu plus longue, & par-deſſus, une robe un peu plus longue encore. Cette robe, chez les riches, eſt de brocard d'or ou d'argent, doublée de martre, garnie de galons & de riches broderies ; des caleçons leur deſcendent juſque ſur les pieds. Leurs bas ſont courts, larges & de draps. Leurs chauſſures de maroquin, ont la forme de nos pantoufles. Leur turban eſt plus haut, plus majeſtueux que celui des Turcs. Le Coſtume des Femmes, peu différent de celui des Hommes, eſt encore ce qu'il étoit il y a quatre ſiécles ; ce qui doit nous ſurprendre, chez une Nation opulente & amie du faſte. Leurs bras ſont ornés

de bracelets; leur tête, d'une chaîne d'or; leurs oreilles, de boucles; des anneaux d'or pendent quelquefois à leurs narrines. Les Filles & les jeunes Epouſes ſont très-ſouvent voilées; ou bien elles s'enveloppent le viſage de manière qu'elles n'ont de libre que la vue & la reſpiration. Le bleu-foncé eſt la couleur du deuil.

Dans le Khoraſan, l'une des quinze Provinces de la Perſe, on double les habits d'étoffes de ſoie & d'or, avec la dépouille des agneaux, dont le poil long, friſé & délié, couvre une peau très-fine, à laquelle on donne une certaine préparation avant de s'en ſervir. On fabrique des tapis recherchés dans la principale Cité de la Province, ſurnommée la Ville des Roſes, à cauſe de la quantité d'arbriſſeaux de cette eſpèce qui fleuriſſent dans les environs.

Dans le Mezanderan, ſeconde Province de l'Empire, eſt un petit canton nommé Aſtarabath, dont les Habitans ſe ſont maintenus libres, en ceſſant d'être ſauvages. Ils nomment eux-mêmes leur Chef, dont le nom lui rappelle ſans ceſſe qu'il n'eſt que le premier de ſes égaux. Loin d'avoir été ſubjugués & de dépendre de la Cour, ils offrent impunément au milieu d'eux, un aſyle à tous ceux qui ont éprouvé des paſſe-droits dans les Troupes du Monarque Perſan.

Le midi de la Province de Ghilan eſt occupé par des montagnes, ſur leſquelles des Paſteurs ont aſſis leurs Hameaux pittoreſques à la vue. Les Mœurs qu'on y mène, répondent à la fraîcheur du payſage. Etrangers

aux révolutions politiques, ces bonnes gens jouiſſent d'un bonheur facile, qu'ils doivent autant à leur douce médiocrité qu'à la température du lieu. Ils ſont vêtus d'une camiſole qui deſcend à la ceinture. De larges haut-de-chauſſes viennent s'y joindre. Les chauſſures ſont faites d'écorces d'arbres.

Shamaki, Capitale du Schirvan, eſt une Ville très-ancienne, où ſe fait encore aujourd'hui un grand Commerce de ſoie & de coton. Son territoire eſt l'un des plus feconds de toute l'Aſie; les Habitans n'en ſont pas plus heureux. Pourroit-on l'être dans un Eden, ſi le deſpotiſme y pénétroit? La Nature, malgré ſa toute puiſſance, ne ſçauroit faire du bien aux Hommes malgré eux.

Les environs de la Ville de Derbend, bâtie, dit-on, par Alexandre, rapportent beaucoup de balſamine, dont on ſe ſert pour ſe colorer les (1) ongles & les cheveux.

On prétend que les Amazones ont habité une partie du Gurgiſtan. Cette conjecture eſt fondée ſur un uſage dont les Dames du Pays ſe montrent encore aujourd'hui jalouſes; elles ſont preſque tout le jour (2)

[1] Pour les ongles, les Européennes n'en ſont pas encore venues là.

[2] Nos Dames de Paris n'auroient-elles pas auſſi la prétention de deſcendre de ces mêmes Amazones? Du

à cheval, suivies d'autres femmes, portant un poignard à la ceinture.

L'Erivan est la Province de Perse qu'Habitent les Arméniens soumis à ce Royaume. Voyez l'article que nous leur avons destiné dans cet Ouvrage.

Le Peuple de la Province d'Azerbijane est généralement pauvre; les gens de la campagne sur-tout, y mènent une vie misérable; ils ne sont couverts presqu'en tout temps, que d'une chemise de coton. Les enfans y vont tout nuds. Mais dans la Ville, le spectacle change. Celle de Tauris étale tout le faste Asiatique. Il est vrai que le Commerce y est dans une grande activité; c'est dommage qu'il y fleurisse aux dépens de l'Agriculture, qui devroit avoir le pas sur lui. Tauris est rempli de métiers pour mettre en œuvre le coton, la soie & l'or. On y consomme 6000 balles de soie par année. On y fabrique les plus beaux tapis & les plus beaux turbans de la Perse.

Ardebil est une autre grande Ville, réputée sainte, parce qu'elle renferme dans une superbe Mosquée, le Tombeau d'un grand personnage du Mahométisme. En conséquence, cette Cité est purgée de Danseuses & de Courtisannes qui pullulent par-tout ailleurs. La

moins on pourroit leur supposer cette intention, quand on les rencontre à toute heur[illegible]

Mosquée a été l'occasion d'un Hospice, où l'on héberge tous les jours plus de mille Pélerins. Malheureuse la contrée ou de tels établissemens abondent !

On fait naître Zoroastre dans Urmiach, Ville de la même Province. Qu'on nous permette un mot sur ce grand homme. L'anecdote du Cheval malade du Roi de Perse, Gushtasp, guéri par Zerdusht le Prophête ou Zoroastre, à condition que le Prince & toute sa Cour croiroit au Zend-à-Vesta, ne nous confirme que trop, ainsi que les miracles de ce Législateur, dans cette vérité peu honorable pour les Hommes, qu'ils sont par-tout les mêmes, & qu'il faut toujours les traiter en enfans, les amuser, peut-être même les tromper, du moins innocemment, & pour les rendre meilleurs. Le pont destiné au passage des ames, les Anges Mirhizad & Reshuizad, qui pesent dans une balance les bonnes & mauvaises actions, & le Gehevina, région obscure pour les méchans, sont des *Paraboles* dont le but est plus moral. Mais on trouve Zoroastre plus digne de sa célébrité & du culte que lui rend encore la Perse, quand on apprend dans ses Livres que de toutes les vertus, celle dont il recommandoit le plus la pratique, étoit la *Philantropie* des Grecs, que l'ancien Testament appelle *l'amour Fraternel*; & le nouveau, *la charitté Chrétienne*, ou *l'amour du Prochain.*

C'est dans la Province Irac-Azemi, que se trouve Ispahan, Capitale de toute la Perse : mais il faut aller

à la Ville d'Yezd, pour rencontrer les plus belles Femmes de ce vaſte Empire.

La Ville de Raſchan eſt très-commerçante. On y fabrique du ſatin, des velours, des taffetas, diverſes autres étoffes de ſoie unies ou façonnées, de magnifiques brocards d'or & d'argent, &c.

Le Chuziſtan n'a rien de bien remarquable que la Ville de Suſter ou l'emplacement qu'occupoit jadis celle de Suza, qu'embellit Darius Hyſtape, & d'où Alexandre emporta un riche butin.

La Province de Farſiſtan poſs ède les fameuſes Ruines de Perſepolis, qui ne ſont point honneur à l'état actuel de la Perſe. Près de Chiraz, Ville Principale de cette Province, & patrie de *Saadi*, on rencontre un monument moins antique, mais plus précieux peut-être encore; c'eſt le Tombeau de ce Poëte-Philoſophe, qui mériteroit d'être connu (1) tout entier parmi nous.

A Laar, la première Ville du Lariſtan, on fabrique des ceintures eſtimées.

Les Guebres ſont encore aujourd'hui en très-grand nombre dans le Kikman. Ils y ſont un grand Commerce des laines qu'ils préparent avec beaucoup d'art, & dont ils ſont des ſerges très-recherchées dans tout

[1] Voyez-en les fragmens que nous en a traduits ou paraphraſés M. de St. Lambert, à la ſuite de ſon beau Poëme des Saiſons.

l'Orient. Elles font prefqu'auffi fines, auffi luftrées que la foie. On y fait auffi des ceintures & de beaux tapis. Les Habitans de la partie méridionale font prefque noirs, à caufe de la chaleur. Leur habillement en conféquence eft des plus légers. Des feuilles de palmier leur fervent de chauffures. Les Femmes y portent une fimple chemife qui defcend jufqu'à la ceinture. Delà, une efpèce de fac de coton ou de foie chamarrée retombe fur leurs pieds. Des bracelets ornent non feulement leurs bras, mais encore leurs jambes. Une plaque d'or, de figure romboïdale, enrichie de pierres précieufes, eft fufpendue à leur nez.

L'Ifle d'Ormuz n'eft plus à beaucoup près, ce qu'elle étoit. Le Makran n'eft célèbre que par l'expédition du Conquérant des Perfes. Alexandre traverfa cette Province avec fon Armée. Le Sigiftan eft fier encore d'avoir été le berceau du célèbre Ruftan, l'Herçule des Perfans.

On trouve dans le Kabuliftan, des Gentils qui ont quantité de Pagodes, & qui s'acquittent de leurs cérémonies religieufes, en habits de couleur rouge-foncée.

Le Kandahar eft habité par un Peuple demi-fauvage, que les Rois de Perfe eut bien de la peine à contenir. Leur Coftume donne une idée de leurs Mœurs. Une robe de groffe toile, qui defcend jufqu'aux talons, & qu'ils relèvent pardevant jufqu'à la ceinture, & un large caleçon de la même toile, forment tout leur habillement.

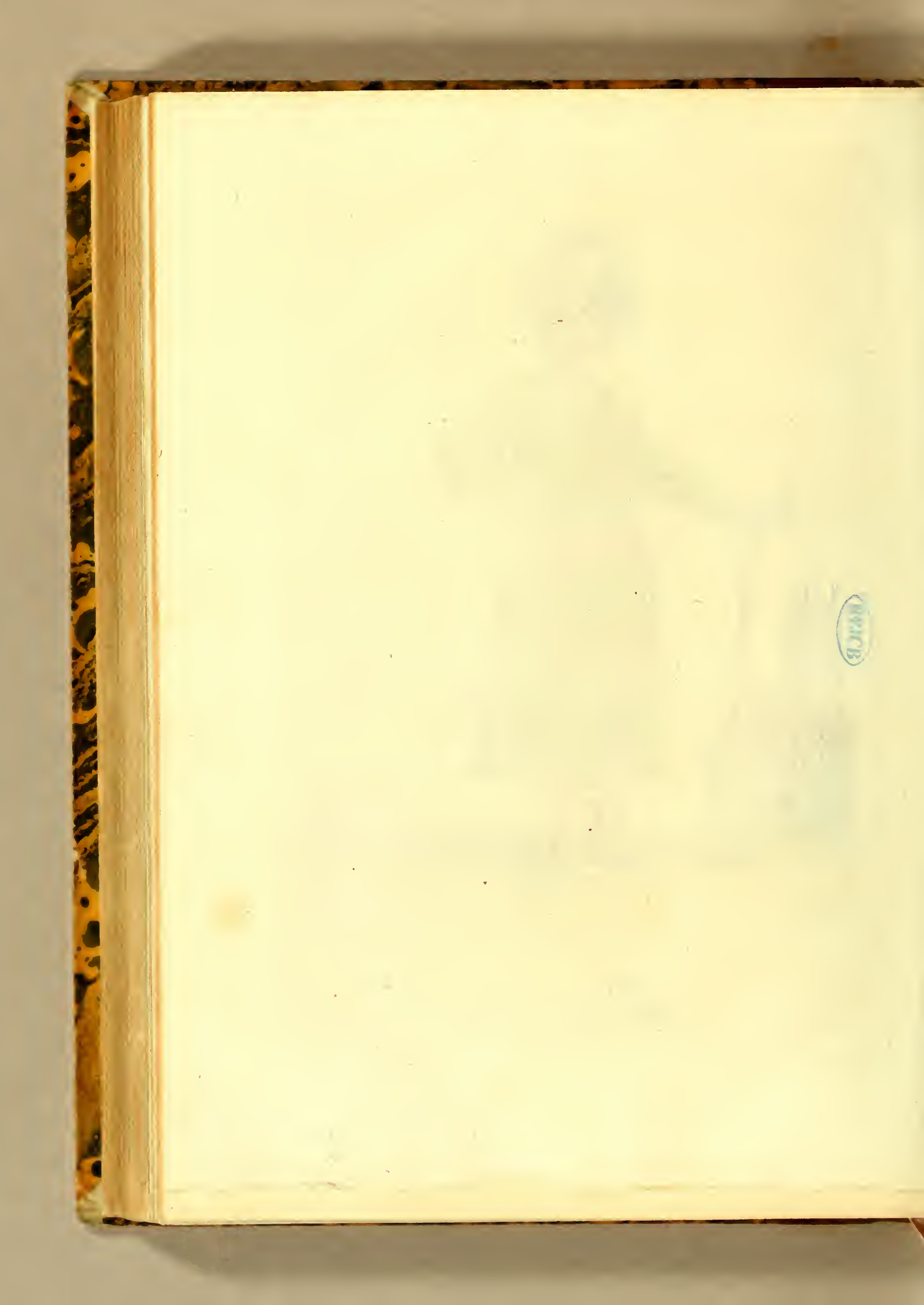
habillement. Ils ont les jambes & les bras nuds. Les Riches font usage de pantoufles & de bottines, qu'ils ne quittent que quand elles tombent en lambeaux. Leur tête est rasée ; ils laissent croître seulement au-dessus de chaque oreille, une petite touffe de cheveux. Leur coëffure est composée d'un morceau de toile replié en plusieurs tours, dont un bout retombe par derrière. L'autre extrêmité s'élève sur le devant de la tête, en forme d'aigrette.

Fin de la Notice Historique sur la Perse.





Persen





Armenien de perse



NOTICE

SUR LES MŒURS DE PARIS.

QUELQUES esprits chagrins qualifient *Paris* de *nouvelle Babylone*, de *Sybaris moderne* : nos Rois l'appellent (1) *leur bonne Ville.*

Cette Capitale de la France ressemble à ces Femmes d'une conduite équivoque, mais aimables, dont on se méfie, mais qu'on aime, qu'on aborde avec crainte, qu'on quitte à regret, & dont on ne perd jamais le souvenir.

Les Mœurs de Paris ont suivi la fortune de la France. Paris sert de modèle aux Provinces ; mais l'exemple de la Cour pèse sur la Capitale du Royaume. D'ailleurs, cette circulation successive & rapide des individus de toutes sortes qui s'y rendent, & qui en sortent pour y rentrer encore, ne laisse jamais cette Cité dans une situation permanente. Paris étant un des points centrals de l'Univers, tient un peu de tous les objets avec lesquels elle communique.

Cependant il est encore dans cette Ville immense, quelques citoyens qui restent toute leur vie comme étrangers à ce qui se passe autour d'eux. A la faveur de leur obscurité, ils échappent à l'impulsion

(1) L'Empereur Julien l'appelloit *sa chère petite Capitale.*

générale, & meurent à-peu-près comme ils ont vécu, ſans laiſſer de vuide; on ne s'eſt point apperçu d'eux. Mais ſi leur deſtinée n'eſt point brillante, elle eſt du moins paiſible & aſſez pure. On a voulu déſigner ici ces bons Bourgeois qui, ne mettant pas le pied hors de la ſphère étroite de leur quartier, végètent comme la plante attachée au ſol qui l'a fait naître & qui la nourrit. Cette claſſe de Citadins eſtimables devient rare; par la raiſon qu'ils ont bien de la peine à retenir leurs enfans conſtamment auprès d'eux; & ſouvent il ne faut aller qu'au bout d'une rue pour découvrir un monde nouveau, bien propre à exciter la curioſité de jeunes gens qui n'ont encore rien vu. Nous avons connu de jeunes perſonnes nées dans la moyenne bourgeoiſie, qui à vingt ans, n'avoient point encore franchi les limites de leur Fauxbourg, & ne connoiſſoient que de nom, le Palais (1) Royal & toutes ſes merveilles. L'innocence de Mœurs étoit le fruit de leur ignorance. Mais ces familles retirées ſous leurs toîts écartés de la foule, ſont difficiles à rencontrer, ſur-tout à ceux qui n'obſervent Paris que dans les lieux publics.

Les Pariſiens proprement dits, qui ne ſont pas la partie la plus nombreuſe de cette Capitale, conſervent encore quelque choſe de ce caractère de loyauté qui diſtinguoit les Francs. Ils aiment la paix; mais on les

(1) Quartier de Paris le plus brillant, le plus habité, le rendez-vous de tout ce que la Capitale a de plus aimable & de plus ſuſpect.

trouve, quand il s'agit de prendre le parti de l'honneur. Ils n'attaquent point, mais ils ſçavent ſe défendre. Ils ſont bons, & l'ingratitude ne les corrige pas tout de ſuite de leur penchant à la bienfaiſance. La nature les a doués de beaucoup d'aptitude pour les Sciences & les Arts; mais l'imagination & la chaleur de tête n'eſt pas ce en quoi ils abondent. Leur cerveau paroît organiſé plutôt pour faire des Philoſophes que des Poëtes; & Paris a produit dix d'Alembert contre un Voltaire. Le Pariſien aime ſes Rois, ſans être inſenſible aux charmes de la Liberté; & s'il n'en a pas toujours ſoutenu les droits avec fermeté, il faut l'attribuer à pluſieurs cauſes hors de lui. D'ailleurs, né inſouciant & debonnaire, il fait quelques ſacrifices à ſa tranquilité perſonnelle; & pardonne volontiers à ſes Chefs, parce qu'il faudroit toujours être dans un état de guerre, ſi l'on ne fermoit pas les yeux ſur les abus & les excès auxquels on doit néceſſairement s'attendre dans un Empire & dans une Ville tels que la France & Paris.

La Populace de Paris eſt moins inſolente & a moins d'énergie que celle de Londres; elle eſt auſſi plus pauvre & ſurveillée de plus près : elle eſt ſale par habitude & ſemble ſe plaire dans la fange. Il faut l'intervention d'une Police exacte & rigide pour entretenir un peu de propreté dans les marchés. La deſcription que les voyageurs nous rapportent des Peuplades (1) Sauvages,

(1) Telles que les Kamtzchadales. Voyez leur Article dans la partie de cet Ouvrage qui concerne l'Aſie.

logées dans des cabanes hideuses à l'œil & repoussantes à l'odorat, pourroit convenir sans beaucoup de restrictions, aux basses classes du Peuple de Paris. Le linge qu'il porte tombe en pourriture, & le laisse souvent à nud. On ne peut faire un pas, sans rencontrer de ces êtres tellement abâtardis (1) par la misère, qu'ils n'ont pas même le sentiment de leur état. On a peine à distinguer leur sexe, à travers les haillons qui les couvrent. On rencontre par fois, des Femmes attelées avec des bêtes de somme, pour transporter les fardeaux d'un bout de la Ville à l'autre : d'autres femmes, assez souvent, se chargent de nettoyer les chaussures boueuses des piétons. Plusieurs passent le temps des Fêtes à ramasser les cendres, dont on a dégarni le foyer des maisons : ou bien, courbées des heures entières sur un ruisseau fétide, y cherchent quelques pièces de monnoie que le hasard auroit pu y laisser tomber : & ces scènes avilissantes ont lieu journellement au sein de la Capitale du Peuple le plus galant & le plus sensible de l'Europe. Ne diroit-on pas qu'on a ménagé ces honteux tableaux exprès pour

(1) Ils ont souvent à la bouche une expression énergique qui les peint d'un mot : pour dire, *j'ai beaucoup travaillé*, ils disent : *j'ai bien roulé mon pauvre cadavre.*

Leur reconnoissance a même quelque chose d'avilissant ; ils appellent *mon Maître* le simple particulier qui leur a fait quelque bien.

faire contraſte avec les images riantes qu'étalent de toutes parts le luxe & la vanité.

La claſſe des Ouvriers mène une vie un peu moins triſte que celle des porte-faix. Pour peu qu'un Artiſan ait d'ordre, il ſe ſoutient, non ſans peine toutefois. Le moindre écart qu'il ſe permet, le plus petit accident qui lui ſurvient, le livre à la misère & à ſes ſuites. Un Hôpital ou la Priſon eſt ſa reſſource dernière. Heureux, quand il a le courage de ne point envier le ſort de la claſſe des Domeſtiques.

Ceux-ci ſont en grand nombre, & copient leurs Maîtres. Inſolens & pareſſeux, joueurs & peu économes, un froid libertinage remplit leur déſœuvrement; d'autant plus corrompus, qu'on leur paſſe tout, pourvu qu'ils ayent l'art & l'attention de rendre leur ſervice agréable. Et en effet, ils préviennent les moindres caprices de ceux à qui ils appartiennent. Mais comme ils ſe vangent de cet aſſujettiſſement ſur les protégés de ceux qu'ils ſervent ! une urbanité inſultante & dédaigneuſe a remplacé les airs bruſques qu'ils ſe permettoient jadis.

Les Femmes en condition rivaliſent leurs Maîtreſſes juſque dans les boudoirs, & partagent leurs aventures; c'eſt le prix qu'elles mettent à leur diſcrétion, dont bientôt on ſçaura ſe paſſer.

L'Ouvrière modeſte, qui pourroit vivre honnête & libre, du produit de ſon travail aſſidu, piquée de ſe voir éclipſée par les parures de la Femme au ſervice d'autrui, quitte ſon attelier pour paſſer dans un anti-

chambre, y apprend ſous peu, à tirer parti de ſa jeuneſſe & de ſes charmes, & groſſit bientôt la liſte nombreuſe de ces Beautés, (1) fléau des Mœurs, plaies honteuſes de la ſociété.

La baſſe Bourgeoiſe, que dévore ordinairement la paſſion du lucre, livrée toute entière aux détails du Commerce, ſe conduit avec aſſez de régularité. Toujours occupée & ſédentaire, elle n'a ni l'occaſion ni le temps de ſuivre le train général. D'ailleurs, une famille qu'on a l'ambition de placer plus haut que ſoi, demande des ſoins. La loyauté dans les affaires ſouffre un peu, quand on eſt certain de ſauver les apparences. De petites fraudes hâtent le moment d'aller conſumer en paix & à l'écart, les fruits de ſon labeur. Les enfans entrent dans le monde, s'attachent ſelon leur génie reſpectif, à tel ou tel objet; & à coup ſûr, devenus plus que leurs pères, ils en vaudront moins.

La marche de la haute Bourgeoiſe, ou de la claſſe opulente des Citoyens du Tiers-Etat, eſt plus large & plus rapide. On commence par ſouffrir patiemment les rebuts des Grands & leurs ſarcaſmes, dans l'eſpoir d'aller un jour de pair avec eux. C'eſt dans cette claſſe qu'on s'adonne aux grandes ſpéculations de la finance & de l'agiotage. Le Clergé, la Robe & l'Epée y vont recruter des ſujets; & la manière d'y vivre ſe reſſent déjà de ces trois profeſſions. C'eſt là que le faſte

(1) On dit les Femmes publiques de Londres généralement plus jolies que celles de Paris.

s'affiche

s'affiche & ſe donne carrière. C'eſt là que le gaſpillage tient lieu d'une dépenſe honorable. C'eſt là que va ſe rendre la jeuneſſe laborieuſe des campagnes, pour y être métamorphoſée en Valets oiſifs. Ce ſont ces maiſons millionnaires qui ſoutiennent la réputation de la Capitale chez les Etrangers, & donnent une haute idée des reſſources du Gouvernement capable d'un tel luxe chez les particuliers de la moyenne région; lequel luxe le céde à peine à celui de la Nobleſſe, toujours obligée de renchérir, quels que ſoient ſes moyens.

Les familles Patriciennes, jalouſes de l'antique conſidération qu'on leur portoit, ſe ſoutiennent le plus honorablement qu'elles peuvent aux yeux du Peuple, qui ne leur eſt plus auſſi attaché qu'autrefois. Il eſt cependant quelques Magiſtrats recommandables, ſurtout parmi les jeunes. Mais l'influence du ſiécle a gagné juſqu'à eux; & ils n'ont pas ſçu ſe garantir de tous les ridicules à la mode.

Le Clergé devenu moins exigeant & non moins éclairé, garde un ſilence prudent ſur de certaines queſtions : & ſur des propos très-indiſcrets qu'on ſe permet aujourd'hui dans le monde.

Le Corps de la Nobleſſe n'a jamais été ſi inſtruit, & n'a jamais eu des goûts plus ſains. Mais l'honneur François eſt un feu ſacré, à la garde duquel tous les membres de ce Corps illuſtre n'ont pas veillé avec un zèle égal. Le beſoin du moment a néceſſité les

méſalliances ; & l'on a contracté inſenſiblement les habitudes de ceux dont on a emprunté les reſſources.

Il eſt à Paris une claſſe d'individus, la pire de toutes. Ces gens ne tiennent à rien, & ſe mêlent à tout. Placés entre le Peuple & les Grands, ils protègent d'un côté, rampent de l'autre, & promettent ici ce qu'ils mendient ailleurs. Ils *font* ce qu'on appelle *des affaires ;* on les rencontre par-tout. Leur Coſtume en impoſe. La volubilité de leur langue étourdit, mais entraîne ; & eux-mêmes ſont étonnés, comment ils exiſtent.

Les Gens de Lettres de Paris forment un contraſte avec les précédens. Mais ils ſont en trop grand nombre pour conſerver l'aſcendant qu'ils ſe ſont vu ſur ceux qui liſent, & qu'ils pourroient conſerver, s'ils ne ſouffroient plus parmi eux ces Entrepreneurs d'Ouvrages imprimés, qui tiennent le Génie à leurs gages, & qui dans un loiſir coupable, s'engraiſſent des ſueurs du Talent ignoré, travaillant ſans relâche dans leurs Bureaux. Paris fourmille de ces Spéculateurs Littéraires, de ces Agioteurs d'eſprit, tenant Manufacture de Livres, impuiſſans à les faire, mais charlatans pour les débiter ; dignes rivaux des Libraires, qui ne les voient pas de bon œil ; ces gens là ne font rien, & tout ſe fait chez eux ; on sème pour eux, & ils ne laiſſent glaner les autres que quand ils ont récolté. Ils oſent quelquefois davantage, Non contens du labeur, ils veulent encore

de la gloire. Ils achètent une réputation, en achetant (1) *de la copie ;* & pour se faire un nom, ils ne font que prendre la peine de signer le leur sur le Frontispice d'un Ouvrage dont ils ont payé le Manuscrit à tant *la Feuille.* Ces sourdes menées minent insensiblement les Lettres, les appauvrissent & les dégradent en les assimilant aux denrées les plus viles du Marché.

On n'a pas encore obtenu à Paris, la liberté de la Presse. Le Gouvernement a établi depuis fort long-temps des Censeurs, fonction de confiance, très-délicate à remplir sans compromettre personne. Néanmoins il se trouve des sujets assez intrépides pour se charger d'un pareil fardeau.

Paris offre beaucoup de liaisons éphémères & vagues, que le caprice assortit un moment, & dénoue le moment d'après. Ces amours passagers sont peu favorables aux mariages. On contracte l'habitude de promener son choix, sans le fixer. Les Filles honnêtes ne peuvent plus se livrer aux charmes d'une inclination sentimentale. La Femme tendre ennuye ou paroît exigeante. Les Beautés faciles donnent le ton. On a banni l'étiquette, qui jadis se glissoit jusque dans les boudoirs ; mais on a passé à l'autre extrême. On ne se respecte plus. Le voile du mystère est déchiré, &

(1) Expression usitée dans les Imprimeries, pour signifier le Manuscrit sur lequel on compose une feuille d'impression.

le vice ne prend plus la peine de garder l'incognito. La Mère ne se cache pas plus de ses Filles, que le Père de ses Fils. L'Hymenée trouve encore dans la roture, quelques partisans de bonne foi. Mais par-tout ailleurs, c'est un manteau commode dont l'Amour fait son profit.

Les dissipations que le luxe invente tous les jours, & multiplie dans la Capitale, ont amené ce désordre dans les Mœurs. L'uniformité des plaisirs domestiques dégoûte, quand on les compare aux amusemens variés qu'on peut se procurer hors de chez soi. Les petits Spectacles, les petites Assemblées, les petits devoirs de société distraient des occupations paisibles du ménage. Pour paroître, il faut une toilette longue & dispendieuse; & c'est ainsi qu'on fait à la vanité le sacrifice de son temps & de son patrimoine.

Par conséquent aussi l'Education est négligée, ou conduite d'après de faux ptincipes. Quelques Mères nourrissent leurs Enfans, afin qu'on sçache qu'elles ont lu *Emile*. Mais il vaudroit mieux souvent suivre l'ancienne méthode. On ne peut être tout-à-la-fois bonne Mère & Femme du jour.

Si l'Enfant résiste aux inconvéniens de cette première Ecole, un College ou un Gouverneur l'attend; & ce qui peut lui arriver de plus heureux, c'est de n'y perdre que son temps. La Société achève son Education: est-il étonnant qu'il devienne ce qu'on appelle un Homme de société? Enfin, il embrasse un état. Appartient-il à la Noblesse Militaire? Il est Officier né;

quels que ſoient ſes goûts ou ſes talens, ſa place eſt marquée à la tête d'un Régiment. Les enfans de roturiers ont du moins la liberté du choix.

On remarquera, en paſſant, que les Pariſiens qui ont fait le plus d'honneur à leur patrie, ſont pour la plûpart iſſus de race Plébéïenne. Moliere (1), Regnard, Fleuri (2), Mallebranche (3), Rollin (4), Quinault (5), J. J. Rouſſeau (6), Santeuil, Catinat (7), Tavernier (8), Perrault, Helvetius (9), Touſſaint, Voltaire (10), Lebon (11), Boulogne, Leſueur, Lebrun (12), Largilliere, Boucher, Lemoine, Oudri, Vouet, Manſard (13), Lenôtre (14), Favart (15),

(1) Fils d'un Tapiſſier.

(2)—D'un Avocat.

(3)—D'un Secrétaire du Roi.

(4)—D'un Coutelier.

(5)—D'un Boulanger.

(6)—D'un Cordonnier.

J. J. Rouſſeau eſt né à Genève d'un Horloger.

(7) Fils d'un Conſeiller au Parlement.

(8)—D'un Marchand de Cartes Géographiques.

(9) L'Auteur du Livre de l'Eſprit étoit d'une Famille de Médecins.

(10) Fils d'un Notaire.

(11)—D'un Peintre.

(12)—D'un Sculpteur.

(13) L'Auteur du Dôme des Invalides, étoit fils d'un Architecte.

(14) Fils de l'Intendant du Jardin des Tuileries.

(15)—D'un Pâtiſſier.

l'Auteur du Drame d'Eugenie (1), Mercier (2), Boulanger (3), Freret, (4) Lekain (5), &c. &c. &c. Tous ces noms sentent la roture, & ceux qui les ont honorés, appartenoient à des familles obscures, & disgraciées de la fortune : mais

> C'est au sein du malheur que naquit l'industrie,
> La mollesse ~~toujours~~ souvent énerva les talens :
> Le duvet paresseux assoupit le génie ;
> Rarement le Mérite habite chez les Grands.
>
> *Voyez le Pibrac moderne.*

On élève les Filles à-peu-près dans le même esprit. On ne confie plus guère leur première jeunesse aux Monastères. De la maison maternelle, elles passent dans celle d'un Epoux, par un arrangement de famille, quelquefois conclu dès avant leur naissance. Si le cœur, au milieu de ces convenances, ose réclamer ses droits, on le fait taire, ou l'on compose avec lui.

Paris renferme un genre (6) de Femmes qui méritent l'attention de l'Amateur que le grand monde n'a pas encore blasé. Ces jeunes Beautés, nées de parens pauvres, se mettent de bonne heure dans le cas de

(1) Fils d'un Horloger.

(2) L'Auteur du Tableau de Paris, de l'an 1240, &c. est fils d'un Fourbisseur.

(3) L'Auteur de l'Antiquité dévoilée, &c. est né d'un Marchand.

(4) Sçavant Chronologiste & Philosophe hardi, né d'un Procureur.

(5) Fils d'un Serrurier.

(6) Ce qu'on appelle les Grisettes.

ne point être à la charge de leur famille. Elles apprennent dès le plus bas âge, à manier (1) l'aiguille ou la polissoire, (2) le pinceau ou (3) le tambour à broder. le travail de la semaine non seulement pourvoit à leur entretien, mais elles trouvent encore de quoi subvenir en partie aux frais d'une parure assez élégante ; car elles ont un Ami de cœur, à qui elles veulent plaire, & avec qui elles ne manquent pas de passer les jours de Fête dans des assemblées champêtres près les Barrières. Ordinairement on se rassemble quatre. L'on dîne sous la feuillée ; & le reste de la journée, l'on danse ou l'on se dédommage autrement d'une semaine toute entière écoulée loin l'un de l'autre. Ces Filles aimables, simples & douces, sont encore tendres & fidelles. Elles se reprocheroient une partie de plaisir, faite sans celui qu'elles aiment. Rien de plus touchant que les détails de leurs petits ménages. C'est un mélange piquant de pudeur & de volupté, de raison & de folie. Quelquefois on rencontre ces couples heureux dans les *Spectacles* (4) *Bourgeois* de la Capitale. L'Ami &

(1) Les Couturieres, Faiseuses de corps d'enfans, Ouvrieres en modes, &c.

(2) Celles qui s'adonnent à polir les bijoux d'or & d'argent, &c.

(3) Celles qui enluminent les Estampes, qui peignent les Eventails, &c.

(1) Petites cotteries de jeunes Artisans ou d'apprentifs Marchands qui, à frais communs, construisent une petite Sale de Comédie, & répètent entr'eux pour s'amuser, quelques-unes des Piéces qu'ils ont vues aux grands Théâtres

l'Amie, pendant tout le temps de la repréſentation; ont une main l'une dans l'autre, & s'appliquent avec naïveté, les paſſages de ſentiment qu'ils ſaiſiſſent dans le Drame qu'on joue. Ces unions volontaires ſont aſſez durables, réſiſtent plus d'une fois à la ſéduction de l'or, & ſe terminent ſouvent par un lien plus ſérieux.

Les Promenades publiques fourniſſent encore l'occaſion d'étaler ſur ſoi tout le luxe & le goût dont on eſt ſuſceptible. On y fait aſſaut de parures; les allans & les venans s'y paſſent en revue & s'y jugent en toute rigueur. Les Beautés du jour, qui ne le ſont plus quelquefois du lendemain, y vont jouir de leurs triomphes. Montées ſur des chars élevés, pour être vues de plus loin, elles ont peine à percer les flots de ſpectateurs amoncelés ſur leur paſſage. C'eſt là que les *Merveilleux* de tous les étages font parade de leur choix, & ſatisfont leur amour-propre. Mais ce n'eſt pas là que le Sage (1) de Geneve lors de ſon ſéjour (2) à Paris, portoit ſes pas: de tels objets euſſent bleſſé ſes yeux, amis de la Nature, belle ſans fard; il préféroit les Boulevards du

Depuis que ces petites Sociétés domeſtiques ſont en vogue, on a remarqué plus d'urbanité & de décence dans les Mœurs de la Jeuneſſe de Paris.

(1) J. J. Rouſſeau.

(2) Les dernières années qu'il y a paſſées, il demeuroit au troiſième étage de la Maiſon qui fait le coin de la rue Platrière. L'Auteur d'*Emile* & du *Devin du Village* y copioit de la Muſique, pour vivre. Peu de gens en effet étoient dignes d'être ſes bienfaiteurs.

Nord

Nord de la Capitale ; alors ils n'étoient pas ceints d'une haute (1) muraille.

Il ſemble que l'exemple de J. J. Rouſſeau & du petit nombre de ſes imitateurs, ayent eu déjà quelque influence ſur les Habitans de Paris. Jamais le Jardin Royal des Plantes n'a été ſi fréquenté. Il eſt vrai que le Génie (2) qui y préſide en a fait un nouvel (3) Eden. Mais il ne faut pas en ſortir par la porte principale qui donne ſur les murs de l'Hôpital de la Pitié. Les impreſſions agréables ne tarderoient pas à s'effacer à la vue de cet Etabliſſement, qui ne fait point l'éloge des particuliers, s'il fait honneur au Gouvernement. Tous ces Enfans non réclamés, qui pullulent dans cette triſte Maiſon, ſuppoſent des parens bien inſenſibles ou bien miſérables.

Le Fauxbourg où ſe trouve ſitué le Jardin des Plantes, & les quartiers voiſins, ont un aſpect tel qu'on ſe croit tranſporté, en les parcourant, à 200 milles de la Capitale. La plûpart des rues en ſont déſertes, même pendant les jours de travail. L'herbe y croît en pluſieurs endroits. Les Habitans, miſérablement

[1] Ceinture de pierre, pour aſſurer aux Fermiers Généraux la perception des droits d'entrée.

Les Etrangers n'afflueroient point dans cette Capitale, ſi elle n'avoit à leur offrir que des monumens de ce genre.

[2] M. le Comte de Buffon, Intendant du Jardin du Roi.

[3] Peut-être auroit-on dû ſubſtituer une Colonne Aſtronomique au petit Kioſque ſurmonté d'une Sphère, qu'on vient d'élever au haut du Labyrinthe.

coſtumés, accroupis pendant les Fêtes, ſur la porte de leur taudis, reſſemblent à de pauvres inſulaires qu'on ne viſite pas ſouvent, & ouvrent de grands yeux, lorſqu'ils voient paſſer leurs concitoyens du centre de Paris. Quand l'Etranger fait ſon entrée dans cette Ville, par les Barrières de St. Jacques ou de St. Marcel, il croit que ſon guide s'eſt trompé de route, & qu'il lui reſte encore bien des poſtes à courir, avant de pouvoir deſcendre dans les beaux Hôtels qui l'attendent aux environs du Palais Royal.

Dans ces Fauxbourgs & ailleurs encore, (& ce n'eſt point une exagération), on ſeroit trop heureux de vivre des *miettes qui tombent de la table du Riche.* Quand les Valets d'une Maiſon opulente ſe ſont bien repus avec les reſtes de leurs Maîtres, on (1) achète le rebut des Valets pour les revendre aux Habitans des Fauxbourgs, leſquels n'ont pas toujours de quoi ſe procurer cette nourriture aviliſſante. Cependant la Nature (ce ſemble) n'avoit dreſſé qu'une ſeule table pour tous ſes Enfans.

Les repas à Paris, coûtent fort cher, ſont fort courts, & les convives s'y montrent froids & dédaigneux. Les élégans des deux ſexes affichent une ſanté délabrée, & n'oſeroient avouer un bon eſtomach, parce qu'ils auroient cela de commun avec la roture, le peuple & les gens de la campagne. L'appetit a

[1] Ceux qui ſont ce petit trafic, ſe nomment des regratiers.

déferté nos tables, jadis abondamment fervies, aujourd'hui décorées de mets délicats & peu fubftantiels.

Le vin a fait place à l'eau ; & la gaieté franche Fille de Bacchus, a difparu avec la liqueur qui la provoquoit. Cette fobriété fauffe n'a point amélioré nos Mœurs. De miférables équivoques ont fait taire les refrains naïfs & fans prétention, que nos bons ayeux détonnoient, le verre à la main. Le Cynifme des Orgies privées, la froide débauche a remplacé l'ivreffe bruyante, mais cordiale, qui reconcilioit les Amis brouillés, & même l'Hymen avec l'Amour.

Le Café a produit une révolution dans les Mœurs de Paris. Avant qu'il fût connu, ou du moins avant qu'il fût fi commun, les honnêtes gens, les gens de la bonne compagnie alloient au (1) *Cabaret.* Il exifte encore, dit-on, la Table ronde de pierre fur laquelle Moliere & la Fontaine, Racine & Boileau (2) s'accoudoient & trinquoient enfemble. C'étoit alors le bon temps de la Poëfie. Sa décadence femble dater du moment qu'on ouvrit des Cafés publics dans la Capitale. Tous les oifıfs mal-aifés s'y rendent fur-tout en Hyver.

---

[1] On appelle ainfi les endroits où le peuple de Paris & des environs va boire & s'enivrer. C'eft là que Bacchus fait des heureux, & attache à la vie des êtres qui s'en dégouteroient bientôt ; s'ils n'avoient la reffource au moins une fois la femaine, de noyer dans le vin, le fouvenir de leurs peines journalières.

[2] *Chapelle* hantoit les Cabarets du quartier dit le Marais. Il y compofoit des vers au vin de Champagne.

Il eſt plus d'un individu qui y paſſe la vie. Les Anglois n'y ſont pas ſi à leur aiſe que dans leurs Cafés de Londres ; ils s'apperçoivent au premier coupd'œil, qu'on n'y jouit pas de ſon *franc-parler.*

Cependant, il n'eſt point de Villes Républicaines, où l'on ſe trouve mieux à même qu'à Paris de jouir d'une certaine liberté ! Un Homme honnête, pour peu qu'il ſoit prudent, s'y conduit à-peu-près à ſa guiſe. On ne prend pas garde au Sage, quand il eſt dans la foule. Il eſquive la cenſure des uns, la malveillance des autres, & ne faiſant ombrage à perſonne, perſonne ne ſe trouve contraint de rougir en ſa préſence, & par conſéquent perſonne ne l'évite, ne le remarque. A Paris, les états ſont tellement fondus enſemble, on eſt diſtrait par tant d'objets, on ſe trouve en relation avec tant de perſonnages divers, que le curieux le plus impertinent, ou le plus mal-intentionné, ſe trouve en défaut. On va, l'on vient, ſans rendre de compte. La calomnie & la médiſance ne s'attachent qu'à ceux qui s'y ſingulariſent, ou qui veulent faire du bruit. Mais l'ami de ſa propre tranquillité, qui ne heurte point les préjugés nationaux & quelques autres encore, peut ſe faire une loi à part & la ſuivre ſans inquiétude. Ce qui peut-être paroîtra contradictoire, le grand Homme qui voudroit fuir ſa renommée, ne trouveroit point d'azyle plus ſûr que Paris même, pour ſe mettre à l'abri des embarras de ſa réputation acquiſe à Paris. C'eſt ce qu'éprouva J. J. Rouſſeau, pendant les dernières années qu'il paſſa dans cette Capitale, où ſon nom étoit conſacré par la gloire,

& ſa perſonne décrétée par les Loix. Il y vécut auſſi obſcur, auſſi ignoré qu'il le voulut, & ſe trouva tous les jours en préſence de ceux qu'il avoit dénoncés au tribunal de la raiſon, ſans en être connu. Au contraire, dans les petits Etats qui lui donnèrent le jour, les enfans lui jettoient des pierres.

Mais, il faut l'avouer, ce chaos ſi favorable à la liberté du ſage, a ſes inconvéniens. S'en tient-on toujours au bien, quand on peut ſe livrer au mal avec impunité? Que de pièges tendus à l'innocence! que d'occaſions offetres à ceux ou à celles qui n'attendent que l'occaſion! que de Maris trompés! que de Mères abuſées ſur le compte de leurs Filles! Et comment ſe retrouver dans un labyrinthe tel que Paris, quand on en a perdu le fil? La Police, il eſt vrai, en connoît tous les détours. Mais à quelles extrêmités ne faut-il pas être réduit, pour avoir recours aux vils inſtrumens qu'elle ſe voit forcée de mettre en œuvre.

Il en eſt de la Police de Paris, comme de l'organiſation du corps humain. A en examiner la charpente & les reſſorts qui la mettent en jeu, on admire comment ces deux machines compliquées, peuvent ſe mouvoir ſans donner lieu à un plus grand nombre d'accidens.

On voudra bien obſerver que nous n'entendons parler dans tout cet article, que du général. Nous convenons qu'il eſt mainte exception à tout ce qui a pu nous échapper d'un peu trop prononcé.

Si les lumières pouvoient dédommager des Mœurs,

Paris ne perdroit d'un côté que pour gagner de l'autre. Les Sciences & les Arts n'ont point en Europe, un foyer plus actif; & ceux qui ſe conſacrent à l'étude, y trouvent des ſecours plus que par-tout ailleurs. Il n'eſt point d'aſſociations qui réuniſſent plus de connoiſſances utiles & profondes que l'Académie des Sciences, ſur-tout ſi on y incorporoit l'Académie Françoiſe & celles des Inſcriptions & Belles-Lettres. Les Artiſtes ont auſſi leur tribunal : mais ceux qui tendent au grand, en appellent à la Nature, & ne connoiſſent que ſon école ; elle ſeule fait les bons Peintres & les Poëtes ſublimes.

Les Sociétés Académiques, entretenues par le Gouvernement, ſont parodiées dans pluſieurs Aſſemblées particulières. Les Muſées, les Lycées, les Loges Maçones, les Clubs, les Sallons, les Conférences, &c. La ſemaine n'a point aſſez de jours pour pouvoir aſſiſter à chacun de ces petits Bureaux d'eſprit, dont on commence à ſe laſſer. Ces (1) Maiſons ont leurs petits ridicules, mais qui ne ſont point dangereux, comme ce qui ſe paſſe dans les Académies de Jeux, & autres endroits de ce genre. Il fut un temps où la mode académique étoit tellement en vogue, que les Coëffeurs intituloient leurs Ateliers, *Académies de Coëffures.* +

Tous ces détails ſont bien miſérables, ſans doute ; mais

[1] La manie fut portée au point, qu'on vit une Couturiere tenir régulièrement chez elle, tous les Dimanches, ſéance Littéraire, & Spectacle.

+ a présent tous les artisans sont artistes, jusqu'aux décorateurs.

il faut de tout cela dans une Capitale telle que Paris. La perte du temps eſt encore préférable au mauvais emploi du temps. D'ailleurs, pendant que les Citadins s'occupent de niaiſeries, pendant qu'ils mettent de l'importance à la nomination d'un Bel-Eſprit, au debut d'une Danſeuſe, &c. La Police en eſt ſoulagée d'autant. Il eſt plus aiſé de contenir des Enfans que des Hommes.

Les Etrangers doivent ſe plaire à Paris, pour plus d'une raiſon. D'abord, ils y ſont parfaitement accueillis; on a pour eux preſqu'autant de déférence que pour les Femmes. Plus ils viennent de loin, plus on s'empreſſe à les ſatisfaire; la différence de Culte ou de Coſtume eſt un mérite de plus, & un motif pour les bien recevoir. Un Pariſien eſt jaloux de laiſſer de lui une bonne opinion dans l'eſprit des Voyageurs. Il aime en outre, à obliger, ſans y regarder à deux fois; car il n'eſt pas méfiant: & il eſt moins rare de le voir dupe dans ſes propres foyers, que de le ſurprendre, y faiſant des dupes. D'ailleurs, on a beau jeu avec lui. Cazanier & peu inſtruit de ce qui ſe paſſe hors ſes Barrières, tout l'étonne, & il eſt diſpoſé à faire des ſacrifices à ſa curioſité. Un Etranger célèbre, en y arrivant, eſt l'idole des Pariſiens; mais ſon Culte n'eſt qu'éphémère. On le néglige, du moment qu'un autre perſonnage monte ſur la ſcène; & cela ne peut être autrement ſur un théâtre auſſi mouvant & auſſi vaſte que Paris, où l'on ne peut être tout à tous, à la fois.

Il faut voir Paris pour prendre une véritable idée

des avantages & des (1) inconvéniens de la civilisation. Veut-on connoître d'un coup-d'œil les prodiges qu'elle a enfantés avec le temps ? Qu'on se transporte sur l'une des (2) monticules qui dominent Paris. Ce spectacle a son prix, même à côté des tableaux les plus superbes que puisse étaler la Nature livrée à elle-même. Les Voyageurs instruits, qui ont pénétré dans l'intérieur de ces grands Ateliers où se préparent & se consomment les révolutions physiques du Globe, trouvent à peine des expressions pour rendre ce qu'ils ont vu. La Civilisation a aussi ses merveilles. C'est la main de l'Homme, si foible quand il est seul, si puissante quand il a contracté les liens de la Société ; c'est la main de l'Homme qui, du milieu des marais (3) de *Lutece*, a fait sortir cette Capitale immense, où plus d'un million d'individus, se créent chaque jour des jouissances nouvelles, & enfantent de nouveaux chef-d'œuvres, fruits de l'industrie & de l'émulation. La main de l'Homme a revêtu de pierre & de marbre, de bronze & d'or, la fange où jadis il vegétoit. Il y a

[1] Quand aux inconveniens, on en feroit un long chapitre, si l'on compulsoit les Registres de la Police.

[2] Le Mont-Valerien, ou bien Mont-Martre ; les Romains, dit-on, y avoient bâti un Temple à Mars.

[3] C'est le nom primitif de Paris, que J. César donne à cette Ville dans ses Commentaires.

loin

loin de la hutte des (1) *Samoydes* & des *Lapons*, à la Colonade du Louvre (2). Rien de plus flatteur pour l'orgueil de l'espèce humaine, que l'aspect de Paris dans toute son étendue. La Nature semble y avoir cédé le pas à l'Art. Quoi de plus étonnant que ce chaos soumis à une Police réglée? Ces Palais où les Dieux de la Terre rivalisent celui du Ciel ; ces Temples, sous la voûte desquels l'Homme est si petit ; tout cet ensemble d'édifices doit en imposer à l'œil même de ceux qui en sont les Auteurs ou les propriétaires.

Mettons fin à cette ébauche par quelques considérations générales sur l'article des Modes & des Coutumes. Ce Chapitre ne seroit pas le moins important dans une Histoire raisonnée de Paris. Cette grande Cité doit une partie de sa consistence à cette matière légère & frivole. Rome étoit la Maîtresse du Monde par les Armes & la Politique ; Paris tient le même rang, & le doit à ses Modes ; & elle le mérite, sur-tout en ce moment. Jamais le goût n'a été plus consulté, & suivi plus constamment. Les Dames de Paris ne sont pas

(1) Voyez les deux articles que nous avons consacrés à ces deux Peuples : Paris & tous ses charmes (y disons-nous) ne feroient point oublier à un Lapon sa cabane enfumée, son Canot, ses filets, & l'aspect sauvage de ses Montagnes de neiges.

(2) Il ne manque à Paris que de redevenir le séjour habituel de nos Rois. Eh ! quelle demeure leur conviendroit mieux que le Palais des Tuileries, sur-tout si le plan de ce superbe Edifice étoit exécuté en son entier.

les plus jolies Femmes de l'Univers ; il s'en faut. Le climat , l'éducation , les habitudes journalières les privent de cet avantage ; elles ne portent point le ſceptre de la Beauté : mais elles ont ſçu dérober aux Graces leur ceinture. Les Ouvrières en Modes de la Capitale poſsèdent la baguette d'Armide. Il n'eſt pas toujours facile de reconnoître , quand elle ſort , la Femme qu'on a vu entrer dans leurs Magaſins. Elles ont trouvé l'Art de réparer les diſgraces de la Nature ; ou du moins, elles les maſquent avec une adreſſe que nos bons ayeux n'auroient jamais cru poſſible. Flore & Zéphir , ſous le pinceau magique des Poëtes les plus galans , n'ont pas plus de fraîcheur & de légèreté que les ajuſtemens qui ſortent des mains induſtrieuſes de ces Filles de Modes. Elles ont en outre, autant d'imagination que d'habileté. Leur cerveau fécond invente chaque jour des reſſources nouvelles pour plaire : on eſt plus de temps à trouver des noms pour ces petits chef-d'œuvres qu'elles n'en mettent à les produire.

Non ſeulement chaque ſaiſon a ſon Coſtume, mais encore il en eſt un pour chacune des quatre parties (1)

(1) En 1779, on a publié à Paris, un *Poëme Erotique*, dédié à Madame la Princeſſe de Lamballe; & portant pour titre : *les Quatres Heures de la Toilette des Dames* , en Quatre Chants : l'Auteur (qui eſt un Abbé) a prodigué à ſon Edition *in*-8°. tout le luxe de la Gravure. Le Lecteur eut préféré tout le luxe de la Poëſie dans un Ouvrage, qu'on eut

du jour. Il y a la Toilette du lever, celle du milieu de la journée, celle de l'après-dîné, & encore celle du ſoir, & ſouvent une cinquième pour la nuit. Les lieux où l'on va motivent auſſi un ajuſtement particulier. La promenade ou les viſites du matin demandent un vêtement plus ſimple, moins à prétention que ceux qu'on étale dans les Jardins publics, l'après-midi. On ne va point au Spectacle dans les mêmes habits conſacrés au Bal. La Campagne & la Ville ont chacune leurs couleurs, leurs livrées, leurs formes plus ou moins recherchées.

L'âge devroit, ce ſemble, avoir auſſi ſa parure. Mais les Femmes font volontiers des anachroniſmes; & la Fille eſt éclipſée par les airs coquets de la Mère.

Le rang n'eſt pas mieux diſtingué. Les Courtiſannes en règne donnent le ton, & ſont copiées à l'envi par les autres Femmes, de quelque condition qu'elles puiſſent être. Laïs ſortant d'une orgie, s'apperçoit qu'un air échevelé ſied à ſes charmes; en conſéquence, elle ſe montrera le lendemain au public avec une chevelure en déſordre; & le ſurlendemain, Bourgeoiſes & Financières, Patriciennes & Dames du plus haut

---

bien voulu faire paſſer pour le pendant des *Quatre Parties du Jour* de M. le C— L. de Bernis

Conſultez plûtôt *la Galerie des Modes & Coſtumes François*, deſſinés d'après Nature, gravés & colorés; ouvrage commencé en 1778, & qui ſe continue avec ſuccès. A Paris, *in-fol.* chez Eſnaut & Rapilly.

parage, laisseront tomber leurs cheveux jusque par-delà la ceinture; & la Beauté pudique, pour ne point se singulariser, se verra obligée d'adopter le maintien d'une Bacchante.

Les Costumes de Théâtre, dans une Pièce nouvelle, servent encore à varier les Modes : une Actrice applaudie sous telle ou telle (1) Coëffure, sous tel ou tel Habit, ordinairement, fait loi ; & le jour suivant, toutes les Elégantes du moment paroîtront comme autant d'Actrices sortant de leurs Loges pour jouer chacune le même rôle.

Il faut cependant rendre justice aux Dames Françoises, & spécialement aux Parisiennes : quelquefois elles justifient leur amour pour la parure, & les variations qu'elles lui font éprouver par le motif qui leur fait adopter telle ou telle mode. Le patriotisme assez souvent détermine leur manière de se mettre ; & leur Costume devient en même temps un hommage rendu aux (2) Héros du jour, & un mémorial pittoresque des évènemens qui font (3) honneur à la Nation.

Au reste, quand le Sexe né pour plaire, n'auroit pas

(1) Ainsi on a vu toutes les Femmes, vieilles ou jeunes, frisées à la manière de *Cherubin*, nom du Page, dans la Comédie du Mariage de Figaro.

(2) En 1776, n'a-t-on pas porté des chapeaux à la Henri Quatre, & des bonnets à la d'Estaing, à la Voltaire, &c.

(3) En 1778 on portoit des bonnets à la Victoire : les Femmes se coëffoient d'un Casque Anglois. D'autres hissèrent sur leurs cheveux, le Vaisseau la Belle-Poule, &c.

toujours des intentions patriotiques, la mobilité de ſes goûts mériteroit toujours de la reconnoiſſance de la part des vrais patriotes, en ce qu'il en réſulte une branche de Commerce la plus floriſſante peut-être de toutes. Les Hollandois ont leurs Epices; les Eſpagnols ont leurs Piaſtres : les François n'ont rien à envier à leurs voiſins, puiſqu'ils poſſédent le génie des Modes : & puiſque tout ce qu'il y a de civiliſé dans les quatre parties du Monde devient néceſſairement tributaire des Modes Françoiſes. Tant que la France conſervera la prééminence en ce genre, elle ſera toujours riche aſſez & aſſez puiſſante. Car ce ne ſont pas ſeulement les Provinces du Royaume qui ſe procurent, à grands frais, les parures en vogue dans la Capitale; tous les autres Etats de l'Europe s'empreſſent de les naturaliſer chez eux. En ſorte que le Coſtume François eſt devenu preſqu'auſſi univerſel que la Langue Françoiſe. La ſupériorité de ce Peuple ingénieux & galant, aimable & léger, eſt reconnue par-tout où les Arts ſe ſont introduits. On pourroit dire que les Modes Françoiſes ſont aux Arts & aux Sciences, ce que les fleurs ſont parmi les productions de la Nature.

Les Coëffeurs & les Couturières partagent la gloire des Faiſeuſes de Modes; & le concours de ces trois profeſſions brillantes a mis le ſceau de la perfection à l'Art de la Toilette.

Il eſt bon d'obſerver que parmi ce qu'on appelle la *bonne Compagnie* ou les *Gens comme il faut*, à Paris,

il y a émulation de goût pour les Modes, entre les deux ſexes. Ils ſe conſultent réciproquement ſur cette importante occupation de la vie ; & les Hommes ne le cèdent guère aux Femmes. On peut dire qu'il règne entr'eux une harmonie & une douce rivalité qui feront peut-être hauſſer les épaules à la Philoſophie, mais que l'Obſervateur Politique remarquera en ſouriant.

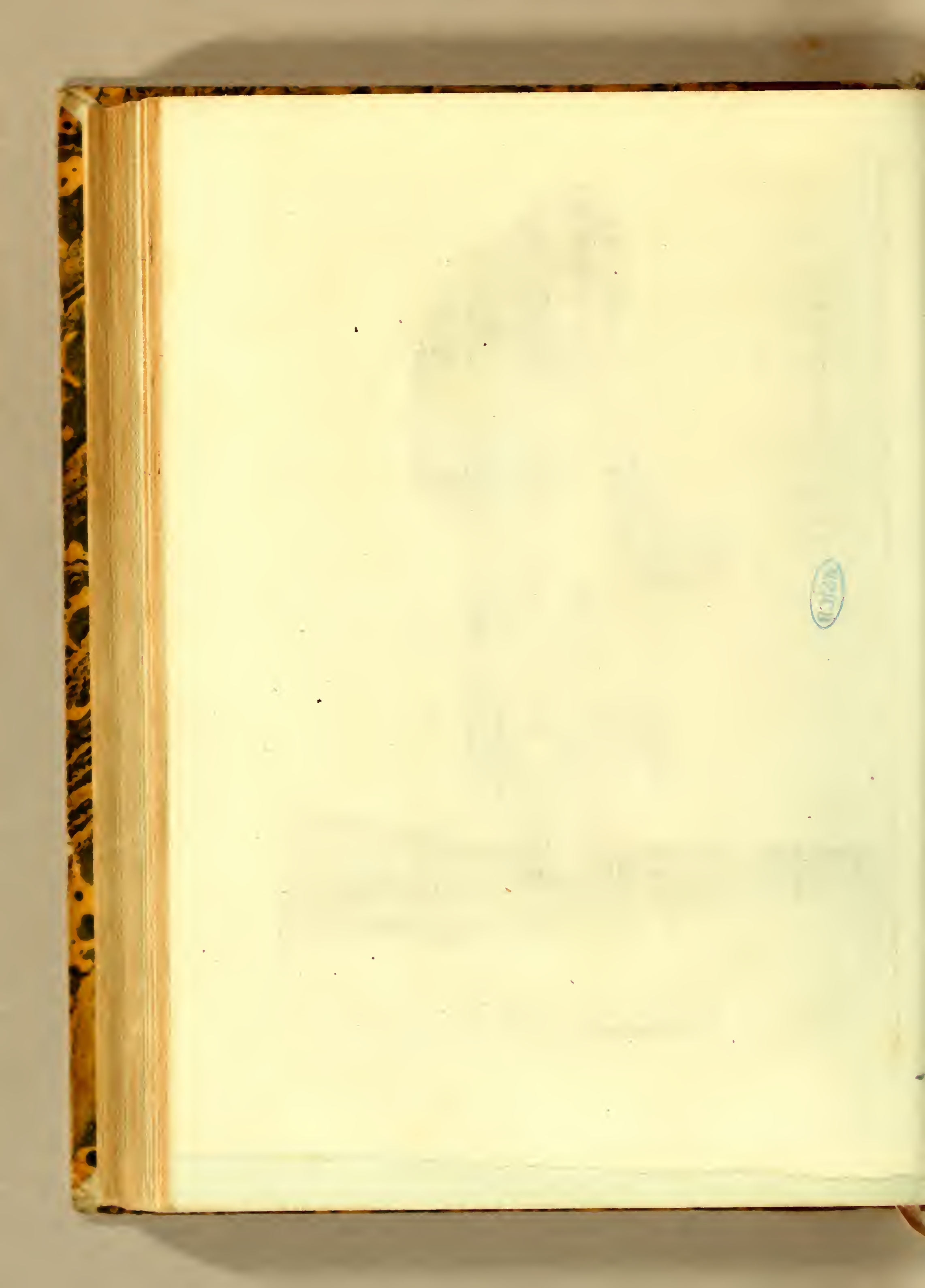
Nous ne donnerons point ici une deſcription exacte des différens Coſtumes de Paris. Ce détail demanderoit un Volume entier ; & ce ſeroit à recommencer chacun an.

Le peu que nous en avons dit & deſſiné, pourra même ſuffire, quant aux Provinces de France ; dans leſquelles on rencontre à chaque endroit où l'on paſſe, la caricature plus ou moins chargée des Modes de Paris ; car les Modes Françoiſes reſſemblent à ces vins légers, qui ne peuvent ſoutenir le tranſport.

Fin de la Notice ſur les Mœurs de Paris.

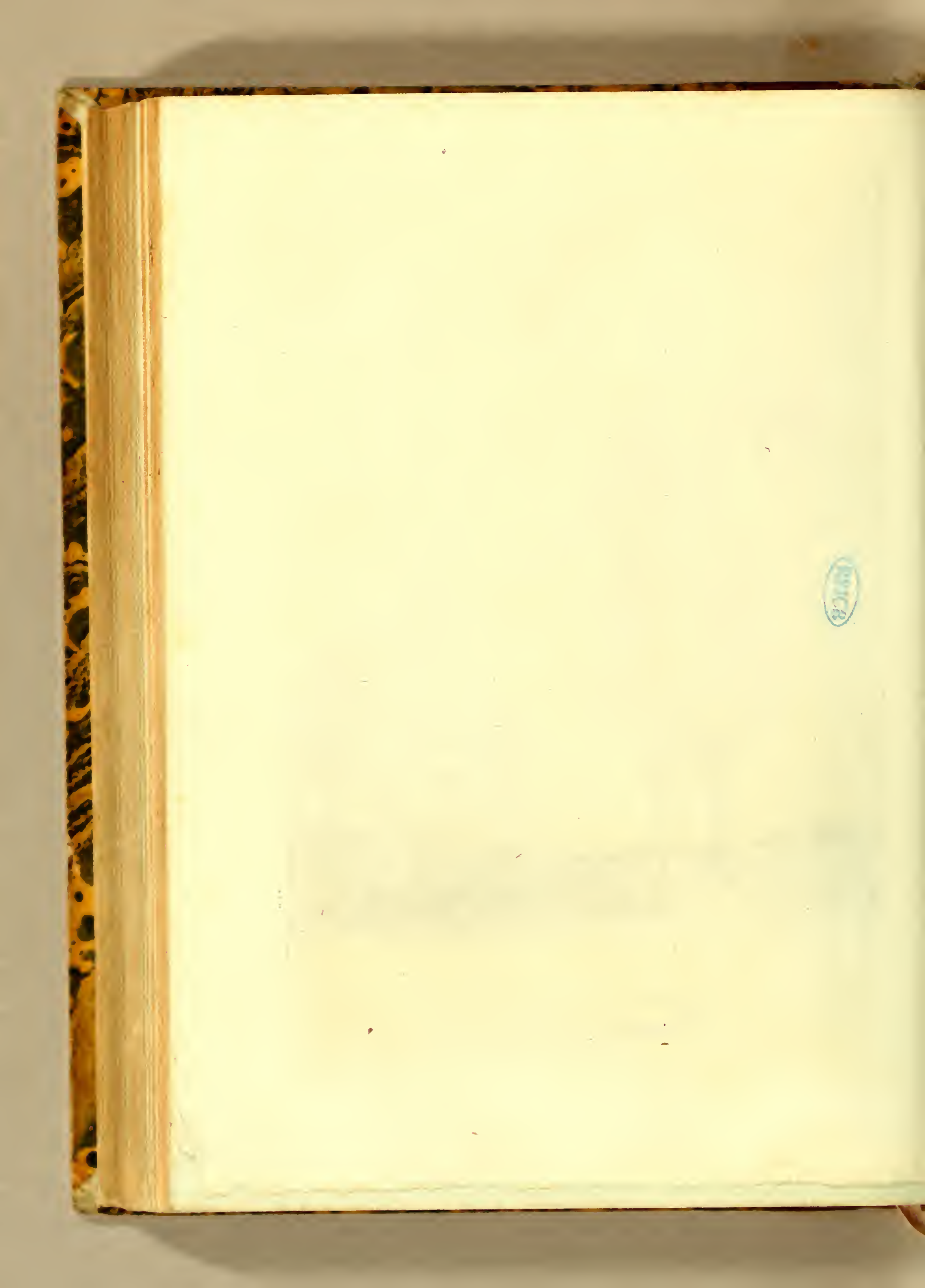


Jardiniere Française



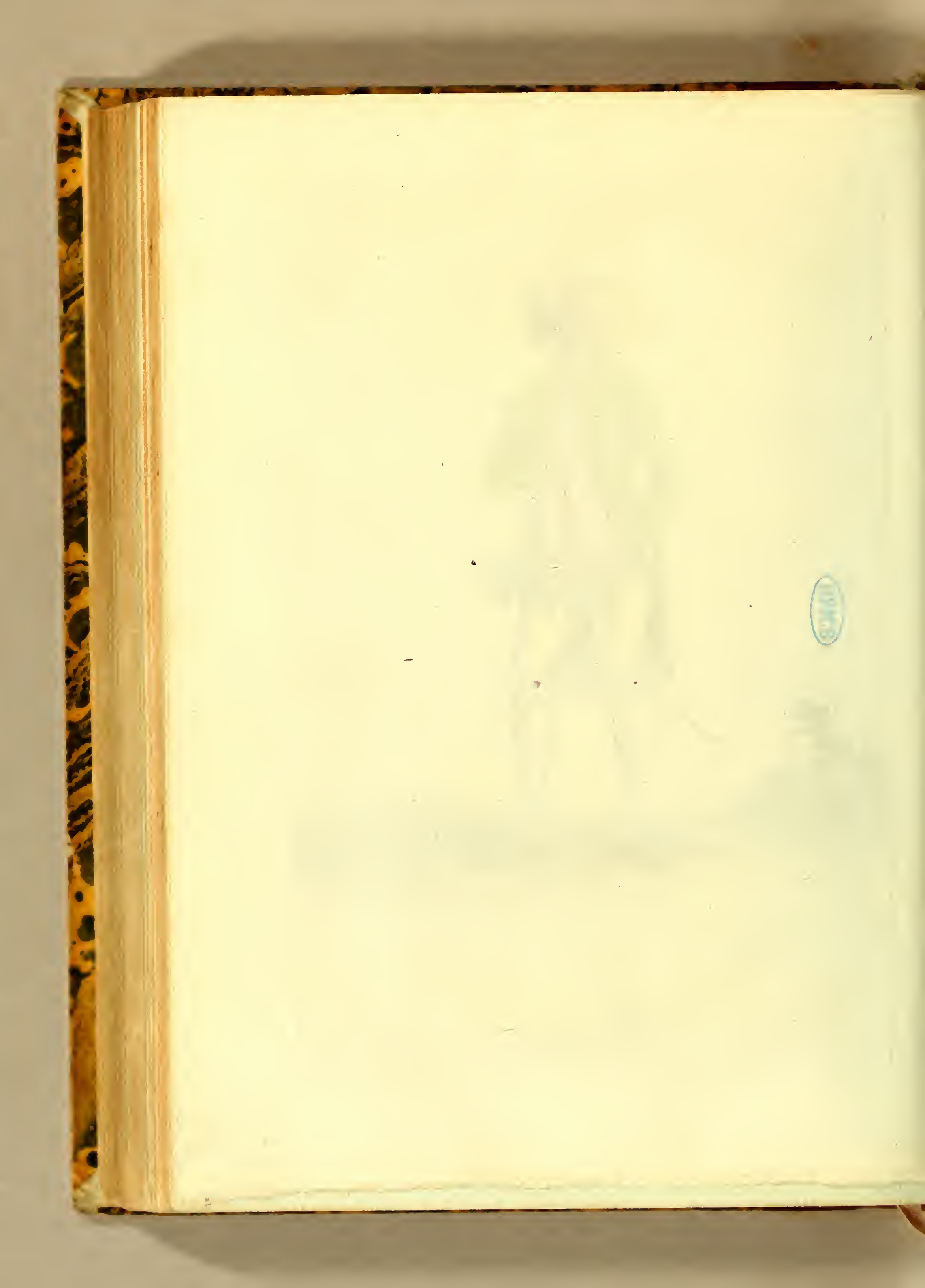


Femme persienne,



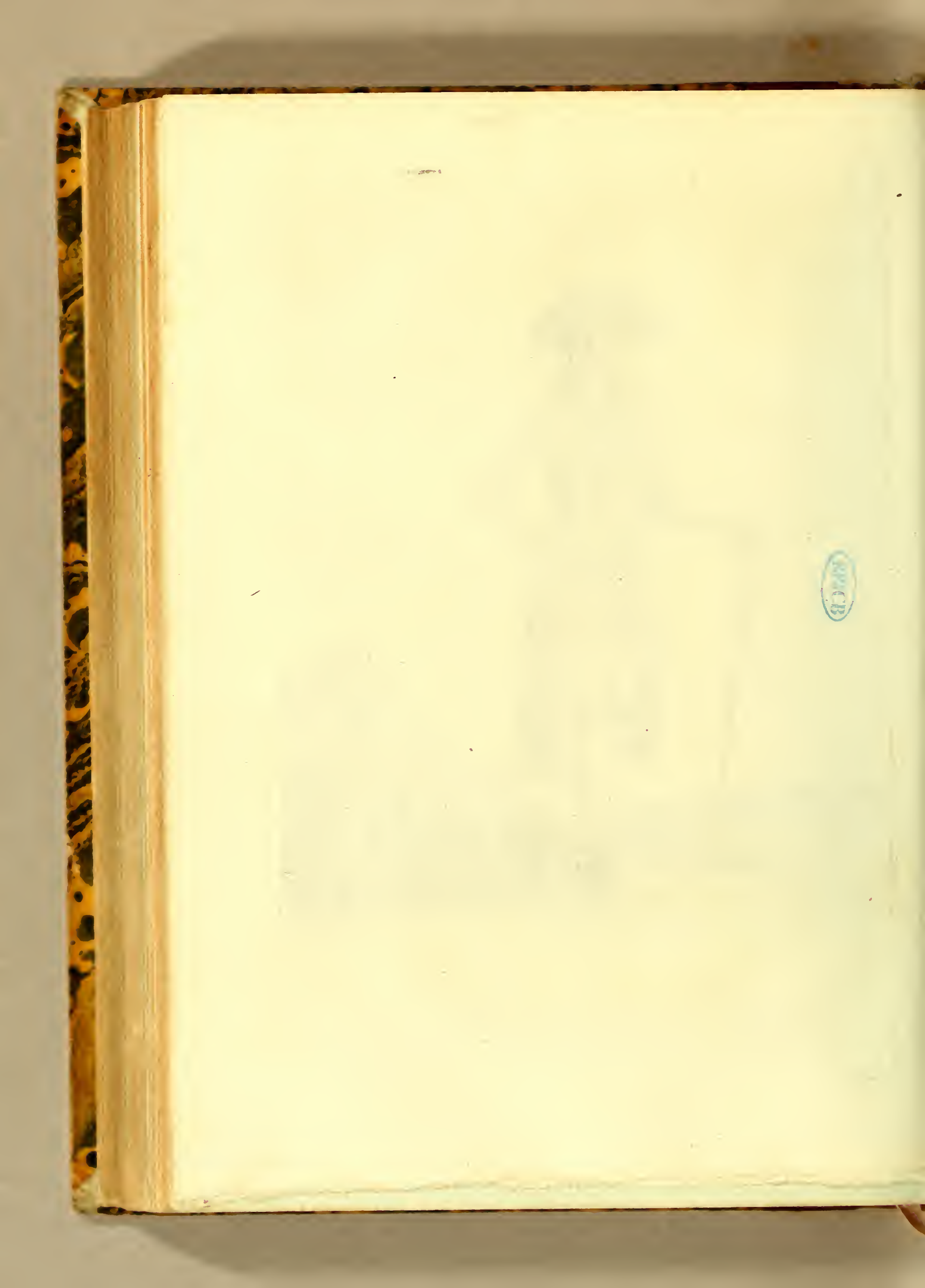


Français.





Bourgeois, de Paris,



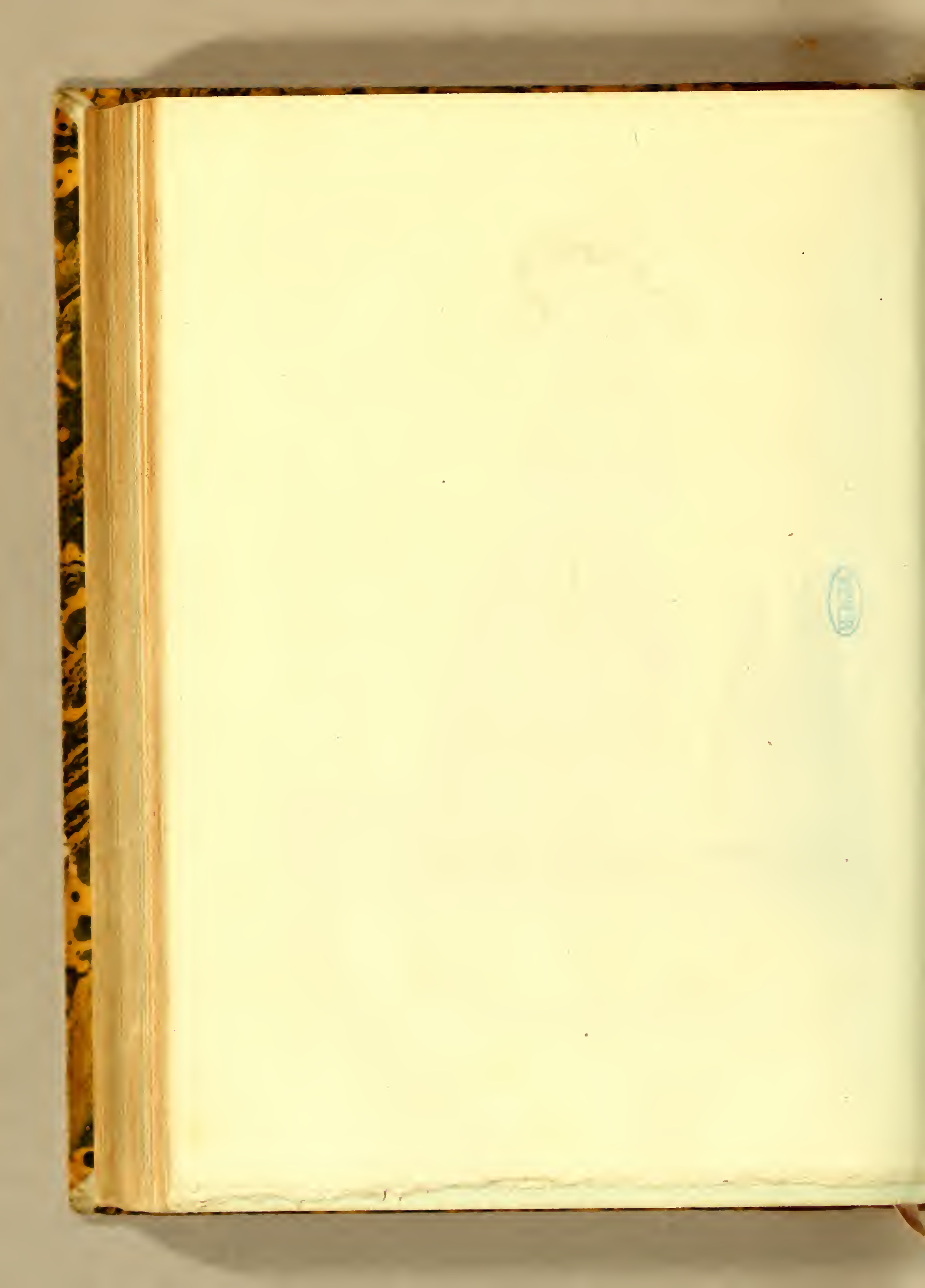


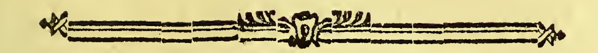
Bourgeoise de Paris.





Dame francaise





NOTICE

HISTORIQUE

SUR L'ISLE PATINO,

OU

PATHMOS.

PATINO, désignée pendant quelque temps sous le nom de *Palmosa*, étoit jadis *Pathmos*, petite Isle presqu'inconnue aux anciens, mais fameuse chez les modernes, tant qu'on lira l'Apocalypse. Ce fut là que S. Jean son Auteur & le plus jeune des Apôtres de J. C. fut relégué à l'âge de quatre-vingts-neuf ans, condamné aux mines. Il n'y travailla pas toujours des mains. Pendant les momens de relâche que les hommes ordinaires donnent au sommeil . . . .
l'Evangéliste composa les XXII Chapitres du Livre canonique connu dans la Bible sous le nom de l'Apocalypse, & rempli de traits sublimes . . . .
. . . .

Ego sum alpha & omega, qui est, qui erat & qui venturus est... primus & novissimus... & habeo claves mortis... Hæc dicit

Une tradition ſacrée nous a conſervé un mot de Jean l'Evangéliſte encore plus beau que le Livre entier de ſes révélations. A la mort du tyran, ſon perſécuteur, il quitta Pathmos & revint à Ephèſe : pendant les dernières années de ſa vie, il ſe faiſoit tranſporter dans l'aſſemblée des Fidèles. N'ayant pas la force de leur prêcher de longues homélies, il leur répétoit ſans ceſſe d'une voix caſſée, mais qui venoit du cœur : *Mes enfans, aimez-vous les uns les autres. Aimez-vous, mes enfans.* Quelques-uns de ſes Diſciples ne craignirent pas de lui demander pourquoi il leur répétoit ſi ſouvent les mêmes paroles. « Mes enfans! (leur répondit le » reſpectable nonagénaire) je ne puis plus vous dire & » je n'ai beſoin de vous dire que ces deux mots : *Aimez-* » *vous!* C'eſt le ſeul commandement. *Aimez-vous ;* il » ſuffit. » — Il acheva de vivre à cent ans; & ſes dernières paroles furent : *Aimez-vous, mes enfans.*

Les Caloyers qui le remplacent dans l'Iſle de Pathmos ont effacé depuis long-temps de leur mémoire l'avis

---

ſanctus & verus... qui aperit & nemo claudit, claudit & nemo aperit.

La fin en eſt :

Si quis appoſuerit ad hæc, apponet Deus ſuper illum.... &c.

Jurieu & Newton auſſi, ont oſé braver cette menace, & ne s'en ſont pas tiré à leur honneur.

charitable de leur Fondateur. Ils ne répètent plus entre eux *aimons-nous!* L'abrutiſſement dans lequel ils végètent leur permettroit à peine de déchiffrer les caractères grecs des manuſcrits de leur bibliothèque, qui renferment cet abrégé de toute la morale.

Souverains de l'Iſle, moyennant un tribut pécuniaire qu'ils paient au Croiſſant, les habitans peu nombreux, que l'induſtrie ſeule fait vivre, ſont raſſemblés autour de leur Couvent & inveſtis de Pirates avec leſquels les Caloyers entrent en accommodement. Le commerce que les Inſulaires pour exiſter ſont obligés de faire avec les étrangers, ne les a pas guerris de la ſuperſtition; le revenu le plus certain de leurs maîtres eſt établi ſur leur crédulité. Ce fonds n'a pas encore manqué à ces Chefs qui le cultivent, pour peu qu'ils ſoient adroits. Le nombre des Egliſes ſchiſmatiques-grecques, à Pathmos, ſe monte à trois cents; & il ne faut pas s'en étonner; chaque Papas a ſa chapelle, & ſe feroit un ſcrupule d'en deſſervir une autre. La femme chargée de pêtrir le pain deſtiné à leur conſécration s'abſtient de ce travail, ſi la nuit précédente elle a ſacrifié à l'hymen.

Le Patron de l'Iſle ne pouvoit être autre que S. Jean. Le jour de ſa fête eſt ordinairement très-gai & fort bruyant. Toute la mouſqueterie de l'endroit eſt miſe en jeu. La belle jeuneſſe ſe raſſemble; & l'on ſacrifie quelques pièces de monnoie qu'exigent les Officiers Turcs, pour avoir le droit de ſe divertir. Le Turban de Mahomet & le bonnet des Papas ſe mêlent quelquefois à ces jeux, à la faveur de la nuit. On fait bonne chair; puis

l'on danſe. Le ſaint objet de cette orgie n'eſt pas tout-à-fait oublié; on lui chante des Cantiques dont voici quelques fragmens tranſlatés du grec vulgaire.

« Jean n'étoit qu'un ſimple Pêcheur; il n'avoit pour » bien qu'une barque & des filets.

» Il quitta tout pour ſuivre un maître plus pauvre » encore que lui. Mais le Verbe divin le retira de l'huile » bouillante à Rome pour lui donner le don de chaſſer à » Pathmos l'eſprit malin.

« Beniſſons Jean, & ſi nous ne pouvons, comme lui, » mourir vierge à cent ans; du moins, aimons-nous; » aimons-nous; car il nous a recommandé, en mourant, » de nous aimer tous bien. »

La veille de S. Jean, on obſerve un jeûne bien plus ſévère que parmi nous. On s'abſtient même de la chair de poiſſon, & on ne vit abſolument que de légumes. Mais le jour de la fête patronale, on ſe dédommage, en faiſant chère entière; on tient table long-temps. Pour un mariage, les feſtins durent deux mois. On ſe donne des repas pendant neuf jours, à l'occaſion d'un mort. C'eſt ſur-tout à leurs funérailles que les Grecs modernes peuvent nous donner une idée des mœurs antiques de leurs premiers ancêtres. On loue encore, comme à Athènes & à Rome, des femmes pour pleurer pendant la cérémonie, & pour chanter en vers élégiaques les louanges de la perſonne défunte. Nous en donnerons ici un échantillon, qu'un ſavant amateur a retenu en viſitant l'Iſle de Pathmos.

CHANSON FUNEBRE

Pour les filles de Pathmos.

« Le temps avide, le temps aveugle moiſſonne donc » ſur ſon paſſage tout ce qu'il rencontre, la roſe ainſi » que le chardon, le chardon comme la roſe. Sa faulx » ne laiſſe rien à glaner après elle.

» O toi que nous pleurons; tu étois née pour devenir » à ton tour épouſe & mère : & voilà que tu ſors de la » vie, ainſi qu'on t'a vue y entrer, ne laiſſant de traces » de ta brève exiſtence que dans nos cœurs briſés par » le déſeſpoir.

» Du moins que tes mânes légères ſoient témoins » de nos vifs regrets. Nous ne t'oublierons jamais; » de ton côté, penſe aux amies que tu laiſſes ſur » la terre, & rappelles-nous à ceux qui t'ont pré- » cédé dans l'aſyle des morrs. Vas porter à nos parens » défunts ce baiſer de paix que nous dépoſons (1) ſur » tes lèvres pures encore; c'eſt la dernière de nos careſſes. » Hélas! ſouviens-t'en. »

Mais une coutume bien louable qu'on ne pratiquoit pas à Athènes, & qu'on ne voit en uſage dans aucune Ville de luxe, c'eſt l'obligation que les héritiers contractent à Pathmos & dans pluſieurs Iſles de l'Archipel, de donner chaque jour, pendant l'année du deuil, aux

(1) C'eſt un devoir indiſpenſable de baiſer à la bouche la perſonne morte.

pauvres de l'endroit, la quantité de nourriture que le mort consommoit dans sa journée, quand il vivoit.

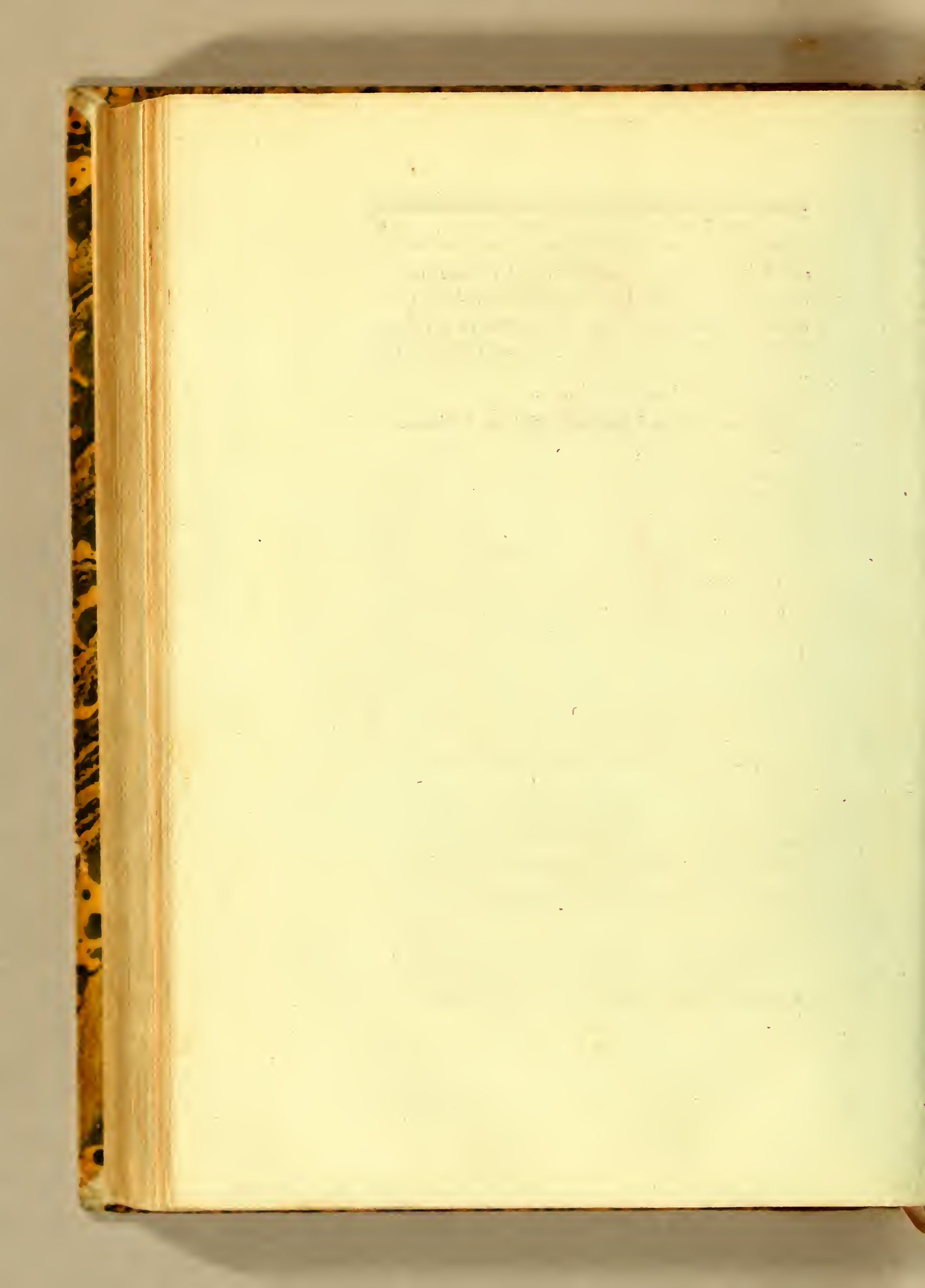
Les maris vont au convoi de leurs femmes, & réciproquement. Les parens & les parentes se rendent tour-à-tour les derniers devoirs. La piété envers les morts, si froide par-tout ailleurs, est encore dans toute sa ferveur parmi les Grecs actuels. Mais il faut en convenir; la vanité y joue souvent le premier rôle. Une bonne amie, une voisine saisit cette occasion d'étaler la richesse de sa garde-robe. Car on n'est point obligé de porter aux enterremens des habits lugubres. On en est quitte pour accompagner l'élégance du costume par des larmes abondantes, mais qui, sans doute, ne sont pas toutes sincères; ce qui forme un contraste fort étrange. C'est dans ces circonstances, ainsi qu'aux jours de fête, qu'une Dame du bel air à Pathmos se couvre le visage d'une couche épaisse de fard; ensorte qu'avec une physionomie pour l'ordinaire assez agréable, on trouve le secret de se rendre ridicule & repoussant.

D'après la relation de ses prédécesseurs, un Voyageur très-moderne, peu accoutumé à un froid accueil, s'attendoit à une réception tout-à-fait satisfaisante de la part des femmes de Pathmos. Mais il faut que leur caractère soit bien changé; car elles parurent à la vue du Chevalier François, de l'abord le plus difficile & le plus farouche.

Il eut à peine le temps de faire dessiner leur costume. Leur habillement, ample & long, a plus de noblesse que d'élégance; & s'il dérobe aux yeux les formes heu-

reuſes de la nature, du moins, il ne les altère point en les contraignant trop. Leur coëffure eſt tout-à-fait pittoreſque, ſans laiſſer beaucoup à faire à l'art de la toilette. C'eſt un long turban qui leur ſert tout à la fois de cravate & de voile par derrière.

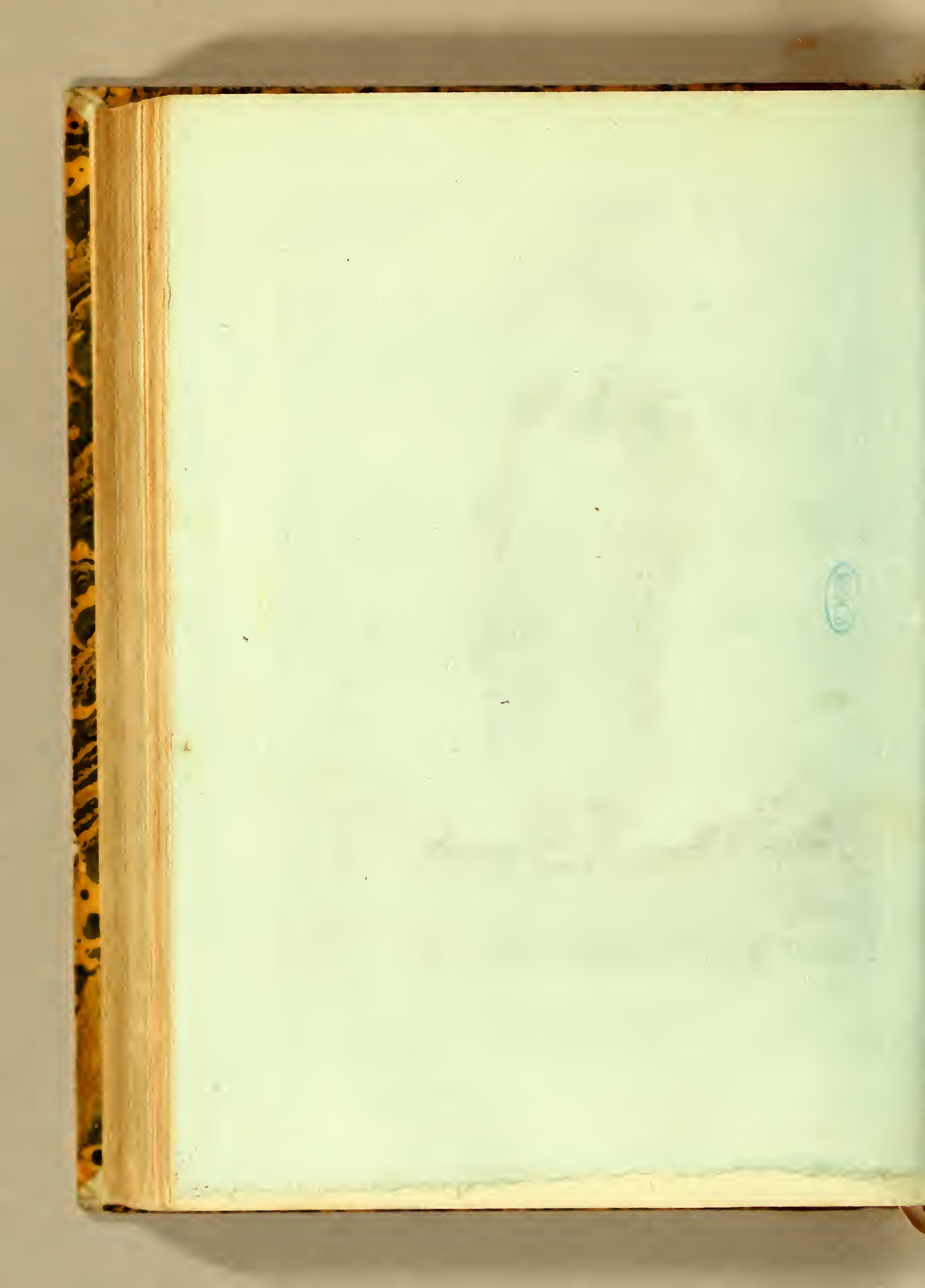
Fin de la Notice hiſtorique ſur l'Iſle de Pathmos.

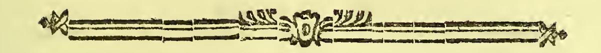




Desrais del. Mixelle sculp.

Femme de l'Isle de Pathmos.





NOTICE

HISTORIQUE

SUR LE PIÉMONT.

LE Piémont n'eſt pas la partie la plus brillante de l'Italie. Le Voyageur curieux ne fait qu'y paſſer & y ſéjourne peu; il n'y rencontre point à chaque pas des chef-d'œuvres de l'Art; & la Nature ne déploie à ſes yeux que des aſpects impoſans & ſévères. Mais auſſi le Piémontois, paiſible au ſein de ſes montagnes fertiles, a tout au plus à craindre les ravages de la grêle. Il eſt loin de ces volcans deſtructeurs, il eſt à l'abri de ces ſecouſſes violentes qui changent en abîmes les Villes les plus ſuperbes. Le luxe, plus redoutable encore que les tremblemens de terre, n'y trouve point aſſez de moyens pour y bouleverſer l'empire des mœurs.

Turin en eſt la Capitale. Annibal, Jules-Céſar, Céſar-Auguſte, les Lombards & Charlemagne, en furent ſucceſſivement les maîtres. C'eſt en effet une Ville intéreſſante par ſa poſition. Elle l'eſt devenue bien davantage par elle-même, depuis qu'elle a paſſé ſous le ſceptre Sarde; & l'Italie n'a pas beaucoup de Cités à lui oppoſer pour la richeſſe & le goût. La plupart des Egliſes (&

on en compte beaucoup) ſont revêtues de marbre, & chargées d'ornemens. Sainte - Thérèſe, dont la piété toute en ſentiment lui faiſoit aimer J. C. comme Héloïſe aimoit Abailard; Sainte-Thérèſe a un Temple à Turin deſſervi par les Carmes non - chauſſés, depuis qu'elle les a réformés. On voit dans cette même Egliſe une précieuſe ſtatue d'albâtre repréſentant Saint - Joſeph, Patron de la Patrone du lieu. La Cathédrale offre aux ames dévotes, ſur un Autel d'une magnificence extrême, un Saint-Suaire qu'elle oppoſe en vain à ceux dont la France ſe glorifie, appuyée de titres tout auſſi irréfragables. Mais perſonne ne conteſte aux Feuillans de la *Conſolata* l'authenticité des boulets de canon que la Vierge (diſent encore les bons pères aux Pélerins qui ont le loiſir de les écouter) que la Vierge détournoit avec ſa main & mettoit de côté, lors du ſiège de Turin par les François.

Au Cabinet des antiques annexé à la belle Bibliothèque des Rois de Sardaigne, on ne montre pas avec tant de confiance aux Voyageurs curieux, quand ils ſont ſavans, l'étymologie du nom de *Turin* dans les attributs du *Taureau*-Dieu-Apis, tracés ſur la table Iſiaque que poſſède le riche Muſéum de cette Ville

Le Palais eſt vraiment royal. Solimène en peignit les plafonds; Le Notre en planta les Jardins.

Mais quittons Turin, & faiſons parcourir rapidement à nos Lecteurs les endroits les plus curieux du Piémont. Malheur à une contrée qui n'auroit d'intéreſſant que ſa Capitale.

La Ville de Suze, chef-lieu du Marquiſat de ce nom, n'eſt plus ce qu'elle étoit. Hélas! elle a payé cher ſa célébrité. Elle ſervit aux ennemis de l'Empire Romain comme de porte pour entrer dans l'Italie. Les Gaulois & les Carthaginois, les Goths & les Vandales, les Lombards & les Sarraſins n'embelliſſoient pas les lieux par où ils paſſoient; & leur préſence n'étoit pas un bienfait. Conſtantin & Barberouſſe ſe conduiſirent autrement qu'Hercule, à l'égard de cette Cité malheureuſe dont tout le crime étoit ſa poſition, qui la rend comme la clef des Monts-Cenis. Louis XIII, qui n'étoit pas un Héros, conſeillé par Richelieu, & ſecondé par Créquy & Baſſompierre, diſputa avec ſuccès les droits que la conquête de Charlemagne avoient donné à la France ſur la Ville de Suze, à la Maiſon de Savoie qui eſt reſtée enfin maîtreſſe de ſes ruines.

Chaſſés du Marquiſat de Suze, les malheureux Vaudois ſe réfugièrent dans les Vallées d'Angrogne ou de Lucerne & de Perouze, pays fortifié par lui-même, & que la Nature ſemble avoir deſtiné aux victimes de la perſécution. Répandus dans les endroits écartés de ce diſtrict du Piémont, c'eſt-là que vivent aujourd'hui en paix quelques milliers d'hommes ſimples de mœurs, dont l'Egliſe ſans doute a déſavoué les perſécuteurs. Enfin on a pris le parti ſage de ne plus violenter des gens dont la conduite excuſe les erreurs. On ſe contente maintenant de plaindre des Sectaires de bonne-foi, qui, appellant tout abus & ſe bornant à la morale de l'Evangile, dégagée de tout acceſſoire, n'ont pas le bonheur de

ſentir tout le prix de nos Saints Myſtères, & tous les avantages d'une hiérarchie apoſtolique.

Le Marquiſat de Saluces n'a rien qui mérite d'être cité que le *Monte-Viſo*, l'une des plus grandes élévations des Alpes ; c'eſt-là que ſe trouve la ſource du Pô.

Fluviorum Rex Eridanus.

Virgilius, Georg. Lib. I. V. 482.

Fleuve digne en effet d'être déſigné ainſi ; toujours prêt à rompre ſes digues, le débordement de ſes eaux fait payer cher la fécondité qu'elles laiſſent ſur leur paſſage.

Dans la même Province du Piémont, Staffarda, lieu paiſible où végétoient pieuſement quelques Moines de Cîteaux, fut le témoin & preſque le théâtre d'une action mémorable entre le Prince Eugène & Catinat ; c'eſt-là qu'après une Victoire complette gagnée en deux heures, Catinat accepta une partie de jeu de quilles que lui propoſèrent ſes ſoldats. La France a donc eu auſſi ſes Cincinnatus. Trois ans après, une autre Victoire l'attendoit à Marſaglia, dans le diſtrict de Mondovi ; mais les trophées en furent teints du ſang de ſon ami : le brave La Hoguette mourut dans ſes bras ſur le champ de bataille.

L'une des Villes les plus importantes du Piémont, eſt Nice. Fondée long-temps avant l'ère vulgaire par une Colonie de Marſeillois, ſa poſition ſur le bord de la mer devroit lui faire jouer un rôle conſidérable. Jadis, elle avoit pour divinité tutélaire Apollon. Saint Reparat eſt aujourd'hui ſon Patron. C'étoit un Diacre

Mauritain qui, par ordre d'un Roi Vandale protecteur des Ariens, eut la langue coupée à Typase (1), de compagnie avec une foule d'autres Catholiques. Cette scène cruelle se passa vers l'an 484. Saint-Victor (2), Evêque de Vite, Enée de Gore (3), Philosophe Platonicien, Procope l'Historien, le Comte Marcellin (4) le Chroniqueur, l'Empereur Justinien lui-même, qui en consacra le témoignage dans une loi donnée par lui en faveur de l'Afrique, tous cinq témoins auriculaires, attestent, dit-on, que ces généreux Confesseurs de la Foi n'en parlèrent pas moins après qu'avant leur martyre. Ce prodige, ajoutent les pieux légendaires, attira à Saint-Reparat la considération de toute la Cour de Zénon à Constantinople, & sur-tout de l'Impératrice. Reparat en conséquence est devenu le Saint des Bègues.

(1) Jadis Colonie Romaine, Typase, à ce que l'on conjecture, est aujourd'hui SAÇA, ou SASA, au Royaume d'Alger.

(2) Ce Saint Evêque n'est pas le même apparemment que Saint-Victor, Officier dans l'armée de l'Empereur Maximilien, & Martyr, vers l'an 290.

(3) Cet Enée de Gore, Philosophe Platonicien, venoit de se faire tout récemment Chrétien.

(4) Le Comte d'Illyrie, ainsi que Procope, Préfet de Constantinople, étoit des Familiers de l'Empereur Justinien.

Mas parmi les dévots Pélerins qui fréquentent la Cathédrale qu'on lui a dédiée à Nice, on compte beaucoup plus d'hommes que de femmes.

Casal, Capitale du Montferrat, n'est que trop célèbre dans les Annales de la Guerre & de la Politique.

Près d'Alba-Pompéia, dans le haut Montferrat, naquit à Villa-Martis, lieu qui n'existe plus, le sage Pertinax, qui, fils d'un Affranchi, fut successivement Briquetier, Professeur de Belles-Lettres, Soldat, Consul, Préfet de Rome, Gouverneur, & enfin revêtu de la pourpre impériale. C'est ce Prince recommandable qui disoit que rien dans l'Empire n'appartenoit à l'Empereur, & qui se conduisoit d'après cette maxime. Mais, hélas! son exemple n'est pas encourageant pour les Souverains amis de leurs devoirs; il eut la mort des tyrans. Les soldats, dont il vouloit réformer la discipline, l'assassinèrent.

Borge, Bourg de la même Province du Piémont, est célèbre par la naissance de Pie V. Pontife ardent, inflexible, qui prit à la lettre le *compelle eos intrare* de l'Evangile. Il ignoroit apparemment que la Religion, qui ne doit se servir d'autres armes que de la persuasion, perd ou du moins compromet ses droits du moment qu'elle veut les trop faire valoir. L'Eglise en mettant ce Pape (1) au répertoire des Saints, n'a pas sans doute

(1) N. T. S. P. Pie VI. à cet égard n'a que le nom de commun avec son Prédécesseur, Promoteur ardent de l'étra ng Bulle *in Cœnâ Domini*....

prétendu consacrer son intolérance, mais seulement récompenser l'intention de son zèle apostolique.

Mortara, petite Ville de la Province de Lumelline, n'existe que pour rappeller la Victoire de Charlemagne sur Didier, dernier Roi des Lombards.

Novarre est une autre petite Cité assez agréable & bien fortifiée. Son Evêque a le droit de porter l'épée (1).

Arona, petite Ville du val d'Ossola, mérite l'accueil du Voyageur. C'est la patrie de Charles Borromée; on y a rendu hommage à sa mémoire, en lui consacrant sur le sommet d'un mont une statue colossale, de cuivre battu, & haute de cent onze pieds, en y comprenant le piedestal. On fit pour être mise sur cette base, une Inscription latine dont voici la traduction :

Modèle des Evêques (2),

(1) L'Eglise, dont le règne n'est pas de ce monde, devroit peut-être se désaisir tout-à-fait de ses prétentions à ce droit de Justice temporelle, qu'on ne peut exercer sans frémir. La place d'un glaive teint de sang n'est pas dans les mains d'un Ministre de paix & de charité. --- Extrait de l'article de l'Eglise de Notre-Dame, p. 4, première livraison de *Paris & la Province*, ou choix des plus beaux monumens d'architecture en France, in-4°. Fig. chez Le Campion, Graveur rue Saint-Jacques.

(2) Saint Charles Borromée réforma le train de sa maison, en bannit la livrée, & ne souffrit plus autour de lui que

Charles Borromée
Essuya des persécutions,
Auxquelles
Il échappa,
Comme par miracle (1);
La Religion
En effet
Lui en devoit
Un:
Son Corps est à Milan (2).

Une Image miraculeuse de la Vierge que possède la Ville de Biella, y enrichit sept mille habitans par les pélerinages multipliés qu'elle y occasionne : c'est bien ici le cas de dire que la foi fait vivre l'homme.

---

des Prêtres qu'il édifioit autant par son exemple que par ses préceptes.

(1) Trois misérables de l'Ordre des Humiliés, qu'il vouloit réformer, tirèrent sur lui pendant sa prière une arquebuse chargée à balles; le saint Prélat en fut atteint, mais non blessé.

(2) Dans la Cathédrale de Milan, le pieux Archevêque a une Chapelle superbe qui renferme son Corps, revêtu de ses habits pontificaux. La Châsse est d'argent; & la Crosse épiscopale est chargée de diamans.

Le

Le Duché d'Aoste est un pays de montagnes dont les vallées fécondes nourrissent des hommes sortis à peine des mains de la Nature, du moins ceux qui n'habitent pas le voisinage des grandes routes. La plupart sont goitreux & Catholiques. La Ville qui a donné le nom au Duché, fondée par *Auguste*, est remplie de monumens Romains.

Le Comté d'Asti, assez étendu, est peuplé & fertile. La Ville principale qui lui donne son nom est *Hasta-Pompéia*; grande & bien bâtie, elle n'est pas beaucoup habitée, & le Peuple y est pauvre; d'abord Colonie Romaine, puis République, les Ducs de Milan se l'approprièrent. La France la leur enleva, pour la céder à Charles-Quint, & celui-ci au Duc de Savoie. Elle ne fait plus de commerce.

Près & hors du Duché, les habitans formèrent des ruines de divers Villages, *Villa-Nova d'Asti*; non loin de ce Bourg entouré d'un fossé, est le Village de Cerisole, célèbre par la Victoire qu'y remportèrent sur les Espagnols les François commandés par François Ier, en personne.

Le costume de la Nation piémontoise n'est pas recherché. Les femmes y portent des chapeaux de paille garnis de rubans; les cheveux sont retroussés en nattes sur le sommet de la tête dans la forme du chapeau. Une étoffe grossière est presque toujours la matière de leurs vêtemens; le jupon d'une couleur tranchante avec celle du corset. Un mouchoir jetté sur le col n'annonce

aucune prétention à la coquetterie; mais la propreté eſt la principale parure des femmes; & on ne ſauroit leur en ſavoir trop de gré.

Fin de la Notice hiſtorique ſur le Piémont.



piemontoise dasti.





MŒURS ET COUTUMES DES PATAGONS.

LA Patagonie, ſiſe dans l'Amérique méridionale, fait partie de la Terre Magellanique. L'Orient de cette Contrée a cela de particulier, que dans une étendue de 400 lieues, on ne trouve pas un ſeul arbre. On ne ſçauroit donner les limites poſitives d'un pays dont les Habitans ſont preſque toujours Nomades. Les Patagons ne ſont point des Géans, & ils ne peuvent paroître tels qu'aux yeux des hommes enervés par la molleſſe. Si leurs facultés intellectuelles ne ſe ſont pas encore développées autant qu'on les en croit ſuſceptibles, leur organiſation phyſique eſt auſſi parfaite qu'elle peut l'être. La Nature, que rien ne contrarie chez eux, les a doués d'une conſtitution forte & d'une taille quarrée & haute, au-deſſus de ſix pieds. Un Artiſte, jaloux de ſçavoir les vraies proportions du corps humain, pourroit prendre un Patagon pour modèle.

Leur figure bronzée ne ſeroit point du tout repouſſante, s'ils ne ſe peignoient point de différentes couleurs, & s'ils ne traçoient point de cercles noirs ou jaunes autour de leurs yeux. Ils aiment ſur-tout à ſe couvrir les joues de blanc & de rouge. Les plus galans y deſſinent la forme d'un cœur (1).

(1) Ils appelent le *Cœur*, *Cho*.

Mais les femmes Européennes ne feront point tentées fans doute d'affifter à la toilette d'un Patagon pour en apprendre à placer leur fard. Ils peignent même leurs chiens en rouge. Ils attachent fur le fommet de leur tête leurs cheveux longs & noirs, qu'ils teignent quelquefois en blanc. Ils les coupent auffi fur le devant en forme de couronne.

L'infouciance fait la baze de leur caractère & eft une fuite de leur genre de vie. N'ayant de nourriture que le gibier ou le poiffon, la chaffe & la pêche font leur unique occupation & néceffitent une exiftence ambulante & indéterminée. Quelques branchages entrelacés leur tiennent lieu de maifons, ou plutôt d'abri contre le vent froid. Leurs mœurs font rudes comme le climat & le fol, mais fans férocité. Leur entrevue avec les différens Voyageurs n'a point eu de dénouement tragique. Ils ne montrent point de méfiance. Ils préfentent la main; ils tendent les bras aux Navigateurs, comme à des amis, leurs femblables. La plus grande intimité s'établit auffi-tôt & comme d'elle-même. Ils font prévenans & très-communicatifs. Les Européens durent être bien étonnés de rencontrer chez le Patagon l'Hofpitalité qu'ils exercent fi mal entr'eux. Quand la pipe a paffé de bouche en bouche, on peut fe fier à eux : mais on eft à la merci de leurs hoftilités, pour peu qu'on leur porte ombrage. Ils fentent trop nos avantages fur eux pour nous rien paffer.

Quoiqu'ils n'ayent ni cultes, ni codes, ils femblent cependant reconnoître un Chef. Un bonnet de plumes d'Autruche lui fert de couronne; un tablier d'étoffe eft toute fa parure : mais il a une fingulière prérogative; on l'exempte de toute efpèce de befogne. Heureufe la Nation qui ne laiffe rien à faire à fon Roi ! Ils n'obfervent de fubordination marquée qu'envers les vieillards; les femmes font foumifes aux

hommes. On trouve ces deux ſeules marques de déférence établies chez tous les peuples qui tiennent encore à la nature.

Le ſoleil (1) & la lune ſont les ſeuls objets dans la nature qui ayent inſpiré quelques ſentimens religieux aux Patagons, ainſi qu'à preſque tous les peuples ſauvages. Il ne faut point de métaphyſique ; on n'a beſoin que des yeux pour cela. A la nouvelle lune, les habitans de la Terre Magellanique s'aſſemblent, & précédés de leur Chef, qui fait pirouetter un cerceau garni de ſonnettes, ils ſemblent vouloir, par une Proceſſion circulaire autour de leurs caſes, imiter la révolution périodique de l'aſtre qui préſide à la nuit. A la vue des premiers Navigateurs, ils montrèrent le Ciel du doigt, & entonnèrent une Chanſon. Leur parler eſt aſſez doux, & vient du goſier; mais ils ont un cri fort & qui approche du mugiſſement d'un taureau.

Les Patagons ne ſont point polygames; on les dit jaloux; ils ne ſont peut-être que méfians, & quelques Étrangers leur en ont donné ſujet. Une ſeule femme leur ſuffit. Quand elle touche au moment de devenir mère, toute le monde déſerte la maiſon & abandonne l'accouchée en travail aux ſeules reſſources de la nature. A peine délivrée, c'eſt la mère elle-même, portant ſon nouveau-né dans ſes bras, qui vient annoncer cet événement à la famille. On emmaillotte auſſitôt l'enfant dans une peau de mouton ; on aſſujettit ſes membres ſur une civière ſuſpendue. Cette précaution peut contribuer à la taille droite & bien priſe des Patagons, preſque tous beaux hommes. Outre cela, le nouveau-né, pendant les premiers mois, prend tous les matins un bain de rivière,

---

(1) Ils appellent le ſoleil *Chalipechemi*.

au fond de laquelle sa mère le plonge tout entier ; aussi pendant l'hyver, qui ne laisse pas que d'être âpre en Patagonie, les enfans tout nuds bravent la neige & la glace. La vieillesse y est presque toujours exempte de décrépitude.

Ils se nourrissent de la moële & de la chair demi-rôtie ou plutôt crue de guanaques, de vigognes & d'ânes sauvages ; ils sont sobres. On n'a pas encore pu les accoutumer à l'eau-de-vie ; ils font beaucoup de grimaces quand ils en boivent. On n'est pas venu non plus à bout d'en apprivoiser quelques-uns. En vain leur a-t-on présenté, pour les allécher, des miroirs, de la quincaillerie, des outils de fer ; si-tôt qu'ils virent des chaînes forgées avec ce métal, l'amour de la liberté leur fit tout abandonner ; ils s'enfuirent à toute jambe.

Ils n'ont pour armes que des flèches, qui leur servent aussi d'instrument de Chirurgie ; ils s'en piquent pour se faire saigner ; ils se l'enfoncent dans la gorge pour se purger, en vomissant. Leurs flèches ont près de dix-huit pouces, & leurs arcs trois pieds neuf pouces.

Le Cérémonial funéraire n'est ni long, ni dispendieux. Tout aussi-tôt que le malade est mort, on l'ensevelit dans une peau de cheval avec son arc, ses flèches & tout son petit mobilier ; on le porte loin de son habitation, dans une fosse creusée en rond, que tout de suite l'on comble. Le deuil consiste dans la solitude, qui ne fait que fortifier encore davantage, dans leur esprit, la crainte qu'ils ont des Revenans & des démons, qu'ils nomment *Setebos* & *Cheleule*. Ils les conjurent en frappant de grands coups sur les peaux de cheval qui tapissent l'intérieur de leurs huttes. D'autres Américains, voisins de ceux-ci, mais plus sauvages, enterrent leurs morts sous de grandes pierres longues, sur le sommet des écueils qui bordent la mer ; ils ornent ces tombeaux

de coquillages peints en rouge, efpèces d'épitaphes Hiéroglyphiques. On a trouvé plus de deux cens fépulchres de cette efpèce fur les côtes de la Terre de Feu.

Le Coftume des Patagons eft le même à-peu-près que celui des Indiens de la Rivière de la Plata ; c'eft un fimple *Bragué* de cuir qui leur couvre les parties naturelles, dont quelques-uns d'entr'eux nouent l'extrêmité avec un fil de boyau. Par-deffus, ils mettent un grand manteau de peaux de guanagues ou de fourillos coufues enfemble par pièces (le poil toujours en-dedans) attaché autour du corps avec une ceinture ; il defcend jufqu'aux talons, & ils laiffent communément retomber en arrière la partie faite pour couvrir les épaules ; de forte que, malgré la rigueur du climat ; ils font nuds de la ceinture en haut. L'habitude nous familiarife avec tout. Affez fouvent cette cafaque de peau, d'une forme approchante des manteaux des Montagnards Ecoffois, leur couvrent le dos & viennent fe fermer fur la poitrine, en laiffant les épaules & les bras nuds. Plufieurs portent ce que les Efpagnols appellent *Puncho*, pièce d'étoffe quarrée, qui n'a d'ouverture que pour paffer la tête. Le vêtement defcend jufqu'au genou. Hommes & femmes font habillés à-peu-près de même. Les Patagones, prefque blanches & d'une figure agréable, font coquettes à leur manière & autant qu'elles en trouvent les moyens. Quand elles peuvent s'en procurer, elles portent des bracelets de cuivre ou d'or pâle, & quelques grains de collier de verre bleu, qu'elles attachent fur deux longues treffes de cheveux qui leur pendent fur leurs épaules. Les Marins obtiennent tout d'une Patagone, en lui faifant le cadeau d'une aulne de ruban rouge. Toutes les jeunes femmes fe peignent les paupières en noir.

Ils ont des efpèces de bottines de cuir de cheval, ouvertes

par derrière, quelquefois enrichies autour du jarret d'un cercle de cuivre d'environ deux pouces de largeur, & armées au talon d'une cheville de bois qui ſert d'éperon. Les jeunes gens ſe font des colliers avec des grains de raſſade jaunes & blancs & des grelots. Ils nouent avec une ficelle de coton leurs cheveux droits & preſqu'auſſi durs que des ſoyes de cochon.

Ces Américains font uſage auſſi d'une eſpèce de caleçon qu'ils tiennent fort ſerré, & de brodequins qui deſcendent du milieu de la jambe juſqu'au cou-de-pied, par-devant, & qui, par derrière, paſſent ſous le talon; le reſte du pied eſt découvert. Qu'on ſe figure les guêtres de nos ſoldats & des gens de la campagne.

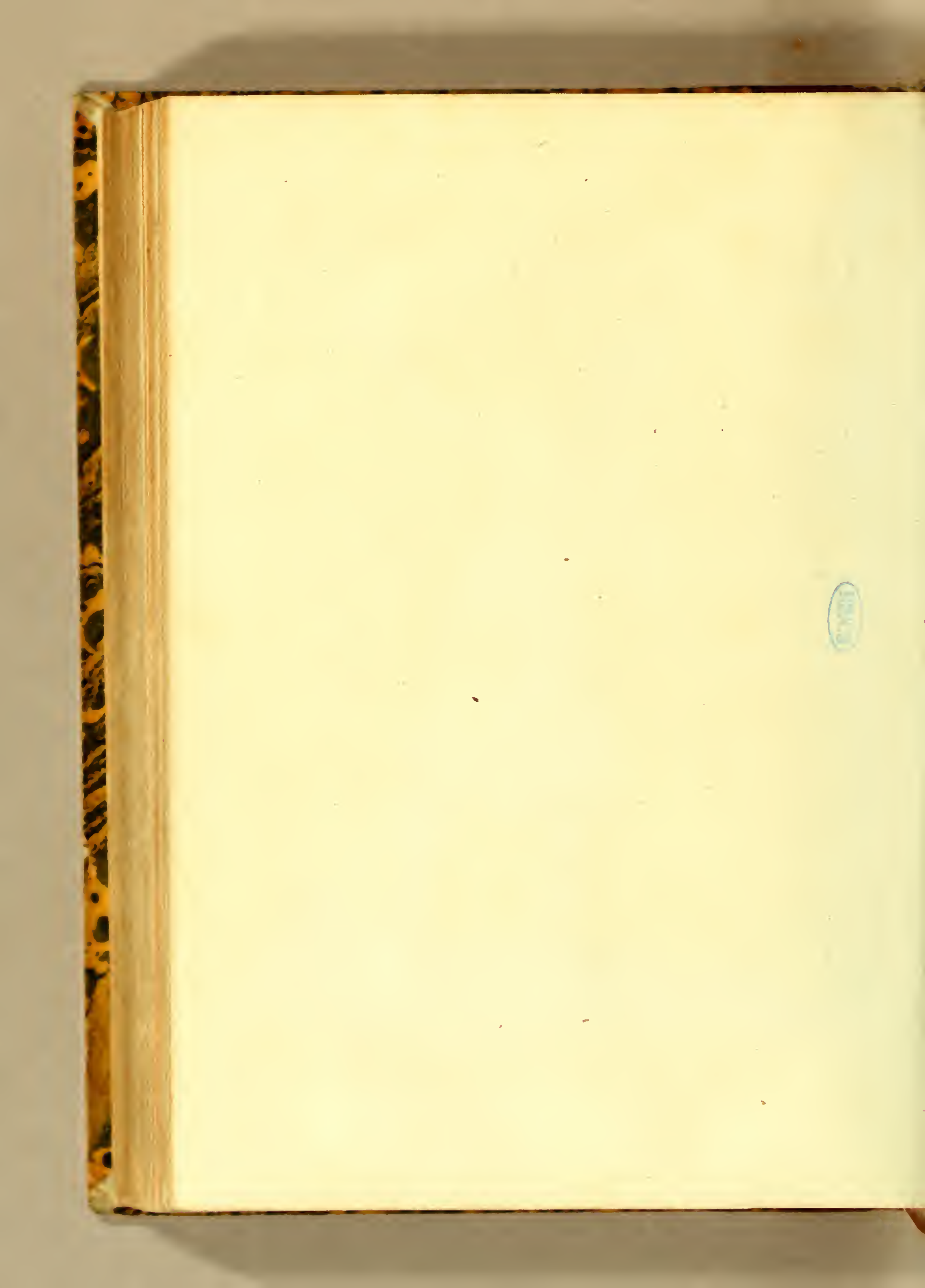
Leurs chevaux, petits & maigres, ſont ſellés & bridés à la manière des Habitans de la rivière de la Plata.

Fin des Mœurs & Coutumes des Patagons.



J. G. de S. Sauveur inv.

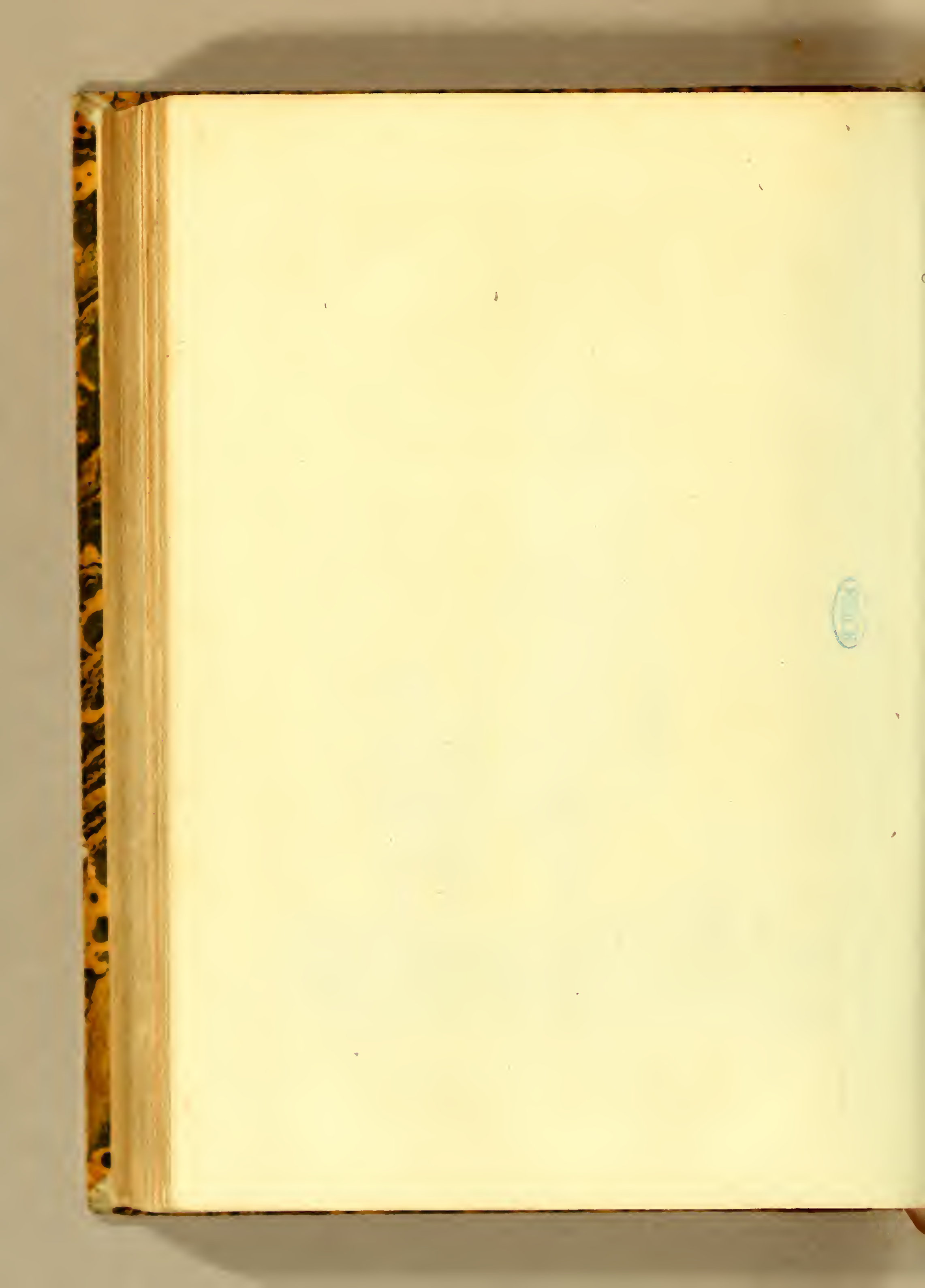
Homme Patagon.





J. G. de S. Sauveur inv.

4 Femme Patagonne.



MŒURS
ET COUTUMES
DES HABITANS
DE LA TERRE DE FEU.

LA Terre de Feu eſt un petit Archipel voiſin du pays des Patagons. Ces iſles ſituées ſous un ciel rude, ne ſont point tout-à-fait dépourvues d'agrémens. Mais les Sauvages qui l'habitent n'en ſçavent tirer aucun parti. Bornés à la vie animale, & contens du peu qu'a fait pour eux la nature, ils ne ſentent pas la néceſſité d'ajouter à ſa parcimonie. Se trouvant bien comme ils ſont, ils n'ont point l'idée du mieux. Il y a peut-être des ſiècles qu'ils exiſtent tels que nos Navigateurs modernes les ont trouvés, ſans avancer d'un pas vers la perfectibilité dont on croit l'homme ſi ſuſceptible. Si l'intention de la nature eſt de ne laiſſer aucune partie du Globe ſans habitans, il étoit néceſſaire pour cela de mettre entre les hommes la même variété qu'entre les climats. Et en effet, tous autres individus que les Inſulaires de la Terre de Feu s'accommoderoient difficilement d'un ſéjour auſſi ſauvage.

La population n'eſt pas nombreuſe ; elle conſiſte en quelques villages, compoſés chacun d'une douzaine de ménages renfermés dans des huttes enfoncées dans terre ; leſquelles vues de loin, ont la forme de nos ruches ; mais les abeilles mettent beaucoup plus d'art à ſe loger. Au milieu eſt un

foyer. Un lit de foin règne tout autour. Un panier de jonc groſſièrement travaillé, un ſac mal couſu, une veſſie d'animal pour contenir de l'eau, des lignes & des hameçons, un bâton barbelé pour détacher les coquillages, un arc aſſez bien fait pour l'ordinaire, & des flèches très-bien polies, voilà tout le mobilier de ces tannieres.

Si ces Américains ſont heureux, il faut avouer que le bonheur ne coûte pas cher à l'homme, & que nous avons tort de nous plaindre. Ces bonnes gens dénués de tout, à bord de pluſieurs vaiſſeaux, n'y trouvèrent cependant rien de leur goût ni d'agréable à leurs yeux. Rien ne mérita leur attention; rien n'excita leurs deſirs. Ils mangèrent notre pain ſans beaucoup d'appétit, & ils préférèrent leur eau de neige au vin & à l'eau-de-vie qu'on leur fit goûter. L'ignorance leur tient lieu de Philoſophie. A la vue des chef-d'œuvres de notre induſtrie, ils ne marquèrent point cette convoitiſe des Eſpagnols pour l'or du Mexique.

On chercheroit en vain parmi eux quelques traces de pacte Religieux ou ſocial: ils n'en ont pas beſoin; l'enfant obéit à ſes parens qui le guident; la femme ſert l'homme qui eſt ſon appui. Une heureuſe ſtupidité les a empêché juſqu'à préſent d'imaginer des Dieux & de ſe donner des Maîtres. Cette félicité brute n'eſt pas tout-à-fait ſans mêlange; ils ſouffrent parmi eux quelques Jongleurs qui leur parlent quelquefois de génies mal-faiſans; ils n'ont pas encore d'Autels, & ils ſont déjà ſuperſtitieux. Ces eſpèces de Prêtres ſont en même-temps Médecins; & ce double Charlataniſme eſt le ſeul fléau de leurs compatriotes crédules & confians. Ils auroient beſoin de Miſſionnaires ſages & éclairés.

En 1579, ces Inſulaires, aſſez tranquilles juſqu'à cette époque, virent arborer la Croix ſur leur rivage. Le Capi-taine

taine Samiente la fit planter au nom du Roi d'Espagne, & l'accompagna d'une inscription, portant ordre de reconnoître Philippe II pour Souverain. Une Bulle du Pape Alexandre VI en étoit le titre de propriété. Mais l'état de misère de nos Américains & la pauvreté du sol mirent leur liberté à l'abri d'une invasion si injurieuse au droit naturel.

Les Habitans de la Terre de Feu accueillent assez bien les Etrangers ; mais ils en écartent leurs femmes. Seroient-ils jaloux ? La jalousie n'est point un vice de la société ; c'est un sentiment tout naturel, & bien pardonnable à nos sauvages. Privés de leurs compagnes, ils seroient plus à plaindre que nous. Ils se reposent sur elles de tout le fardeau du ménage. Ce sont elles qui vont chercher la provision de coquillages & de bois pour les cuire ; ce sont encore elles qui ont soin des pirogues ; pendant que les hommes, nonchalamment accroupis devant leurs tisons allumés, passent le temps à chanter ou à rire. Car il ne faut pas les juger d'après leur extérieur grave & sérieux. Ils ne sont rien moins que taciturnes ; & la présence des Européens, qui les visitèrent, n'en imposa pas à leur caractère enjoué. On desireroit seulement qu'ils eussent plus d'égards pour leurs femmes. Il est vrai que malgré leur envie de plaire, elles n'offrent rien qui puisse flatter les yeux & en adoucir les regards. N'ayant rien à montrer de satisfaisant, elles ont la mal-adresse de ne cacher presque rien.

Ces Américains sont gros & mal-faits, & d'une couleur qui approche de la rouille de fer mêlée avec de l'huile. Leur taille n'excede point cinq pieds dix pouces. Les femmes sont plus petites. Toute leur parure consiste dans une peau de guanague, & plus souvent de loup ou de veau marin, jettée sur leurs épaules, dans le même état où elle a été retirée de dessus l'animal, & trop petite pour les couvrir en entier. Un mor-

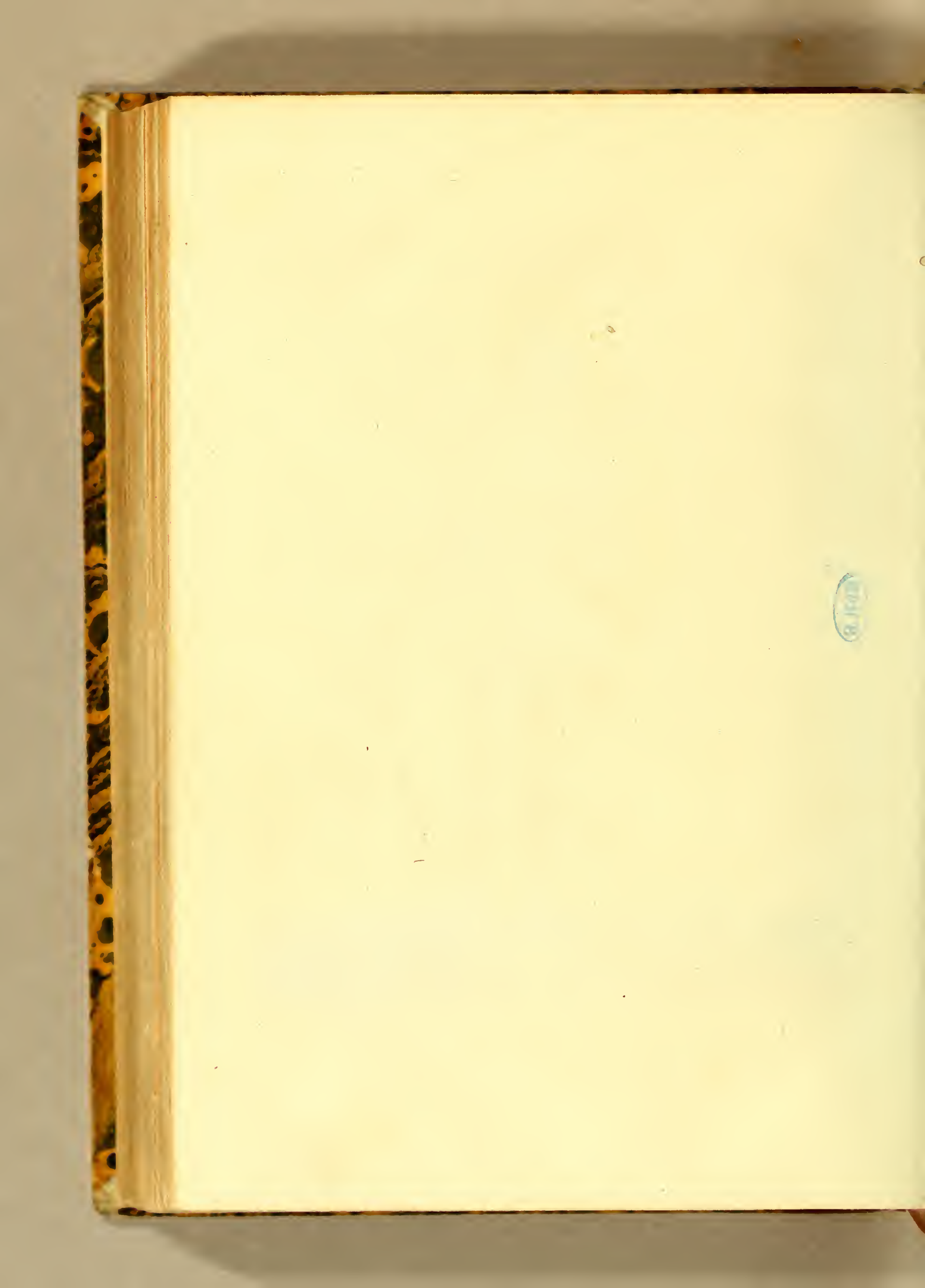
ceau de la même peau leur enveloppe les pieds & se ferme comme une bourse au-dessus de la cheville. Un petit tablier tient lieu aux femmes de la feuille de figuier. Les hommes portent leur manteau ouvert ; les femmes le lient autour de la ceinture avec une courroie ; mais assez négligeamment ; ensorte qu'elles sont habituellement à-peu-près nues. Elles se peignent, ainsi que les hommes, & chacun à sa guise, le visage, les membres, & le reste du corps, en lignes horizontales blanches, rouges & noires. Cette toilette se fait avec plus ou moins de recherches, selon les circonstances. A quelques lieues de la Terre de Feu, sont des peuplades peintes toutes en noir & d'autres toutes en rouge. Les hommes & les femmes portent des coliers & des bracelets de grains faits avec de petites coquilles & des os. Les femmes ornent même le bas de leurs jambes d'un ou de plusieurs rangs de ces grains. Les hommes n'en font usage qu'au poignet : mais ils ont autour de la tête une espèce de rezeau composé de fil brun. Ils sont passionnés pour la couleur rouge. Ce Costume court & tout ouvert, suffit à peine pour les défendre du froid pendant l'Eté de ce pays. Qn'on juge de ce qu'ils doivent souffrir pendant l'hyver.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de la Terre de Feu.



Homme de la Terre de Feu.

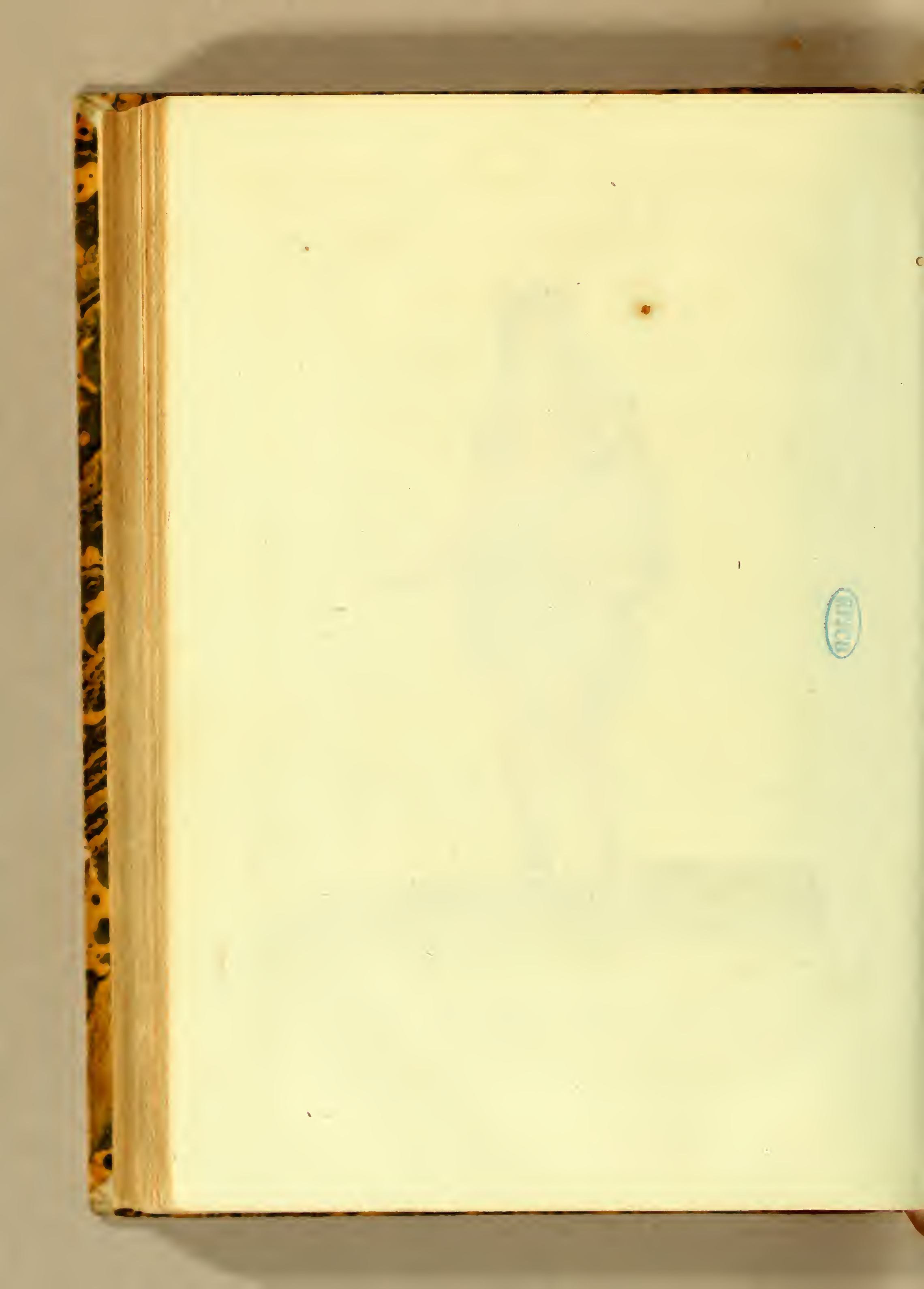
4





femme de la Terre de Feu.

4





MŒURS ET COUTUMES *DES HABITANS* DE L'ISLE TAÏTI.

O vous ! qui, de nos jours, réalisez encor
Le fabuleux récit de l'antique âge d'or ;
Peuples d'Otahiti ! fortunés Insulaires,
Qui vivez....., sans faisceaux Consulaires :
Dans vos heureux climats, seule Divinité,
L'Amour a pour Autel le sein de la Beauté.
Ce n'est point parmi vous...... &c.
Poëme Philos. Fragment XVII. Pages 32. 33.

LES Fables de la Mythologie, & les rêves de la Philosophie sont donc enfin réalisés. Cythère & Utopie, les Isles Fortunées de l'Océan Atlantique se sont donc enfin trouvées dans la mer du Sud. D'après le récit fidèle de deux Voyageurs modernes (1), célèbres par la véracité de

(1) MM. de Bougainville & Cook. Nous ferons remarquer, à la louange des Navigateurs François & Anglois, que l'humanité & la bonne-foi ont marqué tous les pas qu'ils firent dans l'Isle Taïti. Ils y respectèrent le droit des gens, & n'abusèrent pas un seul instant de la supériorité de leurs armes : il faut faire observer aussi qu'ils n'y trouvèrent point de métaux.

ſeurs Obſervations, on peut donc affirmer que Taïti ou Otahiti, eſt le ſeul endroit de la terre que la Nature & le Bonheur ont adopté, de préférence, pour leur dernier azyle. Le ſol de l'Iſle n'a peut-être pas peu contribué aux mœurs des habitans : c'eſt l'*Eden* de Milton. La température en eſt ſi ſaine, qu'on n'y connoiſſoit point de maladies avant l'apparition des Européens.

De la taille la plus haute & la mieux proportionnée, le Taïtien ſeroit auſſi blanc que ceux qui l'ont viſité, s'il étoit plus ſouvent vêtu. Mais il eſt preſque toujours nud, à l'exception d'une ceinture paſſée autour de ſes reins : les principaux d'entre le peuple s'enveloppent, ſans trop ſe ſerrer, d'une double pièce d'étoffe. L'une a quatre ou cinq verges de longueur & de largeur. Ils la laiſſent tomber juſqu'aux genoux ; c'eſt une eſpèce de jupon court, qu'ils nomment *Parou.* L'autre, qui a un trou au milieu pour y paſſer la tête, prend depuis les épaules juſqu'à mi-jambe, devant & derrière; enſorte que les bras, toujours nuds, ont la liberté de leurs mouvemens. Cette draperie s'appelle *Tebuta.* Les hommes ſe la paſſent autour de leurs cuiſſes, en forme de culotte ; & alors elle prend le nom de *Maro.* Ce n'eſt point la qualité, c'eſt la quantité des étoffes qui diſtingue les conditions. Les femmes n'ont point d'autre coſtume, qui a beaucoup de grâce & qui leur ſied bien ; mais, entre leurs mains, cette unique draperie tourne au profit de la coquetterie. La matière des étoffes ſingulières qui compoſent leurs vêtemens, eſt l'écorce d'un Arbuſte, qu'ils cultivent autour de leurs maiſons, & reſſemble au gros papier de la Chine. Elle n'eſt point tiſſue. Sa fabrique ſuppoſe beaucoup d'induſtrie. Elles ſont plus ou moins épaiſſes. Dans les temps de pluye, ils portent un habillement fait de nattes. La mode, pour ſaluer,

eſt de ſe dépouiller juſqu'à la ceinture ; les femmes pouſſent quelquefois plus loin la civilité. Les marques de deuil ſont de porter ſur la tête une coeffure de plumes, d'une couleur triſte ; & de ſe couvrir le viſage d'un voile.

Les Taitiennes ne s'expoſent jamais au ſoleil, qu'elles ne ſe ſoient munies d'un léger chapeau de cannes, ouvrage de leurs mains, qu'elles ont ſoin de parer de fleurs & de plumes. Elles portent auſſi, comme les hommes, des bonnets de nattes & des turbans. Les Amateurs de la belle nature apprendront ſans doute, avec plaiſir, que les femmes de Taïti ont les traits du viſage très-délicats ; & qu'en aucun pays du monde on ne trouve les contours du corps plus réguliers, plus parfaits & mieux conſervés. Mais, que diront nos Européennes, ſi fières du rouge dont elles ſe peignent les joues, quand elles ſçauront que les Taïtiennes font uſage auſſi d'un fard bleu, qu'elles placent ſur leurs feſſes. Ce qui ſurprendra plus encore, c'eſt que cette mode étrange eſt commune aux deux ſexes, qui en tirent vanité. Hommes & femmes ſe percent auſſi les oreilles, pour y ſuſpendre des perles, des coquillages & des fleurs, mais d'un ſeul côté. Ces Inſulaires ſe laiſſent croître la partie inférieure de la barbe ; & ils ont les mouſtaches & le haut des joues raſés. La plupart laiſſent leurs cheveux, ordinairement noirs, dans toute leur longueur, & les portent attachés ſur le ſommet de la tête. Ils ont l'habitude de ſe les oindre, ainſi que la barbe, avec de l'huile de cocos. Ils ne coupent jamais leurs ongles, excepté celui du doigt du milieu de la main droite. Les loix de la propreté la plus recherchée ſont ſcrupuleuſement obſervées. Ils ſe baignent trois ou quatre fois le jour, & jamais ils ne mangent ſans ſe laver avant & après. Ils ont pour armes, l'arc & la fronde. Autant ils ſont tranquilles & paiſibles chez eux,

autant ils deviennent redoutables en préſence de l'ennemi. Ils ne font grace qu'aux femmes. Doué de la ſanté & de la beauté, vivant ſous un ciel toujours clément, habitant une terre féconde par elle-même en végétaux ſalubres, le bon Taïtien, étranger aux Arts, dont il peut ſe paſſer .... à la Politique, dont il n'a que faire, ne ſçait qu'aimer, & n'éprouve qu'un ſeul beſoin, celui du plaiſir. Il ſemble n'exiſter que pour cela; il ſemble que la nature l'ait débarraſſé de tous les autres ſoins de la vie, exprès pour qu'il ſe livre tout entier à l'amour: & jamais les vues de la nature n'ont été ſi bien remplies. Fidèle à ſa vocation, l'Inſulaire de Taïti fait l'amour auſſi habituellement que les autres hommes reſpirent. Il rapporte tout à cette paſſion, l'unique qu'il éprouve. Toutes ſes penſées, toutes ſes paroles, toutes ſes actions n'ont pour principe & pour but que l'amour. C'eſt la ſeule de ſes occupations. L'amour eſt la grande affaire de ſa vie.

Les différentes Nations, à l'arrivée d'un Etranger, ſe hâtent de lui faire viſiter leurs monumens, de lui expliquer leurs conſtitutions, de l'inſtruire de leurs uſages civils & autres; elles étalent complaiſamment leurs tréſors à ſes yeux. Quand un Navigateur touche le rivage de Taïti, l'Inſulaire entonne auſſi-tôt un hymne d'amour, montre ſes lits de gazon, & détache lui-même le voile de la beauté dont il fait les honneurs; ſes plaiſirs ne ſont complets que quand il les partage. Cependant la vue des bijoux de verre ou de métal, qu'apportèrent les Européens, cauſa une révolution ſubite dans les mœurs: l'amour y devint mercantile; & les plus belles femmes ne s'y troquèrent plus que contre les clous les plus longs.

Quelques Rigoriſtes de l'ancien monde, d'après cette peinture exacte, ſeront tentés peut-être de reprocher aux Amé-

ricains de la mer du Sud, un libertinage consommé ou un cynisme stupide. Ce seroit les calomnier que de les juger d'après nos mœurs, aussi étrangères à leurs habitudes que les Langues d'Europe diffèrent du vocabulaire de Taïti. On ne sçauroit appliquer à l'innocence de l'âge d'or, les règles qui constituent le régime de la société des peuples civilisés & corrompus. Le bon Taïtien, comptant l'amour parmi les plus douces nécessités de la vie, croiroit manquer aux devoirs sacrés de l'Hospitalité, s'il ne partageoit point sa natte & ses femmes avec celui qui partage sa cabane & sa table. Une possession exclusive lui sembleroit un attentat contre le droit des gens. A Taïti, tout est à tous; le démon de la propriété n'y dicte point son code infernal. Là, on jouit indistinctement des bienfaits de la nature; mais à ceux qui sçavent le mieux en jouir, sont réservées les distinctions & les couronnes. La pluralité des femmes est reçue dans toute l'Isle; & cela ne pouvoit guère être autrement, là où les mariages se font sans contrat & sans bénédiction nuptiale; on consulte ses forces & son goût, & l'on se lie d'autant plus volontiers que le nœud n'est pas indissoluble. Aussi l'état de fille ne diffère presque point de celui de femme. Plaire est l'unique besogne des unes & des autres; faire des heureux est leurs seuls devoirs. Que peuvent faire de mieux des êtres aimables qui n'ont rien à faire?

Tout ceci doit nous paroître étrange. Mais l'étonnement cessera, & nous suspendrons tout soupçon injurieux, quand nous apprendrons que l'acte de la génération, à Taïti, est un acte de Religion. Quand les Anglois invitèrent à leur bord les principaux de l'Isle, pour assister au service divin qu'on célébra sur le vaisseau, les Taïtiens ne voulurent point être en reste; &, à leur tour, offrirent à leurs hôtes de leur donner

une idée de leur culte. Un couple beau, mais très-jeune, en présence des étrangers & d'une foule des naturels du pays présidés par leur Reine, au bruit cadencé de plusieurs instrumens, sacrifièrent à l'amour, comme on s'acquitte parmi nous d'une cérémonie pieuse; pensant honorer suffisamment le Créateur, que de l'imiter dans ce qu'il a fait de plus exquis. Le cœur de deux amans heureux leur semble une offrande plus digne du Ciel, que les entrailles fumantes de deux victimes égorgées; suivant eux, ce seroit reconnoître mal le bienfait de la vie, que d'étaler sur des Autels sanglans l'appareil de la mort.

Mais, hélas! on ne s'en tient pas toujours-là. La superstition ne laisse pas toujours leur bonheur sans mêlange. Il est des exceptions cruelles admises dans les événemens fâcheux. Les guerres qu'ils ont à soutenir avec les Insulaires leurs voisins, altèrent la simplicité innocente de leurs mœurs. Dans le danger ils ont recours à des Prêtres (1), espèces de Médecins Empiriques: & après le combat, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, ils rapportent, dans leurs foyers, l'idée funeste de l'inégalité des conditions. La disproportion des rangs se trouve déjà marquée à Taïti. Les Grands ont des

(1) « Au reste, c'est sur-tout en traitant de la Religion des peuples » que le Scepticisme est raisonnable; puisqu'il n'y a point de matière » dans laquelle il soit plus facile de prendre la lueur pour l'évidence ».

Cette judicieuse réflexion est de M. de Bougainville, que nous nous sommes fait un devoir de consulter.

Cook nous apprend que les Taïtiens donnent « à leur Divinité suprême le nom de *Taroataihetoomoo*. Leurs Dieux subalternes s'appellent *Eatuas*: dans les *Morais*, espèce de Temple & de Cimetière, » les hommes font les fonctions de Prêtres pour les deux sexes; mais » chaque sexe a les siens...... leur Religion n'influe pas sur leurs » mœurs ».

Livrées

Livrées pour leurs Serviteurs ; ceux-ci portent plus ou moins haut la pièce d'étoffe dont ils se ceignent. Un autre usage qu'on est fâché de rencontrer à Taïti ; c'est que les hommes n'y prennent point leurs repas dans la compagnie des femmes. Ils se mettent à table deux fois le jour, à midi & le soir. Les enfans & les jeunes filles ne mangent d'aucune viande. L'eau est l'unique boisson pour tous les états. Le vin, le tabac, les épiceries leur répugnent. Ils ne s'accommodent que des alimens les plus doux. Le caractère paisible des Taïtiens se peint dans toutes ses habitudes, & jusque dans leurs jeux. La danse & la musique sont les amusemens qu'ils préfèrent à tous les autres. Ils connoissent cependant l'exercice de la lutte, & s'y livrent quelquefois, à la manière des Anciens (*) ; mais ils y mettent beaucoup moins de prétention.

Les jeunes filles ont une danse qui leur est spécialement consacrée, & qu'on désigne sous le nom de *Timorodée*. Elle consiste à exécuter la pantomime exacte de tout ce qu'elles doivent pratiquer étant femmes. On remarquera que le symbole est interdit, du moment qu'elles jouissent de la réalité. Cette danse nous paroîtroit lascive, & feroit rougir nos Européenes. Les Taïtiennes ont moins de pudeur, ou peut-être plus de franchise.

Les Taïtiens auroient beaucoup d'aptitude pour les Arts, si la richesse spontanée du sol qu'ils habitent ne les entretenoit dans une indolence habituelle, qui est passée dans leur caractère, & qui cependant n'a point produit d'aussi mauvais effets qu'on auroit cru devoir le craindre. L'Astronomie &

(*) Voyez les Explications des Antiquités d'Herculanum, tome VII, Planches XCII, XCIII, page 38, *in*-4°.

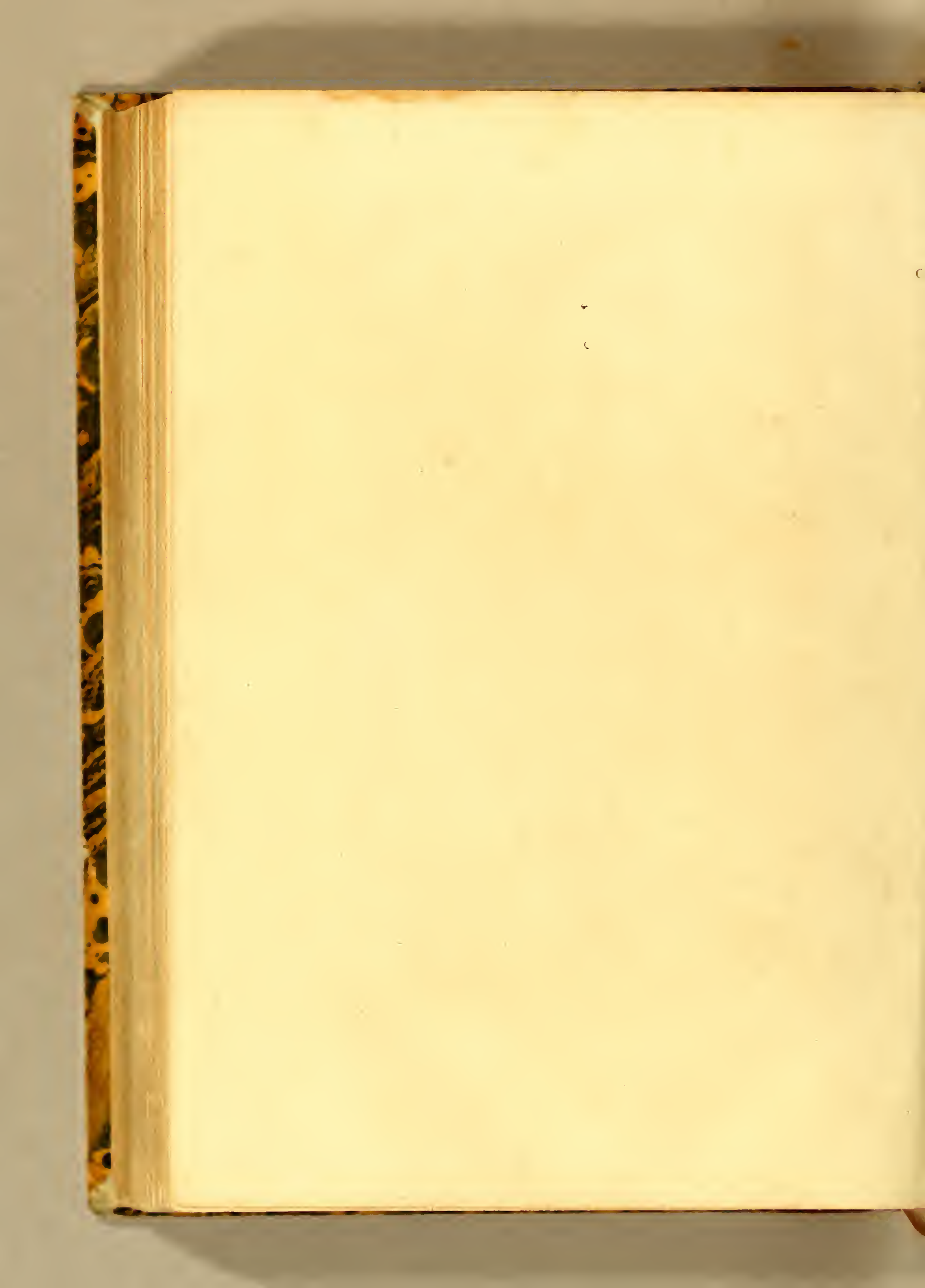
l'Agriculture leur dérobent quelques inſtans, ainſi que la conſtruction de leurs Pirogues, qui ne manquent pas d'élégance. La Chirurgie eſt plus avancée. Leurs maiſons ouvertes de tous côtés, comme des hangards, ſont vaſtes, commodes; telles qu'il les falloit, dans un pays auſſi tempéré, & délivré de tout animal nuiſible. Mais leur genre de vie, tout voluptueux, a fait contracter à leur eſprit une mobilité qu'il ne ſeroit pas facile de maîtriſer. Rien de plus vif, de plus animé, mais en même-temps de plus libre que leur converſation. Ils ne contraignent pas plus leur langue que leurs geſtes. Ils préfèrent toujours le mot propre aux périphraſes. On aime à peindre les ſenſations journalières qu'on éprouve, ſur-tout quand elles appartiennent toutes au plaiſir : & des gens qui ne ſoupçonnent point d'indécence à tout faire, ſe permettent ſans ſcrupule de tout dire.

Pour donner quelque idée du Gouvernement Civil de Taïti, on pourroit le comparer aux anciennes Loix Féodales de l'Europe; mais avec cette modification importante que le Seigneur de chaque diſtrict ne peut rien ſe permettre, ſans prendre l'avis & le conſentement des Notables du canton.

On leur a reproché leur penchant irréſiſtible au vol; mais ce n'eſt pas aux Tribunaux de la Société, qu'il faut faire comparoître l'homme de la Nature. D'ailleurs, une fois que les échanges furent établies de part & d'autre, le Taïtien diſputa aux Européens de bonne-foi & d'équité. Ces Inſulaires ont d'ailleurs, tous les défauts & toutes les grâces de l'enfance, l'ingénuité, l'inſouciance & la légèreté. Ils pleurent facilement; mais leurs larmes ſe ſèchent & tariſſent au moment qu'ils les verſent. Cependant ils ſont capables de l'attachement le plus durable envers ceux qui les obligent. Il faut prendre au mot le Capitaine Cook, & dire avec lui que les Taïtiens ſont

plus heureux que nous, s'il eſt prouvé que l'enfant le ſoit davantage que l'homme. Conſidérés ſous ce point de vue, (& c'eſt le ſeul qui leur convienne) les détails de leurs mœurs n'ont plus rien qui doivent ſcandaliſer, & peuvent trouver grâce aux yeux du Caſuiſte le plus ſévère.

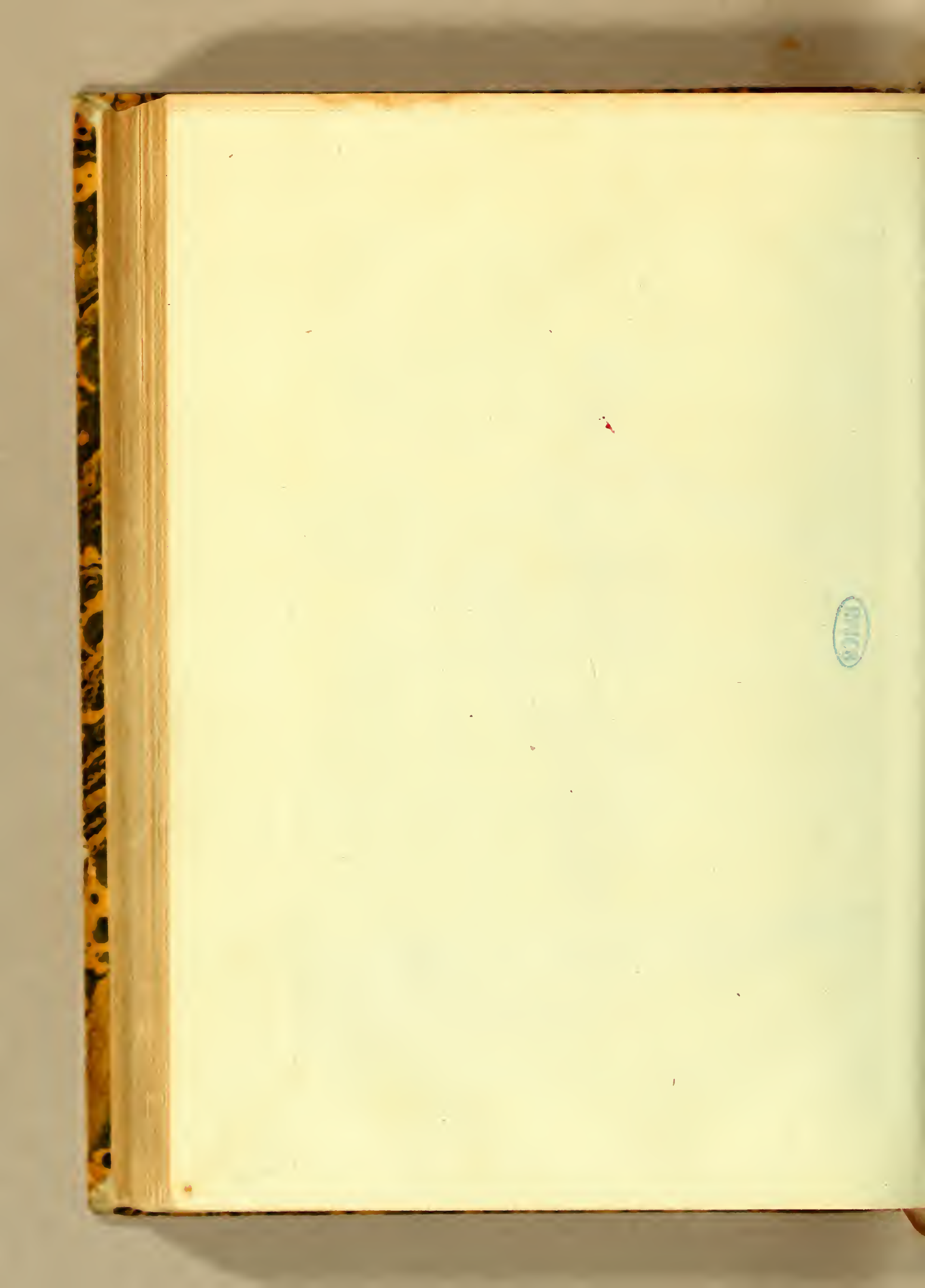
Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de l'Iſle de Taïti.





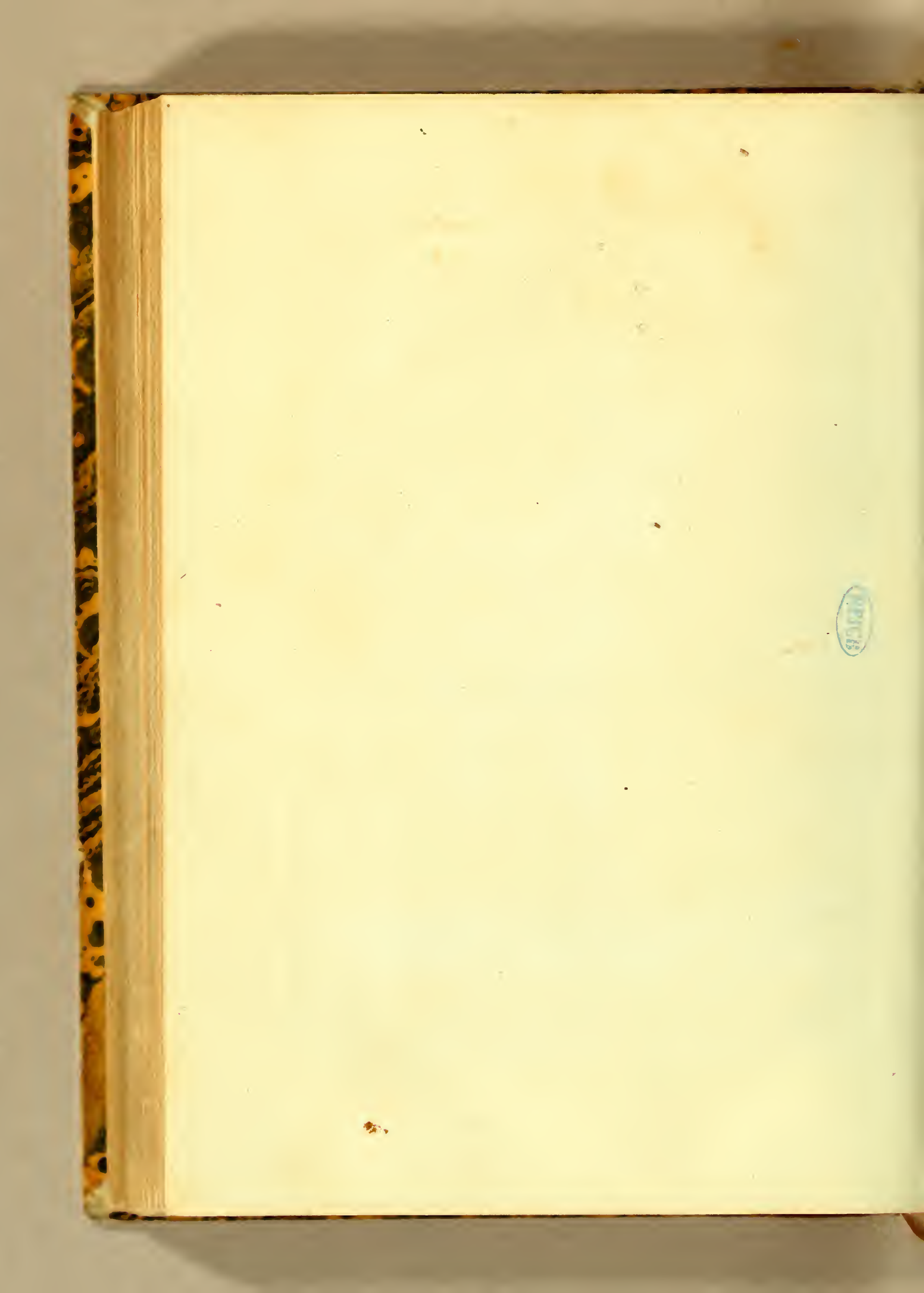
homme de l'Isle de Taiti.

4





femme de l'Isle de Taiti.



NOTICE
SUR LE PORTUGAL.

Les Egyptiens & les Phéniciens, puis les Carthaginois, les Gaulois & les Romains, puis les Alains & les Vandales, les Goths & les Mores, & enfin les Efpagnols, envahirent fucceffivement l'antique Lufitanie, qui ne forma un Empire indépendant, que vers le milieu du dix-feptième fiécle, quand le Duc de Bragance fut proclamé par la Nation, Roi de Portugal; fous le nom de Jean II. Mais les Portugais n'en font pas devenus plus libres ni plus heureux. Les richeffes du Bréfil les ont appauvris, énervés & rendus peu induftrieux, en leur infpirant plus de morgue. Que n'ont-ils eu plutôt le bon efprit de s'en tenir aux productions réelles de leur patrie, fertile affez pour les difpenfer d'acheter à l'Etranger les chofes de première néceffité? L'ambition feule ne les a pas égarés fur le choix des moyens. Ils ont paffé d'un extrême à l'autre. Jadis ils étoient idolâtres & féroces; aujourd'hui ils font fuperftitieux & fans énergie. Le Commerce les occupe encore beaucoup, mais toujours aux dépens de l'Agriculture, dont ils ne fentent pas affez tout le prix fur un fol qui n'attend que des bras exercés.

D'ailleurs, le Portugal eft en deçà du fiécle pour les lumières, qui ont de la peine à fe faire jour dans

cette extrêmité de l'Europe, peuplée de Moines intéressés au règne de l'ignorance. Que penser de l'industrie d'un Peuple dont toute la main-d'œuvre se réduit à des ouvrages de paille, des toiles & quelques étoffes grossières? Moins d'autorité absolue dans le Gouvernement, plus de Mœurs chez le Peuple, donneroit à ce Royaume une consistance plus heureuse

Lisbonne (1) en est la Capitale, & se trouve dans l'Estramadure, l'une des six Provinces qui composent le Portugal. Cette Ville antique doit tout son éclat à son excellent Port de Mer. St. Vincent de Sarragosse est le Patron de la Cathédrale. L'Eglise devoit des Autels à ce Martyr; peu ont plus souffert pour elle. Une particularité remarquable, c'est que ce Diacre, après avoir enduré un assez long séjour sur un gril de fer rougi au feu, expira tout-aussitôt qu'on l'eut posé sur un lit de roses. Ce Saint a perdu un peu de son crédit sur l'esprit du Peuple, sur-tout depuis le second (2) tremblement de terre arrivé à Lisbonne. Il y a de beaux Palais & de riches Couvents dans cette Ville; & l'on n'a pas encore songé à rendre le pavé des rues moins incommode pour les Piétons & mieux

(1) L'ortographe du nom *Lisbonne* a prêté à un Proverbe national Portugais, dont le sens est, *qui n'a point vu Lisbonne*, *n'a rien vu de* BON.

Les Proverbes, comme on voit, ne sont pas toujours dictés par le bon sens.

(2) Le premier jour de Novembre 1755. Le premier tremblement eut lieu en Janvier 1532.

éclairé

éclairé pendant la nuit. Le luxe s'occupe toujours du ſuperflu de préférence au néceſſaire.

Sur le territoire de Lisbonne, eſt le Monaſtère d'*Odilevas*, qui entretient 300 Religieuſes. C'eſt dans l'une des cellules de ce Cloître qu'ont été dictées les *Lettres* (1) *Portugaiſes*.

Non loin de Lisbonne, ſur une éminence, eſt Alanguer, Bourg qui doit ſon origine à un Temple des Alains. Ces Peuples, demi-Barbares, croyoient, en choiſiſſant le ſommet des montagnes pour y prier,

(1) Qu'on nous permette deux mots à ce ſujet. Ces cinq Lettres d'une Chanoineſſe de Portugal, à un Officier François, n'ont pas l'élégance du ſtyle & la Philoſophie qui règnent dans les Lettres de la Nouvelle Héloïſe. Mais la *Marianne d'Odilevas* fait verſer autant de larmes peut-être que la *Julie du pied des Alpes*. Si ces deux Héroïnes ne ſont pas d'une vérité tout-à-fait hiſtorique, Marianne du moins, a plus de vraiſemblance que Julie, parce qu'elle eſt plus naturelle dans l'expreſſion, parce qu'il y a plus d'abondance, plus de vraie chaleur dans ce qu'elle écrit. Celui ou celle qui a tenu la plume de la Chanoineſſe, avoit moins de génie, moins de profondeur, moins d'éloquence ſans doute que l'illuſtre Genevois qui a été le Secrétaire de la fille du Baron d'Etanges; mais peut-être trouve-t-on dans les premières Lettres, une expreſſion mieux ſentie & quelquefois même plus délicate que dans les autres. Il faut bien ſe garder de lire ces cinq Lettres Portugaiſes dans les Œuvres du bel-eſprit moderne qui les a verſifiées. La traduction ſans art, de Guilleragues, lui eſt préférable.

s'approcher d'autant & se faire mieux entendre de la Divinité qu'ils invoquoient.

Près delà, des Hyéronimites ont placé un Monastère sur le Mont *Cintra*, dit le Promontoire de la Lune. Le paysage, tout-à-fait pittoresque, est très-propre à entretenir la ferveur des Pélerins. D'autres Voyageurs, qui ne sont pas devots, enchantés de ce lieu, ont auguré que le nom de *Cintra*, qu'il porte, est dérivé de *Cinthia*, montagne de Delos, ou Apollon prit naissance. Rien en effet, de plus inspiratif pour les Poëtes, amis de la Nature.

Pombal, dans la *Corrég dorie* (1) de Leïria, est un Bourg de près de 4000 Habitans, dont la plûpart sont Chapeliers.

Ce District renferme le Bourg d'Alcobaca, où un millier de Paysans travaillent & suent pour engraisser une centaine de Moines titrés.

Jean I. du petit nombre des Rois morts octogénaires, a son tombeau à Batalhau, dans une Abbaye de Dominicains Gentilshommes.

Peu de Sçavans sçavent qu'il y a à St. Thomar, dans la Corrégidorie de ce nom, une Académie des Sciences, établie en 1752, sur le modèle de celle de Paris.

Le Bourg Santaren doit son nom à Ste. Irene, Vierge & Martyre, vers l'an 304, qui aima mieux se laisser

(1) Jurisdiction qui dépend immédiatement du Roi.

exposer dans un lieu de débauche, que de brûler de l'encens sur les Autels de la chaste Diane.

Malgré les 10 Chaires de Droit Civil, fondées dans l'Université de Coimbre, dans la Province de Beira, les Habitans de cette Ville sont grossiers dans leurs Mœurs, & mal-propres sur leurs vêtemens.

Jean II. l'un des Rois qui fit le plus du bien aux Portugais, érigea en Duché, le Bourg d'Aveiro, dans l'*Oydorie* (1) de Montemor O velho. On n'est guère Hospitalier dans ce lieu ; un Etranger n'y peut passer une nuit, sans en avoir obtenu la permission du Magistrat.

Dans une Eglise de *Viseu*, est inhumé Rodrigue, dernier Roi Goth ; lequel, pour trouver grace devant Dieu, ne crut pouvoir mieux faire, dit-on, que d'endosser le froc en mourant.

C'est à Lamego que les Etats confirmèrent l'élection d'Alphonse Henriquez, premier Roi de Portugal. On y passa des Loix Constitutionnelles qui devoient servir de barrières respectives au Despotisme & à l'Anarchie. La Nation se reservoit le droit de s'assembler de temps en temps, pour faire rendre des comptes à ses Administrateurs. L'Inquisition devoit être renvoyée à Rome ; un Patriarche auroit dispensé des voyages fréquens & dispendieux qu'on y fait encore aujourd'hui, &c. Il est aisé de sçavoir si ces conditions ont été remplies.

A Cavilhaon, Bourg de la Corrégidorie de Guarda,

(1) Audiance ou Bailliage qui relève des Corrégidories.

on entretient des Manufactures de draps, de serges & de bas. Ces sortes d'établissemens sont à remarquer, parce qu'ils sont rares dans le Portugal. Dans ce Pays, on trouve plus commode de payer que de travailler.

Guimaraens est la principale Ville d'Entredouroeminho, Province la plus fertile, la plus saine & la mieux peuplée de tout le Royaume. On y avoit bâti un Temple à Cérès, sans doute en reconnoissance du beau froment qu'on y recueille. Ce Temple est métamorphosé en Eglise Collégiale, dédiée à Notre-Dame d'Oliveira. On y voit une Image de cette Vierge. N'ayant pu parvenir à la faire belle, on la fait riche. Le jour de sa Fête, on étale autour d'elle pour 800 marcs d'argenterie. On fabrique à Guimaraens, des toiles assez estimées.

La Ville de *Porto* ne le cède qu'à Lisbonne, & se vante d'avoir donné son nom à tout le Royaume. On y fait un grand Commerce, sur-tout en vin. Elle compte beaucoup d'Eglises : leurs murailles sacrées sont couvertes de caractères, en guise d'*Ex-voto*. Il faut que les Saints qui ont exaucé les vœux des malades, se contentent de cette foible marque de reconnoissance.

Braga, Chef-lieu d'une Oydérie de ce nom, est une Ville ancienne, qui n'est remarquable que par les souvenirs qu'elle rappelle. On prétend que les Citoyens mâles ne peuvent parvenir aux Emplois, que par le suffrage des Femmes, en mémoire d'un combat où celles-ci eurent l'avantage sur les Habitans de Porto.

Braga eſt un Archevêché-Primat de Portugal : 150 Couvents, tous bien rentés, affament ce Diocèſe.

Bragança, Ville Ducale dans la Province de Traz-os-Montes, eſt devenue célèbre par la Révolution du 1er Décembre 1640. Les Portugais, lâs du joug Eſpagnol, mais accoutumés à un Maitre, en voulurent un de leur Nation ; & d'un conſentement *preſqu'unanime* (1), nommèrent Jean de Bragance, Prince pacifique & modéré, qui ne s'attendoit pas à pareille fortune, & qui ne s'en ſoucioit guère. Il garda ſur le Trône, ſes vertus privées. Le Peuple, qui ne réfléchit pas, & qui place dans le Palais des Rois, le ſouverain bien, ſurnomma Jean IV, *le Fortuné* ; Jean de Bragance l'eut peut-être été davantage, en vivant obſcur dans ſa Ville Natale.

On Fabrique dans Bragance, des étoffes de ſoie, des velours & des gourgourans.

Ourique, gros Bourg, dans la Province d'Alentejo, n'eſt pas moins mémorable que le lieu précédent. C'eſt là qu'Alphonſe Henriqués, ou fils de Henri de Bourgogne, de la Maiſon de France (2), vainquit les Maures, commandés par cinq (3) Rois, & fut tout

(1) D'un conſentement *preſqu'*unanime ; car quelques-uns opinoient pour le Gouvernement Républicain.

(2) Henri de Bourgogne étoit petit-Fils de Robert, Roi de France.

(3) Alphonſe prit, dit-on, pour Armes, autant d'Ecuſſons qu'il avoit vaincu de Rois. Encore aujourd'hui l'Etendard de guerre du Portugal, eſt cinq Ecuſſons ; mais on les a chargés des cinq Playes du Chriſt.

aussi-tôt proclamé Roi de Portugal, par ses Soldats & le Peuple, plus frappés encore d'une révélation qu'il crut devoir supposer en sa faveur, que de la victoire signalée qu'il venoit de remporter. Nonagénaire, il régnoit & faisoit encore la guerre. A 93 ans, il mourut, fatigué peut-être, mais non rassasié du pouvoir souverain.

Villa Vicosa, qui donne son nom à une Oydorie, dont elle est le Chef-lieu, n'a de curieux qu'un vieux Temple de Proserpine, dans lequel aujourd'hui le Pélerins viennent adresser leurs Oraisons à St. Jacques.

Nous ne faisons pas mention à chaque endroit, des Couvens qui y sont en plus ou moins grande quantité. Rien ne seroit plus monotone. Nous observerons seulement que tous ces Monastères qui donnent quelquefois de l'humeur aux amis du bien public, ne sont pas tout-à-fait inutiles. Les Voyageurs y trouvent l'hospitalité. Mais il faut convenir que le repas frugal qu'ils y prennent, coute cher à la République.

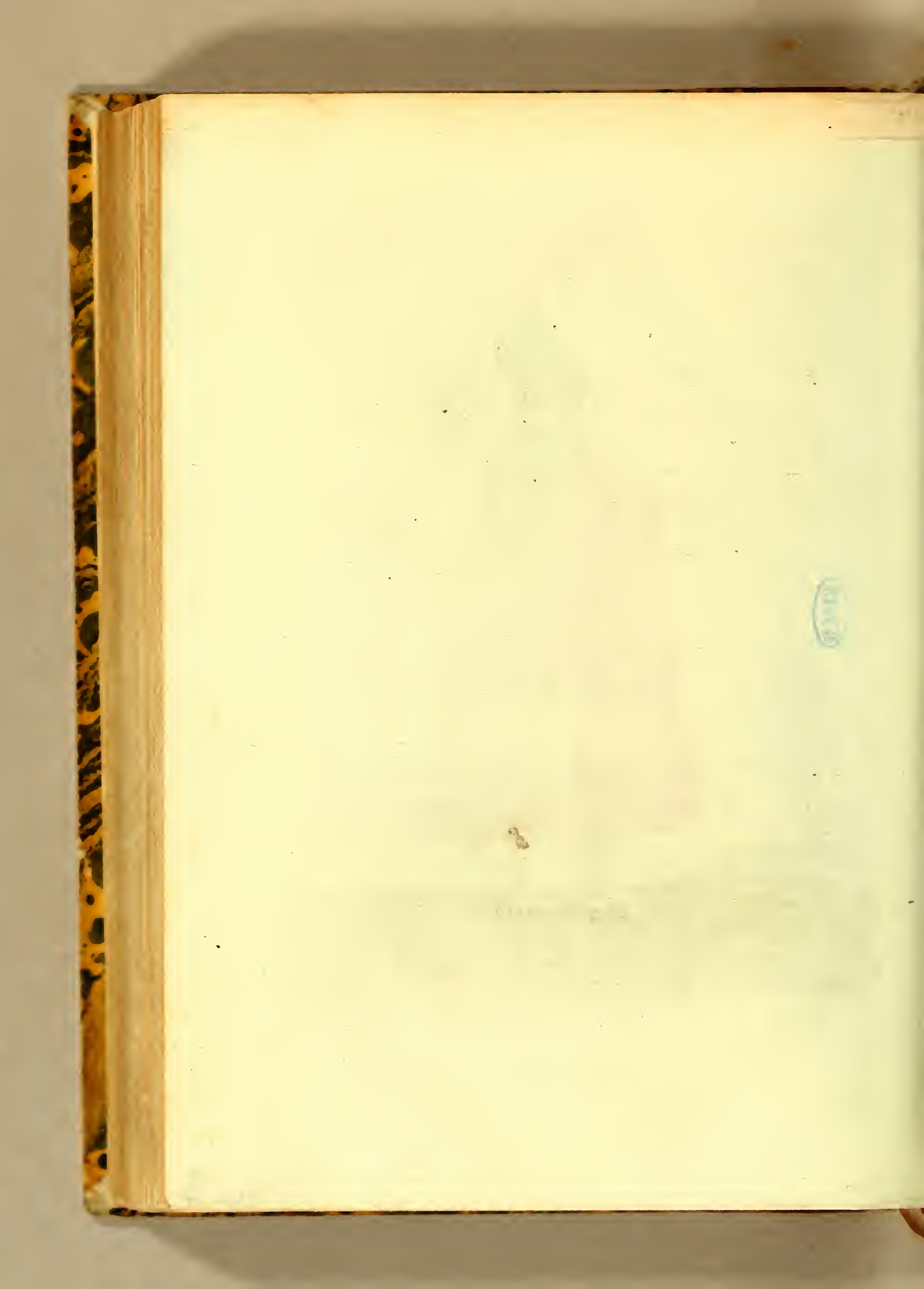
Autrefois dans la Lusitanie, tout le monde portoit des habits longs; les seuls esclaves en avoient de courts: cette mode ne s'est perdue dans le Portugal, que depuis 250 ans environ.

Les Portugais sont ordinairement vêtus de noir, avec le manteau, l'épée & le poignard au côté. Le Roi & sa Cour s'habillent à la Françoise.

Fin de la Notice sur le Portugal.



Portugais.



NOTICE SUR LA POLOGNE.

Il n'eſt peut-être pas de pays ſur la Terre, où l'on ſe ſoit mis plus en garde contre le Deſpotiſme, que la Pologne ; & il n'eſt peut être pas de pays où il y ait plus de ſerfs. La dixième partie des Polonois eſt libre ; tout le reſte eſt eſclave né. D'après le ſyſtême politique de cette vaſte partie de l'Europe, la Nobleſſe, à proprement parler, forme à elle ſeule, toute la Nation ; le Bourgeois & le Payſan y ſont traités, comme les Ilotes à Sparte.

Qu'un tel Gouvernement ait pu ſe ſoutenir ainſi pendant pluſieurs ſiécles, ce n'eſt pas tant ce qui devroit étonner, que de le voir toujours le même, inacceſſible à une réforme, depuis 15 années, c'eſt-à-dire, depuis les conſeils (1) que le plus éloquent des Philoſophes de

(1) *Conſidérations ſur le Gouvernement de Pologne & ſur ſa réformation projettée par J. J. Rouſſeau*, en *Avril 1772*. Ouvrage récommendable, appliquable encore à d'autres Etats qu'à la Pologne. On y trouve l'éloquence de la raiſon échauffée par l'amour de la liberté. Les *Loix* & la *République* de Platon n'ont pas plus de ſubſtance ; & il leur manque la clarté & la ſimplicité qu'on trouve ici. On pourroit dire au ſujet de ce Traité : les vrais Légiſlateurs en ſi petit nombre, ne manquent point aux hommes ; ce ſont les hommes quoiqu'en ſi grand nombre, qui manquent aux Légiſlateurs.

notre âge, a rédigé pour cet Empire, avec toute la ſupériorité que donnent le génie & la ſageſſe.

Contentons-nous donc de gémir ſur le ſort de la pauvre eſpèce humaine, & parcourons avec rapidité les principaux endroits d'une région où il ſeroit par trop affligeant de ſéjourner.

Vers l'an 550, un nid d'aigle trouvé à Gneſne, parut déterminer Leck, le premier Légiſlateur des Polonois ou Sarmates, à fixer en ce lieu ſa réſidence & le berceau de ſon nouvel établiſſement. Cracus, à Cracovie, continua l'ébauche de ſon prédéceſſeur. Mais les Loix ſerviles que ces deux grands Hommes ſe crurent obligés de donner à une Peuplade nombreuſe & ſans moralité, ne doivent plus convenir tout-à-fait à une Nation, devenue avec le temps, plus éclairée & ſuſceptible d'un tout autre régime. D'ailleurs, les Polonais ont ſubi toutes les révolutions qui précèdent ordinairement un état fixe & raiſonnable. Ils ont eu, comme tous leurs voiſins, parmi quelques bons Rois ou Ducs, une foule de Princes inhabiles ou mal-intentionnés.

D'un autre côté, la Nature ne s'eſt point laſſée de leur fournir en abondance les productions (1) de première néceſſité, qu'elle refuſe quelquefois à d'autres Peuples plus laborieux. Enſorte que ſi les Polonois ne ſont point ce qu'ils devroient être ; ils le pourroient,

(1) On prétend que la Pologne peut exporter annuellement, la charge de 4000 Vaiſſeaux.

Ce Royaume a fourni à ſes voiſins juſqu'à 90 mille Bœufs.

d'

du moins, & n'ont de reproches à faire qu'à eux-mêmes.

Nous ne discuterons point ici à combien se monte la population en Pologne. Ceux qui ont intérêt à ce qu'il y ait beaucoup d'esclaves, peuvent seuls prendre plaisir à les compter.

Communément on divise la Pologne en grande & en petite, sans oublier la Lithuanie. Cinq Palatinats forment la grande ou basse Pologne. Posen en est la Ville principale.

On fait un grand Commerce de laine & de bêtes à cornes, à Sanstadt, petite Ville du Palatinat de Posnanie, & Chef-lieu d'une *Starostie*, petit ou Gouvernement.

C'est à Lissa qu'est né Stanislas Leczinski, qui fut peut-être plus bienfaisant & plus heureux dans les Duchés de Lorraine & de Bar, qu'il ne l'eût été sur le Trône de Pologne. La Nature avoit formé ce Prince plutôt pour être aimé que pour être obéi.

Les Habitans de Ravitz, près de la Silésie, fabriquent & commercent en draperie.

Kruswick, dans le Palatinat de Brseskie, fut en 842, le théâtre d'une scène assez bizarre, mais qui caractérise bien l'inconséquence des Hommes en société. On tenoit la Diète pour l'élection d'un Duc de Pologne & de Silésie; & l'on étoit loin d'être d'accord, quand quelqu'un dans l'Assemblée Nationale, se rappelle qu'un certain Fermier de Kruswick, avoit un jour donné au Prince défunt, un repas excellent. Pour

terminer de plus longs débats, on convint de nommer cet Homme. Et c'eſt ainſi que Piaſt dut une Couronne au talent de donner bien à manger, & mourut avec l'eſpoir bien fondé que ſon Sceptre paſſeroit dans les mains de ſes Enfans.

Varſovie eſt la Capitale du Duché de Maſovie, & la réſidence du Roi. Mais pour lui rappeller ſans ceſſe qu'il n'eſt, pour ainſi dire, que le premier Sénateur de la République; on le loge dans le Palais même où ſe tiennent les Diètes.

Le Collége des Nobles eſt l'un des plus beaux Etabliſſemens de Varſowie. Mais peut-être gagneroit-il à être dirigé par d'autres que des Religieux. Des gens qui font profeſſion de renoncer au monde, doivent être peu propres à élever des Citoyens nés pour y jouer un rôle brillant.

Le Monument le plus remarquable de cette Ville, eſt la Statue de Sigiſmond III, repréſenté tenant d'une main, un Sabre, & de l'autre, une Croix, par alluſion ſans doute, au zèle un peu trop vif que ce Prince montra en faveur de la Religion, aſſez forte pour ſe défendre avec ſes propres armes.

C'eſt près de Wola, Hameau diſtant d'une lieue de Varſowie, que la Nobleſſe Polonoiſe s'aſſemble au milieu d'une plaine, pour ſe donner en toute liberté, un Chef, ſur la nomination duquel influent trop ſouvent des Agens étrangers.

Cracovie, dans la petite ou baſſe Pologne, eſt la Capitale de tout le Royaume. C'eſt une Ville conſidé-

rable, mais qui n'eſt pas toutefois ce qu'elle pourroit être. A deux lieues d'elle, ſe trouvent les fameuſes Mines de Sel, dignes de toute l'attention des Voyageurs.

Wilna, Capitale de tout le Duché de Lithuanie, eſt une Ville conſidérable. Si les Habitans, ainſi que ceux du reſte de cette grande Province, ne jouiſſent point de la liberté civile, ils ont au moins celle de leur conſcience. Tous les Cultes y ſont également bien reçus : ce qui ne nuit pas au Commerce ; mais le Commerce y fait beaucoup de tort aux Mœurs.

Dans le Palatinat de Troki, près de la Ville de Kouwno, 300 Payſans ſont les ſerfs, pour ne pas dire les eſclaves, de 24 pauvres Hermites, pour l'établiſſement deſquels leur Fondateur dépenſa, en 1674, huit tonnes d'or. Le jour du repos du Seigneur eſt le ſeul que ces 300 Payſans aient pu obtenir pour travailler pour leur propre compte. Cependant ces malheureux, s'ils avoient le choix du joug qu'ils portent, préféreroient encore le ſervice des Moines à celui des Nobles. Ils ſont moins expoſés aux révolutions avec les premiers qu'avec les derniers.

Les Juifs, qui ne ſont nulle part ſi bien venus qu'en Pologne, ont leur principale Synagogue à Brſeſtz, dans la Poleſie.

C'eſt à Pinsk, Ville du même Palatinat, qu'on prépare le meilleur cuir de Rouſſi & le plus recherché dans toute la République.

Dans la Samogiſtie, les Mères n'ont pas trouvé de meilleur moyen pour être informées de toutes les allées

& venues de leurs Filles nubiles, que d'attacher une ſonnette à leur ceinture, & de leur faire porter ſans ceſſe à la main un flambeau pendant la nuit. On prétend que toutes ces ſages précautions ne réuſſiſſent pas mieux en ce pays, que les verroux, les grilles & les cadenas dans d'autres contrées.

Les Polonois ſont fiers & prodigues ; ils mettent beaucoup de pompe dans leurs cérémonies Politiques & Religieuſes. La magnificence des Nobles ſe remarque ſur-tout ſur leurs habits, dans leur ſuite & à leurs feſtins. Leurs vêtemens ſont fort riches d'ordinaire. Ils portent pour la plûpart, des bottines couleur de ſoufre, dont le talon eſt ferré ; un bonnet & des veſtes fourrées de zibelines, qui ne leur vont que juſqu'à mi-jambes. Il y a de ces fourrures qui valent juſqu'à mille écus. Ils n'ont pour tout linge, que des chemiſes & des caleçons. Ils portent leurs cheveux crêpés juſqu'au-deſſus des oreilles. Ils ſe raſent la barbe, à la réſerve des mouſtaches, qu'ils laiſſent croître. Ils marchent gravement, toujours un ſabre au côté, qu'ils ne quittent que pour ſe coucher. Ce ſabre eſt ſoutenu par une courroie de cuir, où ils portent leur mouchoir pendu, avec un couteau dans une gaîne, & une pierre pour l'éguiſer tous les matins.

Les perſonnes qui ne ſont pas de l'ordre de la Nobleſſe, ſont habillées de la même façon que les Nobles, ſi ce n'eſt que leurs veſtes ſont moins magnifiques, & que leurs bottines ſont rouges ou bleues ; car il n'y a que les Gentilshommes qui aient droit d'en

porter de couleur de ſoufre. Ce qui rappelle les talons rouges de France.

Les Dames ſont ſimples en leurs Mœurs, & pompeuſes en leurs habits. Elles portent une juppe aſſez courte, d'une riche étoffe, avec une eſpèce de juſte-au-corps de même, fourré de zibelines, qui deſcend fort bas, & ſur cela un nombre infini de pierreries, tant en nœuds d'or émaillé qu'en chaînes & autres façons. Elles ont auſſi la tête parée de diamans, & un bonnet par-deſſus. Celles qui ſont habillées à la Françoiſe, & c'eſt le plus grand nombre, ne ſont pas moins richement vêtues. Elles ſe ſervent pour porter la queue de leurs robes, de Nains & de Naines.

Dans les repas, on ne fournit point de ſerviettes; pour en tenir lieu, on attache autour de la table, une large & grande bande de toile empeſée. Quand on danſe, on étend ſur le parquet un grand tapis de drap rouge. Le drap mortuaire eſt de velours noir, avec une croix de ſatin rouge au milieu. Le deuil conſiſte, pour les Femmes, en une étoffe noire, fort groſſière. Si le défunt n'a point été marié, les parens accompgnent le corps, vêtus d'étoffes rouges. A la tête du Convoi, marche un Domeſtique, ſous les plus beaux habits de ſon maître : il ſemble qu'on veuille narguer la mort, & lui donner un démenti. Les défunts ne pouvant rien emporter avec eux, veulent du moins avoir la ſatisfaction de ſe faire ſuivre de ce qu'ils ont de plus précieux, & couvrent de leurs riches dépouilles, la tombe dans laquelle ils entrent nuds.

Les Juifs portent de méchans habits noirs, de longs manteaux à manches; & à leur col, une eſpèce de fraiſe toujours fort ſale.

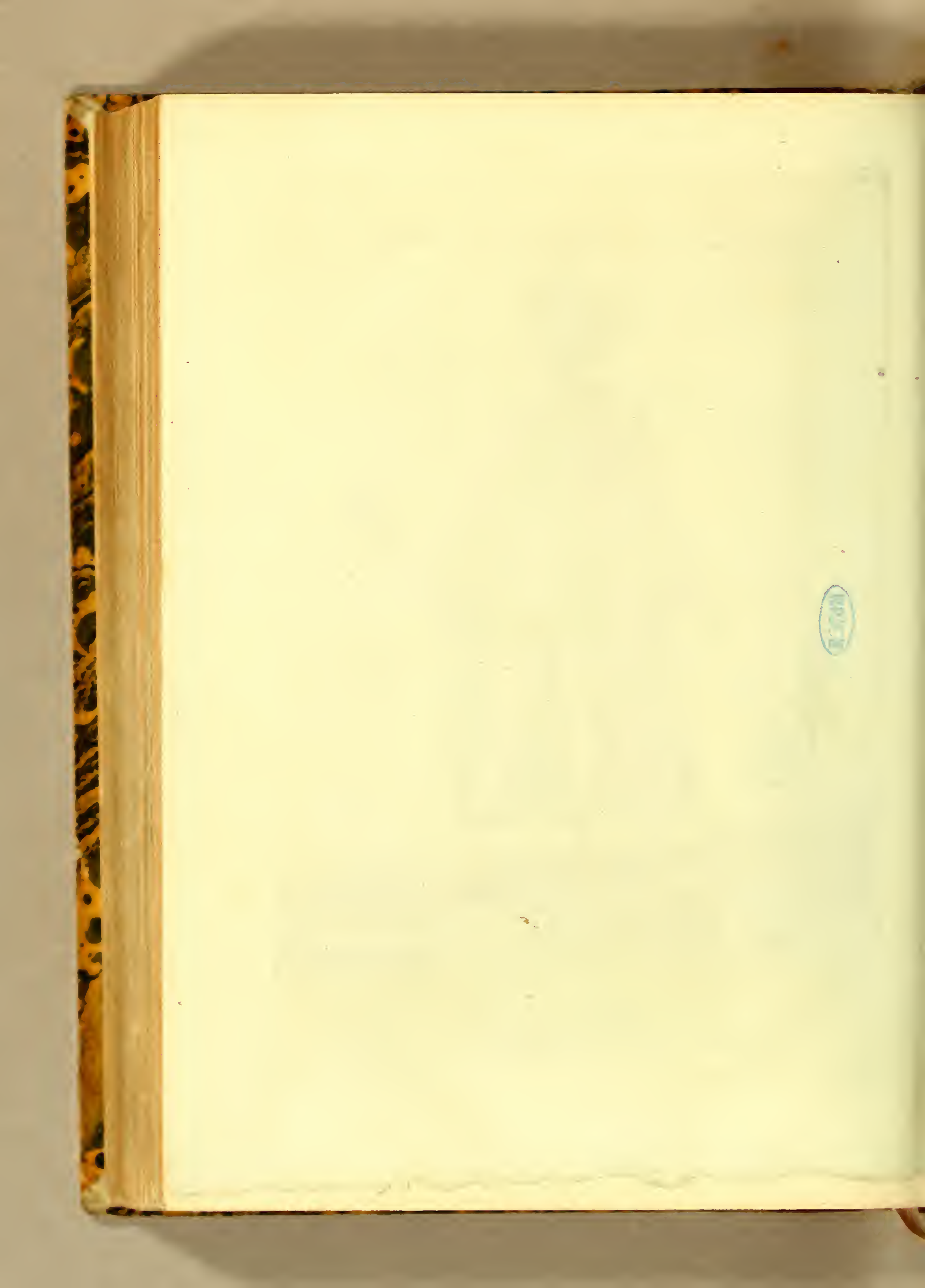
Les Lithuaniens, qui jadis n'étoient vêtus que de toile, portent aujourd'hui des habits de drap gris; & ſur leur tête, des bonnets de peaux blanches. Les Femmes font uſage de robes de lin, avec un cercle de cuivre ou de laiton au col.

Ce pays abonde en laine aſſez fine, en lin, en chanvre, cuivre, &c. L'Etranger y apporte des draps de laine, des étoffes de ſoie, des tapis, des peaux de martes, zibelines, &c.

Fin de la Notice ſur la Pologne.



Polonnois.



NOTICE
SUR LES QUAKERS.

DEPUIS qu'il existe des associations civiles & religieuses, celle des Quakers est jusqu'à présent, une des plus raisonnables & des mieux adaptées aux droits & aux devoirs de l'Homme. Zoroastre fit des Mages; Lycurgue, des Soldats; Numa voulut faire des Romains, un Peuple dévot; Mahomet vint à bout de faire des Arabes, autant d'esclaves fanatiques; George Fox, en Angleterre, & Guillaume Penn, en Amérique, firent de plusieurs milliers de leurs compatriotes, une famille de frères.

Quand on ouvre le Livre des Constitutions du Quakerisme, on croit lire un Roman politique; la République de Platon ne semble pas plus imaginaire. Avant l'application des principes de cette Secte, & sur-tout à l'époque (1) où elle fut établie, on auroit écouté avec un sourire de pitié, celui qui eût dit avec assûrance : oui! il est possible de persuader

(1) Pendant une Guerre civile, sous Charles I, Roi d'Angleterre, décapité à Londres en 1649, George Fox, fils d'un Ouvrier en soie, prêcha le premier le Quakerisme en 1642. Le Costume de ce Sectaire consistoit en un vêtement de cuir. Son bonnet étoit de la même étoffe.

aux Hommes qu'ils ſont nés tous égaux, & qu'ils doivent vivre tous libres; que l'éducation ſeule met entr'eux quelque différence; qu'ils doivent s'interdire le port & l'uſage des armes offenſives & même défenſives; qu'une ſimple affirmation, qu'une négation toute nue doivent ſuffire pour rendre témoignage à la vérité; qu'il vaut mieux encore *céder* que *procéder*; qu'une ſociété d'Hommes peut bien ſe paſſer d'Impôts & de Prêtres; que chez eux la charité fraternelle ſupplée aux premiers, & les leçons paternelles aux ſeconds; qu'un honnête Homme en méditation, ſe ſent bientôt inſpiré, & mérite d'être entendu; qu'avec un eſprit bien intentionné & un cœur pur, on a le don de la parole & le droit de parler à ſes frères aſſemblés.

Malgré l'auſtérité de ces principes, croiroit-on qu'encore aujourd'hui les Quakers de Philadelphie, & même ceux de Londres, agiſſent en conſéquence & en toute rigueur : leur conduite morale n'eſt pas plus changée que leur ſtyle & leur coſtume; les Quakers continuent d'être les meilleurs des Hommes, & ſe piquent de ſe conſerver dans l'intérieur de leur conſcience, tels qu'ils paroiſſent à l'extérieur de leurs perſonnes.

Ils s'habillent pour ſe couvrir, & non pour ſe parer. Leurs vêtemens ſans boutons, ſans dorures, n'eſt qu'un tiſſu de laine, plus ou moins épais, ſelon la ſaiſon. La dentelle, à leurs yeux, n'ajoute rien au linge d'une blancheur éclatante. Les courroies de leurs

chauſſures leur ſemblent plus commodes que des agraphes de diamans. Ils rougiroient d'employer le fer & le feu pour donner à leur chevelure une forme particulière & recherchée. De la couleur rouge au talon & quelques plumets blancs au chapeau, (1) leur paroiſſent des ſignes aſſez équivoques de Nobleſſe; ils préférent de prouver par de bons procédés, qu'ils ſortent de bonne ſouche. Leurs compagnes penſent & ſe conduiſent de même. La ſimplicité de leurs Mœurs & la décence de leur maintien, ſervent de parure à leurs ajuſtemens, & leur méritent la conſidération qu'on accorde ſi légèrement ailleurs, aux grands airs d'une Femme opulente ou d'antique extraction.

La converſation & les écrits des Quakers ne ſont pas plus élégans que leur Coſtume. Ils ſe taiſent, quand ils n'ont plus rien à dire; & ils ne diſent que ce qu'ils penſent. Comme ils ne voient dans l'Homme que l'Homme; ils n'obſervent avec leurs ſemblables, aucune de ces petites convenances de ſociété qui marquent la nullité des gens du monde. Ils ne ſont pas avancés dans la ſcience des mots; mais ils ont fait des progrès dans celle des choſes: & il leur eſt plus facile de bien faire que de bien dire. Toutes les Académies d'Europe diſſertoient éloquemment ſur les

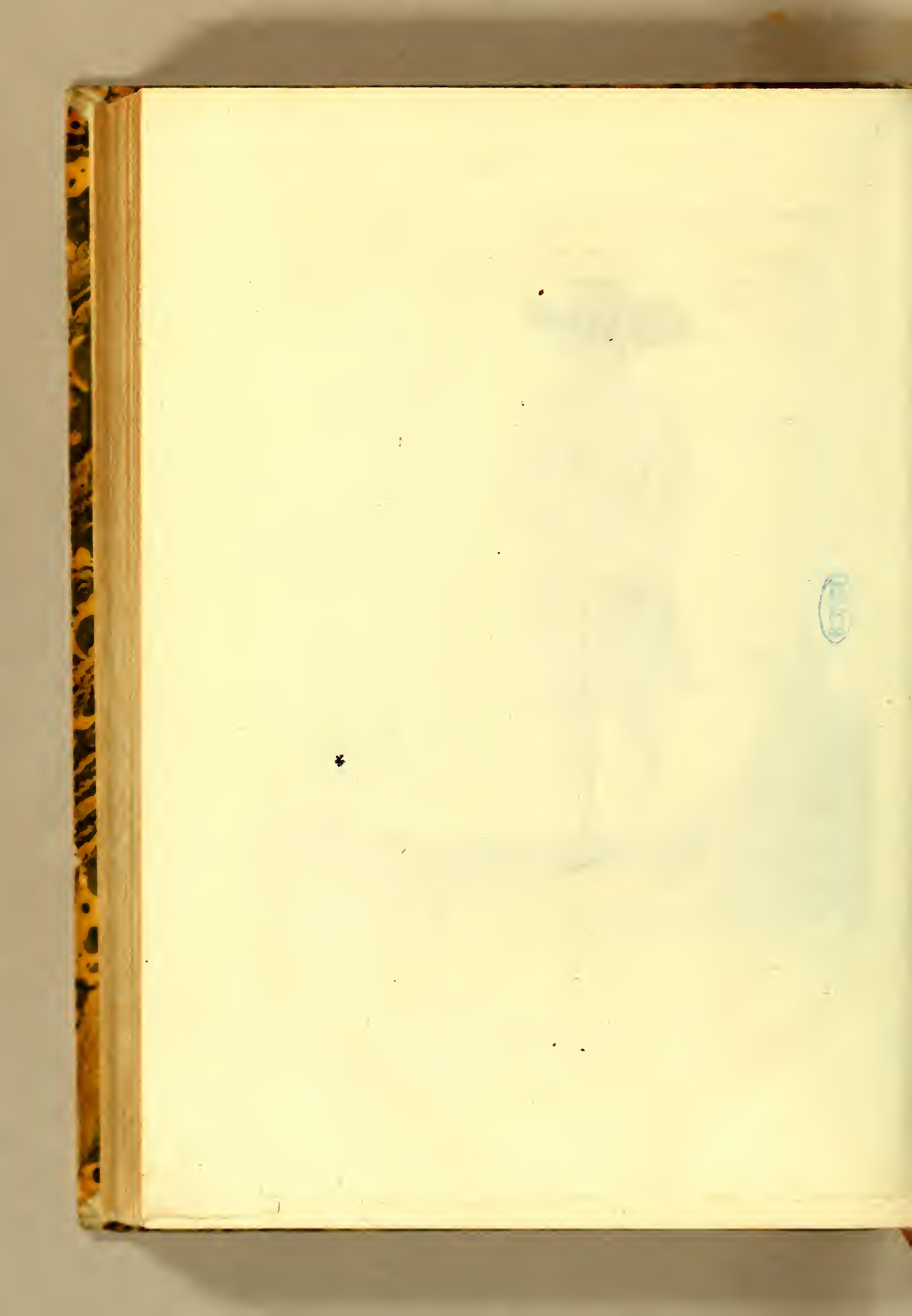
(1) Les Quakers ſe couvrent la tête d'un grand & large chapeau, à bords preſque rabattus, & ſans gance, à la manière des Eccléſiaſtiques de l'Egliſe Romaine qui ne ſuivent point les modes Françoiſes.

Cette Secte, la plus indulgente & la plus pacifique de toutes, eut ſes perſécuteurs & ſes Martyrs. Le Clergé Anglican pouvoit-il voir de bon œil, des gens d'une probité rigide, qui s'en tenoient au texte de l'Evangile, & qui ne demandoient aucunes graces au Prince! La Cour ne pouvoit ſouffrir des Hommes ennemis de l'étiquette, & bravant le Protocole diplomatique. Cromwel voulut d'abord les gagner, & finit par leur accorder ſa conſidération. Ils ne furent pas tout-à-fait tranquilles en Amérique; mais du moins, ils y prirent leur rang, & figurent encore dans l'Hiſtoire des Hommes, à l'ombre des Loix du grand Penn. C'eſt à Philadelphie (la Ville des Frères), qu'ils méritent d'être obſervés. Le luxe (ont dit certains Politiques) eſt le père nourricier des Etats. Sans lui cependant les Quakers ſçavent faire fleurir le Commerce, entrenir la Population, & ſe procurer l'abondance. Ils menent une exiſtence d'autant plus douce, que leur exemple enfin, a prévalu; & que le ſyſtême de tolérantiſme dont ils ont toujours fait profeſſion, eſt paſſé en Loi chez leurs voiſins.

Fin de la Notice ſur les Quakers.

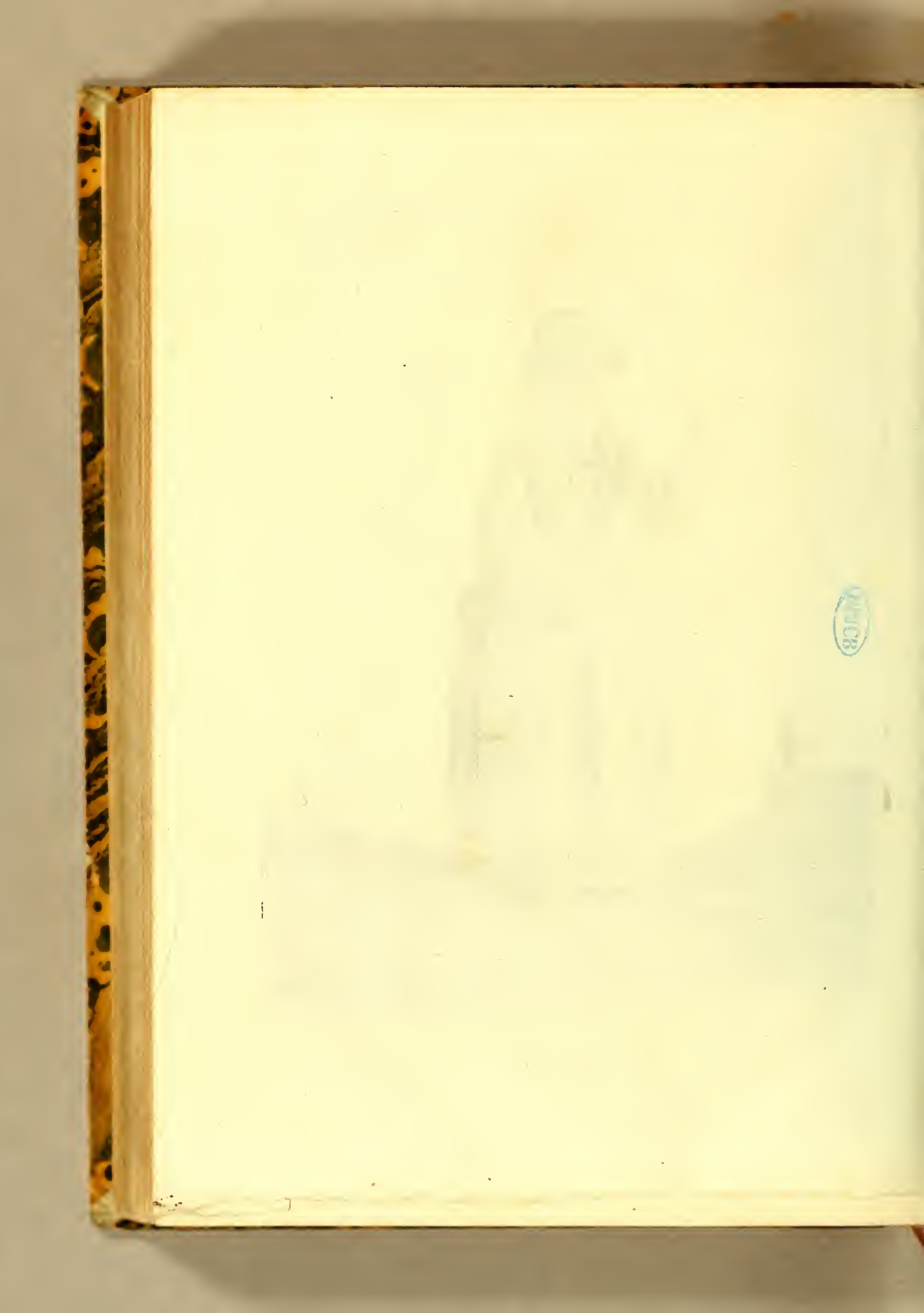


Quaque





Quaqueresse



MŒURS
ET COUTUMES
DES INDIENS DE QUITO,
PROVINCE DU PÉROU.

LA Province de Quito, limitrophe de Santa-fé de Bogota, & qui confine à l'Orient, au fleuve des Amazones, étoit une conquête des Incas du Pérou. L'Empire souffroit les maux de l'Anarchie, lorsque François (1) Pizarre parut dans cette contrée. Il chargea l'un de ses Lieutenans de s'emparer de ce Royaume; & les Espagnols s'y virent établis, dans la Capitale rebâtie par eux, l'an 1534. Cette Province a 200 lieues du Nord au Sud; & sa longueur d'Orient en Occident est de 600 lieues. Mais ce vaste espace n'est plus également peuplé; & les Habitans n'en sont pas tous connus de leurs nouveaux Maîtres. Il en est encore d'assez barbares, d'assez stupides pour préférer leur existence sauvage, aux lumières & aux promesses qu'on donne à leurs frères dont on a opéré la conversion.

Les Auteurs Espagnols, qui écrivent sur ces Indiens,

(1) Gonsale Pizarre, l'un de ses frères, fut établi par lui Gouverneur de Quito.

ont de la peine à concilier l'état brillant où l'on trouva le Pérou, quant aux Arts & même à la Politique, & le caractère d'imbecillité de la Nation conquise. La conduite de Pizarre & de ses successeurs, pourroit donner la solution de cette difficulté.

Un peuple, né pacifique & de Mœurs simples, qui depuis plusieurs siècles regardoit ses Rois comme ses Dieux, & dont le Soleil étoit la principale divinité, voit un jour sortir du sein de la Mer, une foule d'individus, armés du tonnerre. Affamés d'or, ivres de sang, ces Etrangers audacieux commencent par mettre la main sur la personne du Souverain, & le font descendre du Trône pour en piller les immenses richesses. La Nation est traitée en conséquence : le fer & la flamme brillent de toutes parts ; les chaînes & les fouets retentissent en tous les lieux. Le plus dur esclavage est la Loi qu'on impose, & le joug pèse sur toutes les têtes indistinctement. Tout cela est l'ouvrage de quelques jours.

Tous ceux qui s'en virent les victimes, durent regarder cette révolution comme un coup du Ciel, comme un châtiment auquel il falloit se résigner, sans se permettre le murmure. D'ailleurs, le bon, le sage Huayna-Capac, le 12e. Incas régnant, avoit annoncé l'accomplissement d'une prédiction de Viracocha, & avoit ordonné à sa mort, pour ne point attirer de plus grands malheurs en méprisant cet Oracle, d'obéir aveuglement à l'Etranger vainqueur.

Muet d'étonnement & de crainte, on tendit les mains.

mains. Une ſtupeur profonde frappa tous les eſprits. L'ame douce de ces Peuples, flétrie par cet évènement, ſe comprima en elle-même, & ſembla ne plus préſider aux fonctions du corps. Ces Indiens devinrent, pour ainſi dire, des machines, à l'épreuve même de la violence dont on uſa envers eux. Les rudes ſervices qu'on en exigea, les durs travaux auxquels on les condamna, ils s'acquittèrent de tout, avec l'indifférence d'un mannequin qu'on fait mouvoir. Ils n'eurent plus que des intervalles de ſenſibilité & des lueurs de raiſon; & ce triſte état étoit encore ce qui pouvoit leur arriver de plus heureux, ſous la verge d'un Vainqueur inſolent & dédaigneux, avide & cruel.

Cependant pluſieurs Chefs, parmi les Habitans du Royaume de Quito, doutant qu'ils fuſſent nés pour la ſervitude, n'ayant juſqu'alors accordé que de l'obéiſſance, prirent les armes, & arrêtèrent un inſtant le Vainqueur dans ſa marche triomphale. Mais le ſuccès ne répondit pas à la juſtice de la cauſe. L'impulſion étoit donnée.... Ils furent vaincus, & allèrent rejoindre quelques-uns de leurs compatriotes, refugiés dans les deux *Cordilleres des Andes.* C'eſt dans ces lieux eſcarpés qu'il faudroit voyager & ſéjourner, pour prendre connoiſſance du véritable caractère de la Nation Péruvienne de la Province de Quito. Mais les Miſſionnaires n'ont pas encore pénétré juſque là, & n'en ſont guère tentés; ils n'y trouveroient pas des Néophites *doux* & faciles.

Don Antoine de Ulloa, Voyageur Eſpagnol, &

membre des trois premières Académies de l'Europe, Londres, Berlin & Paris, prétend que les Indiens de Quito « n'ont pas toujours la prérogative de l'instinct » naturel ; & d'un autre côté, selon lui, il n'y a pas » de gens qui ayent plus de compréhension ni de malice » plus réfléchie ».

Ce portrait n'est-il pas un peu chargé & contradictoire ? On leur reproche de ne pas penser à l'avenir. Hélas ! le présent ne leur est pas assez agréable pour chercher à le prolonger. La perspective d'un autre Monde, où on les menace de rencontrer ceux qui les tourmentent en celui-ci, ne doit pas avoir beaucoup d'attraits pour eux.

S'ils ne se montrent pas empressés à fêter les jours sanctifiés, ce n'est point en les fustigeant, qu'on leur fera aimer les exercices pieux. Ils s'en acquitteroient plus volontiers, si toutes les solemnités ressembloient à la Fête-Dieu, dans la Ville de Quito. Le Curé de chaque Paroisse choisit un certain nombre d'entr'eux pour accompagner de leurs danses, la Procession du S. Sacrement. Un mois avant le jour chomé, on les prépare par des répétitions sans nombre, au son du tambourin & de la flûte. On ne rencontre dans tous les environs, que des Indiens grotesquement habillés, & s'exerçant à pirouetter ; car c'est à quoi se réduisent ces danses. Pour y figurer, ils s'affublent d'un pourpoint fait en manière de tonnelet, avec une camisole & un jupon plus ou moins riche : sur leurs bas, ils mettent des bottines & brodequins piqués, garnis

d'un bon nombre de grelots fort gros ; ils ſe couvrent la tête & le viſage d'un grand maſque fait de rubans de diverſes couleurs. Croiroit-on que ces Coriphées ſont là pour figurer les Anges ? Au reſte, s'ils n'en ont pas les graces, ils mettent tant de bonne foi à jouer ce rôle, ils le rempliſſent avec tant de zèle, que loin d'être choqué du ridicule de cette caricature, on admire combien il eſt aiſé de mener les Hommes dans les meilleures voies, en étudiant leurs goûts innocens, & en s'y prêtant... Les Miſſionnaires du Paraguai avoient ſuivi cette méthode, & s'en étoient bien trouvés....

L'Indien de Quito ſort de ce Monde avec la même indifférence qu'il y reſte. Il ſemble que s'il avoit le choix de la vie ou de la mort, il s'en remettroit au hazard pour décider. Une fois expiré, il ne danſera plus à la Fête-Dieu ; il ne s'enivrera plus avec la *Chicha* (1) ; mais auſſi, il ne ſervira plus l'Etranger, & ne tendra plus le dos au fouet d'un Maître.

C'eſt en buvant qu'ils ſe conſolent du trepas de leurs parens & amis, ainſi que d'autres peines attachées à leur exiſtence précaire. La ſeule reſſource des infortunés eſt de perdre la raiſon. La raiſon n'eſt bonne à cultiver que par les gens heureux. De quoi peut-elle ſervir à ceux qui ſouffrent, & qui n'ont d'autre palliatif à leurs maux, que l'oubli de ces maux. Rien donc de plus gai que le deuil des Indiens. Ils ſont ſenſibles pourtant, &

(1) Boiſſon fermentée, ſorte de Biere de maïs, mâchée par de vieilles Femmes.

des larmes abondantes coulent facilement de leurs yeux; mais elles tariſſent de même. La première meſure de *Chicha* vuidée en l'honneur du défunt, change l'expreſſion de leur douleur; placés ſur le ſeuil de leurs habitations, ils appellent le paſſant, & l'invitent à partager leurs chagrins dans la même cruche. Plus on a vuidé de brocs, mieux on a honoré le mort. C'étoit un homme de bien que Tel ou Tel, (ſe diſent-ils); car jamais on n'a tant bu qu'à ſon enterrement.

Au reſte, l'ivreſſe eſt le ſeul excès qu'ils ſe permettent. Le jeu & la bonne-chair ne les tentent pas. Ils mourroient de faim plutôt que de manger la poule élevée ſous leurs toits. Ils ſont très-attachés à leur animaux domeſtiques, ſur-tout à leurs chiens, qui en effet, ſont d'une fidélité à toute épreuve. Nous citerons à ce ſujet une remarque curieuſe faite par Ulloa.

Les chiens élevés par les Eſpagnols ou par des (1) Metifs ont une haine ſi furieuſe contre les Indiens, que ſi quelqu'un de cette Nation entre dans une maiſon où il ne ſoit pas particulièrement connu, ils s'élancent deſſus à l'inſtant & le déchirent, à moins qu'il n'y ait quelqu'un pour les contenir. D'un autre côté, les chiens élevés par les Indiens, ont la même haine contre les Eſpagnols & les Métifs, qu'ils ſentent d'auſſi loin que les Indiens eux-mêmes ſont apperçus par l'odorat de ceux élevés par les Eſpagnols.

(1) *Métifs* ou *Métices*, individus iſſus d'Eſpagnols &

Le Mariage chez les Indiens de Quito devroit être un nœud plus difficile à rompre que par-tout ailleurs, puiſqu'ils ſont dans l'uſage d'en éprouver préalablement la force, par la cohabitation des deux Conjoints pendant pluſieurs mois. Peu de liens reſiſtent à cette épreuve. Mais la Fiancée ne s'en trouve que mieux dans le cas de rencontrer un autre parti ; car dans ce pays, on n'accorde de mérite à une Femme, qu'en proportion des heureux qu'elle a faits. Peut-être que la pareſſe native des Indiens influe pour quelque choſe ſur cette manière de voir. L'Hymenée, moins ardent que l'Amour, cède volontiers à celui-ci, l'honneur des prémices qui ne ſont pas toujours des roſes ſans épines. Il réſulte delà, peu de délicateſſe dans les liaiſons du cœur, & auſſi, peu de tracaſſeries dans l'intérieur des ménages. Le deſpotiſme marital y eſt abſolument inconnu. On ſe prend, on ſe quitte, ou l'on ſe cède à l'amiable. La Femme délaiſſée va ſe jetter dans les bras de l'Epoux trompé, & perſonne n'a de reproche à faire ou à craindre. La population ſouffre un peu de ces unions vagues; mais il y aura toujours aſſez d'eſclaves. La Nature, en diſant aux Hommes : *croiſſez & multipliez !* les ſuppoſoit tous libres, heureux & bons.

Les Indiens ont la peau rougeâtre & d'une couleur aſſez ſemblable à celle du cuivre. Quoiqu'à demi nuds, ils ſont contents, comme le Roi le plus ſomptueux dans ſes habillemens : & non ſeulement ils n'envient jamais les habits meilleurs que le hazard offre à leurs

yeux ; mais même ils n'ambitionnent pas d'allonger un peu celui qu'ils portent, quelque court qu'il ſoit. Ce ſont les Femmes qui filent & qui font les chemiſettes & les caleçons, unique vêtement des Maris. Dans leurs Fabriques de tapis, de rideaux, de couvertures de lit & autres ſemblables étoffes, toute leur induſtrie conſiſte à prendre chaque fil l'un après l'autre, à les compter chaque fois & à y faire paſſer la trame. De ſorte que pour fabriquer une pièce de quelqu'une de ces étoffes, ils employent juſqu'à deux ans ou même davantage.

Les Habitans de Quito s'habillent peu différemment de la manière d'Eſpagne ; les Hommes moins encore que les Femmes. Ceux-là portent ſous la cape, une caſaque ſans plis, qui leur deſcend juſqu'aux genoux, les manches ſans paremens, ouvertes par les côtés ; ſur toutes les coutures du corps & des manches, il y a des boutonnières & deux rangs de boutons pour ornement. A cela près, les gens de qualité ſont vêtus magnifiquement d'étoffes d'or ou d'argent, de drap fin, & de tout ce qu'il y a de plus beau en étoffes de laine & de ſoie.

L'habillement des Métifs eſt tout bleu, & de drap du pays ; & quoique les Eſpagnols de bas étage tâchent de ſe diſtinguer de ces gens-là, ſoit par la couleur, ſoit par la qualité du drap, il y a en général peu de différence à cet égard, entre les uns & les autres.

S'il y a un habillement ſingulier à force d'être chétif & pauvre, c'eſt celui des Indiens ; car premièrement,

ils ont depuis la ceinture jusqu'au milieu de la jambe, une manière de chausse ou de caleçon de toile blanche de coton, fabriquée dans le pays, quelquefois aussi de toile d'Europe. La partie inférieure de ce caleçon qui va le long de la jambe, est ouverte & garnie tout-autour d'une dentelle proportionnée à la grossièreté de la toile. La plûpart ne portent point de chemise, & se couvrent le corps d'une chemisette de coton, tissue pour cet usage. Cette chemisette a la forme d'un sac, au fond duquel il y a trois trous, l'un au milieu, les deux autres à chaque côté; le premier sert à passer la tête, & les autres deux à passer les bras, qui restent nuds; le corps est couvert par la chemisette jusqu'aux genoux. Par-dessus, ils portent une espèce de manteau de serge, au milieu duquel est un trou pour passer la tête, sur laquelle ils mettent un chapeau fabriqué dans le pays: & voilà leur plus pompeux équipage, qu'ils ne quittent pas même pour dormir, étendus ou acrouptonnés sur une ou plusieurs peaux de mouton. Jamais ils ne changent de mode; jamais ils n'ajoutent rien à leur habillement ordinaire; jamais ils ne se couvrent les jambes & ne portent de souliers; & cependant ils vont également dans les lieux froids & dans les lieux chauds.

Les Indiens un peu plus à leur aise, tels que les Barbiers & ceux qui saignent, se distinguent un peu des autres, en ce que leurs caleçons sont de toile plus fine; ils portent des chemises, mais sans manches. Autour du col de la chemisette est attachée une den-

telle d'environ quatre doigts de large, laquelle forme une eſpèce de fraiſe, en ſe rabattant ſur la chemiſette noire, tant devant l'eſtomach que ſur les épaules : ils portent des ſouliers à boucles d'or ou d'argent, mais ils ne mettent point de bas ſur leurs jambes. Ils ont la cape à l'Eſpagnole, que pluſieurs font faire de fin drap & galonner d'or ou d'argent ſur tous les bords.

L'habillement des Dames conſiſte en une juppe, telle qu'on en porte à Quayaquil (1). Sur le corps elles mettent une chemiſe qui ne deſcend que juſqu'à la ceinture, quelquefois un pourpoint orné de dentelles & ſans agraphe, avec une manteline de bayete qui leur ferme tout le haut du corps, & qui conſiſte en une aulne & demie de cette étoffe, dans laquelle elles s'enveloppent ſans autre façon, & telle qu'elle eſt coupée de la pièce. Elles employent beaucoup de dentelles dans leur ajuſtement, & garniſſent le tout d'étoffes riches & précieuſes. Elles portent leurs cheveux entrelacés dont elles forment une eſpèce de bourrelet, croiſant les treſſes l'une ſur l'autre près du chignon; enſuite, elles ſe ceignent deux fois la tête d'un ruban qu'elle nouent près de la tempe du côté où les deux bouts ſe rencontrent. Ce ruban eſt ſouvent garni de diamans & de fleurs qui produiſent un fort joli effet. Quelquefois, pour aller à l'Egliſe, elles prennent la mante & une jupe ronde; mais le plus ſouvent elles y vont en manteline.

(1) La ſeconde des Villes bâties au Pérou par les Eſpagnols, vers l'an 1533.

Les

Les Femmes métives ne ſont diſtinguées des autres d'une caſte plus riche & plus relevée, que par la qualité des étoffes.

Les Naturelles du pays ou Indiennes ont deux ſortes d'habillemens, qui ne demandent pas plus d'apprêt que ceux des Hommes. Les jeunes ſont vêtues d'une eſpèce de jupes fort courtes & d'une manteline, tout de bayete du pays. D'autres ont, pour toute parure, un ſac de la même forme & de la même étoffe que les chemiſettes des Indiens ; elles les arrêtent ſur l'épaule avec une groſſe épingle. Par-deſſus le ſac qui deſcend juſqu'aux jambes, elles ſe paſſent une ceinture autour du corps ; & au lieu de manteline, elles portent ſur le col un lambeau de la même étoffe & noir.

Les Caciqueſſes, c'eſt-à-dire, les Femmes de Cacique ou principaux Indiens revêtus de quelqu'autorité, tels que les Alcaldes, Mayores, Gouverneurs, mettent plus d'apprêt dans leur coſtume. Leur jupon de bayete eſt garni de rubans tout autour. Par-deſſus, elles portent une robe noire qui leur deſcend depuis le chignon juſqu'en bas. Elle eſt ouverte par un côté, pliſſée du haut en bas, & ceinte avec un cordon au-deſſus des hanches, de manière cependant qu'elle ne croiſe pas. Elles ſe couvrent la tête d'un linge blanc, plié en divers doubles, dont le bout pend par derrière. Elles s'en ſervent pour ornemens & auſſi contre le Soleil ; mais ce qui les diſtingue le plus, c'eſt qu'elles portent des ſouliers. Cet habillement, ainſi que celui des autres Indiens & Indiennes, eſt le même qu'ils avoient coutume de porter du temps de

leurs Incas. Celui-là étoit particulier aux gens de diſtinction, & celui-ci étoit propre aux perſonnes du commun. Les Caciques ne ſont pas habillés aujourd'hui autrement que les Métifs; ils portent la cape, le chapeau & des ſouliers. C'eſt là leurs ſeules marques diſtinctives. Le Coſtume eſt tout ce qui leur reſte de leur gloire paſſée.

Les Indiens ont la tête bien fournie de cheveux; ils ne les coupent jamais; ils aiment à les laiſſer flottans, ſans jamais les aſſujettir, pas même pendant leur ſommeil.

Les Femmes enveloppent leurs cheveux dans un ruban, rejettant ſur le front ceux qu'elles ont depuis le millieu de la tête en avant, & les coupant à la hauteur des fourcils depuis une oreille juſqu'à l'autre. Ils tiennent beaucoup à leurs (1) cheveux. Et la plus grande peine afflictive qu'un Maître puiſſe infliger à ſes eſclaves eſt de les faire raſer.

Pour ſe diſtinguer des Indiens, les Métifs ſe coupent tout-à-fait les cheveux : les Femmes de la même race n'imitent pas cet exemple. Les Indiens n'ont point de barbe.

En général, les Indiens qui ne ſont pas nés dans quelques Villes ou grandes Bourgades, ne parlent point d'autre langue que la leur propre, laquelle fut établie & répandue par les Incas dans toute l'étendue de leur vaſte domina-

(1) Preſque tous les Peuples ont penſé de même ; nos Ancêtres ſur-tout, & aujourd'hui encore, les Ruſſes. Les révolutions de cette partie eſſentielle du Coſtume, ne ſeroient point indignes de l'examen du ſage.

tion ; c'eſt delà que cette langue a pris le nom de *lengua del Inga*. Voici quelques mots de cet Idiome, pour en donner une idée :

Extrait du Vocabulaire Péruvien.

Quichua . . . . *Nom de cet Idiome.*
Quipos. . . . . *Nœuds de cordelettes qui tenoient lieu d'écriture.*
Inti . . . . . . *Soleil.*
Incas. . . . . . *Fils du Soleil.*
Pacha . . . . . *Le Monde.*
Hanan-Pacha . . *Le Ciel.*
Cama . . . . . *Ame.*
Runa. . . . . . *Homme.*
Mama . . . . . *Mère.*
Chinas . . . . *Servante.*
Capiſayo . . . . *Manteau de ſerge.*
Faldellin . . . . *Jupe.*
Jabon . . . . . *Pourpoint.*
Baſquigne. . . . . *Jupe ronde.*
Balaca . . . . *Ruban de tête.*
Anaco. . . . . . *Habit en forme de ſac.*
Tupu. . . . . . *Grand poinçon d'argent, agraſe.*
Topo. . . . . . *Groſſe épingle.*
Acſo. . . . . . *Robe noire.*
Colla. . . . . . *Linge blanc, voile, coëffure.*
Fandangos. . . . *Danſe laſcive.*
Maté. . . . . . *Boiſſon ou infuſion de l'herbe du Paraguai.*

Calabacito. . . . *Eſpèce de Théïere.*
Yanga . . . . . *Sans mauvaiſe intention.*
Raſpadoras . . . *Petits pains.*
Poſa. . . . . . *Cent.*
Amannarſe . . . *Faire ſon apprentiſage.*
Chacaras . . . . *Terrein défriché.*
Hacienda . . . . *Métairie.*

Fin des Mœurs & Coutumes des Indiens de Quito.



Paisan Déquito



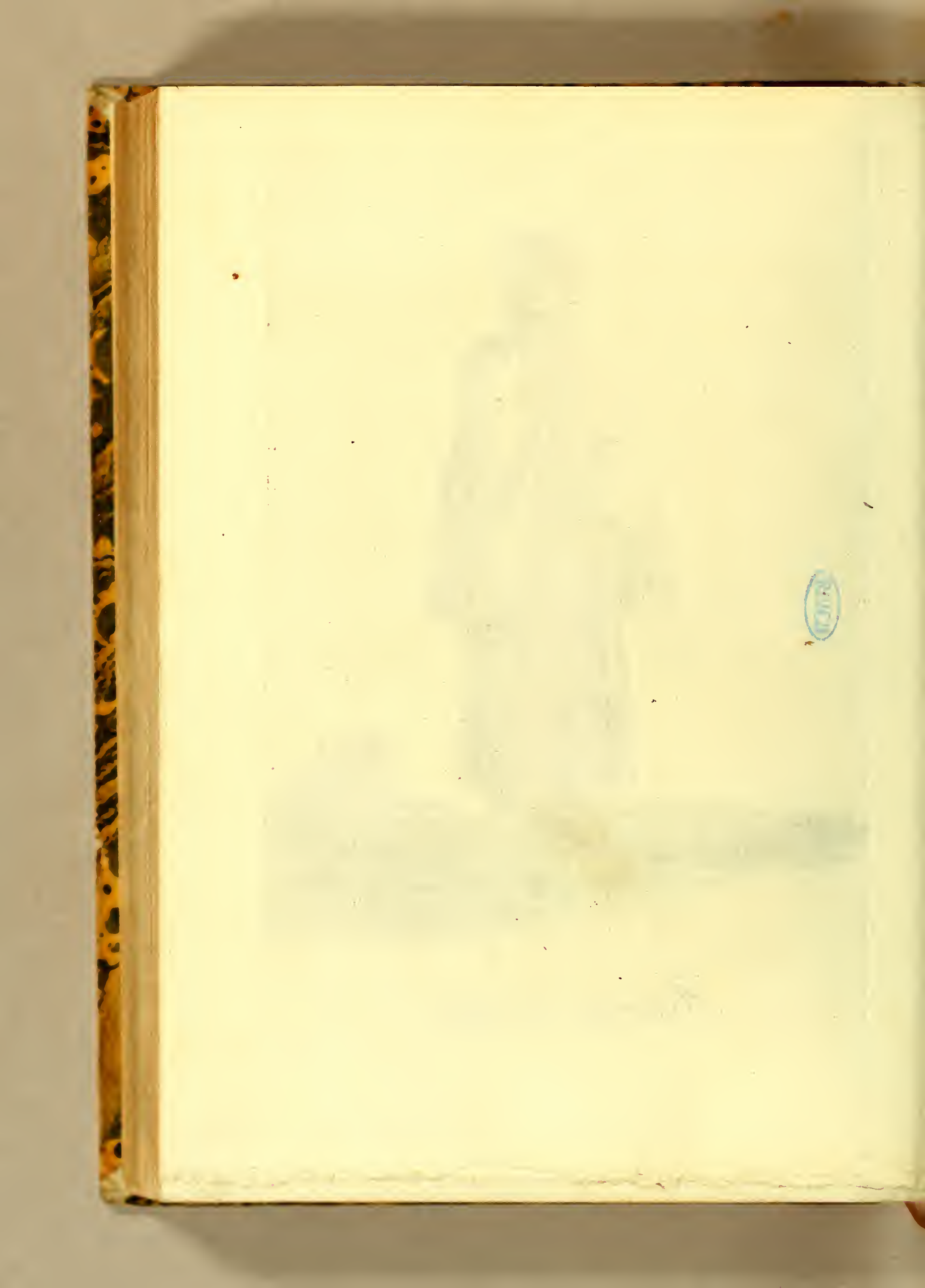


Paisanne Déquito



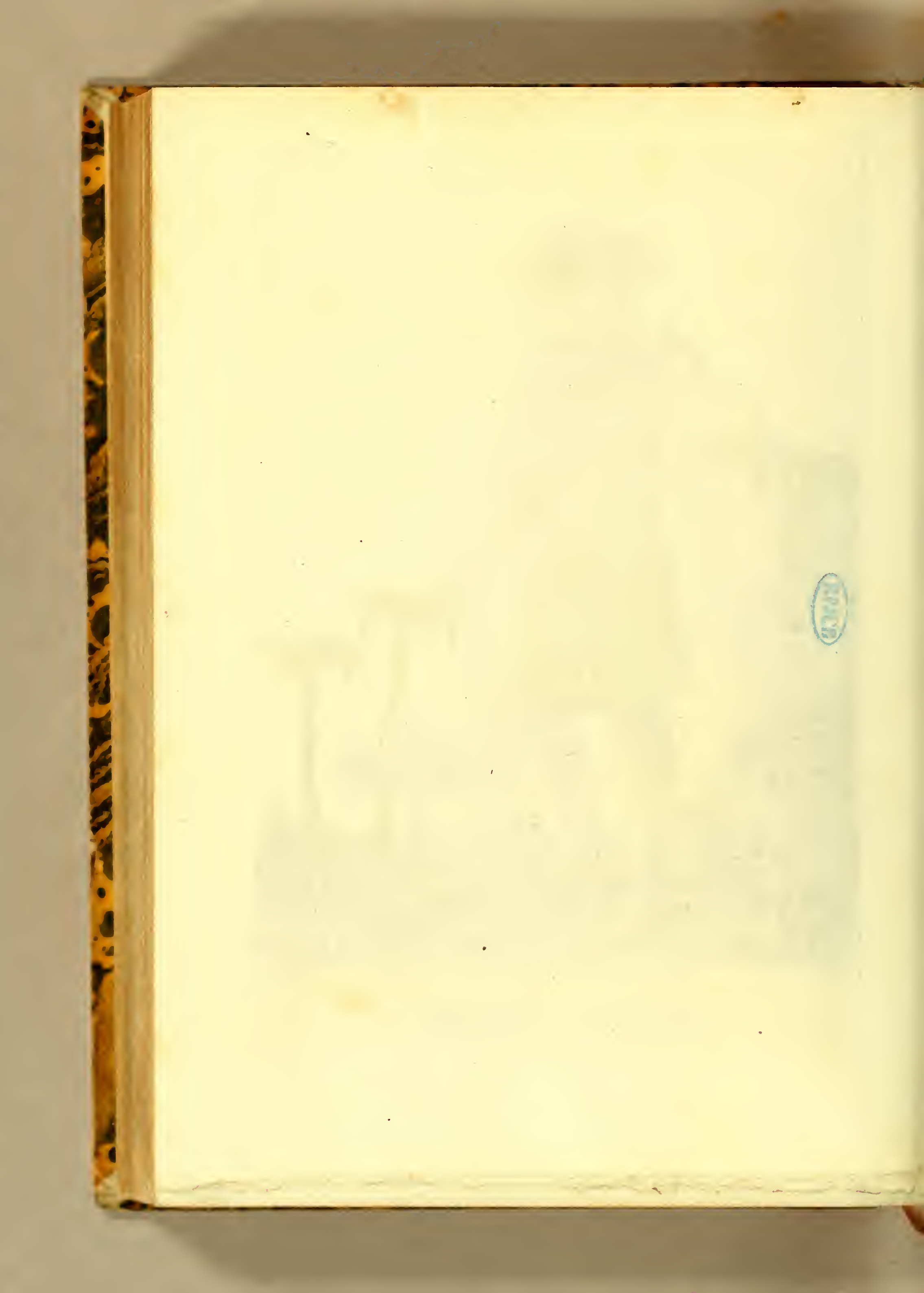


Indienne de quito



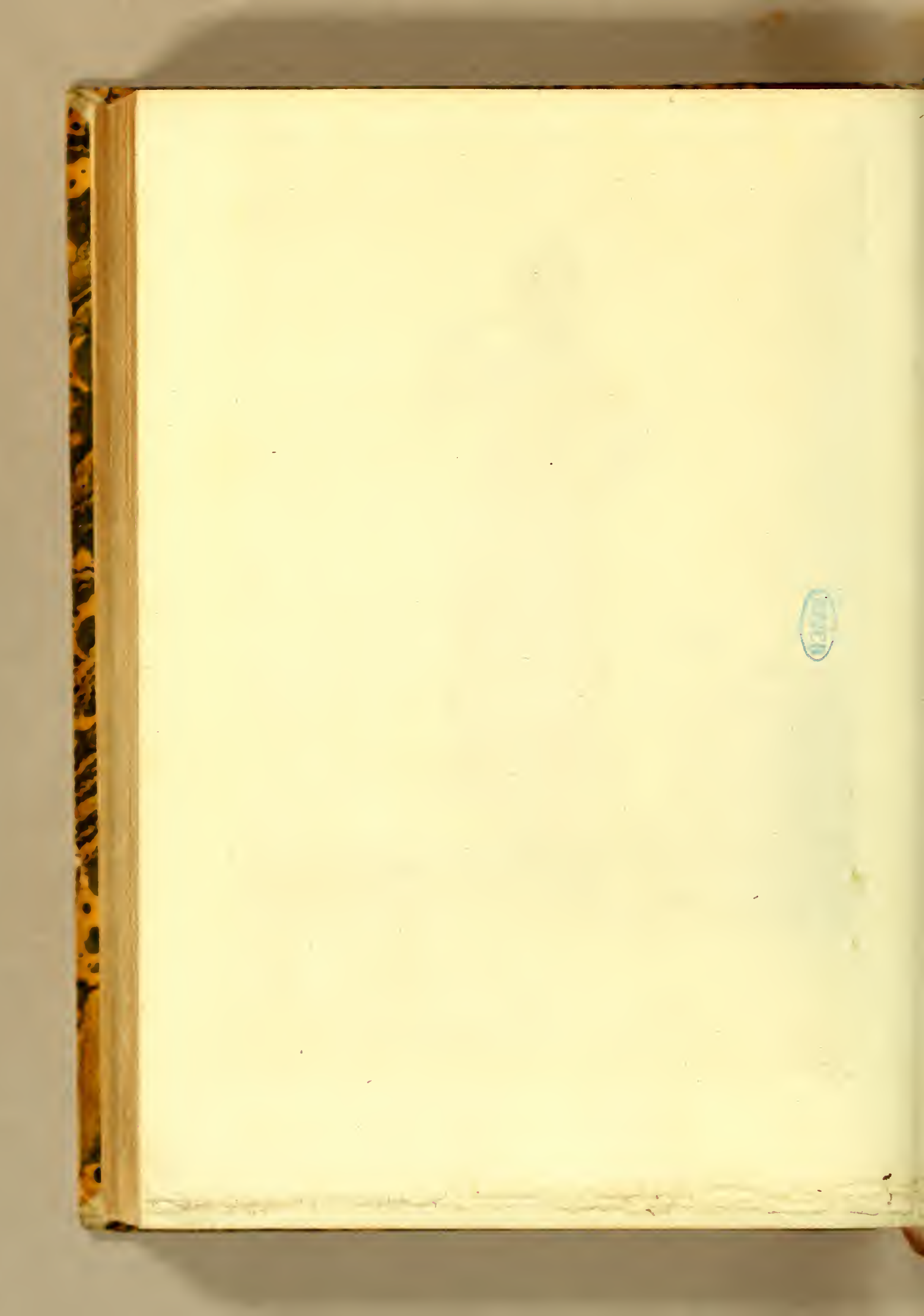


Banian de Mokha.



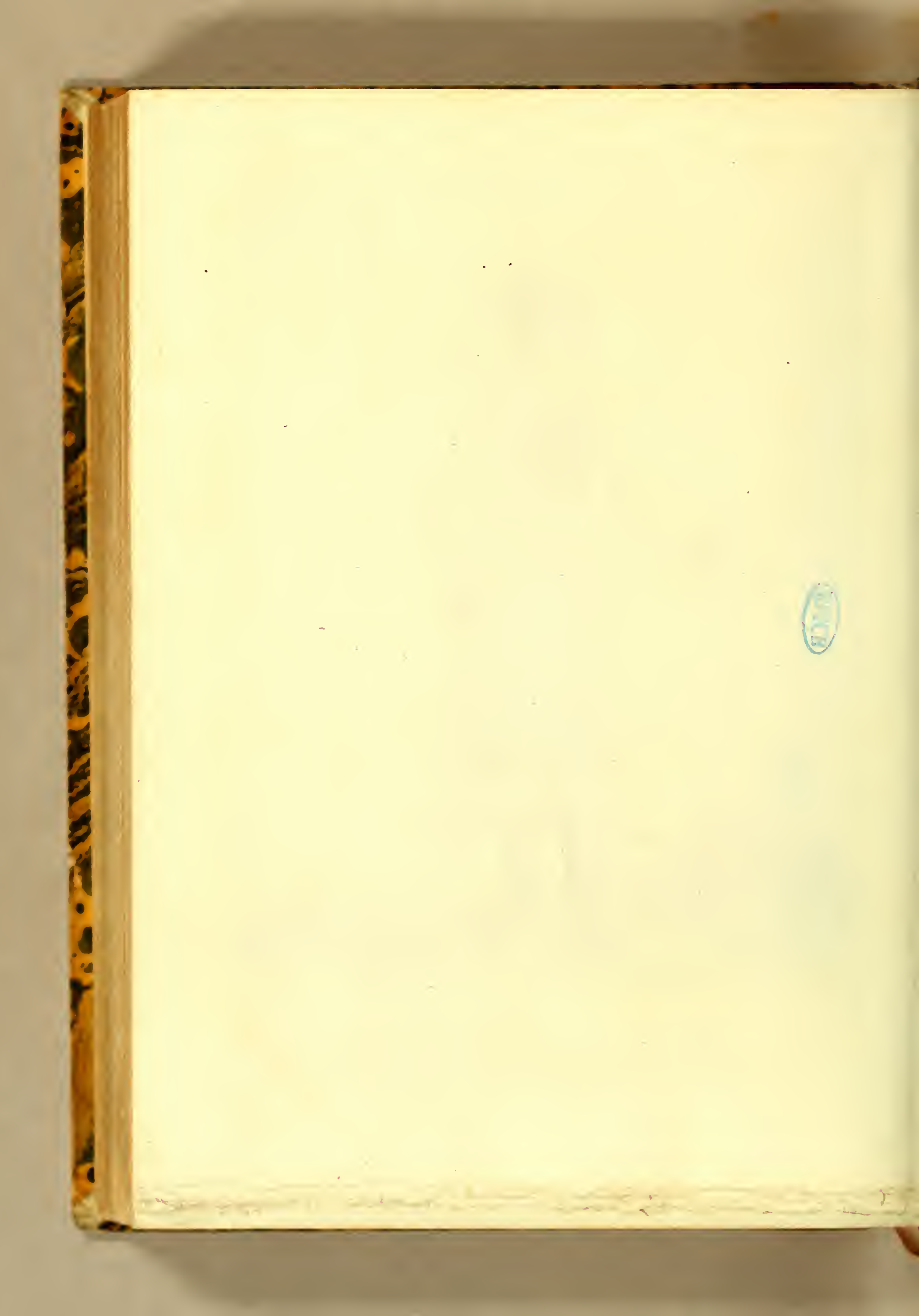


Femme Moresque





Bohémien de prague.





Bohémienne de prague

